ΛΧΘΥ

SERMONS
DU PERE
BOURDALOUE,
de la Compagnie de JESUS.

POUR LE CARESME.

TOME TROISIE'ME.

NOUVELLE ÉDITION.

A PARIS,
Aux dépens de Rigaud, Directeur de l'Imprimerie Royale.

M. DCC. XVI.
AVEC PRIVILEGE DU ROI.

SERMONS

CONTENUS DANS CE VOLUME.

POur le Dimanche de la cinquiéme Semaine : *Sur la Parole de Dieu.* page 1.

Pour le Lundi de la cinquiéme Semaine : *Sur l'Amour de Dieu.* 46.

Pour le Mercredi de la cinquiéme Semaine : *Sur l'état du péché & l'état de la Grace.* 87.

Pour le Jeudi de la cinquiéme Semaine : *Sur la converſion de Magdelaine.* 126.

Pour le Vendredi de la cinquiéme Semaine : *Sur le Jugement téméraire.* 174.

Pour le Dimanche des Rameaux : *Sur la Communion Paſchale.* 213.

Pour le Lundi de la Semaine Sainte : *Sur le retardement de la Pénitence.* 253.

Pour le Vendredi Saint : *Sur la Paſſion de Jeſus-Chriſt.* 288.
Pour la fête de Pâques : *Sur la Réſurrection de Jeſus-Chriſt.* 337.
Pour le Lundi de Pâques : *Sur la Perſévérance Chrétienne.* 383.
Pour le Dimanche de Quaſimodo : *Sur la Paix Chrétienne.* 424.

SERMON

SERMON
POUR LE DIMANCHE
de la cinquiéme Semaine.

Sur la Parole de Dieu.

Qui ex Deo est, verba Dei audit.

Celui qui est de Dieu, entend la parole de Dieu.
En saint Jean, Chap. 8.

SIRE,

Il n'est rien de plus efficace & de plus fort que la parole de Dieu. Je ne dis pas seulement cette parole conçûe dans Dieu-même, & par laquelle Dieu se parle à lui-même, qui est le Verbe increé : mais celle que Dieu produit au dehors, & qu'il fait entendre à ses

créatures, soit qu'il la leur adresse immédiatement, ou qu'il se serve pour cela du ministére des hommes qui en sont les organes & les interprétes. C'est cette parole que Salomon dans le livre de la sagesse a appellée tou-
Sap. 18. te-puissante : *Omnipotens sermo tuus.* Et en effet, à voir ce qu'elle a opéré, soit dans l'ordre de la nature ou dans celui de la grace, rien ne lui convient mieux que ce caractére de toute-puissance. Car c'est elle, dit l'Ecriture, qui par un pouvoir souverain a tiré tous les êtres du néant, qui a affermi les cieux, qui a donné à la terre sa consistance & sa fécondité. C'est elle, selon l'expression de saint Paul, qui appelle les choses qui ne sont pas, & qui n'ont jamais été, comme si elles étoient; qui en ressuscitant les morts, fera sentir un jour sa vertu à celles qui ne sont plus; & qui sans aucune résistance, leur fait prendre, tandis qu'elles sont, tous les mouvemens qu'il plaît à Dieu leur créateur de leur imprimer. Enforte qu'il n'y en a pas une, ajoûte saint Augustin, qui par quelque prodige extraordinaire, n'ait rendu hommage à cette adorable parole.

A peine fut-elle sortie de la bouche de Josué, que le soleil arrêta sa course. Moyse ne l'eut pas plutôt prononcée, que les eaux devinrent immobiles. Le ciel s'ouvrit & se ferma, à mesure qu'elle fut employée par E-

lie. On vit la mer s'humilier, & les tempêtes se calmer, au moment que Jesus-Christ parla. Voilà ce que peut dans la nature la parole de Dieu : mais ce n'est rien encore, j'ose le dire, en comparaison des miracles éclatans qu'elle a faits dans l'ordre de la grace. Car c'est cette même parole, qui a converti & sanctifié le monde, qui a triomphé de l'idolâtrie, qui a dompté le vice & l'impiété, qui a brisé les cédres du Liban, & abattu l'orgueil des puissances de la terre : *Vox Domini confringentis cedros.* C'est elle qui annoncée par douze pêcheurs, s'est fait entendre par tout l'Univers ; qui sans nul artifice & sans nul secours de l'éloquence humaine a persuadé les Philosophes, a confondu les libertins, a convaincu les Athées ; en un mot, qui par la seule force de la vérité, a engendré, pour m'exprimer avec l'Apôtre saint Jacques, des millions de fidéles à Jesus-Christ : *Voluntariè enim genuit nos verbo veritatis.* D'où vient donc, demande saint Chrysostome, que cette parole toute féconde & toute divine qu'elle est, paroît aujourd'hui si foible & si stérile dans le Christianisme ? D'où vient que le saint ministére de la prédication, qui dans le cours naturel de la providence, devroit produire des fruits si abondans, par une malheureuse fatalité, est devenu à notre confusion un des emplois, ce semble, les plus

Psal. 28.

Jac. 1.

inutiles? D'où vient même que la parole du Seigneur, bien loin d'être salutaire pour nous, a tous les jours un effet tout opposé; & qu'au lieu d'être le principe de notre conversion, elle devient par un jugement de Dieu bien redoutable, le sujet de notre condamnation? C'est ce que j'entreprends d'examiner dans ce discours. Je veux vous découvrir la source, d'où procéde un mal si pernicieux; & en vous la faisant connoître, vous mettre en état d'y apporter les remédes nécessaires. Il s'agit, ô Esprit Saint, de justifier votre parole. Répandez sur moi vos lumiéres, afin qu'à la faveur de vos lumiéres, je puisse pénétrer dans les cœurs, & y graver profondément les grandes vérités que cette matiére m'engage à traiter. C'est la grace que je vous demande par l'interceſſion de Marie. *Ave, Maria.*

IL est constant, Chrétiens, que jamais la parole de Dieu n'a été plus souvent annoncée dans le Christianisme, qu'elle l'est de nos jours; mais il est également vrai que ce bon grain semé dans le champ de l'Eglise, n'y fut jamais plus stérile, & que jamais les Chrétiens n'en ont retiré moins de fruit. Il n'est point maintenant de prédicateurs de l'Evangile qui ne puissent se plaindre à Dieu, & lui
Isaï 53. dire avec Isaïe : *Domine, quis credidit audi-*

tui noſtro ? Seigneur, c'eſt votre parole que nous avons prêchée ; nous avons paru dans le monde comme vos ambaſſadeurs ; on nous a reçûs, & reçûs même avec honneur : mais s'eſt-il trouvé quelqu'un qui nous ait donné créance ? Après nous être épuiſés pour repréſenter de votre part les vérités éternelles, quel en a été le ſuccès ? Nous avons pû quelquefois remuer les conſciences, exciter dans les cœurs la crainte de vos jugemens ; mais du reſte quel changement avons-nous vû dans les mœurs, & à quoi avons-nous pû connoître l'effet de votre ſainte parole ?

Voilà, mes chers Auditeurs, ce qui faiſoit autrefois l'étonnement des Prophétes, & ce qui fait encore le mien. Je demande d'où peut venir cette inutilité de la parole de Dieu, & à qui elle doit être imputée ? Eſt-ce à la parole même de Dieu ? eſt-ce aux prédicateurs qui la débitent ? eſt-ce aux Chrétiens qui l'écoutent ? car il faut par néceſſité que ce ſoit à l'un de ces trois principes. Or de vouloir en accuſer la parole de Dieu même, ce ſeroit une injuſtice : car elle n'eſt pas moins puiſſante aujourd'hui, qu'elle l'a été du tems des Apôtres. De dire qu'elle s'eſt altérée dans la ſucceſſion des ſiécles, ce ſeroit tomber dans l'erreur de nos Hérétiques. L'Egliſe, dit Caſſiodore, a toujours conſervé & conſervera juſqu'à la conſommation des tems, la parole de

Dieu auſſi pure que la foi. Nous prêchons le même Evangile que ſaint Pierre prêchoit, lorſque dans un ſeul diſcours il convertit trois mille auditeurs; & quand le Saint Eſprit deſcendit viſiblement ſur les fidéles qui entendoient la parole de Dieu, comme il eſt rapporté par ſaint Luc, ce n'étoit pas une autre parole que celle dont nous vous faiſons part tous les jours, & que vous écoutez dans nos temples. Quoi donc ? ſont-ce les prédicateurs qui cauſent ce déſordre ? J'avoue, Chrétiens, que tous ne la diſpenſent pas avec les mêmes diſpoſitions, ni la même édification. J'avoue qu'il s'en eſt trouvé, comme dit l'Apôtre, qui l'ont retenue captive ; qu'il s'en trouve encore qui la rendent mercenaire, & qui par une eſpéce de ſimonie en trafiquent, pour acheter je ne ſçais quel crédit & une vaine réputation dans le monde. J'avoue même que quelques-uns ont deshonoré le ſaint miniſtére par le déréglement de leurs mœurs : ſemblales à ces Phariſiens, qui enſeignoient, mais qui ne pratiquoient pas : *Dicunt, & non faciunt.*

Mais après tout, ce n'eſt ni au mérite ni à la ſainteté des prédicateurs que l'efficace de la parole de Dieu eſt attachée : elle opére par ſa propre vertu; & elle a même cet avantage ſur les Sacremens, qu'elle ne dépend point de l'intention de ſes Miniſtres. S'ils la pro-

phanent, ils se pervertissent eux-mêmes : mais en se pervertissant, ils ne laissent pas de sanctifier les autres ; & l'on peut dire de cette divine parole ce que saint Augustin disoit du Baptême conféré par les Schismatiques : il est nuisible à ceux qui le donnent mal, & il est profitable à ceux qui le reçoivent bien : *Nocet indignè tractantibus, sed prodest dignè suscipientibus.* Si donc, mes Freres, la parole de Dieu fructifie si peu parmi vous, c'est à vous-mêmes que vous devez vous en prendre ; & pour en venir à mon dessein, je trouve dans la plûpart des Chrétiens trois obstacles bien ordinaires à la prédication de l'Evangile : sçavoir, le dégoût de la parole de Dieu, l'abus de la parole de Dieu, enfin une résistance volontaire à la parole de Dieu ; & ce sont ces trois obstacles que j'entreprends, ou de lever, ou du moins de combattre dans ce discours. Le dégoût de la parole de Dieu, qui se rencontre particuliérement dans les ames lâches ; l'abus de la parole de Dieu, où tombent communément les ames vaines ; la résistance à la parole de Dieu, qui est le caractére des pécheurs. Or suivant l'ordre & le partage de ces obstacles ainsi distingués, j'avance trois propositions qui renferment un grand fonds d'instruction & de morale. Car je dis que le dégoût de la parole de Dieu est une des plus terribles punitions que doive *August.*

craindre un Chrétien, c'eſt la premiére partie. Je dis que l'abus de la parole de Dieu eſt un des déſordres les plus eſſentiels que puiſſe commettre un Chrétien ; c'eſt la ſeconde. Je dis que la réſiſtance à la parole de Dieu eſt une des plus prochaines diſpoſitions à l'endurciſſement & à la réprobation d'un Chrétien ; c'eſt la troiſiéme. Les premiers ne l'écoutent point, parce qu'ils s'en dégoûtent ; les ſeconds l'écoutent, mais non point comme parole de Dieu, & en cela ils en abuſent. Les derniers l'écoutent, & l'écoutent même comme parole de Dieu, mais ne la veulent point pratiquer ; & c'eſt ainſi qu'ils y réſiſtent. De là par une régle toute contraire, je veux con-
Luc. 11. clurre avec Jeſus-Chriſt : *Beati qui audiunt verbum Dei, & cuſtodiunt illud* ; heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu, & qui la pratiquent. En trois mots : dégoût de la parole de Dieu oppoſé à la béatitude de ceux qui l'écoutent ; *Beati qui audiunt.* Abus de la parole de Dieu oppoſé au bonheur de ceux qui l'écoutent comme parole de Dieu ; *Beati qui audiunt verbum Dei.* Réſiſtance à la parole de Dieu oppoſée au mérite & à l'avantage de ceux qui l'écoutent comme parole de Dieu, & qui la pratiquent ; *Beati qui audiunt verbum Dei, & cuſtodiunt illud.* C'eſt tout le ſujet de votre attention. Commençons.

JE vous l'ai dit, Chrétiens, & il eſt vrai : c'eſt par la parole de Dieu qu'il a plû à la providence de ſanctifier le monde. Voilà le moyen que Dieu a choiſi, & l'inſtrument dont il s'eſt ſervi pour la converſion des ames. Il pouvoit y en employer d'autres : mais dans le cours ordinaire & même naturel de ſa ſageſſe, il s'eſt en quelque ſorte borné à celui-là. En effet, dit le grand Apôtre, la foi n'eſt venue, que de ce qu'on a entendu ; & l'on n'a entendu que parce que la parole de Jeſus-Chriſt a été prêchée : *Fides ex auditu, auditus autem per verbum Chriſti.* Or ce qu'il diſoit alors de la foi à l'égard des infidéles, je puis le dire de la pénitence à l'égard des pécheurs, & de la perſévérance à l'égard des Juſtes : on ne ſe convertit & l'on ne change de vie, que parce qu'on ſe ſent touché des vérités éternelles ; & ces vérités ſont la parole de Dieu que l'on entend. Parole qui publiée & légitimement annoncée par les Miniſtres de l'Evangile, frappe d'abord nos oreilles ; mais pénétre enſuite juſques dans nos cœurs, & en remue les plus ſecrets reſſorts. Parole, ajoute excellemment ſaint Auguſtin, qui ſert de diſpoſition & comme de véhicule à toutes les graces intérieures, que Dieu veut répandre ſur nous. Parole qu'il nous fait diſtribuer comme un de ſes dons les plus précieux, & I. PARTIE. Rom. 10.

qui par une eſpéce d'enchaînement, attire encore tous les autres dons à quoi la prédeſtination de l'homme eſt attachée. N'eſt-ce pas ainſi que Dieu en a toujours uſé; & en conſultant les oracles de l'Ecriture, ou plutôt l'expérience de tous les ſiécles, trouve-t-on que les hommes ſoient jamais ſortis des ténébres du péché, & parvenus à la lumiére de la grace par une autre voie, que par celle de la parole qu'ils avoient entendue? D'où je conclus qu'un des plus grands malheurs que l'homme Chrétien ait à craindre, diſons mieux, qu'une des punitions de Dieu les plus viſibles dont l'homme Chrétien doive ſe préſerver, eſt de tomber dans le dégoût de cette ſainte parole. Car quel malheur pour moi, que de concevoir du dégoût pour ce qui doit me convertir, pour ce qui doit me ſauver, pour ce qui doit m'affectionner à mes devoirs, pour ce qui doit guérir mes foibleſſes, pour ce qui doit corriger mes erreurs, pour ce qui doit me ranimer ſi je ſuis tiéde, pour ce qui doit m'éclairer ſi je ſuis aveugle, pour ce qui doit me nourrir ſi je ſuis vivant, pour ce qui doit me reſſuſciter ſi je ſuis dans un état de mort; & ne ſont-ce pas là les effets de la parole de Dieu?

Ceci, Chrétiens, ſuffiroit pour établir ma premiére propoſition. Mais parce que vous attendez que je vous en donne une intelligence

plus parfaite, appliquez-vous à ce que je vais vous dire. Je n'examine point ici les sources d'où peut procéder ce dégoût si commun dans le Christianisme & si pernicieux. Si j'en voulois rechercher le principe, je vous ferois aisément reconnoître, qu'il vient dans les uns d'un orgueil secret, dans les autres d'un fonds de libertinage, dans ceux-ci d'un attachement honteux aux plaisirs des sens, dans ceux-là d'une insatiable cupidité des biens temporels. Car le moyen, dit saint Chrysostome, de goûter une parole qui ne prêche que l'humilité, que l'austérité, que la pauvreté Evangélique, tandis qu'on est ambitieux, sensuel, intéressé? Comment goûter ce qui remet sans cesse devant les yeux l'obligation indispensable de haïr & de fuir le monde, tandis qu'on a l'esprit & le cœur préoccupés de l'amour du monde? Voilà, dis-je, de quoi je vous ferois convenir, & par où vous verriez que ce dégoût de la parole de Dieu, est de la nature de ces choses, qui selon la doctrine des Peres, sont tout à la fois dans nous & péché & peine du péché; c'est-à-dire, de ces choses pour lesquelles Dieu nous punit, & par lesquelles il nous punit. Réflexion qui confondroit au moins notre infidélité, lorsque nous prétendons sur ce point nous justifier aux dépens de Dieu, puisqu'il est évident que tous les principes d'où naît le dégoût de sa parole,

ſont par rapport à nous autant de principes volontaires, & par là-même autant de ſujets de condamnation. Cependant ſans entreprendre de les approfondir, contentons-nous d'en voir les malheureuſes conſéquences. Car que fait ce dégoût de la divine parole ? il nous en éloigne, & il nous rend incapables d'en profiter. Or l'un & l'autre eſt également à craindre, parce que l'un & l'autre eſt un des plus rigoureux châtimens que Dieu exerce ſur un pécheur, quand il le livre dès cette vie à la ſévérité de ſa juſtice.

Sçavez-vous, Chrétiens (ceci mérite votre attention, & ſous une figure ſenſible va vous découvrir un des plus importans ſecrets de la prédeſtination & de la réprobation des hommes) ſçavez-vous par où la colére de Dieu commença à éclater ſur les Iſraëlites, & par où ces eſprits rebelles commencérent eux-mêmes à s'appercevoir qu'ils avoient irrité contre eux le Seigneur? L'Ecriture nous l'apprend : ce fut par le dégoût qu'ils conçurent pour la manne. Je m'explique. Cette manne tomboit du ciel, & c'étoit l'aliment dont Dieu les avoit pourvûs dans le déſert, & qu'il prenoit ſoin lui-même de leur diſtribuer chaque jour à proportion de leurs beſoins. Nourriture qui les maintenoit tous dans une ſanté parfaite, enſorte, dit le texte ſacré, qu'on ne voyoit point dans leurs tri-

bus de malade; *Et non erat in tribubus eorum infirmus.* Nourriture, qui toute simple qu'elle étoit, avoit néanmoins les qualités les plus rares; qui par une merveille bien surprenante s'accommodoit à tous les goûts, & qui sans nul autre assaisonnement leur tenoit lieu des mets les plus exquis. Mais qu'arrive-t-il? A peine ont-ils secoué le joug du Dieu d'Israël, & par là obligé le Dieu d'Israël à se retirer d'eux, qu'il leur prend un dégoût de cette viande. Quoiqu'elle soit en substance toujours la même, elle commence à n'avoir plus pour eux le même attrait; ils ne vont plus la recueillir qu'avec dédain, & dans l'usage qu'ils en font, ils n'y trouvent plus rien que d'insipide. Etonnés de ce changement, que se disent-ils les uns aux autres? *Anima nostra jam nauseat super cibo isto levissimo:* quel prodige! cette manne autrefois si délicieuse nous est maintenant insupportable. Ils soupirent après des viandes plus materielles & plus grossières; & l'Ecriture ajoûte, qu'au même-tems la colére de Dieu s'éleva contre eux: *Et ira Dei ascendit super eos.* Comme si la dépravation de leur goût, selon la belle réfléxion d'Origéne & de saint Jérôme, eût été le premier effet de la vengeance du Seigneur. Or tout cela, reprend l'Apotre, n'étoit que l'ombre de ce qui devoit s'accomplir en nous. Car voici, mes

Ps. 104.

Num. 21.

Psal. 77.

chers Auditeurs, ce qui se passe tous les jours en je ne sçai combien de Chrétiens du siécle ; & plaise au ciel, qu'une funeste expérience ne vous l'ait pas fait connoître. La parole de Dieu, dit saint Augustin, est la vraie manne, c'est-à-dire, la nourriture spirituelle que Dieu nous a préparée, & qui doit être pour nos ames, suivant le dessein de la providence, tout ce que la manne du désert étoit pour le corps. Et en effet, quand autrefois nous étions dans l'ordre & que nous marchions dans les voies de Dieu, cette parole nous soutenoit, cette parole nous consoloit, cette parole se proportionnoit à nos besoins & à nos goûts : nous l'écoutions avec plaisir, nous la recevions avec avidité, nous en sentions la vertu secrette & toute miraculeuse. Mais maintenant que par notre infidélité nous avons engagé Dieu à se tourner contre nous, nous n'éprouvons plus rien de tout cela. Cette parole, toute divine qu'elle est, ne fait plus, ni sur nos cœurs, ni sur nos esprits nulle impression: Il ne nous en reste qu'un triste dégoût, qui nous fait dire comme les Juifs : *Nauseat anima nostra super cibo isto levissimo.* De là vient que nous la négligeons & que nous refusons de l'entendre, que nous préférons à ce devoir les plus vains amusemens, que tout nous sert de prétexte pour nous en dispenser, que nous regardons ce saint tems du Carême comme un

Num. 21.

tems de fatigue. De-là vient si quelquefois nous y assistons, ou forcés par une certaine bienséance, ou entraînés par l'exemple, que nous n'en profitons plus, pourquoi ? parce que pour profiter d'une viande, il faut l'aimer & la goûter ; & que ce qui est vrai des alimens du corps, l'est encore plus des alimens spirituels. Aussi Dieu s'est-il déclaré lui-même, qu'il remplira de biens les ames affamées ; *Animam esurientem satiavit bonis :* Psalm. 106. c'est-à-dire, qu'à mesure que nous entretiendrons dans nous un saint désir de sa parole, cette parole entrera dans nos ames avec la plénitude des graces qui la suivent immédiatement : comme au contraire il menace ailleurs de renvoyer ces ames dédaigneuses, qui ne sçavent pas estimer un de ses dons les plus précieux, & de les priver de tous les avantages qui y sont attachés : *Esurientes implevit bonis, & divites dimisit inanes* ; un autre texte porte, *fastidiosos dimisit inanes.* Luc. 1.

Ainsi voyons-nous tant de mondains n'entendre la parole de Dieu qu'avec indifférence, & n'en remporter qu'un vuide affreux de toutes les pensées du ciel, & de tout ce qui pourroit les exciter à chercher le royaume de Dieu & sa justice. Ainsi les voyons-nous sortir des prédications les plus touchantes sans en être émus, souvent rebutés des choses mêmes dont les autres sont pénétrés, & par

leur insensibilité montrant bien qu'ils sont de ces délicats que Dieu rejette : *Fastidiosos dimisit inanes.* Mais, dites-vous, ce dégoût que nous condamnons & que nous vous reprochons, n'est point précisément un dégoût de la parole de Dieu, mais de la parole de Dieu mal annoncée : car si je trouvois, ajoûtez-vous, des hommes solides & judicieux, des hommes, comme les Prophétes, animés de l'esprit de Dieu, & capables de me représenter avec force les obligations de mon état ; si je trouvois des prédicateurs de l'Evangile, tels que les désiroit saint Paul, qui joignissent le zéle à la science, & qui sçussent en éclairant l'esprit, remuer le cœur, je les écouterois & je les écouterois avec plaisir. C'est ainsi qu'un lâche auditeur voudroit encore se justifier aux dépens de la providence, & qu'il prononce lui-même son jugement. Car, s'il étoit vrai, Chrétiens, qu'il n'y eût plus de ces hommes Evangéliques, propres à émouvoir & à instruire, quelle marque plus sensible pourriez-vous avoir de la colére de Dieu ? Ne seroit-ce pas l'accomplissement de cette menace que Dieu faisoit à son peuple : Je leur ôterai les prédicateurs de ma parole : & ceux qui en porteront encore le nom, & qui en feront l'office, ne seront plus que des hommes vains, semblables à un airain sonnant & à une cimbale retentissante. Voilà, di-

soit le Seigneur, par où je le punirai. Je ne susciterai plus de Prophéte qu'ils écoutent; il n'y en aura plus qui ait le don de les toucher & de les convertir; ils demeureront sans maitre & sans docteur qui leur enseigne ma loi; *Absque sacerdote, doctore, & absque lege.* 2. Par. 15. Ne commenceriez-vous pas, dis-je, à ressentir l'effet de cette malédiction; & saisis d'une frayeur salutaire, à quel autre qu'à vous-mêmes pourriez-vous imputer cette triste disette? Mais malgré l'iniquité du monde nous n'en sommes pas-là. Rendons graces au Seigneur: il y a encore dans l'Eglise des hommes éclairés & fervens, des successeurs de Jean-Baptiste, qui comme des lampes ardentes & luisantes découvrent la vérité & la prêchent saintement, fortement, utilement. Mais vous en voulez qui la prêchent poliment & agréablement, rien davantage; je dis poliment selon vos idées, & agréablement par rapport à votre goût; & parce que ceux que vous entendez, quelque zéle qu'ils puissent avoir d'ailleurs, n'ont pas néanmoins le don de vous plaire, c'est assez pour vous en éloigner. Or en cela même consiste la misére spirituelle de votre ame, & le châtiment de Dieu; je veux dire en ce qu'il n'y a plus d'hommes assez parfaits pour satisfaire votre goût & pour répondre à votre délicatesse. Voilà par où Dieu commence à vous réprouver. Car

la réprobation de Dieu s'accomplit auſſi-bien à votre égard, quand il n'y a plus de prédicateurs qui vous plaiſent, que s'il n'y en avoit plus abſolument pour vous inſtruire; & peut-être vaudroit-il mieux pour vous qu'il n'y en eût plus abſolument, que de n'en plus trouver qui s'attirent votre attention & votre eſtime. Etat déplorable; mais état ordinaire des gens du monde, & particuliérement de ceux qui vivent à la Cour; il n'y a plus pour eux de parole de Dieu, parce qu'il n'y a plus de ſujets qui ayent ces qualités requiſes pour la leur rendre ſupportable. S'ils reſonnoient bien, ils concluroient de là, que Dieu donc eſt irrité contre eux; qu'il y a donc en eux quelque principe de Religion ou corrompu ou altéré; que ce rafinement de goût dont ils ſe piquent, eſt pour m'exprimer de la ſorte, un des indices les plus certains de la mauvaiſe conſtitution de leur foi; que de-là, s'ils n'y prennent garde, s'enſuit la ruine évidente de leur ſalut. Car enfin Dieu, tout ſage & tout bon qu'il eſt, ne fera pas pour eux d'autres loix de providence, que celles qu'il a établies. Or il a ſanctifié le monde par la prédication de l'Evangile, & il n'eſt pas croyable qu'il les convertiſſe par un autre moyen que celui-la.

Je ſcais que le fond de ſes graces n'eſt point épuiſé, & qu'il pourroit, pour les ſau-

ver, au lieu de ſa parole, employer les prodiges & les miracles : mais pour peu qu'ils ſe fiſſent juſtice, ils reconnoîtroient qu'exiger de Dieu ces miracles, après avoir rejetté ſa parole, c'eſt une préſomption criminelle. Ainſi, dis-je, raiſonneroient-ils. Mais le comble du malheur pour eux eſt de ne rien comprendre de tout cela, & par un aveuglement dont ils ſe ſçavent encore bon gré, de s'en tenir à des vûes purement humaines, comme ſi le défaut de prédicateurs, tels qu'ils les demandent, n'étoit qu'une preuve & de la fineſſe & de la juſteſſe de leur eſprit ; comme ſi Dieu ne devoit pas confondre cette prétendue fineſſe & cette fauſſe juſteſſe d'eſprit par elle-même, en permettant qu'elle ſerve d'obſtacle à un nombre infini de graces à quoi leur ſalut étoit attaché, & qui dépendoient de la docilité d'un eſprit humble. Je ne dis point par quelle injuſtice, ou plutôt par quelle biſarrerie, ce qu'il y a de plus vénérable & de plus ſaint dans la parole de Dieu, a ceſſé d'être du goût du ſiécle & ſur-tout du goût de la Cour. Autrefois les myſtéres de la Religion, expliqués & développés, étoient les grands ſujets de la chair. Maintenant, parce que la foi des hommes eſt languiſſante, on ne trouve plus dans ces grands ſujets que de la ſéchereſſe ; & ceux qui les doivent traiter, forcés en quelque ſorte de condeſcendre

au gré de leurs auditeurs, ou évitent d'y entrer, ou ne font en y entrant que les effleurer. Si les Peres de l'Eglise revenoient au monde. & qu'ils prêchassent dans cet auditoire ces éloquens discours qu'ils faisoient aux peuples, & que nous avons encore dans les mains, je ne sçais s'ils seroient écoutés, & Dieu veuille qu'ils ne fussent pas abandonnés. Les éloges des Saints, les merveilles que Dieu a opérées par ses élûs, étoient des matiéres touchantes pour les fidéles : c'est de là que les Ministres de l'Evangile tiroient certains exemples éclatans & convaincans, qui animoient, qui encourageoient, qui servoient de modéles & de régles : comment aujourd'hui ces exemples seroient-ils reçûs ? On ne veut plus qu'une morale délicate, qu'une morale étudiée, qui fasse connoître le cœur de l'homme, & qui serve de miroir où chacun, non pas se regarde soi-même, mais contemple les vices d'autrui : & qui sçait si cette morale n'aura pas enfin le même sort, & si elle ne perdra pas bientôt cette pointe qui la soutient ? Après cela que restera-t-il à un prédicateur pour gagner les ames ; disons mieux, que restera-t-il par où la grace de Jesus-Christ, sans un miracle du ciel, puisse trouver entrée dans les cœurs ?

Ah! Chrétiens, où en sommes-nous ; & à quelle extrémité notre foi est-elle réduite ?

d'où peut venir un tel désordre, si ce n'est pas de l'abandon de Dieu, & à quoi peut-il aboutir qu'à notre perte éternelle ? ne goûtant plus la parole de vie, que devons nous attendre que la mort ? Voilà, mes chers Auditeurs, où nous conduit l'esprit du siécle ; vous le sçavez, à ne chercher plus que l'agréable & à rejetter le sérieux & le solide, à n'aimer que ce qui plaît & à mépriser ce qui instruit & ce qui corrige, à faire perdre aux plus saintes vérités toute leur vertu, & si j'ose le dire, à les anéantir : *Quoniam diminutæ sunt veritates à filiis hominum.* Heureux donc, mon Dieu, ces Chrétiens dociles & fidéles, qui goûtent votre parole, & qui l'écoutent, parce qu'ils la goûtent : *Beati qui audiunt.* Leurs cœurs, comme une terre bien cultivée, reçoivent ce bon grain, & ce bon grain y prend racine & y fructifie au centuple. Sont-ils dans les ténébres ? c'est une lumiére qui les dirige. Sont-ils dans la langueur ? c'est une grace qui les ranime. Excitez en nous, Seigneur, un désir ardent & un goût salutaire de cette parole de vérité, de cette parole de sainteté, de cette parole de salut : mais en nous la faisant aimer, faites, ô mon Dieu, que nous l'aimions comme votre parole, afin d'en éviter l'abus. C'est le sujet de la seconde partie *Psal. 11.*

SAint Paul instruisant les premiers fidéles II. PARTIE.

ſur l'Euchariſtie, qui de nos myſtères eſt le plus auguſte, ſe ſervoit d'une expreſſion bien remarquable, pour leur donner à entendre l'abus qui ſe faiſoit dès-lors, & qui ſe fait encore tous les jours dans le Chriſtianiſme, de
1. Cor. 11. cet adorable Sacrement : *Qui enim manducat indignè, judicium ſibi manducat ; non dijudicans corpus Domini ;* quiconque, leur diſoit-il, mes Freres, mange indignement ce pain de vie, doit ſçavoir qu'il mange ſa propre condamnation, & pourquoi ? parce qu'il ne fait pas le diſcernement qu'il doit faire du corps du Seigneur. Prenez garde, s'il vous plaît : l'Apôtre réduiſoit l'abus de la communion à ce ſeul point, de recevoir le corps de Jeſus-Chriſt ſans diſtinguer que c'eſt le corps de Jeſus-Chriſt ; d'uſer de cette viande céleſte, qui eſt immolée ſur l'autel, comme on uſeroit d'une viande commune ; de ne la pas prendre avec ce ſentiment reſpectueux que demande la chair d'un Dieu ; de la confondre avec les alimens les plus vils, ne mettant nulle différence entre manger & communier, entre participer à la ſainte table & être admis à une table prophane. Abus, qui dans ces premiers ſiécles de l'Egliſe, pouvoit venir de l'ignorance des Gentils, ou de l'ignorance même des Juifs nouvellement convertis à la foi : mais abus qui par notre infidélité & par la corruption de nos mœurs, eſt devenu bien plus fré-

quent & plus criminel, parce qu'il n'eſt rien de plus ordinaire ni rien de plus déplorable, que de voir encore aujourd'hui des Chrétiens qui communient ſans diſcerner la nourriture ſacrée qui leur eſt offerte; c'eſt-à-dire, ſans qu'il paroiſſe que c'eſt une viande divine & la chair même du Rédempteur qu'ils croyent recevoir : *non dijudicans corpus Domini.*

Or j'applique ceci à mon ſujet, & ſans prétendre que la comparaiſon ſoit entiére, elle me ſervira néanmoins & me tiendra lieu de preuve pour établir ma ſeconde propoſition. Nous commettons tous les jours mille abus dans l'uſage de la parole de Dieu; & malheur à nous ſi les commettant, ou nous ne les connoiſſons pas, ou nous ne les reſſentons pas. Mais, Chrétiens, l'abus capital, celui que nous devons ſans ceſſe nous reprocher & d'où ſuivent tous les autres, c'eſt que dans la pratique nous ne faiſons pas le diſcernement néceſſaire de cette adorable parole; je veux dire, que nous ne l'écoutons pas comme parole de Dieu, mais comme parole des hommes; qu'au moment qu'elle nous eſt annoncée, au lieu de nous élever au-deſſus de nous-mêmes, pour la recevoir avec cette préparation d'eſprit qui nous la rendroit également vénérable & profitable, en nous ſouvenant que c'eſt la parole du Seigneur, nous nous en formons des idées toutes humaines; que nous ne la

deshonorons pas moins, selon la remarque de saint Chrysostome, en l'approuvant, qu'en la méprisant, puisque dans nos éloges & dans nos mépris, nous en jugeons comme si c'étoit l'homme & non pas le Dieu tout-puissant qui nous parlât. Voilà ce que l'expérience m'a appris, ce qu'elle vous apprend à vous-mêmes, & de quoi je voudrois vous faire sentir toute l'indignité.

En effet, convenez avec moi, mes chers Auditeurs, que cet abus est un des désordres les plus essentiels où nous puissions tomber : désordre, reprend saint Augustin, par rapport à Dieu, qui selon l'Ecriture, étant un Dieu jaloux, l'est singuliérement de l'honneur de sa parole : désordre par rapport à nous-mêmes, qui par-là détruisons & anéantissons toute la vertu, que Dieu comme auteur de la grace communique à cette sainte parole, pour nous sanctifier. Deux points d'une extrême importance. Ecoutez-moi. Quand vous ne faites pas un juste discernement du corps de Jesus-Christ, saint Paul prétend & avec raison, que vous le prophanez, *Reus erit corporis & sanguinis Domini* ; & moi je soutiens par la même régle, que vous prophanez la parole de Dieu, quand vous ne sçavez pas la discerner de la parole de l'homme, selon l'esprit de notre Religion. Ne comparons point ici ces deux désordres, pour

1. Cor. 11.

en

en mesurer l'excès & la grieveté. Vous avez horreur d'une communion sacrilége ; & loin d'affoiblir & de diminuer en vous ce sentiment, je voudrois, s'il m'étoit possible, l'augmenter encore & le confirmer. Mais ma douleur est, qu'avec cette horreur d'une communion indigne, vous n'ayez nul remords de l'outrage que vous faites à Dieu, en écoutant, si je puis m'exprimer de la sorte, sa parole indignement ; & je voudrois que l'horreur de l'un, par une conséquence naturelle, servît à exciter en vous l'horreur de l'autre. Tremblez, vous dirois-je, quand vous mangez le pain des Anges, avec aussi peu de foi que vous mangeriez un pain terrestre & matériel ; en user ainsi, c'est un crime que vous ne détesterez jamais assez. Mais tremblez encore, ajouterois-je, quand vous entendez la parole que l'on vous prêche, avec aussi peu de religion, que si c'étoit un discours académique : quand, dis-je, vous l'entendez sans mettre entre elle & celle des hommes la différence que Dieu y met & qu'il veut que vous y mettiez ; & comprenez bien qu'il y a dans l'abus de la prédication une espéce de sacrilége que nous pouvons comparer à l'abus de la communion. Voici comment saint Augustin lui-même s'en est expliqué : *Non minus est verbum Dei, quàm corpus Christi.* Non, mes Freres, disoit-il, la parole de Dieu que *August.*

nous entendons, n'eſt rien à notre égard de moins précieux, ni de moins ſacré, que le corps même de Jeſus-Chriſt. Voilà le principe qu'il ſuppoſoit comme inconteſtable : d'où il tiroit cette concluſion, qui toute ſenſée qu'elle eſt, avoit toutefois beſoin d'être appuyée de ſon autorité : *Non minus ergo reus erit, qui verbum Dei perperàm audierit, quàm qui corpus Chriſti in terram cadere ſuâ negligentiâ præſumpſerit.* Celui-là donc, ajoutoit-il, n'eſt pas en quelque ſorte moins criminel ni moins ſujet à l'anathéme de ſaint Paul, qui abuſe de cette ſainte parole & qui la profane, que s'il prophanoit le corps du Sauveur en le laiſſant tomber par terre, & le foulant aux piés. Avouons-le néanmoins, mes chers Auditeurs, c'eſt ce qui vous arrive tous les jours, & à quoi vous n'avez peut-être jamais penſé, pour en faire devant Dieu le ſujet de votre confuſion & de votre douleur. Car ſi l'on venoit entendre la parole de Dieu comme parole de Dieu, y viendroit-on par un eſprit de curioſité pour l'examiner, par un eſprit de malignité pour la cenſurer, par un eſprit d'intérêt pour faire ſa cour, par un eſprit de mondanité pour voir & pour ſe faire voir; le dirai-je & n'en ſerez-vous point ſcandaliſés? par un eſprit de ſenſualité pour contenter les deſirs de ſon cœur, & pour trouver l'objet de ſa paſſion.

Aug.

Ah ! Chrétiens, ne rougiroit-on pas de s'y préſenter avec de telles diſpoſitions? cette penſée ſeule, c'eſt la parole de mon Dieu que je vais écouter, ne ſuffiroit-elle pas pour nous ſaiſir d'une ſalutaire frayeur ? occupé de cette penſée, n'y viendroit-on pas avec un eſprit humble, avec une ame recueillie, avec un cœur touché & pénétré des plus vifs ſentimens de la religion ; en un mot, comme l'on iroit à un Sacrement & au plus redoutable des Sacremens, qui eſt celui de nos autels ? Car voilà toujours la véritable & juſte idée que nous devons avoir de la parole Dieu ; *Non minus eſt verbum Dei, quàm corpus Chriſti.* Quand donc vous venez l'entendre avec des vûes toutes contraires, il eſt évident que vous ne la regardez plus comme parole de Dieu, mais comme parole de l'homme. Et tel eſt l'abus que je combats, & qu'on ne peut aſſez déplorer. Car, dit ſaint Chryſoſtome, Dieu parlant en Dieu veut être écouté en Dieu & quand il parle par la bouche des prédicateurs qui ſont ſes organes, il veut que ſes organes ſoient écoutés comme lui-même : *Qui vos audit, me audit, & qui vos ſpernit, me ſpernit.* Mais vous, ſans remonter ſi haut, vous voulez les écouter comme hommes, les contrôler comme hommes, les railler même ſouvent & les décréditer comme hommes ; & ce que vous ne feriez pas au *Luc.* 10

moindre ſujet qui vous annonceroit les ordres du Prince, & vous parleroit en ſon nom, vous le faites impunément & ſans ſcrupule au miniſtre de votre Dieu. Après cela, étonnez-vous que j'en appelle à vous-mêmes, & que je vous accuſe devant le tribunal de votre conſcience d'avoir été cent fois, & d'être encore tous les jours les prophanateurs du ſaint dépôt que Dieu nous a confié, & qu'il nous a confié pour vous, qui eſt le miniſtere de ſa parole.

De-là par une conſéquence immanquable, l'inutilité de ce divin miniſtere. Car la parole de Dieu reçûe comme parole de l'homme, ne peut produire dans les cœurs que des effets proportionnés à la vertu de la parole de l'homme; & il eſt de la foi, que la parole de l'homme, quelque touchante, quelque convaincante, quelque forte & quelque puiſſante qu'elle ſoit d'ailleurs, n'eſt d'elle-même pour le ſalut qu'un vain inſtrument. C'eſt ce que le grand Apôtre faiſoit entendre aux
1. Theſſ. 2. Theſſaloniciens : *ideo & nos gratias agimus Deo ſine intermiſſione : quoniam cum accepiſſetis a nobis verbum auditus Dei, accepiſtis illud, non ut verbum hominum, ſed (ſicut eſt vere) verbum Dei qui operatur in vobis.* Votre bonheur, mes Freres, leur diſoit-il, & le ſujet de ma conſolation, c'eſt qu'ayant entendu la parole de Dieu que nous vous prêchons,

vous l'avez reçûe, non comme parole des hommes, mais comme parole de celui qui agit efficacement en vous. Voilà la source de toutes les bénédictions que Dieu a répandues sur votre Eglise, & ce qui fait que votre foi est devenue célebre jusqu'à servir de modéle à toutes les Eglises d'Asie. Prenez garde, dit Théophylacte : c'étoit la parole de saint Paul qui opéroit dans ces nouveaux fidéles, mais qui opéroit comme parole de Dieu. Au contraire voulez-vous voir la parole de Dieu, quoiqu'annoncée par saint Paul, opérer comme parole de l'homme ? En voici un exemple bien remarquable. Saint Paul entre dans une ville de Lycaonie pour y publier la loi de Dieu ; on l'écoute, on est charmé de ses discours, on le suit en foule, on va jusqu'à lui offrir de l'encens, jusqu'à vouloir lui sacrifier comme à une divinité, jusqu'à le prendre pour Mercure & pour le dieu de la parole : *Et vocabant Barnabam Jovem, Paulum verò Mercurium, quoniam ipse erat dux verbi.* N'étoit-ce pas, ce semble, une disposition bien avantageuse pour l'Evangile ? Ah! Chrétiens, disons plutôt que c'étoit un obstacle au progrès de l'Evangile. Ils écoutoient saint Paul comme homme ; autrement ils n'auroient pas pensé à en faire un Dieu : sa parole agissoit donc en eux comme la parole d'un homme. Et en effet ces applaudissemens, *Act. 4.*

ces éloges sont les fruits ordinaires de la parole des hommes, quand ils ont le don de s'énoncer avec éloquence ou avec agrément. Mais n'attendez rien de plus. O profondeur des conseils de Dieu! de ce grand nombre d'admirateurs, saint Paul ne convertit pas un infidéle; & de tous ces auditeurs charmés, il n'y en eut pas un qui renonçât à ses erreurs pour embrasser la foi. Voilà ce qu'éprouvent maintenant encore tant de mondains; ce sont des corrupteurs, ou s'il m'est permis d'user de la figure du saint Esprit, ce sont des adulteres de la parole de Dieu. Peu en peine de sa fécondité, ils n'en cherchent que le plaisir, *II. Cor. 2. Adulterantes verbum Dei.* Que fera le prédicateur le plus zélé? Leur représentera-t-il l'horreur du péché, la sévérité des jugemens de Dieu, les conséquences de la mort? ils s'arrêteront à la justesse de son dessein, à la force de son expression, à l'arrangement de ses preuves, à la beauté de ses remarques. Leur mettra-t-il devant les yeux l'importance du salut éternel & la vanité des biens de la vie? ils conviendront qu'on ne peut rien dire de plus grand; que tout y est noble, sensé, suivi: mais dans la pratique nulle conclusion. Ils admireront, mais ils ne se convertiront pas; déshonorant, dit saint Augustin, la parole de Dieu par les louanges mêmes qu'ils lui donnent, ou plutôt qu'ils lui ôtent pour les donner

à celui qui n'en eſt que le diſpenſateur.

C'eſt ce que faiſoient les Juifs, lorſque le Prophéte Ezéchiel leur annonçoit les calamités dont Dieu, pour le juſte châtiment de leurs crimes, devoit bientôt les affliger. Car l'Ecriture nous apprend qu'ils étoient enchantés des diſcours de ce Prophéte, ſans être émûs de ſes menaces; & Dieu lui même lui en marquoit la raiſon : *Filii populi tui loquuntur de te juxta muros & in oſtiis domorum.* Hé bien, Prophéte, lui diſoit le Seigneur, ſçais-tu l'effet des vérités étonnantes que tu prêches à mon peuple? c'eſt qu'ils parlent de toi par toute la ville & dans toutes les compagnies. Au lieu de glorifier ma parole, ils te préconiſent toi-même. *Et dicunt unus ad alterum : Venite, & audiamus quis ſit ſermo egrediens à Domino.* Quand tu dois les inſtruire, ils s'invitent les uns les autres : allons, & voyons comment le Prophéte aujourd'hui réuſſira : *Et veniunt ad te, quaſi ingrediatur populus;* & en effet, ils viennent t'entendre comme ils iroient à un ſpectacle : *Et es eis quaſi carmen muſicum quod ſuavi dulcique ſono canitur;* ils t'écoutent comme une agréable muſique, qui leur flatteroit l'oreille. Mais prends garde, ajoutoit le Dieu d'Iſrael, qu'ils ſe contentent d'écouter ce que tu leur enſeignes, & du reſte qu'ils ſe ſont mis dans une malheureuſe poſſeſſion

Ezech. 3.

Ibidem.

Ibidem.

Ibidem.

de n'en rien pratiquer ; *Et audiunt verba tua, & non faciunt ea.* Pourquoi ? parce que c'eſt ta parole qu'ils entendent, & non pas la mienne : *Et audiunt verba tua.* Or ta parole peut bien avoir la grace de leur plaire, mais elle n'aura jamais la force de les convertir.

Auſſi, reprend ſaint Jerôme, y va-t-il de l'honneur de Dieu, que la converſion des ames, qui eſt le grand ouvrage de ſa grace, ne ſoit pas attribuée à la parole des hommes, ni même à la ſienne confondue avec celle des hommes. Vous voulez entendre ce prédicateur, parce qu'il vous plaît ; & Dieu ne veut pas que ce ſoit par ce qu'il vous plaît dans ce prédicateur que vous ſoyez converti, mais par la ſimplicité de la foi. N'eſpérez pas qu'il change cet ordre, & qu'il faſſe pour vous une loi particuliere. Mais ſçavez-vous comment il vous punira ? il ſe vengera de vous par vous-mêmes : il vous laiſſera en partage la parole des hommes, puiſque c'eſt celle que vous cherchez ; & pour ſa parole il la révélera aux vrais fidéles qui la reçoivent avec une humble docilité : ou pour mieux dire, de cette même parole, il vous laiſſera tout ce qu'elle peut avoir de ſpécieux & d'inutile à quoi vous vous attachez ; mais tout ce qu'elle a de ſolide & d'avantageux pour le ſalut, il le réſervera à ces ames choiſies, qui ne cher-

chent dans ſa parole que ſa parole même. Etrange & pernicieux abus! On écoute les prédicateurs pour juger de leurs talens, pour faire comparaiſon de leurs mérites, pour rabaiſſer celui-ci, pour donner la préférence à celui-là : & ſouvent on verra dans une ville, dans une Cour, touchant les miniſtres de la parole Evangélique, le même partage d'eſprits qu'on vit autrefois à Corinthe touchant les miniſtres du baptême; quand l'un diſoit, pour moi je ſuis à Apollo; & l'autre, pour moi je ſuis à Céphas. Ah! mes Freres, reprenoit ſaint Paul, pourquoi ces conteſtations & ces partialités? Jeſus-Chriſt eſt-il donc diviſé? *Diviſus eſt Chriſtus*? Eſt-ce Apollo qui a été crucifié pour vous, & avez vous été baptiſés au nom de Céphas? N'eſt-ce pas le même Dieu qui vous a ſanctifiés par eux? A quoi j'ajoute, Chrétiens, n'eſt ce pas le même Dieu qui vous parle, & qui vous exhorte par notre bouche; *Deo exhortante per nos*? Qui ſommes-nous, diſoit ailleurs ſaint Pierre, en prêchant aux Juifs, pour mériter que vous vous occupiez de nous, & que vous faſſiez diſtinction de nos perſonnes? Pourquoi nous regardez-vous, tandis que nous faiſons l'office de ſimples ambaſſadeurs? *Viri fratres, quid miramini in hoc, aut nos quid intuemini*? Sans cette qualité d'ambaſſadeur de Jeſus-Chriſt, moi qui parois

I. Cor. 2.

I. Cor. 3.

Act. 3.

aujourd'hui dans cette chaire après y avoir déja tant de fois paru, oserois-je soutenir la présence du plus grand des Rois, & la soutenir de si près, tandis que les nations entieres tremblent devant lui, & qu'il répand si loin la terreur? Oserois-je élever la voix au milieu de la plus florissante Cour du monde, si tout indigne que je suis, je n'étois prévenu, & vous ne l'étiez comme moi de cette pensée, que Dieu m'a confié sa parole, & que c'est en son nom que je vous l'annonce: *Viri fratres, quid miramini in hoc, aut nos quid nostrum videmini?*

Cependant, quoi qu'il soit vrai que tout prédicateur de l'Evangile, en conséquence de sa mission, est l'ambassadeur & l'organe de Dieu, n'en peut-on pas faire le choix, & s'attacher à l'un plutôt qu'à l'autre? Oui, Chrétiens, ce choix peut être bon & utile: mais il doit être réglé selon la prudence du salut. Ainsi le disciple Ananie fut-il choisi préférablement à tout autre, pour être le docteur & le maître de celui-même qui devoit l'être de toutes les nations. Ainsi Dieu même inspira-t-il à saint Augustin encore pécheur de se faire instruire par saint Ambroise, & de l'écouter. Ainsi, mon cher Auditeur, Dieu peut-être a-t-il résolu d'opérer votre conversion par le ministere de tel prédicateur, & lui a-t-il donné grace pour ce-

la : car c'eſt ce qui arrive tous les jours, & rien n'eſt plus ordinaire dans la conduite de la providence. Mais voulez-vous que votre choix ne faſſe rien perdre, ni à la parole de Dieu de l'honneur qui lui eſt dû, ni à vous-même du profit que vous en pouvez retirer? voici deux avis importans que je vous donne, & que vous devez ſuivre. Premierement, entre les miniſtres de l'Evangile, ne préférez pas tellement l'un, que vous mépriſiez les autres. Car étant tous envoyés de Dieu, vous les devez tous honorer, & tel ſur qui tomberoient vos mépris, eſt celui peut-être dont Dieu ſe ſervira pour convertir tout un peuple : or il eſt de la providence qu'il y ait des prédicateurs pour ce peuple, auſſi bien que pour vous. Secondement n'ayez égard dans le choix que vous faites, qu'à votre avancement ſpirituel & à votre perfection : c'eſt-à-dire, ne vous attachez à aucun prédicateur, que parce qu'il vous eſt plus utile pour le ſalut: car il faut vouloir les choſes pour la fin qui leur eſt propre ; or la parole de Dieu n'a point d'autre fin que notre ſanctification. Quand pour la ſanté du corps j'ai à choiſir un Médecin, je n'examine point s'il eſt Orateur ou Philoſophe, s'il s'exprime avec politeſſe, & s'il ſçait donner à ſes penſées un tour ingénieux & délicat : mais je veux qu'il ait de l'expérience, & qu'il ſoit verſé dans ſon art ;

je veux qu'il connoiſſe mon tempérament, & qu'il ſoit en état de me guérir ; cela me ſuffit. Si donc je trouve un miniſtre de la divine parole qui m'édifie, qui faſſe impreſſion ſur moi, qui ait le don de remuer mon cœur, qui me porte plus efficacement, plus fortement à Dieu, c'eſt-là que je dois m'en tenir. Voilà l'homme que Dieu m'a député pour me faire connoître ſes volontés ; voilà pour moi ſon ambaſſadeur. Qu'il n'ait du reſte nul avantage de la nature : il me touche, il me convertit ; c'eſt aſſez. En l'écoutant, j'écoute Dieu même ; & mon bonheur en écoutant Dieu dans ſon Miniſtre, eſt d'attirer ſur moi les graces les plus puiſſantes, & de me préſerver de cet enduciſſement fatal & de cette réprobation où conduit une opiniâtre reſiſtance à la parole de Dieu, comme nous l'allons voir dans la troiſiéme Partie.

III. PARTIE. IL y a des choſes dont l'uſage nous eſt tellement profitable, qu'elles peuvent ſans conſéquence & ſans danger devenir inutiles. Mais il y en a d'autres, qui du moment qu'elles nous deviennent inutiles, par une malheureuſe fatalité, nous deviennent préjudiciables. Les alimens & les remédes ſont de cette nature. Si je ne profite pas des alimens, ils ſe tournent pour moi en poiſon ; & la médecine me tue, dès qu'elle n'opére pas pour me gué-

rir. Or il en eſt de même, Chrétiens, de la parole de Dieu : elle eſt dans l'ordre de la grace, le principe de la vie ; mais quand elle ne donne pas la vie, elle cauſe néceſſairement la mort. Ne vous étonnez pas, dit ſaint Bernard, que le ſaint Eſprit nous la propoſe tout à la fois dans l'Ecriture, & comme une viande, & comme une épée : *Non te moveat, quod* Bernard. *idem verbum Dei & cibum dixerit & gladium.* Car il eſt vrai que c'eſt une viande pour ceux qui ſe la rendent ſalutaire : mais il n'eſt pas moins vrai que c'eſt une épée dont les coups ſont mortels, pour ceux qui ne s'en nourriſſent pas. Et en cela même, ajoute ce ſaint Docteur, Dieu vérifie parfaitement ce qu'il avoit dit par ſon Prophéte, que ſa parole ne ſeroit jamais oiſive, & que de quelque maniere qu'on la reçût dans le monde, elle auroit toujours ſon effet : *Sic erit verbum meum quod egredietur ex ore meo : non revertetur ad me vacuum, ſed faciet omnia quæcumque volui.* Isaï. 55. Cette parole, diſoit le Seigneur, qui ſort de ma bouche, & dont les prédicateurs ne ſont que les organes, ne reviendra point à moi vuide & ſans fruit ; & malgré l'iniquité des hommes, elle ſera toujours ce que je veux. Mais en quel ſens pouvons-nous entendre que la parole de Dieu ſoit toujours ſuivie de l'exécution des ordres & des volontés de Dieu même ? notre in-

docilité n'en arrête-t elle pas tous les jours la vertu ? Non, répond l'Ange de l'école, saint Thomas : car Dieu, dit-il, en nous faisant annoncer sa parole, a deux volontés différentes, dont l'une est tellement substituée à l'autre, que si la premiere vient à manquer, il faut par une indispensable nécessité que la seconde ait son accomplissement. Je m'explique. Dieu veut que sa parole opere en nous des effets de grace & de salut, & c'est sa premiere volonté : mais supposé qu'elle ne les opere pas ces effets de salut & de grace, il veut qu'elle en produise d'autres, qui sont des effets de justice & de colere ; voilà la seconde. Je puis bien empêcher que l'une ou l'autre de ces deux volontés ne s'exécute : mais il ne dépend pas de moi d'arrêter toutes les deux ensemble, & de faire que ni l'une ni l'autre ne s'accomplisse. C'est-à-dire, il est bien en mon pouvoir, que la parole de Dieu ne soit pas pour moi une parole de vie, parce que je puis l'écouter avec un esprit rebelle. Il dépend bien de moi qu'elle ne soit pas à mon égard une parole de mort, parce que je puis l'écouter avec un cœur docile. Mais je ne sçaurois éviter qu'elle n'ait l'une ou l'autre de ces deux qualités ; je veux dire, qu'elle n'ait par rapport à moi ou ces effets de justice ou ces effets de miséricorde ; & c'est ainsi que
Isaï 55 Dieu dit toujours avec vérité : *Non reverte-*

tur ad me vacuum, sed faciet quæcumque volui. Mais encore quels sont ces effets de justice attachés pour nous à la parole de Dieu, quand nous lui résistons ? Les voici, Chrétiens, expressément marqués dans l'Ecriture : l'endurcissement du pécheur, & sa condamnation devant le tribunal de Dieu. Effets directement opposés aux desseins de Dieu en nous faisant part de cette sainte parole. Car dans les vûes de Dieu, poursuit le Docteur Angélique, elle devoit amollir & fléchir nos cœurs : mais par la résistance que nous y apportons, elle les endurcit. Dans les vûes de Dieu elle devoit nous justifier ; mais à mesure que cette résistance croit, elle nous accuse & nous condamne, pour achever un jour de nous confondre devant le souverain Juge. Encore un moment d'attention.

Dieu sans intéresser aucuns de ces divins attributs, sur tout sa sainteté, endurcit quelquefois les cœurs des hommes. C'est lui-même qui s'en déclare : *Indurabo cor ejus* ; j'endurcirai le cœur de Pharaon. De sçavoir comment il peut contribuer à cet endurcissement, lui qui est la charité même, & comment en effet il y contribue, c'est un mystere que nous devons révérer & que je n'entreprends point ici d'examiner. Je m'en tiens à la foi ; & la même foi qui m'enseigne que Dieu fait miséricorde à qui il lui plaît, m'apprend enco- *Exod. 3.*

Rom. 9. re qu'il endurcit qui il lui plait : *Ergo cujus vult miseretur, & quem vult indurat.* Or je prétends que rien ne conduit plus efficacement le mondain à ce funeste état, que la parole de Dieu mépriſée & rejettée ; & j'en tire la preuve de l'exemple même de Pharaon. Comprenez-le, Chrétiens ; & vous conſultant enſuite vous-mêmes, reconnoiſſez que ce qui ſe paſſa d'une maniere viſible dans la perſonne de ce Prince réprouvé de Dieu, ſe renouvelle tous les jours intérieurement dans ces pécheurs que ſaint Paul appelle des vaiſſeaux de colere & de damnation. Dieu remplit Moyſe de ſon eſprit ; il lui met dans la bouche ſa parole, & lui dit : Allez, c'eſt moi qui vous envoye. Vous parlerez à Pharaon, & vous lui ſignifierez mes ordres. Je ſçais qu'il n'y déferera pas, mais au même tems j'endurcirai ſon cœur : *Tu loqueris ad Pharaonem omnia quæ mandio tibi, & non audiet te, ſed ego indurabo cor ejus.* L'effet répond à la menace : le ſaint Légiſlateur parle, il s'acquitte de la commiſſion qu'il a reçûe ; mais autant de fois qu'il parle au nom de ſon Dieu, le texte ſacré ajoute que le cœur de Pharaon s'endurciſſoit : *Et induratum eſt cor Pharaonis.* C'eſt le Dieu d'Iſrael, diſoit Moyſe, qui vous ordonne de mettre ſon peuple en liberté, & de le tirer de la ſervitude où vous le tenez ſi injuſtement & ſi long-

Exod. 3.

Exod. 7.

tems : mais qui êtes-vous, répondoit Pharaon, & qui est le Dieu dont vous vous autorisez? où sont les preuves & les signes de votre mission? Vous en allez être témoin, répliquoit l'envoyé de Dieu; & frappant de cette baguette mystérieuse qu'il tenoit dans ses mains, il couvroit l'Egypte de ténebres, & la remplissoit de ces autres fléaux dont l'Ecriture nous fait une si affreuse peinture. N'étoit-il pas surprenant que Pharaon, malgré tant de prodiges, s'obstinât dans sa désobéissance? Non, Chrétiens, il n'en falloit point être surpris, puisque c'étoit par là même que Dieu vengeoit l'outrage fait à sa parole, & qu'une résistance aussi outrée que celle de Pharaon ne devoit pas être suivie d'un moindre châtiment. Ah, Seigneur! ne nous punissez jamais de la sorte; & plutôt que de nous livrer à un endurcissement si fatal, employez contre nous toutes vos autres vengeances. Envoyez-nous comme à Pharaon des adversités, des calamités, des humiliations; pour peu que nous soyons Chrétiens, nous nous y soumettrons sans peine : mais, mon Dieu, préservez-nous de cette dureté de cœur qui nous rendroit insensibles à tous les traits de votre grace, & à tous les intérêts de notre salut : *Aufer à nobis cor lapideum.* Voilà néanmoins, mes chers Auditeurs, ce qui arrive. A force de résister à Dieu & à sa parole, ce cœur

de pierre se forme peu à peu dans nous. Ne me demandez point, dit saint Bernard, quel est ce cœur dur ; c'est le vôtre, répond ce Pe-
Bernard. re, si vous ne tremblez pas : *Si non expavisti, tuum est.* Car il n'y a qu'un cœur endurci, qui puisse n'avoir pas horreur de soi-même,
Idem. parce qu'il ne se sent plus lui-même. *Solum enim est cor durum, quod semetipsum non exhorruit, quia nec sentit.* Aussi, qu'un prédicateur tâche à l'intimider, à l'engager, à l'exciter; rien ne l'émeut, ni promesse, ni menaces, ni récompenses, ni châtimens.

De là cette même parole, qui devoit servir à justifier le pécheur, ne sert plus qu'à le condamner. Car plus le talent qu'on lui avoit mis dans les mains étoit précieux, plus est-il criminel de n'en avoir fait nul usage, plus la parole de Dieu par elle-même avoit d'efficace pour le toucher & le convertir, plus est-il coupable d'en avoir anéanti toute la vertu. C'est pourquoi le Fils de Dieu fulminoit de si terribles anathêmes contre les habitans de Bethsaïde & de Corosaïm : & certes, reprend Origène, il falloit bien que cette terre fût maudite, puisqu'une semence aussi féconde que la parole de Dieu n'avoit pû y rien produire. C'est pour cela que le même Sauveur du monde ordonnoit à ses Apôtres de sortir des villes & des bourgades où ils ne seroient point écoutés, & de secouer en se retirant la

poussiere de leurs souliers, pour marquer à ces peuples infidéles que Dieu les rejettoit. Enfin, c'est en ce même sens que saint Augustin explique cet important avis que nous donne Jesus-Christ dans l'Evangile : *Esto consentiens adversario tuo citò, dum es in via cum eo ;* marchez toujours d'intelligence & accordez-vous avec votre ennemi. Cet ennemi, dit ce saint Docteur, c'est la parole de Dieu, que nous suscitons contre nous en lui résistant. Elle se déclare contre nos vices, contre nos habitudes, contre nos passions : *Adversarium tuum fecisti sermonem Dei.* Mais suivant le conseil du Fils de Dieu, travaillons à nous la rendre favorable. Conformons nos mœurs à ses maximes : profitons de ses enseignemens, écoutons-les, aimons-les, pratiquons-les : pourquoi ? *Ne fortè tradat te adversarius judici, & judex tradat te ministro* : de peur que ce formidable adversaire ne vous livre entre les mains de votre juge, & ne s'éleve contre vous pour vous accuser.

August.

Matt. 5.

Matt. 5.

Oui, Chrétiens, elle s'élevera contre vous, elle vous accusera, elle vous réprouvera ; elle demandera justice à Dieu de tous les mépris & de tous les abus que vous en aurez faits : & Dieu qui fut toujours fidéle à sa parole, & qui ne lui a jamais manqué, la lui rendra toute entiere. Deux sortes de personnes interviendront à ce jugement, & se join-

dront à elle pour la seconder, auditeurs & prédicateurs. Auditeurs, qui l'auront honorée, & qu'elle aura sanctifiés. Prédicateurs, qui l'auront annoncée, & que Dieu avoit remplis pour vous de son esprit. Les premiers, représentés par les Ninivites; & les seconds, par les Apôtres. Car vous sçavez avec quelle promptitude les Ninivites obéirent à Jonas qui leur prêchoit la pénitence; & ce sera
Mat. 12. votre condamnation : *Viri Ninivitæ surgent in judicio cum generatione ista, & condemnabunt eam : quia pœnitentiam egerunt in prædicatione Jonæ.* Et vous n'ignorez pas que le Sauveur du monde a promis à ses Apôtres, & dans la personne de ses Apôtres aux Ministres fidéles de sa parole, de les faire asseoir auprès de lui pour juger toutes les nations :
Mat. 19. *Sedebitis & vos super sedes duodecim, judicantes duodecim tribus Israel.*

Ah, Seigneur, serai-je donc employé à ce triste ministere ? Après avoir été le prédicateur de cet auditoire chrétien, en serai-je l'accusateur, en serai-je le juge ? prononcerai-je la sentence de réprobation contre ceux que je voudrois sauver au prix même de ma vie ? Il est vrai, mon Dieu, ce seroit un honneur pour moi d'avoir place auprès de vous sur le tribunal de votre justice. Mais cet honneur, je ne l'aurois qu'aux dépens de tant d'ames qui vous ont coûté

tout votre ſang. Peut-être même en les condamnant, me condamnerois-je moi-même, puiſque je ſuis encore plus obligé qu'eux à pratiquer les ſaintes vérités que je leur prêche. J'aurai donc plutôt recours dès maintenant & pour eux & pour moi, au tribunal de votre miſéricorde. Je vous ſupplierai de répandre ſur nous l'abondance de vos graces, afin que par la vertu de votre grace, votre parole nous ſoit une parole de ſanctification, & une parole de la vie éternelle, où nous conduiſe, &c.

SERMON

POUR LE LUNDI

De la cinquiéme Semaine.

Sur l'amour de Dieu.

Hoc autem dixit de ſpiritu quem accepturi erant credentes in eum.

Or il dit cela de l'eſprit qu'ils devoient recevoir par la foi. En ſaint Jean, chap. 7.

CE n'étoit pas ſeulement ſur les Apôtres que devoit deſcendre ce divin eſprit, mais ſur les fidéles; & comme la même foi devoit nous unir tous dans le ſein de la même Egliſe, le même eſprit devoit tous nous animer & nous combler des dons de ſa grace. Eſprit de vérité, envoyé de Dieu, ſelon le témoignage du Sauveur du monde, pour nous enſeigner toutes choſes: mais de toutes les choſes qu'il nous a enſeignées, il nous ſuffira d'en bien apprendre une ſeule à quoi les autres ſe rapportent; & que ſaint Paul a voulu
Rom. 5. nous marquer dans ces belles paroles; *Chari-*

tas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum ; la charité de Dieu a été répandue dans nos cœurs par le saint Esprit. Car cet esprit de lumiere est sur-tout encore un esprit d'amour ; & quand une fois nous sçaurons aimer Dieu, nous posséderons dans l'amour de Dieu toute la science du salut, & dès cette vie même nous commencerons ce qui doit faire toute notre occupation & tout notre bonheur dans l'éternité. Mais n'est-il pas étrange, Chrétiens, qu'uniquement créés pour aimer Dieu, nous ayons peut-être jusques à présent ignoré en quoi consiste l'amour de Dieu ; & que soumis à la loi, nous ne connoissions pas le premier & le grand précepte de la loi ? Il est donc important de vous en donner une reconnoissance exacte, & c'est ce que j'entreprends dans ce discours. Il s'agit, mes chers Auditeurs, du plus essentiel de nos devoirs ; & ce que le Sage a dit de la crainte de Dieu, que c'étoit proprement l'homme & tout l'homme, je puis bien encore le dire à plus forte raison de l'amour de Dieu : *Hoc est enim omnis homo.* Vous, ô Esprit de charité, secondez mon zéle, & me mettez aujourd'hui dans la bouche des paroles de feu ; de ce feu céleste, dont vous êtes la source intarissable ; de ce feu sacré, qui fait les bienheureux dans le séjour de la gloire & les saints sur la terre. C'est la grace que je *Eccles.* 12.

vous demande par l'interceſſion de Marie, en lui diſant, *Ave*, *Maria*.

ADoucir les préceptes de la loi de Dieu, en leur donnant des interprétations favorables à la nature corrompue, c'eſt une maxime, Chrétiens, très-pernicieuſe dans ſes conſéquences : mais outrer ces mêmes préceptes, & les entendre dans un ſens trop rigide, & au-delà des termes de la vérité, c'eſt un excès que nous devons également éviter. Dire, ceci n'eſt pas péché, quand il l'eſt en effet, c'eſt une erreur dangereuſe pour le ſalut : mais dire, ceci eſt péché, quand il ne l'eſt pas, c'eſt une autre erreur peut-être encore plus préjudiciable. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'on s'eſt élevé contre ceux qui par des principes trop larges ont voulu ſauver tout le monde : mais auſſi n'eſt-ce pas d'aujourd'hui, qu'on a condamné ceux qui par l'indiſcrette ſévérité de leurs maximes, ont expoſé tout le monde à tomber dans le déſeſpoir. Il y a plus de quatorze ſiécles que Tertullien reprochoit aux Catholiques le relâchement de leur morale ; mais il y a auſſi plus de quatorze ſiécles qu'on a reproché à Tertullien ſa rigueur extrême & ſans meſure, qui le conduiſit enfin à l'héréſie. Il faut tenir le milieu, & lorſqu'il s'agit de la réprobation d'une ame ou de ſa juſtification, on ne doit être ni trop commo-

de

de ni trop sévére : mais il faut être sage, & sage selon les régles de la foi.

Or je vous dis ceci, Chrétiens, parce qu'ayant à traiter dans ce discours une des vérités fondamentales de la Religion, il seroit à craindre que vous ne fussiez prévenus, ou que j'exaggére vos obligations, ou que je les diminue. Double extrémité dont j'ai à me défendre ; & pour cela je n'avancerai rien qui ne soit universellement reçû, rien qui ne soit évident & inconteſtable, rien même qui ne soit de la foi. Je ne m'attacherai point à l'opinion de celui-ci, plutôt qu'à la pensée de celui-là : mais je suivrai celle de tous les Docteurs. Je ne prendrai point le plus probable en laissant le moins probable. Je ne me contenterai point de vous dire ce qui est vrai, mais je vous dirai ce que l'Evangile vous oblige à croire. Cela supposé, j'entre dans mon dessein, & je le propose en trois mots. Je prétends que l'amour de Dieu qui nous est commandé, doit avoir trois caractéres : l'un par rapport à Dieu, l'autre par rapport à la loi de Dieu, & le troisiéme par rapport au Christianisme où nous sommes engagés par la vocation de Dieu. Par rapport à Dieu, l'amour de Dieu doit être un amour de préférence. Par rapport à la loi de Dieu, l'amour de Dieu doit être un amour de plénitude ; & par rapport au Christianisme, l'amour de Dieu

doit être un amour de perfection. Amour de préférence : en voilà pour ainsi dire, le fonds, & ce sera la premiere partie. Amour de plénitude : en voilà l'étendue, & ce sera la seconde partie. Enfin, amour de perfection : en voilà le degré, & ce sera la derniere partie. Je vais m'expliquer, & je vous prie de me suivre avec attention.

I. PARTIE. CE n'est pas sans raison que Jesus-Christ expliquant lui-même le précepte de l'amour de Dieu, en réduit toute la substance à ces
Luc. 10. deux paroles, *Diliges ex toto corde tuo, & ex omni mente tua*, vous aimerez votre Dieu de tout votre cœur & de tout votre esprit ; puisque selon la belle remarque de saint Augustin, l'un sert à déterminer l'obligation de l'autre, & que le culte de l'esprit doit être ici la juste mesure de celui du cœur. En effet, à quoi m'engage précisément cette sainte & adorable loi, *Diliges* ? tâchez à en bien comprendre toute la force. Elle m'engage, répond le Docteur Angélique saint Thomas, à avoir pour Dieu un amour de distinction, un amour de singularité, un amour qui ne puisse convenir qu'à Dieu ; c'est-à-dire, en vertu duquel je préfere Dieu à toute créature. Et voilà le tribut essentiel par où Dieu veut que je rende hommage à la souveraineté de son être : *Diliges Dominum.* Il ne me commande

pas absolument de l'aimer d'un amour tendre & sensible ; cette sensibilité n'est pas toujours en mon pouvoir : beaucoup moins, d'un amour contraint & forcé ; il ne lui seroit pas honorable d'être aimé de la sorte : ni même d'un amour fervent jusqu'à certain degré ; ce degré de ferveur ne m'est point connu, & Dieu par condescendance à ma foiblesse, n'a pas voulu me le prescrire. Mais il exige de moi, sous peine d'une éternelle réprobation, que je l'aime comme Dieu, par préférence à tout ce qui n'est pas Dieu. Observez, Chrétiens, ce terme de préférence. Je ne dis pas d'une préférence vague & de pure spéculation, qui me fasse seulement reconnoître que Dieu est au-dessus de tous les êtres créés : car il n'est pas nécessaire pour cela d'avoir cette charité surnaturelle dont je parle, puisque les démons-mêmes qui haïssent Dieu, ont néanmoins pour lui malgré leur haine ce sentiment d'estime. Mais je dis d'une préférence d'action & de pratique : ensorte que je sois disposé, mais sincérement, à perdre tout le reste, plutôt que de consentir à perdre un moment la grace de Dieu. Disposition tellement nécessaire, que de toutes les choses que je puis désirer ou posséder, s'il y en a une seule que je possède ou que je désire au hazard d'encourir la disgrace de Dieu ; c'est-à-dire, si cet acte d'amour que je forme dans mon

cœur quand je proteſte à Dieu que je l'aime, n'a pas aſſez de vertu pour m'engager à rompre tous les liens & toutes les attaches qui peuvent me ſéparer de Dieu ; dès-là je dois prononcer anathême contre moi-même, dès-là je dois me condamner moi-même comme prévaricateur de la charité de Dieu, dès-là je dois conclurre que je n'accomplis pas le commandement de l'amour de Dieu, que je ne ſuis donc plus en état de grace avec Dieu, ni par conſéquent dans la voie du ſalut : pourquoi ? parce que je n'aime pas Dieu avec cette condition eſſentielle, de l'aimer par préférence à tout.

En quoi, dit ſaint Chryſoſtome, non ſeulement Dieu ne nous demande rien de trop ; mais à le bien prendre il ne dépend pas même de lui de nous demander moins. Car remarquez, mes Freres, dit ce ſaint Docteur, que Dieu veut que nous le ſervions, que nous l'honorions, que nous l'aimions à proportion de ce qu'il eſt, & d'une maniere qui le diſtingue de ce qu'il n'eſt pas : eſt-il rien de plus raiſonnable ? Un Roi veut être ſervi en Roi ; pourquoi Dieu ne ſera-t-il pas aimé en Dieu ? Or il ne peut être aimé en Dieu, s'il n'eſt aimé préférablement à toutes les créatures : car il n'eſt Dieu que parce qu'il eſt au-deſſus de toutes les créatures ; & ſi dans une ſuppoſition chimérique, une créature

avoit de quoi être aimée autant que Dieu, elle cesseroit d'être ce qu'elle est, & deviendroit Dieu elle-même. Comme il est donc vrai que si j'aimois une créature de cet amour de préférence, qui est proprement le souverain amour, je ne l'aimerois plus en créature, mais en Dieu; aussi est-il évident que si j'aime Dieu d'un autre amour que celui-là, je ne l'aime plus en Dieu. Or n'aimer pas Dieu en Dieu, c'est lui faire outrage; & bien loin d'observer sa loi, c'est commettre un crime, qui dans le sentiment des Théologiens & dans l'intention des pécheurs va jusqu'à la destruction de la divinité.

Voilà, mes chers Auditeurs, ce que Dieu lui-même nous a révélé en cent endroits de l'Ecriture; & voilà à quoi se termine le devoir capital de l'homme: *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo.* Mais développons cette vérité; & pour en avoir une intelligence plus exacte, consultons saint Paul, écoutons saint Augustin; & par ce qu'en ont dit cet Apôtre des nations & ce Docteur de l'Eglise, voyons si nous pouvons nous rendre aujourd'hui témoignage que nous aimons Dieu. Il falloit une ame bien établie dans la foi pour faire à toutes les créatures un défi aussi général & aussi plein de confiance, que celui de saint Paul, quand il disoit: *Quis nos separabit à charitate Christi?* qui nous sépa- *Rom. 8.*

rera de l'amour de Jesus-Christ ? Sera-ce l'affliction, le danger, la persécution, la faim, la nudité, le fer, la violence ? Sera-ce l'injustice & la plus barbare cruauté ? Non, répondoit ce vaisseau d'élection : car je suis assuré, que ni la mort, ni la vie, ni la grandeur, ni l'abaissement, ni la pauvreté, ni les richesses, ni les principautés, ni les puissances, ni toute autre créature ne pourra jamais nous détacher de l'amour qui nous lie à notre Dieu. Ainsi parloit cet homme Apostolique. Qu'en pensez-vous, Chrétiens ? ne vous semble-t-il pas que c'étoit un excès de zéle qui le transportoit ? & pour l'intérêt même de sa gloire, ne croyez-vous pas qu'il renfermoit dans ces paroles toute la perfection de la charité divine ? Vous vous trompez. Il n'a exprimé que l'obligation commune d'aimer Dieu. En faisant ce défi & en y répondant, il ne parloit pas en Apôtre, mais en simple fidéle. Il disoit beaucoup, mais il ne disoit rien à quoi tous les hommes ne soient tenus dans la rigueur : & quiconque n'en peut pas dire autant que lui, n'a point de part à l'héritage du Royaume de Dieu & de Jesus-Christ :
Ephes. 5. *Non habet hereditatem in regno Dei & Christi.*
Appliquez-vous à ma pensée. Car c'est justement comme si chacun de nous se disoit à lui-même ; & plût à Dieu, qu'à l'exemple de ce grand Saint nous vouluſſions nous

le dire souvent ! Hé bien, de toutes les choses que j'envisage dans l'Univers & qui pourroient être les objets de mon ambition & de ma cupidité, en est il quelqu'une capable de m'ébranler, s'il s'agissoit de donner à Dieu une preuve de mon amour & de la fidélité que je lui dois ? *Quis nos separabit à charitate Christi* ? Venons au détail aussi bien que saint Paul. Si j'étois réduis à soutenir une violente persécution, & qu'il fût en mon pouvoir de m'en délivrer par une vengeance, permise selon le monde, mais condamnée de Dieu, le voudrois-je à cette condition ? *An persecutio* ? Si par un renversement de fortune je me voyois dans l'extrêmité de la misére, & qu'il ne tînt qu'à moi, pour en sortir, de franchir un pas hors des bornes de la justice & de la conscience, oserois-je le hasarder ? *An angustia* ? Si pour acquérir ou pour conserver la faveur du plus grand Prince de la terre, il ne dépendoit que d'avoir pour lui une complaisance criminelle, l'aurois je en effet au préjudice de mon devoir ? *An principatus* ? Si violant pour une fois la loi Chrétienne, il m'étoit aisé par là de m'élever à un rang d'honneur où je ne puis autrement prétendre, le désir de m'avancer l'emporteroit-il ? *An altitudo* ? Si la voie de l'iniquité étoit la seule par où je pusse me sauver dans une occasion où il iroit de ma vie, succom- Rom. 8.

berois-je à la crainte de la mort? *An periculum?* Ah! mes Freres, ſçachez, que ſi l'amour que vous croyez avoir pour votre Dieu, n'eſt pas d'une qualité à prévaloir au deſſus de tout cela, quelque ardent & quelque affectueux d'ailleurs qu'il puiſſe paroître, ce n'eſt point l'amour que Dieu vous demande; & ſouvenez-vous que vous êtes dans l'erreur, ſi comptant ſur un tel amour, vous penſez en être quittes devant lui. Non ſeulement vous n'aimez point Dieu avec ce ſurcroît de charité qu'ont eu les ames parfaites: mais vous ne l'aimez pas même ſelon la meſure préciſe de la loi: pourquoi? parce que cet amour prétendu ne donne point à Dieu dans votre cœur la place qu'il y doit occuper: c'eſt-à-dire, ne l'y met pas au-deſſus de mille choſes, qui néanmoins y doivent être dans un ordre bien inférieur. Car ſuppoſé même cet amour dont vous vous flattez, vous faites encore plus d'état de votre vie, de vos biens, de votre crédit, de votre repos, que de l'héritage de Dieu, ou pour mieux dire, que de Dieu même: d'où il s'enſuit que cet amour n'eſt point l'amour de préférence, que Dieu attend de vous & que la loi vous ordonne: *Diliges ex toto corde tuo, & ex omni mente tua.*

C'eſt ainſi que ſaint Paul l'a compris, & quelque ſubtile que ſoit la raiſon humaine, elle n'oppoſera jamais rien à l'évidence de ce

principe. Mais après l'Apôtre, écoutons saint Augustin: c'est dans le commentaire du Psaume trentiéme, que ce saint Docteur s'adressant au fidéles, & les instruisant sur le même sujet que je traite, leur fait cette proposition. Que votre cœur me réponde, dit-il, mes Freres : *Respondeat cor vestrum, Fratres.* *August.* Car pour aujourd'hui, c'est votre cœur que j'interroge, n'osant pas m'en tenir au témoignage de votre bouche, & sçachant bien que sur ce qui regarde l'amour de Dieu, il n'y a que le cœur qui ait droit de parler. Que ce soit donc votre cœur qui parle, *Respondeat cor vestrum.* Si Dieu vous faisoit à ce moment l'offre la plus avantageuse en apparence & la plus capable de remplir toute l'étendue de vos désirs: s'il vous promettoit de vous laisser pour jamais sur la terre dans l'affluence des biens, comblés d'honneurs, & en état de goûter tous les plaisirs du monde, & qu'il vous dit: Je vous fais maitres de tout cela; vous serez riches, puissans, à votre aise, enforte qne rien ne pourra vous troubler, ni vous affliger; & ce que vous estimez encore plus, vous serez exempts de la mort, & cette félicité humaine durera éternellement: mais aussi vous ne me verrez jamais, & jamais vous n'entrerez dans ce Royaume de gloire, que j'ai préparé à mes élus: je vous demande, reprend saint Augustin, si Dieu vous parloit

de la sorte, seriez vous contens d'une pareille destinée, & voudriez-vous vous en tenir à
August. cette offre ? *Ergo si diceret Deus, faciem meam non videbitis, an gauderetis istis bonis ?* Si vous vous en réjouissiez, Chrétiens, ce seroit une marque infaillible, que vous n'avez pas en-
Idem. core commencé à aimer Dieu : *Si gauderes, nondum cœpisti esse amator Christi.* C'est la conséquence que tire ce Pere. Et d'où la tire-t-il ? de ce principe fondamental, que l'amour de Dieu doit être un amour de préférence, & & que vous ne pouvez l'avoir cet amour de préférence, en consentant à être privé de Dieu pour jouir des biens temporels.

Faisons une supposition plus naturelle encore & plus pressante. Imaginez-vous la chose du monde pour laquelle vous avez plus de passion : c'est votre honneur. On vous l'a ôté, ou par une atroce calomnie, ou par un affront qui va jusqu'à l'outrage. Supposons la plaie aussi sanglante qu'il vous plaira : vous voilà perdu d'estime & de crédit dans le monde, & vous êtes d'une condition où cette tache doit être moins supportable que la mort-même. Cependant il ne vous reste qu'une seule voie pour l'effacer, & cette voie est criminelle. On vous la propose ; & si vous ne la prenez pas, vous tombez dans le mépris. Sur cela je vous demande, mon cher Auditeur : aimez-vous assez Dieu, pour croire

que vous vouluſſiez alors lui faire un ſacrifice de votre reſſentiment ? Ne me répondez point que Dieu dans cette conjoncture vous donneroit des ſecours particuliers : il ne s'agit point des ſecours que Dieu vous donneroit ; mais de la fidélité avec laquelle vous uſez de ceux qu'il vous donne. Il n'eſt pas queſtion de l'acte d'amour que vous formeriez ; mais de celui que vous produiſez maintenant, & je veux ſçavoir, s'il eſt tel de ſa nature, qu'il pût réprimer tous les mouvemens de vengeance qu'exciteroit dans votre cœur l'injure que vous auriez reçûe. Car ſi cela eſt, vous avez ſujet d'eſpérer & d'être content de vous : mais ſi cela n'eſt pas, vous devez trembler, parce que vous n'êtes pas dans l'ordre de cette charité vivifiante, qui opére le ſalut, & dont l'indiſpenſable loi vous oblige à aimer Dieu plus que votre honneur.

Mais il eſt bien difficile qu'un homme du monde puiſſe être diſpoſé de la ſorte. Difficile ou non, répond ſaint Bernard, voilà la balance où il faut être peſé ; voilà la régle que Dieu prendra pour vous juger. Amour de préférence, c'eſt ce qui condamnera tant d'ames mondaines, qui pour s'être attachées à de fragiles & de viles créatures, les ont aimées, adorées, ſervies, juſqu'à oublier l'eſſentielle obligation que leur impoſoit la charité

dûe au Créateur. Ne parlons point même de certaines passions honteuses. Amour de préférence, c'est ce qui condamnera tant de peres & de meres, qui pour avoir idolâtré leurs enfans, mériteront que Dieu leur fasse le reproche qu'il faisoit au grand Prêtre Héli : 1.Reg.2. *Magis honorasti filios tuos quàm me* : parce que vous avez fait plus d'état de vos enfans que de moi, je vous réprouverai. Amour de préférence, c'est ce qui condamnera tant de femmes chrétiennes, qui pour avoir poussé au-delà des bornes le devoir de leur état, auront préféré à Dieu celui qu'elles ne devoient aimer que pour Dieu. Amour de préférence, c'est ce qui condamnera tant d'amis, qui s'étant fait de l'amitié une Religion, & par un dévouement sans mesure étant entrés dans toutes les intrigues & toutes les entreprises de leurs amis, se feront rendus aux dépens de Dieu les fauteurs de leurs injustices & de leurs violences. Amour de préférence, premier devoir de l'homme par rapport à Dieu. Amour de plénitude, second devoir de l'homme par rapport à la loi de Dieu, & le sujet de la seconde partie.

II. PARTIE. C'Est le propre de Dieu de renfermer dans l'unité de son être, la multiplicité de tous les êtres, & c'est le propre de la charité divine de réduire à l'unité d'un seul précepte, tous

les préceptes, qui quoique différens & quoiqu'infinis en nombre, ſont compris dans la loi de Dieu. *Dilige, & fac quod vis* : aimez, *August.* & faites ce que vous voudrez, diſoit ſaint Auguſtin. Il ſemble par cette maniére de parler, que l'amour de Dieu ſoit une abolition générale de tous les autres devoirs de l'homme : mais il s'en faut bien que ce ſaint Docteur l'ait conçû de la ſorte, puiſqu'au contraire il a prétendu nous faire entendre par-là, que tous les autres devoirs de l'homme étant réunis, comme ils le ſont, dans l'amour de Dieu, on peut ſûrement donner à l'homme une pleine liberté de faire ce qu'il voudra, pourvû qu'il aime Dieu, parce qu'en aimant Dieu il veut néceſſairement tout ce qu'il doit vouloir, & ne peut rien vouloir de ce qu'il ne doit pas. Voilà, mes chers Auditeurs, le myſtére de cette grande parole de l'Apôtre, *Plenitudo ergò legis eſt dilectio*, la charité eſt *Rom. 13.* la plénitude de la loi. Parole dont il eſt ſi important pour vous d'avoir une parfaite intelligence ? Car il s'enſuit de-là que pour produire cet acte d'amour, qui eſt le ſujet du premier commandement, ou du commandement par excellence, *Diliges Dominum* ; il *Deut. 6.* faut être préparé, & pour mieux dire, déterminé par une volonté abſolue, ſincére, efficace, à obſerver ſans réſerve & ſans exception tous les autres commandemens ; & ſe perſua-

der qu'il eſt autant impoſſible d'aimer Dieu & de n'être pas dans cette préparation d'eſprit, que de l'aimer tout enſemble & de ne le pas aimer. Je dis tous les commandemens ſans exception: car prenez garde, Chrétiens, à ce que vous n'avez peut-être jamais bien compris: il n'en eſt pas de la charité, comme des vertus morales & naturelles, enſorte que vous puiſſiez dire quand vous accompliſſez un précepte, J'ai une charité commencée; ſi j'en accomplis pluſieurs, cette charité croît dans moi, & elle ſera entiére lorſque je les accomplirai tous. Non, il n'en va pas ainſi. L'eſſence de la charité ne ſouffre point de partage; elle eſt attachée à l'obſervation de toute la loi: & de même, dit l'Ange de l'Ecole ſaint Thomas, que ſi je doutois d'un ſeul article de la Religion que je profeſſe, quelque ſoumiſſion d'eſprit que je puſſe avoir ſur tout le reſte, il ſeroit vrai néanmoins que je n'aurois pas le moindre degré de foi, parce que la ſubſtance de la foi eſt indiviſible; auſſi eſt-il certain, que quand j'aurois pour tous les autres commandemens cette ſoumiſſion de volonté que la loi demande, ſi elle me manque à l'égard d'un ſeul, dès-là je n'ai pas le moindre degré d'amour de Dieu. Il y a une grande charité, pourſuit ſaint Thomas; & par comparaiſon à celle-là, on peut dire qu'il y a une moindre charité: mais la charité que

je conçois la moindre, si c'est une vraie charité, s'étend aussi-bien que la plus grande à toutes les obligations présentes, futures, possibles; & quand saint Paul aimoit Dieu de cet amour fervent & extatique, qu'il sçavoit si bien exprimer, il ne s'engageoit, quant au fonds, à rien davantage, que le dernier des justes qui aime Dieu le plus foiblement, pourvû qu'il l'aime véritablement. C'est pour cela que l'Apôtre appelle cet amour la plénitude de la loi, *Plenitudo legis*: parce que tous les commandemens de la loi de Dieu, entrent pour ainsi dire, dans la charité comme autant de parties qui la composent; & qu'ils se confondent dans elle comme autant de lignes, qui hors de leur centre sont séparées, mais dans leur centre trouvent leur union sans préjudice de leur distinction. *Rom.* 13.

En effet, entre tous les préceptes particuliers considérés hors de ce centre de l'amour divin, il n'y a ni connexion, ni dépendance naturelle. On peut observer l'un, sans accomplir l'autre: celui qui défend le larcin, ne défend ni le parjure, ni l'adultére; celui qui commande l'aumône, ne commande, ni la priére, ni la pénitence: mais par rapport à l'amour de Dieu, tout cela est inséparable; pourquoi? parce que cet amour en vertu de ce qu'il contient & de ce que nous appellons sa plénitude, est une défense générale de tout

ce qui répugne à l'ordre, & un commandement universel de tout ce qui est conforme à la raison. En sorte que dans le langage de la Théologie, dire intérieurement à Dieu que je l'aime, c'est faire un vœu d'obéir à toutes ses volontés, comme si je spécifiois chaque chose en détail, & que développant mon cœur, je m'expliquasse par ce seul acte sur tout ce que Dieu sçait que je lui dois & que je veux lui rendre. Surquoi saint Augustin fait une réfléxion bien judicieuse, dont voici le précis. Il examine ces paroles du Sauveur du monde, *Si præcepta mea servaveritis, manebitis in dilectione mea*, si vous gardez mes commandemens, vous ferez dans l'exercice & comme dans la possession de mon amour; & il les compare à cet autre passage du même Evangile, *Si diligitis me, mandata mea servate*, si vous m'aimez, gardez mes commandemens. Là-dessus il raisonne, & voici comment. D'une part Jesus-Christ nous assure que si nous l'aimons, nous obéïrons à sa loi; & de l'autre il nous déclare, que si nous obéïssons à sa loi, nous l'aimerons. Quoi donc? est-ce par la charité que la loi s'accomplit; ou par l'accomplissement de la loi, que la charité se pratique? Aimons-nous Dieu, parce que nous faisons ce qu'il nous commande; ou faisons-nous ce qu'il nous commande, parce que nous l'aimons? Ah, mes Freres, répond cet

Joan. 15.

Joan. 14.

incomparable Docteur, ne doutons point que l'un & l'autre enſemble ne ſe vérifie ſelon l'oracle & la penſée du Fils de Dieu. Car quiconque aime Dieu de bonne foi, a déja accompli tous les préceptes dans la diſpoſition de ſon cœur; & quand il vient à les accomplir dans l'exécution, il ratifie ſeulement & il confirme par ſes œuvres ce qu'il a déja fait par ſes ſentimens & dans le ſecret de l'ame. D'où il s'enſuit qu'il y a de la contradiction à former l'acte d'amour de Dieu, & à n'avoir pas une volonté abſolue d'obſerver tous les commandemens de Dieu : *Plenitudo legis, dilectio.* Rom. 13. Suppoſons donc un homme tel que l'imperfection de notre ſiécle ne nous en fait aujourd'hui que trop voir; je veux dire, un homme d'une fidélité bornée, & qui dans l'obéiſſance qu'il rend à Dieu, uſant de réſerve, accompliſſe, ſi vous voulez, hors un ſeul point, toute la loi : il n'eſt ni blaſphémateur, ni impie', ni fourbe, ni uſurpateur, ni emporté, ni vindicatif; il eſt religieux envers Dieu, équitable envers le prochain : mais il eſt foible ſur une paſſion qui le domine, & qui pour être l'unique dont il ſoit eſclave, n'en eſt pas moins le ſcandale de ſa vie. Ou bien pour le conſidérer ſous une autre idée, il eſt chaſte, réglé dans ſes plaiſirs, ennemi du libertinage, il a même du zéle pour la diſcipline & pour la pureté des mœurs : mais avec

cette pureté de mœurs & de zéle, il ne peut oublier une injure ; avec cette régularité, il n'eſt pas maître de ſa langue, & par ſes médiſances il déchire impunément le prochain. Je dis que cet homme n'a pas plus de charité, j'entends de cette charité divine & ſurnaturelle dont dépend le ſalut, qu'un Publicain & qu'un Payen ; & Dieu dont le diſcernement, quoique ſévére, eſt infaillible, ne le réprouve pas moins que s'il violoit toute la loi : pourquoi ? parce qu'en omettant un point de la loi, il n'a plus ce qui eſt eſſentiel à la charité, ſçavoir une volonté efficace de remplir toute l'étendue de la loi.

Et voilà le ſens de cette parole de ſaint Jacques, qui paroiſſoit autrefois ſi obſcure aux Peres de l'Egliſe, & ſur laquelle ſaint Auguſtin même crut avoir beſoin de conſulter
Jac. 2. ſaint Jérôme : *Qui peccat in uno, factus eſt omnium reus* ; quiconque péche contre un ſeul précepte, eſt auſſi coupable que s'il péchoit contre tous. Quoi, demande ſaint Auguſtin, eſt-ce que la tranſgreſſion d'un ſeul précepte eſt cenſée auſſi criminelle que la tranſgreſſion de tous les préceptes ? eſt-ce qu'il n'y a pas plus de déſordre à les violer tous, qu'à n'en violer qu'un ſeul ? eſt-ce que l'un & l'autre eſt égal à Dieu, & que Dieu ne s'en tient ni plus ni moins offenſé ? En ce ſens, répondoit ſaint Jerôme, la propoſition ſeroit une er-

reur; & une erreur pernicieuſe dans ſes conſéquences. Mais dans le ſens de l'Apôtre elle contient un dogme inconteſtable de notre foi, que quiconque viole dans un ſeul point la loi de Dieu, eſt auſſi bien privé de la grace, perd auſſi immanquablement la charité, n'a non plus de part à l'héritage de la gloire, enfin n'eſt pas moins un ſujet de réprobation, que s'il ſe trouvoit l'avoir violée dans toutes ſes parties. Et ſur cela, mon Dieu, reprenoit ſaint Bernard méditant cette vérité, je n'ai nulle raiſon de me plaindre, comme ſi la loi de votre amour étoit un joug trop peſant. Car eſt-il rien au contraire de plus équitable que cette loi; & ſi je la condamnois, ne me condamnerois-je pas moi-même; puiſque n'étant qu'un homme mortel, je prétends néanmoins avoir droit d'exiger de mes amis la même fidélité? Qu'un deux m'ait manqué dans une affaire importante, qu'il ait pris parti contre moi, qu'il m'ait deshonoré, qu'il m'ait fait outrage, quoiqu'en toute autre choſe il ſoit ſans reproche à mon égard, je ne le regarde plus alors comme un ami, & je conclus qu'il ne me rend pas même le devoir de cette charité commune que les hommes ſe doivent les uns aux autres. Mais il ne m'a offenſé qu'en ce ſeul point: il n'importe; cela me ſuffit pour comprendre qu'il ne m'aime pas, parce que s'il m'aimoit ſincérement &

ſolidement, il ſeroit dans la diſpoſition de me ménager en tout, & de ne me bleſſer en rien. C'eſt ainſi, ô mon Dieu que je le conçois ; & ſi j'en juge de la ſorte dans ma propre cauſe, pourquoi en jugerai-je autrement lorſqu'il s'agit des intérêts de mon Créateur & de mon Souverain ? Pourquoi, quand il m'arrive de franchir un pas contre vos ordres & au préjudice de votre honneur ; quelque irrépréhenſible que je ſois d'ailleurs, me paroîtra-t-il étrange que vous m'effaciez du livre de vie, comme prévaricateur de la loi d'amour que vous m'avez impoſée ? De conclurre de là, Chrétiens, qu'il n'y a donc plus de meſures à garder quand on eſt une fois pécheur ; & que puiſque la charité ne ſe partage point, il vaut donc autant la perdre pour beaucoup que de la perdre pour peu, être tout à fait libertin que de ne l'être qu'à demi, ſuivre en aveugle toutes ſes paſſions que de n'en ſatisfaire qu'une, ſe porter à toutes les extrémités que de ſe modérer dans le crime, c'eſt raiſonner en impie & en mercenaire ; en impie, qui par cette maxime de tout ou rien, prétend s'autoriſer dans ſes excès & dans ſon libertinage : en mercenaire, qui n'ayant en vûe que ſon intérêt propre dans le déréglement de ſes mœurs, ſe ſoucie peu du plus ou du moins qu'en ſouffre l'intérêt de Dieu.

Mais vous vous trompez, mon Frere, dit

ſaint Auguſtin : car quelque indiviſible que ſoit la charité & l'amour de Dieu ; il eſt toujours vrai que plus vous violez de commandemens, plus vous vous rendez Dieu ennemi, plus le retour à ſa grace vous devient difficile, plus vous groſſiſſez ce tréſor de colére dont parle ſaint Paul, plus vous devez attendre de châtimens dans l'éternité malheureuſe : s'il vous reſte quelque principe de Religion, en voilà plus qu'il ne faut pour vous obliger à ne vous pas emporter dans le péché même. Mais du reſte convenons auſſi, mes chers Auditeurs, qu'il y a bien de l'illuſion dans la conduite des hommes à l'égard de ce grand précepte : *Diliges Dominum Deum tuum :* vous aimerez le Seigneur votre Dieu. Rien n'eſt plus aiſé que de dire, j'aime Dieu, mais rien dans la pratique n'eſt plus rare que cet amour ; pourquoi ? c'eſt que nous nous flattons, & que nous ne diſtinguons pas le vrai & le faux amour de Dieu. Non ſeulement nous trompons les autres par notre hypocriſie ; mais nous nous trompons nous-mêmes par un aveuglement volontaire. Qu'il s'éléve dans notre ame le plus léger ſentiment d'amour pour Dieu, nous voilà perſuadés que tout eſt fait, & nous croyons avoir la plénitude de ce divin amour. Ce qui n'eſt ſouvent qu'affection naturelle, nous le prenons pour un mouvement de la grace ; ce qui

Luc. 10.

n'eſt qu'un mouvement de la grace, nous le regardons comme un effet de notre fidélité; nous confondons l'inſpiration qui nous porte à aimer, avec l'amour même; & ce que Dieu opére dans nous indépendamment de nous, nous nous l'attribuons, comme ſi c'étoit tout ce que Dieu veut que nous faſſions pour lui. Mais abus, Chrétiens: & malheur à nous, ſi nous tombons, ou ſi nous demeurons en de ſi groſſiéres erreurs. Aimer Dieu, c'eſt s'interdire tout ce que défend la loi de Dieu, & pratiquer tout ce qu'elle ordonne; c'eſt ſe renoncer ſoi-même, c'eſt faire une guerre continuelle à ſes paſſions; c'eſt humilier ſon eſprit, crucifier ſa chair, & la crucifier, comme dit ſaint Paul, avec ſes vices & ſes concupiſcences; c'eſt réſiſter aux illuſions du monde, au torrent de la coutume, à l'attrait du mauvais exemple; en un mot, c'eſt vouloir plaire en tout à Dieu, & ne lui vouloir déplaire en rien. En l'aimant ainſi d'un amour de préférence, d'un amour de plénitude, il nous reſte encore à l'aimer d'un amour de perfection par rapport au Chriſtianiſme, comme je vais l'expliquer dans la troiſiéme partie.

III. PARTIE. QUoique Dieu ſoit toujours le même, & que par rapport à lui ſes perfections qui ne changent point, le rendent toujours égale-

ment aimable, il eſt toutefois vrai, comme l'a remarqué ſaint Bernard, que ſelon les divers états où l'homme peut être conſidéré, l'amour qu'il doit à Dieu ne laiſſe pas d'avoir ſes degrés différens; & qu'à proportion des dons qu'il a reçûs, les meſures de hauteur, de profondeur & de largeur que ſaint Paul donne à la charité, doivent être plus ou moins étendues. Or de ce principe que la raiſon même autoriſe, je tire deux conſéquences: la premiere, que dans le Chriſtianiſme, le précepte de l'amour de Dieu impoſe à l'homme des obligations beaucoup plus grandes que dans l'ancienne loi: la ſeconde, que l'acte d'amour de Dieu doit donc être dans nous beaucoup plus héroïque, qu'il ne devoit l'être dans un Juif ou dans un Gentil, avant que la loi de grace eût été publiée. Parlons ſans exaggération; voici la preuve de l'un & de l'autre. Du moment que je ſuis Chrétiens, il faut que j'aime Dieu en Chrétien. Or aimer Dieu en Chrétien, c'eſt bien plus que de l'aimer ſimplement en homme; pourquoi? parce que c'eſt ſe charger en l'aimant, outre la loi éternelle & divine qui nous eſt commune à tous, de la loi particuliere dont Jeſus-Chriſt eſt l'auteur. Par conſéquent, c'eſt ajoûter à la charité un nouvel engagement, qu'elle n'avoit pas dans ſon origine, & qui dans la ſuite

des siécles est devenu le comble de sa perfection. Je vous déclare, mes Freres, disoit saint Paul, que quiconque se fait circoncir, prend sur lui tout le fardeau de la loi de Moyse :
Galat. 5. *Testificor autem omni homini circumcidenti se, quoniam debitor est universæ legis faciendæ.* Et je vous dis, Chrétiens, conformément à ces paroles de l'Apôtre, qu'au même tems que vous avez été engagés à Jesus-Christ par le Baptême, vous vous êtes imposé un nouveau joug encore plus saint que celui de la loi de Moyse ; un joug que vous devez porter jusqu'à la mort, un joug auquel votre salut est indispensablement attaché, un joug sans lequel Dieu ne veut plus, ni ne peut plus être aimé de vous. Ah ! mes chers Auditeurs, quel fonds de réfléxions ! Croire que la loi de Jesus-Christ est une loi de douceur, une loi de grace, une loi de liberté, une loi d'amour, c'est croire ce que le Saint-Esprit même nous a révélé, & ce que toutes les Ecritures nous prêchent : mais se persuader que cette loi soit douce, parce qu'elle nous prescrit des devoirs moins rigoureux & moins contraires au sens & à la nature ; se persuader que sa liberté consiste dans le relâchement, & que pour une loi de grace & d'amour, elle en soit moins une loi d'abnégation & de travail ; non-seulement c'est la méconnoître, mais la détruire. Non, non, mes

mes Freres, disoit Tertullien, expliquant sur cela sa pensée, la liberté que Jesus-Christ nous a apporté du ciel, ne favorise en aucune sorte la licence des mœurs. Si cet homme-Dieu a fait cesser les sacrifices & les cérémonies de la loi écrite, il nous a en échange donné des régles de vie bien plus capables de nous sanctifier ; & ce qui étoit condamné dans l'Ancien Testament par le précepte de la divine charité, est doublement criminel, depuis que le Dieu de la charité est venu lui-même nous enseigner sa doctrine ; & nous proposer ses exemples : *Libertas in Christo*, ces paroles sont admirables, *Libertas in Christo non fecit innocentiæ injuriam. Operum juga rejecta sunt, non disciplinarum ; & quæ in veteri testamento erant interdicta, etiam æmulatorio præcepto apud nos prohibentur.* Tertull.

Rien de plus vrai, Chrétiens. Car comment ce Sauveur adorable s'en est-il déclaré dans l'Evangile ? Combien de fois nous a-t-il fait entendre, que pour embrasser sa religion, il falloit renoncer au monde & se renoncer soi-même beaucoup plus parfaitement que Moyse ne le demandoit ? En combien de sens beaucoup plus étroits & plus sévéres, n'a-t-il pas interprété les principaux articles de la loi de Dieu ? Combien de dispenses, même légitimes, n'a-t-il pas abolies ? S'il nous a délivrés des observances légales, à combien d'au-

tres ne nous a-t-il pas assujettis ? Le seul précepte de l'amour des ennemis, n'est-il pas d'une perfection plus éminente, que tout ce qu'enseignoient & pratiquoient les Pharisiens ? Jusques à quel point n'a-t-il pas élevé, pour ainsi dire, certaines obligations du droit naturel ? sur combien de sujets n'a-t-il pas usé de son souverain pouvoir, pour nous faire de nouvelles défenses ? On a dit à vos peres que telle & telle chose leur étoient permises, ainsi parloit-il aux Juifs; & moi je vous dis, que ces choses alors prétendues permises ne le seront plus pour vous.

Je sçais ce qu'ont avancé quelques interprétes, que le Fils de Dieu parloit de la sorte, non pas pour enchérir sur la loi, ni pour y rien ajouter, mais seulement pour corriger les fausses explications des Scribes & des Docteurs de la Synagogue. Mais je sçais aussi que ce sentiment a été combattu par la plûpart des Peres. Car comme remarque saint Jérôme, si le Sauveur du monde ne prétendoit autre chose que de réfuter les Pharisiens, sans établir de nouveaux préceptes, pourquoi auroit-il dit : Et moi je vous ordonne de faire du bien à ceux mêmes qui vous maltraitent, de prier pour ceux mêmes qui vous persécutent, d'aimer ceux mêmes qui vous calomnient? où trouvoit-on ce commandement? dans quels livres de la loi étoit-il inséré ?

n'y voit-on pas tout le contraire ; & le droit de haïr ceux qui nous haïſſent, n'y paroît-il pas autoriſé ? Il eſt donc vrai que Jeſus-Chriſt vouloit enchérir ſur Moyſe, quand il diſoit, *Ego autem dico vobis* ; que ſon deſſein étoit de nous preſcrire des loix qui lui fuſſent propres, *Hoc eſt præceptum meum* : que ce que nous appellons Décalogue, eſt quelque choſe pour nous de plus parfait qu'il n'étoit pour les Juifs ; & par une conſéquence néceſſaire, que pour aimer Dieu dans le Chriſtianiſme, il en doit plus coûter, qu'il n'en coûtoit avant la prédication de l'Evangile. *Joan.* 15.

Voilà, mes chers Auditeurs, ce que Tertullien dans ſon ſtyle ordinaire appelloit le poids du Baptême, *Pondus baptiſmi :* & voilà ce qui lui donna lieu d'appuyer un ſentiment, qui pour n'avoir pas été entierement conforme à l'eſprit de l'Egliſe, ne laiſſe pas de nous fournir la matiere d'une excellente réflexion : faites-la, s'il vous plaît, avec moi. Il parloit des Catéchuménes, qui touchés de la grace, & preſſés d'un impatient déſir de ſe voir incorporés dans l'Egliſe de Jeſus-Chriſt, demandoient avec inſtance qu'on les admît au Baptême, ce que l'on jugeoit quelquefois à propos de différer pour avoir des preuves plus certaines de leur foi. Ce retardement leur cauſoit une douleur extrême ;

& Tertullien au contraire ſurpris de leur douleur & de l'empreſſement qu'ils témoignoient, leur remontroit, que s'ils avoient bien compris ce que c'étoit que le Baptême, ils l'auroient plutôt craint qu'ils ne l'auroient ſouhaité : *Si pondus intelligerent baptiſmi, ejus conſecrationem magis timerent quàm dilationem.* J'ai dit, Chrétiens, que ce ſentiment n'étoit pas conforme à l'eſprit de l'Egliſe, parce qu'il favoriſoit un déſordre déja trop commun, de remettre juſqu'au moment de la mort à recevoir le Baptême, afin de vivre dans une plus grande liberté & avec plus de licence. Déſordre que l'Egliſe ne toléra jamais : pourquoi ? parce qu'elle eſtimoit que le Baptême étant le premier lien qui nous unit à Jeſus-Chriſt, & le premier Sacrement qui nous fait membres de ſon corps myſtique, c'étoit un crime de ſe priver d'un tel avantage par la ſeule crainte des obligations qui y ſont attachées. En cela donc Tertullien, auſſi-bien qu'en d'autres ſujets, s'égaroit, aveuglé par ſon propre ſens : mais en ce qu'il ſoutenoit, que le Baptême étoit un engagement pénible & onéreux, ne parloit-t-il pas juſte ? Jeſus-Chriſt lui-même ne nous l'a-t-il pas fait entendre, & ne nous propoſe-t-il pas ſa loi comme un joug ? *Tollite jugum meum ſuper vos.* Mais il y en a, dites-vous, dans le Chriſtianiſme qui ne ſentent pas

Tertull.

Mat. 11.

la pesanteur de ce joug. Ah, mon Frere, répond saint Augustin, cela peut bien être, & cela est en effet : mais prenez garde à ne pas confondre les choses. Car vous ne ressentez pas le joug du Baptême, ou parce que Dieu vous donne des forces pour le porter, ou parce que vous vous en déchargez par une lâche infidélité. Si c'est l'onction de la grace qui vous empêche de le sentir, j'en bénis Dieu, & j'envie votre état, bien loin de vouloir vous le rendre suspect : mais si vous ne sentez pas ce joug, parce que vous ne le portez pas, ou que vous ne le portez qu'à demi ; si vous ne le sentez pas, parce que vous sçavez l'accommoder à vos inclinations, & que vous croyez pouvoir l'accorder avec les douceurs de la vie ; si vous ne le sentez pas, parce que vous le réduisez à une austérité superficielle & apparente, & que vous n'en prenez que ce qui vous plaît, tremblez & confondez-vous. Car ce joug que vous pensez avoir secoué, vous accablera un jour ; & ces devoirs que vous aurez negligés, feront au jugement de Dieu la matiere de votre condamnation.

De-là concluons que l'amour de Dieu doit donc être beaucoup plus généreux & plus fort dans un Chrétien, puisqu'il doit avoir une vertu proportionnée à ces saintes & rigoureuses obligations que le Baptême nous

impose. Disons obligations, & non pas purement ni proprement vœux : car un vœu, dit saint Thomas, c'est dans sa propre signification une chose dont j'ai le choix libre, que Dieu ne me commande pas & que je me commande à moi-même, sans laquelle je pourrois me sauver & parvenir à ma fin. Or il n'en est pas ainsi des obligations du Baptême. Comme le Baptême depuis Jesus-Christ est l'unique voie du salut, les obligations qui en dépendent sont d'une absolue nécessité pour nous ; & quand je m'y soumets, quelque obéissance que je rende à Dieu, je ne lui fais point ce sacrifice pleinement volontaire que le vœu exprime. C'est ainsi que raisonnent les Théologiens, non pas pour ôter à une ame fidelle la consolation de se croire engagée à Dieu par des vœux, pourvû qu'elle convienne que ces vœux du Baptême sont tellement des vœux, que Dieu ne lui en a point laissé la disposition ; pourvû qu'elle reconnoisse qu'outre ces vœux de nécessité, il y en a d'autres de conseil, dont Dieu se tient spécialement honoré, & qui élevent l'homme à une perfection encore plus éminente, tels que sont les vœux de la Religion & du Sacerdoce : enfin, pourvû que sans y penser, elle ne favorise pas l'erreur des derniers Héresiarques, qui pour colorer dans le monde leur apostasie, commencerent sous

ombre de réforme à exalter les vœux du Baptême, pour décrier celui de la continence qu'ils avoient honteusement abandonnée. Du reste, que ce soient obligations ou vœux du Baptême, toujours est-il vrai qu'ils nous rendent beaucoup plus difficile la pratique de ce premier commandement, *Diliges*; puisqu'il est impossible dans la loi de grace de former l'acte d'amour de Dieu, sans vouloir accomplir de bonne foi tout ce qui est contenu dans la profession du Christianisme.

Je vais même plus avant, & je finis par une pensée de Guillaume de Paris, digne du zéle de ce grand Evêque; mais dont je craindrois de vous faire part, si je n'étois également sûr, & de votre intelligence, & de votre piété. Ecoutez-là. C'est qu'afin que l'acte d'amour de Dieu ait ce caractere de perfection que Dieu exige pour le salut, il ne suffit pas qu'il s'étende absolument à tous les préceptes, soit naturels, soit positifs de la loi Chrétienne; mais il doit encore sous condition embrasser tous les conseils: sous contion, dis-je, remarquez bien, s'il vous plaît, ce terme; ensorte que s'il étoit nécessaire pour marquer à Dieu mon amour, de pratiquer ce qu'il y a dans les conseils évangéliques de plus mortifiant, de plus humiliant, de plus opposé à la nature & à l'amour-pro-

pre, en vertu de ce seul acte, j'aime Dieu, je fusse disposé à tout entreprendre & à tout souffrir. Ne pensez pas que cette disposition, quoique conditionnelle, soit chimérique. Il n'est rien de plus réel : pourquoi ? parce que comme il n'y a pas un conseil Evangélique qui ne puisse devenir, & qui dans mille rencontres ne devienne un commandement pour moi, il faut que l'amour de Dieu me mette au moins habituellement dans la disposition où je devrois être, & m'inspire la force que je devrois avoir si je me trouvois dans ces conjonctures. Ainsi, je ne suis point obligé, parce que j'aime Dieu, à quitter le monde, ni à prendre le parti de la retraite; mais je suis obligé d'être préparé à l'un & à l'autre, parce que ma foiblesse pourroit être telle, que le monde seroit évidemment un écueil à mon innocence, & qu'il n'y auroit que la retraite qui pût me garantir. Renoncer à mes biens, ce n'est dans la doctrine de Jesus-Christ qu'un simple conseil : mais être prêt à y renoncer, c'est un précepte rigoureux, parce que l'expérience pourroit me convaincre que je ne puis les retenir sans m'y attacher, ni m'y attacher sans me perdre. Dieu ne me commande pas d'endurer le martyre : mais il me commande d'être résolu à l'endurer, parce qu'il pourroit y avoir telle occasion où le martyre seroit

une preuve indiſpenſable de ma foi ; d'où vient que Tertullien parlant de la foi des Chrétiens, diſoit excellemment qu'elle nous rend reſponſables & redevables à Dieu de nous-mêmes, juſqu'à nous obliger à ſouffrir pour lui le martyre, quand il y va de ſa gloire : *Fidem martyrii debitricem.* Tertull.

Or la charité ne vous charge pas moins de cette dette. Dites-moi donc, Chrétiens, quand les Martyrs dans les perſécutions ſe laiſſoient immoler comme des victimes, quand ils ſe laiſſoient brûler par le feu, quand on les étendoit ſur les roues & ſur les chevalets, & que pour l'amour de Dieu, ils ſoutenoient avec un courage invincible toute la rigueur des tourmens, faiſoient-ils une œuvre de ſurérogation, & pouvoient-ils s'en diſpenſer ? non : mais cela étoit néceſſaire ſelon la loi de la charité, & s'ils n'avoient eu cette réſolution & ce courage, ils auroient été réprouvés de Dieu. L'Evangile nous en aſſûre ; & voilà pourquoi l'on excommunioit ceux qui ne réſiſtoient pas juſqu'à l'effuſion de leur ſang. Bien loin d'avoir égard à leur foibleſſe, on les déclaroit apoſtats, & on les retranchoit comme des membres indignes de Jeſus-Chriſt. Les Martyrs qui triomphoient de la cruauté des bourreaux, étoient ſeulement loüés pour avoir fait leur devoir, & non pas plus que leur devoir. Si la crain-

te les eût fait succomber, au lieu des bénédictions que leur donnoit l'Eglise, elle n'auroit eu pour eux que des foudres & des anathêmes. Mais quoi ? le commandement d'aimer Dieu alloit-il donc jusques-là ? oui, mes chers Auditeurs; & si nous nous en étonnons, c'est que nous n'avons pas encore commencé à connoître Dieu, ni à mesurer la perfection de son amour par la sévérité des loix du monde. Car telle est la fidélité dont on se pique dans le monde à l'égard de son Prince & de sa patrie. On se fait un devoir parmi les hommes d'être prêt à mourir pour des hommes ; & non-seulement on s'en fait un devoir, mais on érige ce devoir en point d'honneur. Nous voyons tous les jours des sages du monde sacrifier pour cela leur repos, leur santé, leur vie ; & parce que souvent ils ne s'y proposent que des vûes humaines, ce sont des Martyrs du monde : pourquoi donc trouver étrange, que Dieu du moins en demande autant de ceux qui l'aiment, & que la charité ait ses Martyrs comme le monde a les siens.

Cependant, mes chers Auditeurs, s'il s'agissoit de donner à Dieu ce témoignage de notre amour, y serions nous disposés ? S'il falloit au moment que je parle, ou le renoncer ou mourir, trouveroit-il encore dans nous des Martyrs ? Dispensez-moi, Chré-

tiens, de répondre à cette queſtion, qui m'expoſeroit peut-être, ou à trop préſumer de votre conſtance, ou à trop me défier de votre lâcheté. Ce que je ſçais & ce que toute la Théologie m'apprend, c'eſt, mes Freres, que ſi nous avons cet amour qui eſt le grand commandement de la loi, ſans autre préparation d'eſprit & de cœur, nous ſommes en état d'être les Martyrs de notre Dieu; & que s'il nous manque auſſi quelque choſe pour être les Martyrs de notre Dieu, quoi que nous ſentions d'ailleurs pour lui, nous n'avons pas encore cet amour qui nous eſt ſi expreſſément ordonné dans la loi. Quelques-uns prétendent qu'il eſt dangereux de faire ces ſuppoſitions; & moi je ſoutiens que ces ſuppoſitions ainſi faites, ſont d'une utilité infinie: pourquoi? premierement, pour nous donner une haute idée de l'excellence & de la grandeur du Dieu que nous ſervons; en ſecond lieu, pour nous inſpirer, quand il eſt queſtion de lui obéir, des ſentimens nobles & génereux; enfin pour nous humilier & pour nous confondre, quand nous manquons à certains devoirs aiſés & communs, puiſque la charité nous impoſe de ſi grandes obligations.

Mais ces ſuppoſitions vivement conçûes peuvent porter au déſeſpoir. Oui, Chrétiens, elles y peuvent porter, mais qui? ceux

qui comptent sur leurs propres forces, & non point ceux qui s'appuient sur les forces de la grace ; puisqu'au contraire rien n'est plus capable d'animer notre espérance, que la grandeur & la difficulté de ce commandement. Car il me suffit de sçavoir que Dieu m'oblige à cela, & que cela surpasse infiniment tout ce que je puis de moi-même, pour être assûré que Dieu, qui est fidéle, me donnera infailliblement des secours proportionnés à ce qu'il me commande. Et voilà ce qui soutient l'espérance chrétienne; au lieu que de moindres préceptes, par leur facilité apparente, font souvent naître la présomption. Ah ! mes Freres, c'est maintenant que je conçois d'où vient l'efficace, ou pour mieux dire, la toute-puissance de la charité divine. Quand on me disoit autrefois qu'il ne falloit qu'un acte d'amour de Dieu pour effacer tous les péchés ; quand on m'alléguoit l'exemple de Magdelaine, qui par ce seul acte intérieur avoit expié tous les désordres de sa vie ; quand on me citoit les Peres de l'Eglise, qui conviennent que cet acte, s'il est sincere, a autant de vertu pour justifier un pécheur, que le Baptême & que le martyre : quoique je crusse ces vérités, parce que la foi les autorise, à peine les pouvois-je goûter, parce que je n'en pénétrois pas le secret. Mais à présent, ô mon Dieu, je n'en suis pas surpris :

car il eſt bien juſte, que puiſque notre amour pour vous eſt une diſpoſition au martyre, il ait autant de pouvoir que le martyre; & que puiſqu'il embraſſe toutes les promeſſes & toutes les obligations du Baptême, il ſoit auſſi ſanctifiant & auſſi purifiant que le Baptême. Mais ſi cela eſt vrai, Chrétiens, & ſi tout ce que j'ai dit eſt néceſſaire pour produire un acte d'amour de Dieu, quel eſt celui qui aime Dieu? C'eſt un myſtere de prédeſtination qu'il ne nous appartient pas d'examiner. Dieu a ſes prédeſtinés, & il les connoît. Ne nous mettons point en peine s'ils ſont en grand nombre, ou en petit nombre; mais tâchons à faire ce qui dépend de nous pour avoir place parmi cette troupe ſainte. L'Apôtre ſe proſternoit tous les jours devant le Pere des miſéricordes, pour lui demander la ſcience ſuréminente de ſon amour: faiſons la même priere, & démandons-lui cette ſcience qui eſt la premiere de toutes les ſciences. Diſons-lui avec S. Auguſtin: *Serò te amavi*; Ah, Seigneur, c'eſt trop tard que je vous ai aimé: je le dis à ma confuſion, & je reconnois avec douleur que dans tout le cours de ma vie je n'ai peut-être jamais fait un ſeul acte de votre amour. Et comment l'aurois-je fait, ô mon Dieu, puiſque je ne ſçavois pas même en quoi il conſiſte & ce qu'il renferme. Mais maintenant *Auguſt.*

que j'en ſuis inſtruit, je veux enfin vous aimer de toute l'étendue de mon cœur & de toutes les forces de mon ame. Je veux, dis-je, vous aimer comme vous méritez de l'être, & comme vous voulez l'être ; d'un amour de préférence, d'un amour de plénitude, d'un amour de perfection. Faites cela, mon cher
Luc. 10. Auditeur, & vous vivrez : *Hoc fac, & vives.* Après avoir aimé Dieu dans le tems, vous l'aimerez & vous le poſſéderez dans l'éternité bienheureuſe que je vous ſouhaite, &c.

SERMON

POUR LE MERCREDI

de la cinquiéme Semaine.

Sur l'état du Péché, & l'état de la Grace.

Si mihi non vultis credere, operibus credite, ut cognoſcatis & credatis quia Pater in me eſt & ego in Patre.

Si vous ne voulez pas me croire, croyez à mes œuvres, afin que vous connoiſſiez & que vous croyiez que mon Pere eſt en moi, & que je ſuis dans mon Pere. En ſaint Jean, chap. 10.

MADAME, LA REINE.

QUelque idée que nous ayons de la ſainteté de Jeſus-Chriſt, il falloit, pour être Saint, que Dieu fût en lui & qu'il fût dans Dieu ; & il n'a même été le Saint des Saints, que parce que Dieu étoit en lui & qu'il étoit en Dieu d'une façon plus particuliere & par une union beaucoup plus intime. Si Dieu, par une

ſuppoſition chimérique, eût ceſſé d'être avec lui & dans lui, ou que lui-même il eût ceſſé d'être avec Dieu & dans Dieu; dès-là il eût ceſſé d'être ce qu'il étoit; & ce que nous appellons Jeſus-Chriſt, ou plutôt ce qui ſeroit reſté de Jeſus-Chriſt, c'eſt-à-dire, ſon humanité ainſi délaiſſée & abandonnée à elle-même, eût été dans une impuiſſance abſolue d'agir pour Dieu & de rien faire d'agréable à Dieu. Mais parce que ce Sauveur des hommes & ce Fils unique de Dieu étoit dans ſon Pere, & qu'il agiſſoit toujours avec ſon Pere & au nom de ſon Pere, il pouvoit bien dire, comme il le dit aux Juifs dans notre Evangile, que toutes ſes œuvres rendoient témoignage en ſa faveur, & qu'elles étoient devant Dieu d'un prix infini: *Opera quæ ego* Joan. 10. *facio in nomine Patris mei, hæc teſtimonium perhibent de me.* Appliquons-nous cette vérité, Chrétiens: car ce qui étoit vrai de Jeſus-Chriſt notre chef & notre modele, l'eſt autant par proportion de nous-mêmes; & ſi nous voulons bien connoître la valeur de nos actions & le fruit que nous en pouvons eſpérer, jugeons-en par le principe d'où elles partent, & voyons ſi c'eſt dans l'état du péché qu'elles ſont faites ou dans l'état de la grace. Etat du péché; état de la grace, deux états l'un à l'autre directement oppoſés. Deux états qui partagent le Chriſtianiſme, & preſ-

que toutes les ſociétés du monde ; avec cette triſte inégalité, que le nombre des pécheurs ennemis de Dieu par le péché eſt infiniment au-deſſus de celui des juſtes unis à Dieu par la grace. Deux états dont j'entreprends de vous faire voir aujourd'hui l'eſſentielle différence, non point en général, mais par rapport à notre intérêt propre. Heureux, ſi je puis ainſi vous donner de l'un toute l'horreur qu'il mérite, & de l'autre toute l'eſtime qui lui eſt dûe. Je vais mieux encore vous expliquer mon deſſein, après que nous aurons ſalué Marie, en lui diſant, *Ave*, *Maria*.

DE tous les intérêts de l'homme le plus important, c'eſt le ſalut : par conſéquent de tous les ſoins de l'homme dans la vie, celui qui le doit occuper préférablement à tout autre & même uniquement, c'eſt le ſoin du ſalut. C'eſt, dis-je, le ſoin de s'enrichir pour cette demeure céleſte où nous ſommes tous appellés, & qui doit être le terme de notre courſe ; de travailler pour cela, d'agir pour cela, de rapporter là toutes nos penſées, tous nos déſirs, toutes nos œuvres ; enfin de groſſir chaque jour ce tréſor de gloire qui nous eſt promis, en groſſiſſant chaque jour le tréſor de nos mérites. Voilà, mes chers Auditeurs, le ſouverain point de la ſageſſe chrétienne ; & ſi nous nous aimons ſolidement

nous-mêmes, voilà le précieux avantage dont nous devons être jaloux, & le bien durable & permanent que nous devons rechercher. Riches pour le ciel, il nous importe peu de l'être pour la terre, puisque les richesses de la terre sont périssables; & riches pour la terre, si vous ne l'êtes pas pour le ciel, au milieu de cette opulence fastueuse que vous étalez avec tant de pompe aux yeux des hommes, vous êtes pauvres devant Dieu, & dans une misére d'autant plus déplorable que vous en devez ressentir éternellement les effets. S'il y a donc un état où rien ne nous profite pour l'éternité bienheureuse, & un état au contraire où rien ne soit perdu de tout le bien que nous pratiquons, c'est par-là qu'il faut juger de l'un & de l'autre: & c'est aussi la grande régle que je prends pour vous faire connoître le malheur d'une ame dans l'état du péché, & l'inestimable prérogative du juste dans l'état de la grace sanctifiante. En effet, dans l'état du péché, l'homme n'est plus en Dieu, ni avec Dieu, parce que le péché l'en sépare; & dans l'état de la grace, le juste est avec Dieu, & en Dieu, parce que le propre de la grace sanctifiante est de l'y tenir étroitement uni. Or puisque le pécheur est séparé de Dieu, il n'agit plus avec Dieu, & par-là même rien de tout ce qu'il fait ne peut plaire à Dieu. Puisque le juste est uni à Dieu,

c'eſt avec Dieu qu'il agit, & par une ſuite infaillible tout ce qu'il fait eſt agréé de Dieu. De-là je forme deux propoſitions qui vont partager ce diſcours. Etat du péché, état ſouverainement malheureux, pourquoi ? parce qu'alors, quoi que faſſe le pécheur, ſon péché en détruit devant Dieu tout le mérite, c'eſt la premiere partie. Etat de la grace, état ſouverainement heureux, pourquoi ? parce qu'alors pour peu que faſſe le juſte, la grace qui le ſanctifie, en releve devant Dieu le mérite: c'eſt la ſeconde partie. Deux penſées que j'ai à développer, & théologie ſublime que je tâcherai de rendre également ſenſible & inſtructive.

I. PARTIE.

POur éclaircir la premiere propoſition que j'ai avancée, & qui toute fondée qu'elle eſt ſur les principes de la foi les plus ſolides, ne laiſſe pas d'avoir beſoin d'explication: il faut d'abord en déterminer le ſens & vous le faire bien comprendre. Quand donc je dis que le péché anéantit la valeur & le mérite de toutes nos bonnes actions, prenez garde, je ne dis pas que nos actions bonnes d'elles mêmes, en conſéquence du péché, ou dans l'état du péché, deviennent mauvaiſes & criminelles: ce ſeroit une erreur groſſiere, autrefois ſoutenue par Wiclef, mais condamnée ſolemnellement dans le Concile de Conſtance. Non,

Chrétiens, quelque désordre que cause à l'ame le péché, sa malignité ne va pas jusques-là. Fussions-nous chargés devant Dieu de tous les crimes, nous pouvons encore dans cet état faire des actions vertueuses, honorer Dieu, secourir les pauvres, obéir à nos supérieurs, pratiquer mille autres devoirs de piété & de justice. Non-seulement nous le pouvons, mais nous le devons, parce que l'état du péché ne nous en dispense pas : & quoiqu'alors Dieu nous considére comme ses ennemis, il nous commande néanmoins tout cela ; & malgré cette qualité d'ennemis, il nous en récompense quelquefois, selon la doctrine de saint Augustin, par des prospérités & des graces temporelles, comme il récompensa, dit ce Pere, les vertus des Romains par l'Empire & la Monarchie du monde qu'il leur donna. Or Dieu qui est juste & saint, n'auroit garde de nous commander ce qui ne pourroit être en nous que vicieux & corrompu : beaucoup moins nous en récompenseroit-il & béniroit-il une telle obéissance. D'où je conclus, que dans l'état même du péché nous pouvons donc faire des actions honnêtes & louables. Maximes de religion dont il ne nous est pas permis de douter.

Bien plus. Quand je dis que nos bonnes œuvres dans l'état du péché, n'ont aucun mérite devant Dieu, ma pensée n'est pas que

l'état du péché les rende abſolument inutiles pour le ſalut. A Dieu ne plaiſe que je ſois dans ce ſentiment. Je ſçais trop quelle eſt ſur ce point la doctrine du Concile de Trente, & ce que toute la Théologie nous enſeigne. Jeûner, prier, faire des aumônes, mortifier ſa chair, lorſqu'on eſt ſéparé de Dieu par le péché, non-ſeulement ce ſont des actions vertueuſes, mais des actions ſurnaturelles & d'un ordre divin, qui diſpoſent le pécheur à ſa converſion & qui lui ſervent de moyens pour retourner à Dieu. *Quis ſcit ſi convertatur & ignoſcat* ? Qui ſçait, diſoit le Prophete, ſi Dieu ne ſera point touché de tout ce que vous faites, & ſi tout ce que vous faites ne l'obligera point à uſer envers vous de miſéricorde ? Toutes ces œuvres ont donc en effet quelque vertu, pour nous réconcilier avec Dieu : & ſi Dieu, remarque Theophylacte, n'exauce pas les pécheurs juſqu'à faire en leur faveur des miracles, conformément à ces paroles de l'aveugle né, *Scimus quia peccatores Deus non audit ;* il faut toutefois convenir, ajoute ce ſçavant interpréte, que les pécheurs à force de prieres & de vœux obtiennent tous les jours des ſecours de graces, qui les convertiſſent enfin, & qui opérent dans eux ces changemens de mœurs & de vie que nous admirons. Autrement le publicain de l'Evangile auroit inutilement prié, Joan. 3.

quand il disoit : Seigneur, ayez pitié de moi,
Theoph. qui suis un pécheur : *Si peccatores Deus non audit, frustra publicanus diceret, Deus propitius esto mihi peccatori.* Il est donc encore vrai que dans l'état du péché & dans la disgrace de Dieu, on peut faire des œuvres qui comme des dispositions contribuent à nous rapprocher de lui & à nous sauver.

Mais cette vérité ainsi supposée, voici ce que j'ai ensuite à vous déclarer. C'est qu'encore que l'état du péché n'exclue point toute action vertueuse, ni même toute action surnaturelle, il est pourtant de la foi, que les actions quoique vertueuses & même surnaturelles, faites dans l'état du péché, ne méritent rien pour le ciel ; que Dieu dans l'ordre de la gloire ne leur a promis nulle récompense, qu'il ne nous en tiendra jamais compte dans l'éternité, & que du moment qu'elles ne sont pas marquées du sceau de la grace sanctifiante, elles ne nous donnent nul droit à l'héritage des enfans de Dieu & à cette couronne de justice, que Dieu, comme souverain rémunérateur, réserve à ses élûs. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'elles ne recouvrent jamais ce mérite qu'elles ont une fois perdu ; & lors même que nous rentrons dans la voie du salut, elles demeurent toujours stériles & infructueuses, jusques-là, que quand nous serions du nombre des prédestinés, ce

ne ſera point pour ces actions, toutes ſaintes qu'elles ont été, que Dieu nous béatifiera; mais qu'elles ſeront toujours oubliées, toujours réprouvées, parce qu'elles n'ont point eu ce germe de vie qui devoit les animer, & les rendre agréables & méritoires. Voilà, chrétienne Compagnie, le point important que j'ai à développer; & j'avoue d'abord que je ne puis aſſez admirer ici la profondeur & la ſévérité des jugemens de Dieu. Car enfin, s'il étoit permis d'en juger ſelon les premieres vûes de la raiſon humaine, je ne m'étonne pas que les actions les plus éclatantes & les plus glorieuſes ſelon le monde, ſoient ſouvent les plus indignes des récompenſes de Dieu; pourquoi? parce qu'elles ſont ſouvent les plus vicieuſes dans leurs fonds. Combien de Grands ſeront damnés pour les mêmes choſes, qui leur ont attiré l'admiration & les applaudiſſemens des peuples? On les louoit de leurs entrepriſes; & leurs entrepriſes, dit ſaint Auguſtin, étoient ſouvent des injuſtices énormes. Ils ſe rendoient célebres par leurs conquêtes; & leurs conquêtes, ajoute ce Pere, en parlant des Héros du Paganiſme, n'étoient communément que des brigandages publics. Je ne ſuis point ſurpris que certaines vertus qui ſont en effet des vertus, & qui comme telles ſervent d'ornement, & de lien à la ſociété civile, l'honnêteté, la pro-

bité, la fidélité, l'équité dans le commerce ; l'intégrité dans les jugemens, la régularité dans les mariages, la modeſtie dans le ſuccès, la force & la conſtance dans les malheurs, ne ſoient ordinairement comptées pour rien devant Dieu ; parce que ce ſont des vertus purement humaines, qui de la maniere qu'elles ſe pratiquent dans le monde, n'ont point la foi pour principe. Je conçois même, ce qui arrive tous les jours, comment des actions chrétiennes au moins en apparence, ſont cependant rejettées de Dieu, parce qu'elles ſe trouvent corrompues dans l'intention & dans le motif : dévotions que la vanité ſoutient, ferveurs de zéle que l'intérêt allume, exercices de pénitence & bonnes œuvres dont l'hypocriſie ſe pare : voilà ce que je comprends. Mais que des actions vraiement religieuſes & ſaintes dans toutes leurs circonſtances, & à quoi il ne manque rien, hors qu'elles n'ont pas été faites dans l'état de la grace ſoient éternellement & abſolument perdues, ah ! mes chers Auditeurs, c'eſt-là ce qui me fait trembler ; & ſi nous ſçavons peſer les choſes dans la balance du ſanctuaire, c'eſt par où nous devons connoître, combien le péché eſt un mal à craindre, & quelles en ſont les funeſtes conſéquences.

Or l'arrêt, Chrétiens, en eſt porté dans l'Ecriture, & ſaint Paul lui-même l'a prononcé.

noncé. Non, mes Freres, disoit-il, écrivant aux Corinthiens, quoi que je fasse, & quoi que mon zéle m'inspire, si je ne suis en grace avec Dieu, & si je n'ai la charité de Dieu, c'est en vain que je travaille. Quand je parlerois le langage des Anges, quand j'aurois distribué tous mes biens aux pauvres, quand j'aurois livré mon corps au feu & que j'aurois souffert tous les tourmens, quand je ferois des miracles & que j'aurois assez de foi pour transporter les montagnes; sans la grace & la charité qui l'accompagne, je ne suis rien, & tout ce que je fais ne me sert à rien. Ainsi parloit cet homme apostolique. D'où S. Chrysostome concluoit, ce que nous devons conclurre nous-mêmes avec lui, que Dieu donc a bien en horreur le péché, puisqu'un seul péché suffit pour faire disparoître à ses yeux, & pour anéantir dans son estime, ce qu'il y a d'ailleurs de plus héroïque & de plus grand. Car Dieu dont la nature n'est que bonté, & que toutes ses inclinations portent à nous faire du bien; Dieu qui, selon la doctrine des Théologiens, se plait à récompenser au-delà du mérite, & qui ne punit jamais le péché autant que le péché est punissable, ne réprouveroit pas des actions saintes en elles-mêmes, telles que sont les bonnes œuvres du pécheur, si elles avoient la moindre proportion avec cette gloire qui doit être le prix de nos

mérites. Il faut donc qu'elles en soient bien indignes, puisque Dieu positivement les exclut; & qu'il y ait de puissantes raisons qui l'obligent à exercer une si rigoureuse justice.

Or quelles sont ces raisons? c'est ce que je vous prie d'écouter. Premiere raison, tirée de l'état ou de la disposition habituelle du pécheur. Qu'est-ce que l'état du péché? Apprenez, Chrétiens, ce que vous êtes, quand Dieu cesse d'être avec vous, & que vous cessez par le péché d'être avec lui. L'état du péché, répond le Docteur Angélique saint Thomas, est proprement un état de mort. De-là vient que le péché est appellé mortel, parce qu'il éteint en nous, & qu'il fait mourir, pour ainsi dire, la grace & la charité qui sont les principes de la vie : *Spiritus est* Jean. 6. *qui vivificat*, disoit le Sauveur du monde : c'est l'esprit de Dieu qui vivifie; & qui nous communique à tous, en qualité de justes & d'enfans de Dieu, une vie surnaturelle. Que fait le péché? il étouffe cet esprit, ou pour parler plus exactement, il l'éloigne de nous; & par cette séparation, il réduit notre ame dans une espéce de mort plus terrible mille fois que cette mort naturelle qui nous cause d'ailleurs tant d'effroi. Mystere que l'Apôtre S. Jacques exprimoit si bien, quand il disoit que le péché au moment qu'il s'ac-

complit, engendre la mort : *Peccatum verò cùm consummatum fuerit, generat mortem.* Jac. 1.

Or voilà, mes chers Auditeurs, ce qui détruit d'abord tout le mérite des bonnes œuvres du pécheur. Car comment dans un état de mort, pourroit-il faire des actions de vie ? & ne pouvant pas faire des actions de vie, comment pourroit-il mériter la plus excellente & la plus parfaite de toutes les vies, qui eſt la vie de la gloire ? Comprenez, s'il vous plaît, la force de cette raiſon. Tout ce qui eſt fait dans Dieu, dit ſaint Auguſtin, porte le caractere de la vie de Dieu. Car c'eſt ainſi qu'il interprete ces paroles de l'Evangile, *Quod factum eſt in ipſo, vita erat :* c'eſt-à-dire, que toutes nos bonnes actions, tandis que Dieu demeure en nous & que nous demeurons en lui par la grace, ſont autant d'actions vivantes qui ſe rapportent à cette vie bienheureuſe & immortelle que nous attendons. Mais dans l'état du péché, nous ſommes, pour parler de la ſorte, hors de Dieu ; & comme Dieu eſt la vie de notre ame, elle ne peut, ſéparée de Dieu, opérer que des actions de mort. Quelque réſolution qu'elle prenne, quelque effort qu'elle faſſe, quelque devoir qu'elle pratique, elle ne vit plus, & par conſéquent il n'y a plus rien en elle qui ſoit vivant & animé. Et parce qu'il eſt impoſſible que des actions mortes puiſſent ja- Joan. 1.

mais conduire à la vie, la récompense éternelle que Dieu nous prépare, étant selon le témoignage de Jesus-Christ la souveraine &
Joan. 17. premiere vie, *Hæc est autem vita æterna, ut cognoscant te :* il s'ensuit qu'entre cette récompense & les plus saintes actions du pécheur, il ne peut y avoir de proportion. C'est donc dans cet état, que l'on peut bien nous dire sans figure, ce que l'Ange de l'Apocalypse disoit à un des premiers Evêques de
Apoc. 3. l'Eglise : *Scio opera tua, quia nomen habes quòd vivas & mortuus es.* Je sçais quelles sont vos œuvres ; mais je sçais au même tems de quel œil Dieu les regarde, & qu'elles ne peuvent être devant lui de nulle valeur. Vous satisfaites à vos devoirs, vous accomplissez votre ministere, vous avez de la religion, & vous en donnez même des marques publiques, mais avec cela vous n'êtes rien moins que ce que vous paroissez. Car on vous croit vivant, & vous êtes mort. Vos actions dans la substance sont les mêmes que celles des justes : vous priez comme eux, vous offrez à Dieu le sacrifice comme eux, vous exercez la miséricorde aussi-bien qu'eux, & peut-être plus abondamment qu'eux ; mais ce péché secret, dont votre conscience est infectée, gâte tout, corrompt tout, ensorte que vous n'amassez pas, & que vous ne recueillez pas avec eux : pourquoi ? parce qu'é-

tant mort, vous n'êtes plus comme eux en état de travailler pour cette vie future, qui doit être leur partage ; *Quia nomen habes quod vivas, & mortuus es.*

Approfondissons encore cette pensée. Quelle est, selon les Peres de l'Eglise & les Théologiens, l'essence du péché, & en quoi consiste sa malice ? Les uns prétendent que le péché est quelque chose de positif & de réel ; & les autres, que ce n'est qu'un pur néant & une privation totale de la grace. Saint Augustin s'est déclaré, ce semble, pour la premiere de ces deux opinions, & saint Bernard pour la seconde. Mais quoi qu'il en soit, ils sont convenus, que si le péché n'étoit pas un néant, au moins avoit-il la vertu d'anéantir l'homme en quelque maniere, & de le réduire par une espece de destruction, à n'être plus rien dans l'ordre de la grace. C'est ce que David confessa lui-même, quand il commença à ouvrir les yeux & à découvrir le désordre de sa conduite. Il est vrai, Seigneur, dit-il à Dieu, que le péché a fait dans moi un prodigieux changement. Au moment que la passion qui m'a porté à le commettre, s'est emparée de mon esprit, & s'est allumée dans mon cœur, je me suis trouvé par la plus malheureuse destinée, ou plutôt par un juste abandon de votre grace, réduit au néant : *Quia inflammatum est cor meum, & renes* Psal. 72.

mei commutati sunt. Et ego ad nihilum redactus sum & nescivi. Je ne le sçavois pas, ô mon Dieu : mais enfin vous me l'avez fait connoître ; & désormais je n'envisagerai plus mon péché comme un simple mal, mais comme la source de tous les maux & l'anéantissement de tous les biens : *Ad nihilum redactus sum.* En effet, dit saint Augustin, n'être plus à Dieu, n'être plus pour Dieu, n'être plus, comme le pécheur, avec Dieu ni en Dieu, c'est même un état pire, que de cesser absolument d'être. D'où vient que l'Apôtre, pour exprimer la nature du péché, n'avoit point d'expression plus énergique & plus propre que celle-ci : Si je ne suis en grace auprès de mon Dieu, je ne suis rien : *Si charitatem non habuero, nihil sum.* Or d'un rien, reprend Guillaume de Paris, on ne doit rien attendre ; & il y a de la contradiction, que ce qui n'est rien, soit capable de mériter, Car toute action présuppose l'être ; & dans un pécheur, tout l'être de la grace est anéanti. C'est encore ce que nous marque le Prophete Royal dans ces paroles du Pseaume soixante quinziéme : *Dormierunt somnum suum, & nihil invenerunt omnes viri divitiarum in manibus suis.* Les pécheurs, dit-il, se sont endormis ; voilà l'assoupissement des consciences criminelles : & dans cet état il leur est arrivé, ce qui arrive tous les jours à un

1. Cor. 13.

Psal. 75.

homme qui dort. Tout pauvre qu'il eſt, il ſe figure quelquefois des richeſſes immenſes dont il devient poſſeſſeur, il augmente ſes revenus, il accumule tréſors ſur tréſors : mais tout cela n'eſt qu'en idée ; car à ſon réveil, il ſe trouve les mains vuides, & auſſi pauvre que jamais : *Et nihil invenerunu omnes viri divitiarum in manibus ſuis.* Il en eſt de même du pécheur. Le pécheur en pratiquant de bonnes œuvres, croit s'enrichir devant Dieu, & cependant rien ne lui profite. Il eſt aſſidu au ſervice divin, il eſt charitable envers les pauvres, il eſt dur à lui-même ; je le veux : mais dans le ſommeil du péché où il eſt enſeveli, tout cela n'eſt qu'un ſonge ; & quand la mort vient, qui eſt comme le réveil de l'ame, il n'apperçoit rien dans ſes mains : *Et nihil invenerunt in manibus ſuis.* Il ne doit pas s'en étonner, pourſuit ſaint Jérôme : car puiſqu'en qualité de pécheur, il eſt lui-même réduit au néant, la raiſon veut qu'il ne trouve que le néant. Autrement le néant trouveroit l'être ; & ſi j'oſe ainſi parler, le plus abominable de tous les néants, qui eſt le péché, trouveroit le plus ſaint de tous les êtres, qui eſt Dieu.

Seconde raiſon fondée ſur la nature du mérite. Ceci me paroît encore plus touchant. D'où penſez-vous, mes chers Auditeurs, que procéde le mérite de nos bonnes

œuvres, je dis ce mérite surnaturel qui les rend dignes de la gloire & de l'héritage céleste? Est-ce de la substance même de nos œuvres? ce seroit une erreur insoutenable de le présumer. Non, mes Freres, dit saint Paul, ce n'est point sur ce fondement que nous devons établir notre espérance. Quelque sainteté qu'il y ait dans nos actions, nos actions prises en elles-mêmes, n'ont rien qui les éleve à ce dégré d'excellence. Si elles méritent le Royaume de Dieu, c'est parce qu'elles sont consacrées, & comme divinisées par Jesus-Christ, qui en est aussi-bien que nous le principe, & qui par l'étroite liaison qu'il y a entre lui & nous, se les rend propres & leur donne une heureuse fécondité. Voilà, dit l'Ange de l'Ecole saint Thomas, d'où dépend tout le mérite des justes. Or pour cela il faut que nous soyons unis à Jesus-Christ par la charité: & pour user de la comparaison de Jesus-Christ même, il faut que nous lui soyons attachés comme les branches de la vigne à leur sep. Car il est le sep de la vigne, *Joan.* 15. & nous en sommes les branches: *Ego sum vitis, vos palmites.* Et comme les branches de la vigne séparées de leur sep, ne portent aucun fruit, & sont incapables d'en porter; ainsi ne produirons-nous jamais un seul fruit de grace & de salut, si nous ne sommes, selon le terme de l'Apôtre, entés sur Jesus-Christ;

In quo complantati facti sumus. Tandis que cette union subsiste, toutes nos actions tirent de lui une vertu particuliere; de même que les branches de vigne tirent du sep à quoi elles tiennent, le suc ou la séve, qui les nourrit. Mais ôtez cette communication, nous devenons comme des sarmens inutiles ; *Sicut palmes non potest ferre fructum à semetipso, ita & vos nisi in me manseritis.* Or tel est votre état, Chrétiens, dans le péché. Il vous détache de Jesus Christ. Dès-là veillez, priez, humiliez-vous ; jamais par toutes vos veilles, par toutes vos prieres, par vos plus profonds abaissemens, vous n'acquerrez le moindre degré de gloire : pourquoi ? parce que vous êtes alors, mon cher Auditeur, une branche coupée & desséchée. Comparaison que le Fils de Dieu empruntoit de la vigne, & non des autres plantes ni des autres arbres, pour nous donner à entendre, remarque saint Augustin, que comme il n'y a point de bois plus inutile, que celui de la vigne, quand il est une fois hors de son sep ; aussi n'est il rien de plus infructueux que les bonnes œuvres du pécheur, lorsqu'il est séparé de Jesus-Christ. Prophete, disoit Dieu, parlant à Ezéchiel, que veux-tu que je fasse de ce sarment ? *Fili hominis, quid fiet de ligno vitis ex omnibus lignis nemorum* ? On met en œuvre tout autre bois ; mais le bois de la vigne sans force,

Rom. 5.

Joan. 15.

Ezech. 15.

sans solidité, à quoi est-il propre qu'à jetter au feu ? C'est ainsi, Prophete, ajoutoit le Seigneur, que je regarde les habitans de Jerusalem. Ils se sont retirés de moi pour se livrer à leurs passions : or sçache que tandis qu'ils sont dans cet état, je n'accepte plus leurs sacrifices, que je mépriſe leurs jeûnes, que je les réprouve comme un bois stérile & de nul usage : *Propterea hæc dicit Dominus ; quomodò erit vitis inter ligna sylvarum, sic erunt habitatores Jerusalem.* Or c'est à nous-mêmes, Chrétiens, aussi-bien qu'aux Juifs, que Dieu faisoit cette menace ; c'est cette même menace que notre divin Maître a renouvellée dans la suite des tems, & que nous lisons au quinziéme chapitre de saint Jean : *Si quis in me non manserit, mittetur foras sicut palmes, & arescet, & in ignem mittent, & ardet.*

Ibidem.

Joan. 15.

Mais si cela est, que pouvons-nous dire de la plûpart des hommes ? ce que disoit David, en se représentant avec douleur l'iniquité de son siecle : *Omnes declinaverunt, simul inutiles facti sunt.* N'appliquons point ces paroles aux Payens & aux Idolâtres ; laissons les Héretiques & les Schismatiques ; ne parlons point des libertins & des athées ; ne comprenons pas même dans ce nombre certains pécheurs insolens, qui connoissant Dieu par la foi, font profession de le renoncer par

Psal. 52.

leurs œuvres : c'eſt à des ſujets moins odieux & plus dignes de compaſſion, que je m'adreſſe. Combien peu de Chrétiens, engagés dans le commerce du monde, ſont en état d'agir utilement pour Dieu & pour eux-mêmes, ſi pour agir de la ſorte il faut être ami de Dieu ? De ceux que nous appellons gens d'honneur, gens de probité, & qui comme tels vivent dans l'exercice de leur Religion, combien peu au milieu des occaſions & des dangers à quoi le monde les expoſe, conſervent cette pureté de conſcience ſi néceſſaire pour ſe maintenir dans la grace de Dieu ? Déſolation générale que déploroit le Prophete : *Omnes declinaverunt, ſimul inutiles facti ſunt.* Ils ſe ſont tous égarés ; & en s'égarant, ils ſe ſont tous rendus inutiles : inutiles pour Dieu, & inutiles pour eux-mêmes ; pour Dieu, qui ne ſe tient plus honoré du bien même qu'ils font ; pour eux-mêmes, parce que tout ce qu'ils font, quoi que ce ſoit, n'eſt point marqué dans le livre de vie ; en ſorte que faiſant même le bien, & le faiſant avec ardeur & avec perſévérance, ils ne font rien, *Non eſt qui faciat bonum, non eſt uſque ad unum.* S'ils oſoient s'en plaindre à Dieu & lui en demander la raiſon ; s'ils oſoient lui dire comme ces Iſraélites : *Quare jejunavimus & non aſpexiſti ? humiliavimus animas noſtras, & neſciſti ?* Pourquoi, Seigneur, Pſal. 52. Iſaï. 58.

n'avez-vous pas daigné jetter les yeux sur nous, quand nous nous sommes prosternés devant vos Autels ? pourquoi avons-nous jeûné sans que vous ayez paru le sçavoir & y prendre garde ? Dieu toujours sûr de la droiture & de l'équité de sa conduite, leur feroit la même réponse qu'à cette nation infi-
Ibidem. dèle : *In die jejunii vestri invenitur voluntas vestra* ; C'est que sous ces beaux dehors de pénitence, vous cachez un cœur criminel, une haine dont rien ne peut adoucir l'amertume, une injustice dont même vous ne faites nul scrupule, un attachement opiniâtre à quoi vous ne voulez pas renoncer. Voilà, diroit le Dieu d'Israel, voilà le ver qui corrompt le fruit de vos meilleures actions. Ne le cherchez point ailleurs, que dans vous-mêmes. C'est ce péché, qui vous dépouillant de ma grace, a ruiné le fonds de votre
Agg. 1. mérite. *Seminastis multùm, & intulistis parùm :* vous avez beaucoup semé ; mais votre misere est, qu'au tems de la moisson vous n'aurez rien à recueillir : vous avez bâti, mais sur le sable ; & au lieu d'édifier de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, vous n'avez édifié que du bois & de la paille.

Contemplez-vous, mes Freres, dans ce tableau ; telle est votre vie, & telle est votre malheur tout ensemble. Cependant devez-vous conclurre de-là, que dans l'état dupé-

ché il ne faut donc plus se mettre en peine de bien faire ni de bien vivre ; qu'il faut quitter tout, abandonner tout, puisque les œuvres les plus saintes ne sont plus alors de nulle valeur ? Ah, Chrétiens, c'est un des prétextes du libertinage & un des obstacles les plus ordinaires à la pénitence des pécheurs. On dit, Je suis dans l'habitude du péché & dans la disgrace de Dieu : pourquoi donc prier ? pourquoi m'acquitter des devoirs de la Religion ? que m'en reviendra-t-il, & quel avantage en pourrai-je tirer ? Raisonnement impie, qui ne peut être suggéré que par l'esprit tentateur, & suivi que d'un funeste désespoir. Non, mon cher Auditeur, ce n'est point là le parti que vous avez à prendre. Si par un criminel attachement à la créature vous êtes tombé dans la haine de votre Dieu, il ne faut point encore ajouter à ce déplorable état une illusion si pernicieuse. Vous êtes pécheur ; & c'est pour cela même que vous devez pratiquer de bonnes œuvres, afin de disposer Dieu à vous donner une grace de conversion, & de vous disposer vous-même à vous convertir. Car il est de la foi, que vous ne disposerez jamais Dieu à se réconcilier avec vous que par les œuvres de la pénitence chrétienne ; & que sans les œuvres de la pénitence chrétienne, vous ne vous disposerez jamais vous-même à rentrer en grace avec lui. Outre les œu-

vres d'obligation que vous ne pouvez omettre dans l'état même du péché ſans vous rendre coupable d'un nouveau péché, n'eſt-il pas juſte que vous tâchiez encore, par des œuvres de ſurérogation, à toucher la miſéricorde de Dieu & à fléchir ſa juſtice ? En uſe-t-on autrement dans le monde, ſur-tout à la Cour ? Quand par une faute dont on ne tarde guéres à ſe repentir, & que l'on paye bien cher, on s'eſt attiré l'indignation du Prince, quels efforts ne fait-on pas pour s'en rapprocher ? Que ne met-on pas en uſage pour le prévenir? amis, patrons, prieres, larmes, proteſtations de zéle, que n'employe-t-on pas ? Or voilà, homme du monde, où le péché vous a réduit. Vous êtes ce criminel d'Etat, dégradé auprès de Dieu de tout mérite : on vous dit que votre ferveur & vos bonnes œuvres peuvent contribuer à vous rétablir dans la poſſeſſion de cette grace que vous avez perdue, & que c'eſt la ſeule reſſource qui vous reſte : mais vous la négligez ; & parce que vous êtes pécheur, vous prétendez encore avoir droit de demeurer ſans action & ſans ſoin. Eſt-ce raiſonner en Chrétien ? Eſt-ce même raiſonner en homme ? Mais le bien que vous ferez dans cet état, dites-vous, ſera inutile : inutile dans un ſens, j'en conviens; mais infiniment avantageux dans l'autre: inutile, parce qu'il ne vous rendra pas encore di-

gne de la gloire ; mais infiniment avantageux, parce qu'il vous disposera à la pouvoir mériter : inutile, parce que Dieu ne le récompensera jamais ; & souverainement nécessaire, parce qu'il engagera Dieu à vous rappeller de votre égarement & à vous remettre dans la voie du salut. La conséquence que vous devez donc tirer, c'est de rompre au plutôt vos liens & de sortir promptement de votre péché ; pour commencer à jouir du privilege de l'état de grace, qui sanctifie jusques à nos moindres actions, & les rend précieuses devant Dieu, comme je vais vous le montrer dans la seconde Partie.

II. PARTIE.

IL y a dans Dieu, dit le Prophete Royal, une espece d'émulation entre sa miséricorde & sa justice : en sorte que l'une contrebalance toujours l'autre, que l'une sert de tempérament à l'autre, que l'une doit être mesurée par l'autre ; & que l'une & l'autre enfin, quoique par des voies entierement opposées, concourent néanmoins de concert au salut de l'homme. C'est par un effet de sa justice que Dieu se resserrant dans les bornes d'une étroite sévérité, veut que les plus saintes œuvres du pécheur soient sans mérite & sans fruit ; & c'est aussi par un effet de sa miséricorde, qu'ouvrant son sein, & dispensant ses dons sans mesure, il veut que les moindres actions

du juſte ſoient récompenſées d'une éternité de gloire. Ecoutez comment raiſonne là-deſſus le Chancelier Gerſon. Car Dieu, dit-il, pour dédommager les hommes des pertes qu'ils devoient faire dans l'état du péché, a voulu qu'il puſſent acquérir dans l'état de la grace, par les moyens les plus faciles, des richeſſes infinies. *Matt. 6.* *Theſaurizate vobis theſauros in cœlo;* faites-vous un tréſor pour le ciel, & de quoi, Seigneur, le compoſerons-nous, ce tréſor? de mille choſes que vous avez entre les mains, & qui bien ménagées ſuffiſent pour vous enrichir devant Dieu; de certaines peines que vous endurez, de certaines mortifications que vous eſſuyez, de certains emplois que vous exercez, de certains devoirs que vous rendez, des actions mêmes les plus communes. Ramaſſez tout juſques aux fragmens, afin que rien ne périſſe: *Colligite* *Joan. 6.* *fragmenta, ne pereant.* Tout cela vous paroît de peu de valeur: mais ſi vous êtes en grace avec Dieu, tout cela ſanctifié par la charité de Dieu ſera d'un grand prix.

Et que ſignifient ces fragmens, demande ſaint Grégoire Pape? Ah, mes Freres, ce ſont mille petits mérites, que notre lâcheté, jointe à la diſſipation de notre eſprit, nous fait négliger; mais qui ſeroient pour l'autre vie une abondante proviſion, ſi nous avions ſoin de les recueillir. Ne vous imaginez pas,

ajoute ce Pere, qu'il n'y ait que les grandes choſes, qui faſſent les grands Saints : erreur. Les hommes, il eſt vrai, de peu ne font jamais beaucoup, & ſouvent même de beaucoup ne font rien : mais Dieu, qui de rien a tout fait, & qui dans l'ordre de la grace a une vertu encore plus puiſſante que dans l'ordre de la nature, de nos plus petites actions ſçait tirer nos plus grands mérites. Avec peu, dit ſaint Bernard, on gagne tout auprès de lui ; & la charité que poſſédent les juſtes, a établi entre lui & eux, un commerce auſſi divin, qu'il eſt rare & ſingulier. En quoi ſingulier & divin ? en ce que pour l'avantage de l'homme, les choſes y ſont exceſſivement priſées, & infiniment rabaiſſées. Je m'explique. Ce que l'homme fait pour Dieu, n'eſt rien, ou preſque rien ; & ce que Dieu promet à l'homme, eſt un bien qui comprend tout, & que l'Ecriture par excellence appelle tout bien : *Oſtendam tibi omne bonum.* Cependant en vertu du commerce que la charité établit entre Dieu & le juſte, ce rien de l'homme produit au juſte un ſouverain bonheur, & ce tout de Dieu lui eſt donné, ſelon ſaint Paul, pour le plus foible effort qu'il lui en coûte & pour un moment de tribulation : *Momentaneum hoc & leve tribulationis noſtræ, æternum gloriæ pondus operatur in nobis.* D'homme à homme, pourſuit ſaint Bernard, *Exod.* 33 *II. Cor.* 4.

ce seroit usure, & une usure criminelle : mais si c'est une usure à l'égard de Dieu, non-seulement elle est permise, mais elle est louable, mais elle est sainte, mais elle est digne de Dieu même. Cent pour un, voilà le traité qu'il
Mat.19. fait avec nous : *Centuplum accipiet.* En sorte qu'on peut bien appliquer aux justes ce que le Prophete Royal, quoique dans un sens
Ps. 105. tout différent, disoit des Israélites : *Pro nihilo habuerunt terram desiderabilem* ; ils ont eu pour rien cette terre bienheureuse, qui doit être l'objet de nos désirs. Qu'est-ce à dire, qu'ils l'ont eue pour rien ? oui, pour rien, répond saint Jérôme, parce qu'en effet ils l'ont acquise & méritée par des actions de nul éclat, par de légeres observances, par quelques pratiques de piété, de charité, d'humilité. Ce n'étoit rien aux yeux des hommes : mais par-là néanmoins ils sont arrivés à l'hé-
Ps.125. ritage des enfans de Dieu : *Pro nihilo habuerunt terram desiderabilem*

Aussi le Fils de Dieu dans l'Evangile ne fait pas seulement dépendre le salut, des actions héroïques. Il ne nous dit pas seulement : Vous parviendrez à ma gloire en quittant le monde, en vous dépouillant de vos biens, en souffrant le martyre. Il ne l'attache pas même uniquement aux préceptes de la loi, dont la pratique est plus difficile, & qui sont d'une perfection plus relevée, au sacrifice d'un res-

ſentiment, à l'oubli d'une injure, à l'amour d'un ennemi. Mais que fait-il ? il prend de toutes les actions chrétiennes la plus aiſée ; & pour un verre d'eau donné en ſon nom, il nous promet ſon Royaume, & nous le promet avec ſerment : *Amen dico vobis non perdet mercedem ſuam.* Et pour combien de tems encore nous le promet-il ? pour toujours ; *In perpetuas æternitates.* Remarquez cette expreſſion du Prophete : ce n'eſt pas ſeulement pour une éternité, mais en quelque ſorte pour autant d'éternités, que nous aurons pratiqué de devoirs, puiſqu'il n'y en aura pas un qui n'ait ſa récompenſe & une récompenſe éternelle. Ah, mes Freres, s'écrie ſaint Bernard, où eſt notre zéle ? où eſt notre foi, ſi ces motifs ne nous touchent pas ; & à quoi ſommes nous ſenſibles, s'il ne ſont pas capables de nous exciter & de nous piquer ? Où eſt notre prudence, ſi nous ne travaillons pas comme des hommes perſuadés que ces œuvres, quoique paſſageres, ne paſſent point ? & que pour être faites dans le tems, elles n'en ſont pas moins les précieuſes ſemences de l'éternité ? *Neſcitis quod non tranſeunt opera noſtra, ſed velut quædam æternitatis ſemina jaciuntur.* Si le laboureur négligeoit ſon grain ſous prétexte que c'eſt peu de choſe, & s'il le diſſipoit au lieu de le mettre dans le ſein de la terre, ne le traiteroit-t-on pas d'inſenſé ? Il eſt

Matt. 10.

Dan. 12.

Bernard.

vrai, lui diriez-vous; c'eſt peu de choſe en apparence que ce grain : mais tout petit qu'il eſt maintenant, il contient toute l'eſpérance de l'avenir; & quand vous le laiſſez perdre, vous ne renoncez à rien moins qu'à une ample récolte que vous en pouviez attendre.

Faiſons-nous la même leçon. Car voilà, mes chers Auditeurs, l'idée véritable de la vie lâche & pareſſeuſe de tant de juſtes. Voilà le déſordre à quoi tous les jours nous ſommes ſujets, vous dans le monde, & moi, ſi je n'y prends garde, dans la profeſſion Religieuſe. Dieu par une protection toute ſpéciale nous préſervant des chûtes grieves, il ne tiendroit qu'à nous que toutes nos œuvres ne fuſſent autant de gages d'une glorieuſe immortalité, & qu'à proportion de la ferveur qui les animeroit, elles ne rendiſſent les unes trente, les autres ſoixante, & pluſieurs même juſqu'à cent ſelon la parabole de l'Evangile. Dans le commerce du monde, combien d'occaſions avez-vous ſans ceſſe de pratiquer la patience, la ſoumiſſion, l'abnégation chrétienne? vous le ſçavez, & vous ne le dites que trop. Et moi-même dans ma profeſſion, combien de ſacrifices aurois-je à faire de ma volonté, de ma liberté, de mon eſprit, des aiſes & des commodités de la vie? je le reconnois à ma confuſion, & j'en fais publiquement l'aveu pour ma propre inſtruction. Qu'eſt-ce que

tout cela, ſinon ce grain Evangélique, cette divine ſemence qui rendroit notre vie féconde? Mais au lieu de tant de richeſſes que nous pourrions amaſſer, nous languiſſons dans une triſte diſette: tout nous échappe des mains, ou rien preſque ne profite dans nos mains, ſoit lâcheté ou tiédeur, ſoit diſſipation d'eſprit & diſtraction, ſoit embarras & ſoins ſuperflus, ſoit habitude, ſoit vanité, il y a toujours dans nos actions un ver qui en altere la vertu & qui en arrête le fruit.

Cependant ne ceſſons point d'admirer le pouvoir de la grace ſanctifiante. Car dans cet état, il n'eſt pas même toujours néceſſaire, dit ſaint Thomas, que nos œuvres pour être des œuvres de ſalut, ſoient ſaintes par elles-mêmes: c'eſt aſſez, quoiqu'elles ſoient indifférentes de leur nature, que la charité les dirige & que la grace les ſanctifie. Ainſi l'Apôtre nous l'a-t-il appris, lorſqu'il diſoit aux Corinthiens, non pas préciſément, ſoit que vous jeûniez ou que vous vacquiez à la priere; mais même, ſoit que vous bûviez ou que vous mangiez, *Sive manducatis, ſive bibitis*: faites tout pour la gloire de Dieu, *omnia in gloriam Dei facite*; & la gloire que vous procurerez à Dieu, ſervira à la vôtre, & vous donnera un droit légitime à cette couronne de juſtice qu'il vous réſerve. Il n'y a rien que de naturel dans ces actions conſi- 1. Cor. 10

dérées seulement en elles-mêmes ; je le sçais : mais la grace, ce germe sacré & ce levain de bénédiction, qui se répandra dans toute la masse de vos actions, en rehaussera le prix, & les élevera à un ordre supérieur. Ah ! Chrétiens, quelle consolation pour une ame juste & fervente, si nous goûtions, selon la paro-
Coloss. 3. le de saint Paul, les choses du ciel ! *Quæ sursum sunt sapite.* Quelle impression feroit sur nos cœurs une vérité si touchante ! Vous me demandez sur quoi elle peut être fondée ? le voici, & c'est par-là que je finis. Car je la trouve établie sur trois belles qualités, qui conviennent au juste & qui le distinguent devant Dieu, qualité d'ami de Dieu, qualité de ministre de Dieu, & qualité de membre incorporé à Jesus-Christ qui est l'homme-Dieu.

Qualité d'ami de Dieu. Oui, mon cher Auditeur, cette bonne œuvre, quelle qu'elle soit d'ailleurs, est dans la personne du juste une action d'ami. Faut-il s'étonner si Dieu la fait tant valoir, & s'il ouvre les trésors de sa gloire pour la récompenser ? D'un ami tout est bien reçû, & les moindres services de sa part ont un agrément & un mérite particulier. Dieu aime le juste ; & sans avoir les imperfections & les foiblesses de l'amitié, parce que l'amitié n'est point en lui une passion comme elle l'est en nous, il en a tou-

te l'ardeur & tout le zéle. D'où il s'enſuit que toutes les œuvres de juſtice, même les moins importantes, ſont agréables à Dieu. Or ce qui eſt digne de la complaiſance de Dieu, eſt digne de la gloire auſſi long-tems qu'il plaît à Dieu de l'agréer; & parce que cette action ſera éternellement agréée de Dieu, il faut qu'éternellement elle ait ſa récompenſe. Voyez comment Dieu s'en explique lui-même à l'ame fidelle, qu'il traite de ſœur & d'épouſe bien-aimée, *Vulneraſti cor meum, Soror mea Sponſa*; vous avez bleſſé mon cœur, lui dit-il: & par où? *In uno oculorum tuorum, & in uno crine colli tui*; par l'éclat d'un de vos yeux, & par un cheveu de votre tête. Qu'entend-il par-là, demandent les Peres, ou que nous fait-il entendre, ſi ce n'eſt, répond ſaint Bernard, que ſon cœur eſt auſſi-bien touché de la fidélité du juſte dans les plus petites choſes que dans les grandes? Car cet œil brillant de lumiere, nous marque ce qu'il y a de plus éclatant dans la ſainteté; & ce cheveu de la tête au contraire nous repréſente ce qu'il y a de moins remarquable. Mais Dieu enviſage tout à la fois l'un & l'autre dans ſon épouſe, & ſe laiſſe tout à la fois gagner par l'un & par l'autre: *Vulneraſti cor meum in uno oculorum tuorum, & in uno crine colli tui.* Or il n'eſt pas étonnant que ce qui gagne au juſte le cœur de

Cant. 3.

Dieu, lui gagne le Royaume de Dieu.

Qualité de Miniſtre de Dieu : Comment ? c'eſt que le juſte agiſſant comme juſte, agit pour Dieu & au nom de Dieu. Or quand les Saints agiſſoient au nom de Dieu, dit ſaint Chryſoſtome, que n'ont-ils pas fait avec les plus foibles inſtrumens ? Moyſe avec une baguette, remplit l'Egypte de prodiges. Samſon avec un reſte d'oſſemens, défit des milliers d'hommes. Elie avec un manteau, diviſa les eaux du Jourdain. L'ombre de ſaint Pierre guérit les maladies les plus mortelles. Qu'eſt-ce que cette baguette, ce manteau, cet oſſement, cette ombre ? Les actions du juſte ne ſont-elles pas encore plus nobles ; & par conſéquent dans les mains du juſte, ne ſont-elles pas encore plus efficaces auprès de Dieu ?

Enfin, qualité de membre incorporé à Jeſus-Chriſt, qui eſt l'homme-Dieu. Car du moment que nous ſommes en grace avec Dieu, nous ne faiſons plus qu'un corps avec Jeſus-Chriſt, nous n'agiſſons plus que comme ſes membres, nous ne vivons plus que de ſon eſprit, ou plutôt, ce n'eſt plus nous qui vivons, mais Jeſus-Chriſt qui vit en nous : Galat 2. *Vivo ego, jam non ego, vivit verò in me Chriſtus.* Or ſi Jeſus-Chriſt vit en nous, c'eſt Jeſus-Chriſt qui agit en nous ; & s'il agit en moi, toutes mes œuvres ſont donc marquées de ſon ſceau & revêtues de ſes mérites. Par conſéquent

conſéquent chaque action que je fais, eſt un fonds pour l'éternité, & un fonds d'autant plus précieux que c'eſt dans un ſens l'action de Jeſus-Chriſt même plus que la mienne. Que ne diſent pas les Théologiens, quand ils parlent de l'humanité ſainte de cet adorable Rédempteur? un ſeul acte de ſa volonté, une larme de ſes yeux, une parole de ſa bouche auroit mérité la rémiſſion de tous les péchés du monde; pourquoi? parce que tout cela, quoiqu'humain, partoit d'une perſonne divine. Je ſçai que quand ce divin Médiateur agit en moi, il n'agit pas avec la même perfection: mais toujours eſt-il vrai que tout le bien que je pratique, vient de lui; & puiſqu'il vient de lui, il n'eſt point au deſſous de la ſouveraine béatitude. Ainſi je m'adreſſe à Dieu avec une ſainte confiance, & j'oſe lui dire: Vous me la devez, Seigneur, cette ſuprême félicité, & votre juſtice auſſi-bien que votre parole y eſt engagée. Car ce peu que je vous offre, n'eſt pas de moi, mais du Sauveur que vous m'avez donné; & ſi ce que je vous demande eſt grand, tout grand qu'il eſt, il n'excéde point les mérites de votre Fils.

Voilà, Chrétiens, ce que dit le juſte; voilà ce que vous pouvez dire à chaque moment de la vie, parce qu'il n'y a point de moment dans la vie que vous ne puiſſiez ſanctifier par

une œuvre chrétienne & méritoire. Si vous ne profitez pas de cet avantage, c'eſt que vous ne le connoiſſez pas, ou que vous êtes moins touchés des intérêts de votre ſalut que des intérêts du monde. Car que ne faites-vous pas pour vous élever & vous agrandir dans le monde ? vous y penſez, vous y travaillez ſans relâche, vous en ménagez toutes les occaſions ; vous n'attendez pas qu'elles ſe préſentent, vous les cherchez, vous les prévenez ; parce que vous vous êtes laiſſé infatuer de la fortune du monde & de ſes faux biens. Mais pour ce véritable & ſolide bien, qui doit être le terme de votre eſpérance ; mais pour ce bien, le ſeul de tous les biens capable de combler les déſirs de votre cœur ; mais pour ce bien incorruptible, & que le tems ne finit point ; mais pour ce bien qui eſt en Dieu & qui n'eſt rien moins que Dieu, c'eſt ſur quoi vous vivez dans l'oubli le plus profond & dans la plus morteſle indifférence.

Ah ! mon cher Auditeur, ſi je vous diſois que dans l'état de la juſtice chrétienne & de la grace, tout réuſſit & tout proſpére ſelon le monde, qu'on s'avance à la Cour, qu'on parvient aux premiers rangs & aux premiers miniſtéres, qu'on a part à toutes les faveurs du Prince ; que c'eſt par là qu'on groſſit ſes revenus, par là qu'on établit ſa famille, par là qu'on ſe fait un grand nom & qu'on éter-

nise sa mémoire : quel feu & quelle ardeur j'allumerois tout à coup dans vos cœurs ! La pénitence a-t-elle rien de si austére, & la Religion rien de si parfait, qui vous étonnât? C'est alors que vous commenceriez à être Chrétiens, si toutefois avec de telles vûes on pouvoit l'être. Mais si j'ajoûtois que cette prospérité temporelle est attachée aux moindres exercices du Christianisme ; que tout y peut servir, une pensée, un sentiment, un désir, une parole, un regard, un geste, & qu'il ne tient qu'à une condition qui est l'innocence de l'ame, quels soins vous verrois-je prendre & quels efforts feriez-vous, ou pour vous maintenir, ou pour rentrer dans cette voie sainte dont les issues vous paroîtroient si heureuses? Or ce que je ne puis vous dire à l'égard du monde & de ses faux biens, je vous le dis par rapport à Dieu & au bonheur que vous en devez attendre. Vos jours, si vous le voulez, seront des jours pleins, parce que la grace, si vous le voulez, en les sanctifiant, les remplira ; *Dies pleni invenientur in eis* : au lieu *Psal. 72.* que ce sont des jours vuides, parce que le péché ruine tout, & vous dépouille de tout. D'autant plus malheureux, que vous ne sentez pas votre malheur. On perd la grace sans peine, & l'on vit dans le péché sans remords ; on s'en fait une béatitude, un plaisir, une gloire, souvent même un intérêt & une

loi. Mais, mon Dieu, jusques à quand ai-
Prov. 1. meront-ils la vanité & la bagatelle ? *Usque-quò, parvuli, diligitis infantiam* ? Et ce qui est encore plus déplorable, jusques à quand chercheront-ils eux-mêmes ce qu'il y a pour
Ibidem. eux de plus funeste & de plus mortel ? *Et stulti ea quæ sibi sunt noxia cupiunt* ? Sur toute autre chose ils sont éclairés : ce sont de sages politiques, ce sont d'habiles ministres, ce sont de grands Capitaines ; ils ont en partage l'esprit, la politesse, l'agrément, l'opulence, l'autorité, la grandeur : le monde leur applaudit, il les adore ; & à en juger selon la prudence de la chair, ils ont en effet de quoi s'attirer les applaudissemens & les adorations du monde. Mais, Seigneur, votre divin esprit les traite d'enfans, *Parvuli* ; il va même plus loin, & il les traite d'insensés, *Stulti* : parce qu'uniquement occupés du présent qui les séduit & qui passe, ils ne font rien, ils n'amassent rien pour un avenir qui ne passera jamais : *Usquequò, parvuli, diligitis infantiam, & stulti ea quæ sibi sunt noxia, cupiunt* ? Dissipez, mon Dieu le charme qui les aveugle. Pénétrez-les d'une crainte salutaire du péché. Inspirez-leur une haute estime de votre grace. Il y a jusques au milieu de la Cour de fidéles Israëlites, qui ne fléchissent point le genou devant Baal ; il y a des ames droites, pieuses, innocentes. Que

ce discours serve à réveiller toute leur ferveur ; qu'il leur donne une sainte avidité d'accumuler bonnes œuvres sur bonnes œuvres, & mérites sur mérites. Ce sont les seules richesses que nous pouvons emporter avec nous, & que nous retrouverons dans l'éternité bienheureuse où nous conduise, &c.

SERMON

POUR LE JEUDI

De la cinquiéme Semaine.

Sur la converſion de Magdelaine.

Propter quod dico tibi, remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multùm.

C'eſt pourquoi je vous déclare, que beaucoup de péchés lui ſont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé. En Saint Luc, chap. 7.

C'eſt ce que le Sauveur du monde répondit au Phariſien, en parlant de cette femme péchereſſe dont notre Evangile nous repréſente aujourd'hui la converſion. Réponſe dont je me ſers, non pas pour faire l'éloge de cette illuſtre pénitente, mais l'éloge du divin amour qui la ſanctifia. Le déſordre de Magdelaine fut d'avoir beaucoup aimé; & par un changement viſible de la main du Très-haut, la ſainteté de Magdelaine conſiſta à aimer beaucoup. Son amour en avoit fait une eſclave du monde; & par un effet merveil-

leux de la grace, ſon amour en fit une prédeſtinée & une épouſe de Jeſus-Chriſt. Ce qui avoit été ſon crime, devint ſa juſtification ; & l'amour chaſte du Créateur fut le remède ſalutaire qui la guérit dans un moment de l'amour impur & prophane des créatures. Miracle de l'amour de Dieu, dont je prétends faire le ſujet de ce diſcours. Miracle, que Dieu par une providence ſinguliere a voulu rendre public, afin que les pécheurs du ſiécle euſſent dans cet exemple, & un puiſſant motif de confiance, & un parfait modéle de pénitence. Un puiſſant motif de confiance, pour ne pas tomber dans le déſeſpoir, quelque éloignés qu'ils puiſſent être des voyes de Dieu : & un parfait modéle de pénitence, pour ne pas donner dans une dangereuſe préſomption en comptant ſur la miſéricorde de Dieu. Car c'eſt ici que je pourrois bien dire à une ame mondaine, troublée des remords de ſa conſcience, ce que ſaint Ambroiſe dit à l'Empereur Théodoſe : *Qui ſecutus es errantem, ſequere pœnitentem.* Ce ſaint Evêque parloit de David ; & moi, mon cher Auditeur, je parle de Magdelaine, & je vous dis : Si vous avez eu le malheur de ſuivre cette pécheresſe dans les égaremens de ſa vie, raſſurez-vous, puiſque toute pécheresſe qu'elle étoit, elle n'a pas laiſſé de trouver grace devant Dieu. Mais d'ailleurs trem- *Ambroſ.*

blez, ſi l'ayant ſuivie dans ſes égaremens, vous n'avez pas le courage de la ſuivre dans ſon retour. Car que doit-on, & que peut-on eſpérer de vous, ſi vous ne profitez pas d'un exemple ſi touchant, après qu'il a converti tant d'ames endurcies, & s'il ne fait pas ſur vous les plus fortes impreſſions? Magdelaine eſt la ſeule qui paroiſſe dans l'Evangile s'être adreſſée à Jeſus-Chriſt, ſans autre vûe que d'obtenir la rémiſſion de ſes péché. Pluſieurs, encore charnels, recouroient à lui pour des graces purement temporelles; pour être guéris de leurs maladies, pour être délivrés du démon qui les tourmentoit : mais Magdelaine, déja Chrétienne & d'eſprit & de cœur, ne cherche, en cherchant ce Sauveur des hommes, que la guériſon de ſon ame; & convaincue que ſon péché eſt ſon unique & ſouverain mal, elle ne lui demande point d'autre miracle que celui de ſa converſion. Voyons par où elle y parvint, & implorons auparavant le ſecours du Ciel par l'interceſſion de la Mere de Dieu. *Ave, Maria.*

C'Eſt une queſtion qui ſe préſente d'abord, & dont la difficulté fondée ſur l'Evangile même, a beſoin d'éclairciſſement : ſçavoir, ſi les péchés de Magdelaine lui furent remis, parce qu'elle aima beaucoup; ou ſi elle

aima beaucoup, parce que ſes péchés lui avoient été remis. A en juger par les paroles de mon texte, la premiere de ces deux propoſitions eſt inconteſtable ; puiſque le Sauveur du monde déclare en termes exprès que parce que cette pénitente a beaucoup aimé, beaucoup de péchés lui ſont pardonnés : *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multùm.* La ſeconde, quoique contraire en apparence, n'eſt pas moins certaine, puiſque c'eſt une conſéquence néceſſaire du raiſonnement que fait enſuite le Fils de Dieu, & qu'il tire de la comparaiſon de deux débiteurs : dont l'un à qui l'on remet plus, ſe croit plus obligé d'aimer que l'autre à qui l'on a moins remis. D'où Jeſus-Chriſt prétend conclurre, que Magdelaine aimoit donc plus que le Phariſien, parce qu'on lui avoit plus pardonné de péchés : *Quis ergò eum plus diligit ? æſtimo, quia is cui plus donavit.* Il eſt aiſé, Chrétiens de concilier ces deux propoſitions ; & pour les réduire à un point de morale où je me renferme, mais qui ſera d'une grande inſtruction, diſons avec ſaint Chryſoſtome, que l'une & l'autre eſt également vraie : c'eſt-à-dire, qu'il eſt également vrai, & que Magdelaine obtint la rémiſſion de ſes péchés parce qu'elle avoit beaucoup aimé, & qu'elle aima beaucoup parce qu'elle avoit obtenu la rémiſſion de ſes péchés ; enſorte que le pardon

Luc. 7.

Ibidem.

que Jesus-Christ lui accorda, fut tout ensemble & l'effet & le principe de son amour. Pour mieux entendre ma pensée, distinguons un double amour de Dieu ; l'un qui précéde la conversion, l'autre qui la suit ; l'un que j'appelle amour pénitent, & l'autre amour reconnoissant ; l'un qui fit rentrer Magdelaine en grace avec Jesus-Christ, & l'autre qui la fit pleinement correspondre à la grace qu'elle avoit reçûe de Jesus Christ. Appliquez-vous. Magdelaine encore mondaine & pécheresse, lassée de marcher dans la voie de perdition, se sentit touchée tout-à-coup de repentir, mais d'un repentir plein de confiance, & c'est ainsi qu'elle plut au Fils de Dieu. Magdelaine convertie & sensible à l'insigne faveur qu'elle venoit d'obtenir dans le pardon de ses crimes, fut tout-à-coup pénétrée de la plus parfaite reconnoissance, & ne pensa plus qu'à se dévouer pour jamais au Fils de Dieu. Or voilà par où je résous la difficulté que j'ai d'abord proposée. Car je dis que ce fut l'amour pénitent de Magdelaine, qui la réconcilia avec Jesus-Christ ; & j'ajoûte qu'une si prompte réconciliation avec Jesus-Christ excita dans son cœur l'amour reconnoissant qui l'attacha pour toujours à cet adorable & aimable maître. En deux mots, ses péchés lui furent remis, parce qu'elle aima beaucoup de cet amour qu'inspire la vraie

pénitence ; ce ſera la premiere partie : & elle aima beaucoup de cet amour qu'inſpire la reconnoiſſance, parce que ſes péchés lui avoient été remis, ce ſera la ſeconde partie. L'une juſtifiera la miſéricorde du Sauveur envers Magdelaine : l'autre vous apprendra comment Magdelaine s'acquitta de ce qu'elle devoit à la miſéricorde du Sauveur ; & c'eſt tout mon deſſein.

J'Entre dans ma premiere propoſition par la penſée de ſaint Grégoire Pape, & ſurpris auſſi-bien que ce ſaint Docteur du pouvoir ſouverain de l'amour de Dieu, & du miracle que l'Evangile aujourd'hui lui attribue, je demande : eſt-il donc vrai, qu'il n'en coûta à Magdelaine que d'aimer, pour trouver grace devant Jeſus-Chriſt ? Eſt-il vrai que le ſeul acte d'amour qu'elle forma, fut après tant de déſordres un reméde ſuffiſant pour la guériſon de ſon ame ? Eſt-il vrai qu'une péchereſſe ſi chargée de crimes, ſans autre effort que celui-là & ſans autre diſpoſition, mérita d'être pleinement & parfaitement juſtifiée ? Oui, Chrétiens, il eſt vrai ; & non ſeulement vrai, mais même de la foi. Parce qu'elle aima beaucoup, beaucoup de péchés, c'eſt-à-dire, dans le langage de l'Ecriture, tous ſes péchés lui furent remis : *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit* Luc. 7.

I. PARTIE.

multùm. Mais il ne s'enſuit pas du reſte, que le Fils de Dieu en lui pardonnant, ait été prodigue de ſa grace : il ne s'enſuit pas, qu'il l'ait donnée à vil prix, ni que ſa bonté l'ait fait relâcher de ſes droits aux dépens de ſa juſtice. Car je prétends, & voilà par où je veux conſoler les pécheurs, en leur faiſant connoître le don de Dieu & en juſtifiant la miſéricorde du Sauveur : je prétends que ce ſeul amour formé dans le cœur de Magdelaine au moment qu'elle connut Jeſus-Chriſt, fut la ſatisfaction la plus entiere que Jeſus-Chriſt pût attendre d'un cœur contrit & humilié. Je prétends, que ſans y rien ajoûter, cette ſatisfaction ſeule peſée dans la balance du ſanctuaire, eut une juſte proportion avec le pardon que Jeſus-Chriſt lui accorda. Entrons, mes chers Auditeurs, dans les ſentimens de cette illuſtre pénitente. Développons s'il eſt poſſible, ce qu'opéra dans elle l'eſprit divin au moment de ſa converſion. Meſurons toute la grandeur & toute l'étendue de ce parfait amour de Dieu qui la ſanctifia : & voyons ſi la facilité du Sauveur du monde à la recevoir & à lui remettre ſes péchés, préjudicia en aucune ſorte aux régles les plus exactes & les plus ſévéres de la pénitence.

Pour cela, Chrétiens, je diſtingue & je vous prie de diſtinguer avec moi quatre cho-

ſes, que l'Evangile nous fait expreſſément remarquer dans Magdelaine; ſon péché, la ſource de ſon péché, la matiere de ſon péché, & le ſcandale de ſon péché. Son péché, qui fut ſa vie déréglée & diſſolue; la ſource de ſon péché, qui fut la foibleſſe & le malheureux penchant de ſon cœur; la matiere de ſon péché, qui fut ſon luxe & ſes ſenſualités criminelles; enfin le ſcandale de ſon péché, qui fut le dangereux & funeſte exemple qu'elle avoit donné à toute la ville de Jéruſalem: *Mulier in civitate peccatrix.* Or voilà par un *Luc. 7.* effet bien ſurprenant, à quoi remédia tout-à-coup l'amour qu'elle conçut pour Jeſus-Chriſt: je veux dire, que ce ſaint amour expia ſon péché, que ce ſaint amour purifia la ſource de ſon péché, que ce ſaint amour conſacra à Dieu la matiere de ſon péché, & qu'enfin il répara le ſcandale de ſon péché. Il expia ſon péché, en rétabliſſant dans le cœur de Magdelaine l'empire de Dieu, que le péché y avoit détruit. Il purifia la ſource de ſon péché, en tournant toute la ſenſibilité & toute la tendreſſe de Magdelaine vers Jeſus-Chriſt; objet digne d'être ſouverainement aimé. Il conſacra à Dieu la matiere de ſon péché, en inſpirant à Magdelaine la penſée de répandre ſur les pieds de Jeſus-Chriſt un parfum précieux, & lui faiſant trouver juſques dans ſon luxe de quoi honorer ſon

Dieu, & dans sa vanité même de quoi lui faire un sacrifice. Et il répara le scandale de son péché, en déterminant Magdelaine à changer de vie par une conversion éclatante. N'ai-je donc pas raison de dire que ce seul amour fut une pénitence complette; & une pénitence si efficace, que la miséricorde du Sauveur, si j'ose parler de la sorte, ne put même y résister? Reprenons par ordre chaque article, & suivez-moi, je vous prie, avec attention.

Son péché fut le libertinage de ses mœurs. Ne disons rien de plus, & tenons-nous-en à l'Evangile qui est notre régle. Il nous marque seulement en général que Magdelaine étoit pécheresse : cela nous doit suffire ; & le respect dû à cette pénitente encore plus célébre par son changement qu'elle ne se rendit fameuse par son désordre, ne nous permet pas de nous expliquer davantage : *Mulier in civitate peccatrix.* *Luc. 7.*

Cette digression regarde le Sermon de l'impureté. Si dans un autre discours j'ai parlé plus en détail de ce péché, c'est des paroles toutes pures de saint Paul que je me suis servi. J'ai crû qu'étant consacrées, je pouvois à l'exemple de ce grand Apôtre les employer dans un auditoire Chrétien : & ceux qui m'ont entendu, sçavent avec quelle réserve, toute consacrées qu'elles sont, bien loin d'en développer tout le sens, je n'ai fait que l'effleurer. Quand saint Paul avec une entiere liberté re-

prochoit aux fidéles certains vices énormes, ou quand il tâchoit à leur en imprimer l'horreur par le dénombrement & la peinture qu'il leur en faiſoit, il ſe contentoit de les prévenir, en leur diſant, Plût à Dieu, mes Freres, que vous vouluſſiez un peu ſupporter mon imprudence! & ſupportez-la, je vous prie: car vous ſçavez le déſir ardent que j'aurois, de vous voir tous dignes d'être préſentés à Jeſus-Chriſt comme une vierge ſans tache: *Utinam ſuſtineretis modicum quid inſipientiæ meæ! ſed & ſupportate me: æmulor enim vos Dei æmulatione. Deſpondi enim vos uni viro virginem caſtam exhibere Chriſto.* J'ai uſé de la même précaution; & quoiqu'indigne de me comparer à cet homme apoſtolique, Dieu m'eſt témoin que le même zéle m'a porté à vous faire les mêmes reproches ou les mêmes remontrances. Confondez-moi, Seigneur, ſi j'oublie jamais la fin pour laquelle vous m'avez confié la grace de votre Evangile. Or non ſeulement les Chrétiens de ces premiers tems ne s'offenſoient pas de ce que ſaint Paul leur repréſentoit avec tant de force & ſans nul adouciſſement; mais perſuadés de l'importance & de la néceſſité de cette inſtruction, ils la recevoient avec une docilité parfaite; ils en étoient édifiés, touchés, pénétrés ou d'une ſainte componction s'ils y avoient part, où d'une crainte ſalutaire, s'ils

II. Cor. 11.

étoient encore dans l'innocence. J'avois droit de croire que je trouverois dans vous les mêmes dispositions, & qu'une morale que saint Paul avoit crû bonne pour le siécle de l'Eglise naissante, c'est-à-dire, pour le siécle de la sainteté, pouvoit l'être encore à plus forte raison pour un siécle aussi corrompu & aussi perverti que le nôtre. Je me suis trompé; ce siécle tout corrompu qu'il est, a eu sur cela plus de délicatesse que celui de l'Eglise naissante. Ce que j'ai dit n'a pas plû au monde; & Dieu veuille que le monde en me condamnant, ait au moins gardé les mesures de respect, de Religion, de piété, qui sont dûes à mon ministére : car pour ma personne, je sçais que rien ne m'est dû. Trop heureux, si me voyant condamné du monde, je pouvois espérer d'avoir confondu le vice & glorifié Dieu! Trop heureux, si la censure du monde n'a rien fait perdre à ce que j'ai dit, de son efficace & de son utilité; & s'il y a eu des ames, qui comme les premiers Chrétiens en ayent été non seulement instruites, mais converties! Ce qui plaît au monde, n'est pas toujours le meilleur ni le plus nécessaire pour le monde. Ce qui lui déplaît est souvent la médecine, qui toute amére qu'elle peut être, le doit guérir. Se choquer de semblables vérités & s'en scandaliser, c'est une des marques les plus évidentes du besoin qu'on en a. S'en

édifier & ſe les appliquer, c'eſt la preuve la plus certaine d'une ame ſolide, qui cherche le Royaume de Dieu. Mais c'eſt à vous, Seigneur, à faire le diſcernement, & de ceux qui en ont abuſé, & de ceux qui en ont profité. Vous êtes le ſcrutateur des cœurs; & vous ſçavez que ce n'eſt point pour ma juſtification que je m'en explique ici, mais pour l'honneur de votre parole. Qu'importe que je ſois condamné? mais il importe, ô mon Dieu, que votre parole ſoit reſpectée. Revenons à notre ſujet.

Le péché de Magdelaine fut le libertinage de ſes mœurs; ou pour comprendre ſous des termes moins odieux tous les déſordres auſquels elle s'abandonna, quand Dieu par une juſte punition l'abandonna à elle-même & à ſes propres déſirs, diſons que ſon péché fut & ſon orgueil & ſon amour propre; que ce fut, & une idolâtrie ſecrette de ſa perſonne, & une ambition criminelle d'être non-ſeulement aimée, mais adorée. En effet, dit Zenon de Vérone, elle ne fut libertine, que parce qu'elle fut vaine, & parce qu'elle s'aima avec excès. Mais l'amour divin qui toucha ſon cœur, ſçut bien venger Dieu de l'un & de l'autre. Car à cet amour propre qui l'aveugloit, il ſubſtitua une ſainte haine d'elle-même; & au lieu de cet orgueil dont elle avoit fait ſa paſſion dominante, il lui inſpira la plus profonde humilité.

Elle aima, *Dilexit*; & par une conſéquence néceſſaire elle commença à ſe haïr. Car comment auroit-elle pû aimer ſon Dieu, & ne ſe haïr pas elle-même? Aimant ce Dieu de pureté & de ſainteté, & ne voyant dans elle que corruption & que déſordre, comment auroit-elle pû ſe défendre de concevoir pour elle même, non-ſeulement du mépris, mais de l'horreur; & comment avec cette horreur d'elle-même n'auroit-elle pas dès-lors pratiqué ce qui ſembloit ne devoir être que pour les ames parfaites, mais ce qu'elle jugea convenir bien mieux à une pécheresſe qu'à tout autre, ſçavoir le renoncement à ſoi-même, le détachement de ſoi-même, la mort à ſoi-même? Comment, dis-je, n'auroit-elle pas été remplie de ces ſentimens, puiſqu'éclairée des lumiéres de la grace elle ſe regarda comme un monſtre devant Dieu; comme une créature infidelle, qui n'avoit jamais connu Dieu, ou qui l'ayant connu ne lui avoit jamais rendu la gloire qui eſt dûe à Dieu, comme une créature rebelle, qui ſi long-tems avoit fait une profeſſion ouverte de violer toutes les loix de Dieu, qui par une vie licentieuſe avoit inſolemment outragé Dieu, qui dans ſa perſonne avoit prophané tous les dons de Dieu, qui par l'abus le plus puniſſable s'étoit ſervi contre Dieu même des avantages qu'elle avoit reçûs de Dieu?

Elle aima, *Dilexit*; & du moment qu'elle aima, elle ceſſa d'avoir ces ſoins exceſſifs d'une beauté fragile, dont elle s'étoit toujours occupée. Voyez-la aux piés de Jeſus-Chriſt, les cheveux épars, le viſage abattu, les yeux baignés de larmes. Voilà ce que l'Evangile nous préſente comme un modéle de l'amour propre anéanti. Penſe-t-elle encore dans cet état à ce qui la peut rendre plus agréable? Craint-elle à force de pleurer, de ternir & de défigurer ſon viſage? A-t-elle ſur cela dans la douleur que lui cauſe ſon péché, la moindre inquiétude? Non, non, mes Freres, dit ſaint Grégoire Pape, ce n'eſt plus là ce qui la touche. Que ce viſage, diſoit la bienheureuſe Paule, détrompée du monde, & animée d'un vrai déſir de ſatisfaire à Dieu: que ce viſage dont j'ai été idolâtre, & que tant de fois contre la loi de Dieu je me ſuis efforcée d'embellir par de damnables artifices, ſoit couvert d'un éternel opprobre: *Turpetur facies illa, quam toties contra Dei præceptum ceruſſa & purpuriſſo depinxi.* Remarquez, Meſdames, ces paroles de ſaint Jerome; & ſi vous êtes Chrétiennes, ne préférez pas au ſentiment de ce grand homme qui eſt le ſentiment de tous les Peres, l'erreur d'une fauſſe conſcience qui vous ſéduit: *Facies illa quam toties contra Dei præceptum ceruſſa & purpuriſſo depinxi*; ce viſage que *Hieron.*

tant de fois j'ai voulu déguiſer par des couleurs empruntées, à qui tant de fois j'ai donné un faux luſtre malgré les défenſes & contre la volonté de mon Dieu. Ainſi en jugea Magdelaine convertie. Ah ! que cette grace périſſable ſoit pour jamais effacée ; que ces yeux deviennent comme deux fontaines, pour arroſer la terre de mes larmes ; que ces cheveux, ſujet ordinaire de ma vanité, ne ſervent plus qu'à mon humiliation ; que cette chair ſoit déſormais une victime de mortification & d'auſtérité. Bien loin de s'aimer ſoi-même elle voudroit pouvoir ſe détruire ; & parce que Dieu ne lui permet pas cette deſtruction volontaire d'elle-même, elles 'offre du moins à lui comme une hoſtie vivante, pour lui être & plus long-tems, & plus ſouvent immolée.

Elle aima, *Dilexit* ; & parce qu'elle aima, elle voulut faire à Dieu une réparation ſolemnelle & comme une amende honorable de tous les attentats de ſon orgueil. Proſternée aux piés de Jeſus-Chriſt, elle ſe ſouvint combien elle avoit été jalouſe d'avoir dans le monde des adorateurs ; c'eſt à-dire, des hommes nés, ce ſemble, pour elle ; des hommes non ſeulement fols & inſenſés, mais ſacriléges & impies pour elle, des hommes prêts pour elle à renoncer au culte de leur Dieu, prêts à lui ſacrifier leur liberté, leur repos, leurs

biens, c'eſt trop peu, leur conſcience & leur ſalut : car l'ambition d'une femme mondaine va juſques-là. Les Iſraëlites irritoient le Dieu de leurs Peres, en ſacrifiant à des idoles de bois & de pierre : *Et in ſculptilibus ſuis ad æmulationem eum provocaverunt* : & cette femme pécheresſe l'avoit outragé & comme piqué de jalouſie, en lui oppoſant dans ſa perſonne une idole de chair. Elle ſe ſouvint des piéges qu'elle avoit dreſſés à l'innocence des ames, des ruſes qu'elle avoit employées pour les ſéduire, des charmes dont elle avoit uſé pour les corrompre, des paſſions qu'elle avoit fait naître dans les cœurs : elle s'en ſouvint ; & Dieu lui ouvrant les yeux, elle crut voir au milieu des flammes de l'enfer, diſons mieux, elle y vit en eſprit, mais avec effroi, des pécheurs ſans nombre qu'elle avoit précipités dans une éternelle damnation. Tant de commerces dont l'indiſcrette familiarité avoit été entre eux & elle le lien des plus mortelles habitudes ; tant de converſations, dont la licence leur avoit fait perdre toute pudeur ; tant de libertés contre leſquelles ſa conſcience par mille remords, mais tous inutiles, avoit ſi ſouvent réclamé ; tant de cajolleries dans les diſcours, tant d'immodeſties dans les actions ; que dirai-je ? tant d'autres choſes qu'elle ſçavoit avoir été de ſa part les dangereuſes amorces des déſordres d'autrui ; tout

Pſal 77.

cela lui revint à l'esprit ; & ce seul désir de plaire, dont elle n'avoit jamais compris les pernicieuses conséquences ; ce désir de plaire qu'elle avoit jusques-là compté pour rien, lui parut comme un abysme, mais un profond & affreux abysme, qui selon l'expression du Saint-Esprit, l'attirant dans d'autres abysmes l'avoit conduite aux dernieres extrémités. Voilà ce que son amour, je dis un amour tout sacré, lui fit connoître ; voilà sur quoi elle se confondit mille fois elle même. Ah ! dit-elle à son Dieu dans la ferveur de la plus sainte contrition, n'ai-je donc été, Seigneur, jusqu'à présent dans le monde que pour vous y faire la guerre, que pour arrêter les conquêtes de votre grace, que pour y être l'ennemie déclarée de votre gloire ? N'ai-je donc vécu, que pour perdre ce que vous vouliez sauver, que pour détruire l'ouvrage de votre Rédemption, que pour faire périr des ames que vous êtes venu chercher & qui vous ont déja couté si cher ? Mais que puis-je faire désormais autre chose, ô mon Dieu, que de vous aimer, autant que je me suis aimée moi-même ; que de m'étudier à vous plaire, autant que j'ai eu le malheur de plaire à d'autres qu'à vous ? Par où puis-je mieux vous dédommager de tant d'injustices commises contre vous & de tant de crimes, que par cet amour sincére & pur dont j'ai

commencé à connoître le prix ineſtimable ?

Elle aima, *Dilexit* ; & toutes ces injuſtices furent expiées ; elle aima, & tous ces crimes lui furent pardonnés. Ne concluez pas de-là, pécheurs qui m'écoutez, que notre Dieu eſt donc un Dieu bien facile & bien indulgent : cette concluſion dans le ſens que vous l'entendez, ſeroit une erreur ; & cette erreur vous pourroit être plus funeſte, que votre libertinage même. Mais concluez de là, que l'amour de Dieu a donc une vertu ſupérieure à tout ce que nous en concevons. Concluez de-là, que l'amour de Dieu eſt donc auſſi fort que la mort même, je veux dire, auſſi méritoire & auſſi agreable à Dieu que le martyre. Concluez de-là, que l'amour de Dieu eſt donc auſſi ſaint & auſſi ſanctifiant que le baptême. Concluez de-là, qu'en comparaiſon de l'amour de Dieu, toute ſatisfaction de l'homme pécheur eſt donc peu efficace ; & que ſéparée de l'amour de Dieu, elle n'eſt même de nulle valeur : c'eſt de quoi je conviendrai avec vous. Mais auſſi ſerez-vous obligés de convenir avec moi, que peu de pécheurs aiment donc Dieu, comme l'a aimé Magdelaine, juſqu'à la haine d'eux-mêmes, juſqu'au renoncement à eux-mêmes ; & par conſéquent, que peu de pécheurs, en penſant même ſe convertir à Dieu, aiment ſincérement Dieu, puiſqu'aimer Dieu ſans ſe haïr

soi-même, sans se renoncer soi-même, c'est l'aimer & ne l'aimer pas.

Non seulement l'amour de Dieu expia le péché de Magdelaine, mais il en purifia la source. Cette source étoit son cœur, un cœur sensible & tendre. Or pour le purifier, elle aima, *Dilexit* : mais elle aima, dit saint Augustin, celui qui ne peut être trop sensiblement ni trop tendrement aimé ; & par là elle se fit de sa sensibilité même & de sa tendresse un mérite & une vertu. Elle comprit que ce n'étoit pas en vain que Dieu lui avoit donné un cœur tendre : que ce cœur étoit fait pour lui ; & que si jusqu'alors il avoit été dans le trouble, ce n'étoit point parce qu'il étoit tendre, mais parce qu'il étoit tendre pour qui il ne le devoit pas être. Elle ne crut pas qu'un cœur converti dût être un cœur sec, un cœur dur, un cœur froid & indifférent. Bien loin de le croire, elle suppose & avec raison, que pour être un cœur converti, il falloit que ce fût un cœur ardent, un cœur zélé, un cœur affectueux, un cœur capable d'être ému & touché ; & trouvant dans son propre cœur toutes ces qualités, elle jugea qu'elle ne devoit plus les faire servir qu'à aimer avec plus de tendresse le Dieu même de qui elle les avoit reçues, & pour qui elle n'avoit eu jusques-là que trop d'insensibilité. Comme cette tendresse ainsi rectifiée lui pouvoit

voit être d'un excellent usage pour sa pénitence, au lieu de la combattre elle s'efforça de l'augmenter : & de même que dans les premiers siécles de l'Eglise, à mesure que la foi s'établissoit sur les ruines du paganisme, on ne détruisoit pas les temples dédiés aux Idoles, mais on les purifioit en les employant au culte du vrai Dieu; aussi l'amour de Dieu prenant possession du cœur de cette pécheresse, n'en détruisit pas le tempérament, mais le corrigea; ne lui ôta pas le penchant qu'elle avoit à aimer, mais la mit en état d'aimer sûrement, en la faisant aimer saintement. Ce cœur de Magdelaine avoit été, selon la figure de l'Apôtre, l'olivier sauvage, qui n'avoit produit que des fruits de malédiction; mais par la divine charité qui y fut entée, il devint l'olivier franc, qui ne porta plus que des fruits de grace & de salut. Ah! mon Dieu que votre providence est aimable, de nous avoir ainsi facilité la plus austére de toutes les vertus, qui est la pénitence! Qu'il y a de douceur dans votre sagesse, d'avoir tellement disposé les choses, que sans changer de naturel, & avec le même cœur que vous nous avez donné en nous formant, de pécheurs nous puissions devenir justes, & de charnels des hommes parfaits & spirituels! Si pour nous convertir à vous, il falloit nous anéantir & cesser d'être ce que

nous ſommes, cet anéantiſſement de nous-mêmes, quelque néceſſaire qu'il fût d'ailleurs, nous effrayeroit : mais votre grace toute-puiſſante s'accommodant à notre foibleſſe, ſe ſert pour notre converſion de notre propre fonds, & nous fait trouver juſques dans nos paſſions le reméde à nos paſſions mêmes; puiſqu'il n'y en a aucune, qui purifiée par votre amour, ne puiſſe contribuer à notre ſanctification.

Allons encore plus avant. L'amour de Dieu après avoir expié le péché de Magdelaine, après en avoir purifié la ſource, en conſacra la matiere. J'appelle la matiere de ſon péché, tout ce qui ſervoit à ſes plaiſirs & à ſon luxe. C'étoit une femme voluptueuſe. Elle avoit aimé les parfums, & tout ce qui flatte les ſens. Les aima-t-elle toujours après ſa converſion ? Vous le ſçavez, puiſque par un effet viſible de la prédiction du Sauveur du monde, ce qu'elle fit chez le Phariſien, & ce qui ſembla n'être qu'un mouvement paſſager de ſa piété, ſe publie encore aujourd'hui à ſa gloire, par tout où l'Evangile de Jeſus-Chriſt eſt annoncé. Non, non, dit-elle, dans l'heureux moment qu'elle ſentit l'impreſſion de la grace & de l'amour de ſon Dieu, il ne m'appartient plus de chercher les délices de la vie. Cela convient mal à une pécherelſe, & encore plus mal à une pécherelſe péniten-

te. Faut-il donc des délices pour un corps, qui n'a mérité que des feux éternels? Faut-il des parfums pour une chair, qui jusques à présent n'a été qu'une chair de péché, & qui dans le tombeau sera bientot un sujet de pourriture? N'est-il pas plus juste, Seigneur, que ce corps, que cette chair, que tout ce qui les a révoltés contre votre loi, vous soit consacré, & que j'emploie maintenant pour vous ce que tant de fois j'ai prodigué pour moi-même? En effet touchée de ce sentiment, elle apporte avec elle un parfum précieux & exquis, elle le répand sur les pieds adorables de Jesus-Christ, elle les essuye de ses cheveux, elle les arrose de ses larmes. Ainsi, reprend saint Grégoire Pape, elle trouva dans son luxe même de quoi honorer le Fils de Dieu, & dans sa vanité de quoi lui faire un agréable sacrifice : *Et quot in se invenit oblectamenta, tot de se obtulit holocausta.* Voilà, Femmes du monde, une pénitence solide : sacrifier à Dieu ce qui a été la matiere du péché. Car être convertie, & cependant être aussi mondaine & aussi vaine que jamais; être dans la voie de la pénitence, & cependant être aussi esclave de son corps, aussi adonnée à ses aises, aussi soigneuse de se procurer les commodités de la vie; réduire tout à des paroles, à des maximes, à de prétendues résolutions, c'est une chimére; & compter alors *Gregor.*

ſur ſa pénitence, c'eſt s'aveugler ſoi-même, & ſe tromper.

A Dieu ne plaiſe, Meſdames, que je veuille examiner ici & vous marquer tout ce que la pénitence doit réformer dans vos perſonnes ; outre que ce détail iroit trop loin, peut-être en feriez-vous encore le ſujet de votre cenſure. Toutefois c'eſt dans ce détail, que ſont entrés les Peres de l'Egliſe, & même les Apôtres, quand ils ſe ſont appliqués à régler les mœurs. Comme ils travailloient à former une Religion pure, ſainte, exempte de tache, ils n'ont point eſtimé que cette morale fût au-deſſous de la dignité de leur miniſtére. Car c'eſt pour cela que ſaint Paul, cet homme ravi juſques au troiſiéme ciel, & qui avoit appris de Jeſus-Chriſt même ce qu'il enſeignoit aux fidéles, faiſoit aux femmes chrétiennes des leçons touchant la modeſtie & la ſimplicité des habits : les obligeant ſur ce point à une régularité, contre laquelle l'eſprit du monde ne preſcrira, ni ne prévaudra jamais ; leur ſpécifiant les choſes en particulier à quoi il vouloit qu'elles renonçaſſent, & ne croyant pas ce dénombrement indigne de ſes ſoins Apoſtoliques. Mais je ne veux pas aujourd'hui deſcendre juſques-là. Je veux que vous en ſoyez vous-mêmes les juges. Je veux que vous conſidérant vous-mêmes, vous reconnoiſſiez ſincérement & de bonne foi ce qu'il

y a dans l'extérieur de vos personnes à corriger & à retrancher. Je veux que devant Dieu vous vous demandiez à vous-mêmes, si ce luxe qui croît tous les jours, si cette superfluité d'ajustemens & de parures toujours nouvelles, s'accorde bien avec l'humilité de la pénitence. Et si vous me répondiez que ce ne sont point là des crimes, & qu'à la rigueur il n'y a rien en tout cela qu'on puisse traiter de péché; après vous avoir conjurées de vous défaire de cet esprit intéressé qui réduit tout à la rigueur du précepte, & qui s'en tient précisément à l'obligation de la loi, esprit peu chrétien, esprit même dangereux pour le salut: Qui doute, vous dirois-je, sans hésiter, que Dieu ne condamne ce qui constamment & de votre aveu sert au moins d'attrait au péché, ce qui excite les passions impures, ce qui entretient la mollesse, ce qui inspire l'orgueil? De si pernicieux effets peuvent-ils partir d'une cause innocente & indifférente? Qui doute par cette raison, & même indépendamment de cette raison, que tout cela ne doive être la matiere du sacrifice que vous devez à Dieu comme pécheresses? Car détrompez-vous aujourd'hui, ajoûterois-je, de l'erreur où vous pourriez être, que la pénitence ne doive sacrifier à Dieu que ce qu'il y a d'essentiellement criminel. Non, il n'en est pas ainsi. C'est par le retranchement des choses permi-

ſes, qu'on répare les péchés commis dans les choſes défendues. C'eſt par le renoncement à la vanité, qu'on expie l'iniquité. Sans cela, quelques meſures que vous preniez en vous convertiſſant à Dieu, Dieu n'eſt point ſatisfait de vous. Voilà comment je vous parlerois. Mais j'ai quelque choſe de plus fort encore & de plus touchant à vous dire : & quoi ? aimez comme a aimé Magdelaine, & tous ces ſacrifices de votre amour propre qui vous paroiſſent ſi difficiles ne vous couteront plus rien. On vous en a parlé cent fois ; mais ç'a été inutilement & ſans fruit, ſi l'on n'a pas été juſques à la ſource. On vous a apporté des raiſons convaincantes & ſans replique, pour vous obliger à quitter ce luxe prophane ; mais en vain, parce que l'eſprit corrompu du monde, par d'autres raiſons apparentes, vous obſtinoit à le défendre. On n'a pas beaucoup gagné, quand on a ôté à une ame mondaine, ou pour mieux dire, quand on lui a arraché certains dehors de vanité, à quoi elle étoit attachée. Car ſi ce ſacrifice n'eſt animé par le principe de l'amour de Dieu, elle reprendra bientôt tous ces dehors de la vanité humaine, & retombera dans ſon premier dégoût de la piété. Mais allumez, diſoit ſaint Philippe de Neri, allumez dans le cœur d'une pécheresſe ce feu divin que Jeſus-Chriſt eſt venu répandre ſur la terre ; & ce feu, ou même une

étincelle de ce feu, aura dans peu tout consumé. Toute pécheresse qu'est cette mondaine, faites-lui bien connoître Dieu, donnez-lui du zéle pour Dieu, apprenez-lui à aimer Dieu, & elle ne tiendra plus à rien: bien loin de refuser tout ce que vous exigerez d'elle pour une parfaite conversion, elle s'y portera d'elle-même, elle vous préviendra, elle en fera plus que vous ne voudrez, elle ira au delà des bornes, & souvent il faudra de la prudence pour la modérer. Agissant par ce grand motif de l'amour de Dieu, elle ne comptera pas même pour quelque chose tout ce que son cœur lui inspirera; elle ne s'en applaudira point comme d'un triomphe; & pour quelques pas qu'elle aura faits dans les voies de la perfection chrétienne, elle ne se croira pas déja parfaite. Au contraire, elle se reprochera sans cesse de donner si peu à Dieu, elle se confondra d'avoir eu tant de peine à s'y résoudre, elle s'étonnera qu'il veuille bien s'en contenter. Ainsi par son amour elle expiera comme Magdelaine son péché, elle purifiera la source de son péché, elle consacrera la matiere de son péché, enfin elle réparera le scandale de son péché.

Le scandale du péché, ce sont les pernicieux exemples que donne le pécheur, & c'est ce que Magdelaine eut à réparer. C'étoit une pécheresse connue dans toute la ville par sa

vie mondaine & déréglée : mais elle aima, *Dilexit* ; & désormais, autant qu'elle s'étoit déclarée pour le monde, autant voulut-elle se déclarer pour Jesus-Christ. Elle ne chercha point à lui parler en secret ; elle voulut que ce fût au milieu d'une nombreuse assemblée. Elle ne craignit point ce qu'on en diroit ; au contraire, elle voulut que le bruit s'en répandît de toutes parts. Elle prévit tous les raisonnemens qu'on feroit, toutes les railleries qu'elle s'attireroit, & c'est justement ce qui l'engagea à rendre son changement public : pourquoi ? afin de glorifier Dieu par sa pénitence, autant qu'elle l'avoit deshonoré par son désordre ; afin de gagner à Dieu autant d'ames par sa conversion, qu'elle en avoit perdu par son libertinage ; afin de se mieux confondre & de se mieux punir elle-même par cette confusion, de tous les faux éloges & de tous les hommages qu'elle avoit reçûs & goûtés avec tant de complaisance. C'est pour cela qu'elle entre dans la maison de Simon le Pharisien remplie d'une sainte audace. Elle n'avoit rougi de rien lorsqu'il s'agissoit de satisfaire sa passion ; & maintenant elle ne rougit de rien lorsqu'il s'agit de faire au Dieu qu'elle aime une solemnelle réparation. On l'avoit vûe dominer dans les compagnies, & maintenant elle veut qu'on la voye prosternée en posture de suppliante.

On avoit été témoin du soin qui l'avoit si long-tems occupée, de se parer & de s'ajuster, de se conformer aux modes & d'en imaginer de nouvelles; & maintenant elle veut qu'on soit témoin du mépris qu'elle en fait. Elle le veut; & ne le vouloir pas comme elle, c'est n'être pas pénitent comme elle; & ne l'être pas comme elle, c'est ne le point être du tout. Car je ne me persuaderai jamais qu'une ame vraiement pénitente, c'est-à-dire, une ame vraiement touchée d'avoir quitté Dieu, ait honte du service de Dieu, & qu'elle ne cherche pas au contraire à lui rendre dans son retour toute la gloire qu'elle lui a fait perdre dans son égarement. Je ne me persuaderai jamais qu'une ame vraiement pénitente, c'est-à-dire, vraiement sensible à la ruine spirituelle de tant de pécheurs qu'elle a précipités dans le crime, manque de zéle pour les en retirer, après qu'elle n'a pas manqué d'adresse pour les y engager: qu'elle ne tâche pas à les ramener dans les voies du salut, après qu'elle les a conduits dans les voies de l'iniquité. *Docebo iniquos vias tuas*: Ah Seigneur, s'écrioit David, j'ai scandalisé votre peuple; mais ma consolation est que ce scandale n'est pas sans remède: mon exemple le détruira; & en reprenant vos voies, je les enseignerai à ceux que j'en ai éloignés: ma pénitence sera une leçon pour eux, & *Psal.* 50.

quand ils me verront retourner à vous, ils apprendront eux-mêmes à y revenir : *Docebo iniquos vias tuas, & impii ad te convertentur.* Enfin, je ne me perſuaderai jamais qu'une ame vraiement pénitente, c'eſt-à-dire, une ame bien détrompée des bagatelles du monde, craigne encore les diſcours du monde, & qu'elle ne ſe faſſe pas plutôt un devoir de venger Dieu de la vaine eſtime qu'elle a tant recherchée dans le monde, par les reproches qu'elle peut avoir à ſoutenir de la part du monde même. Non pas que j'ignore qu'il faut de la fermeté pour s'élever de la ſorte au-deſſus du monde, & pour s'expoſer à toute la malignité de ſes jugemens : mais voilà le mérite d'une parfaite pénitence, & c'eſt en quoi je l'ai fait conſiſter. Ainſi beaucoup de péchés furent remis à Magdelaine, parce qu'elle aima beaucoup d'un amour pénitent ; & elle aima beaucoup d'un amour reconnoiſſant, parce que beaucoup de péchés lui avoient été remis : c'eſt la ſeconde partie.

II. PARTIE. DE tous les ſentimens dont le cœur de l'homme eſt capable, il n'y a ſelon l'ingénieuſe & ſolide réflexion de S. Bernard, que l'amour de Dieu, par où l'homme puiſſe rendre en quelque maniere, ſi l'on oſe ainſi parler, la pareille à Dieu ; & c'eſt le ſeul acte de Religion en vertu duquel, tout foibles que nous

ſommes, nous puiſſions ſans préſomption prétendre quelque ſorte d'égalité dans le commerce que nous entretenons avec Dieu. En tout autre ſujet, ce réciproque de la créature à l'égard de ſon créateur ne nous peut convenir. Par exemple, quand Dieu me juge, je ne puis pas entreprendre pour cela de le juger ; quand il me commande, je n'ai pas droit de lui commander ; mais quand il m'aime, non ſeulement je puis, mais je dois l'aimer. A tous les autres attributs qui ſont en Dieu & qui ont du rapport à moi, je réponds par quelque choſe de différent, ou pour mieux dire, par quelque choſe d'oppoſé à ſes attributs mêmes. Car j'honore la ſouveraineté de Dieu par ma dépendance, ſa grandeur par l'aveu de mon néant, ſa puiſſance par le ſentiment de ma foibleſſe, ſa juſtice par ma crainte & par mon reſpect ; & ſi là-deſſus j'avois la moindre penſée de m'égaler à lui, ce ſeroit l'outrager & me rendre digne de ſes plus rigoureuſes vengeances. Mais quand j'aime Dieu parce qu'il m'aime, & que je veux lui rendre amour pour amour, bien loin qu'il s'en offenſe, il s'en fait honneur, & il trouve bon que je m'en faſſe un mérite. Je puis donc en cela ſeul ſans témérité me meſurer, pour ainſi dire avec Dieu ; & quelque diſproportion qu'il y ait entre Dieu & moi, j'ai par cet amour, non pas de quoi ne devoir rien à Dieu, mais

de quoi lui payer exactement ce que je lui dois. Car je ne puis rien lui devoir au-delà de cet amour ; & en lui payant ce tribut, j'accomplis envers lui toute justice : c'est-à dire, que comme tout Dieu qu'il est, il ne peut rien faire de plus avantageux pour moi, que de m'aimer, aussi de ma part ne peut-il rien exiger de plus parfait, ni de plus digne de lui, que mon amour.

Ainsi raisonnoit saint Bernard ; & voilà, Chrétiens, par où Magdelaine trouva le secret de témoigner à Jesus-Christ sa reconnoissance après en avoir obtenu la rémission de tous ses crimes. Elle aima, & elle aima beaucoup, *Dilexit multùm.* Dans les ames lâches, remarquez ceci, s'il vous plaît ; c'est une vérité qui ne vous est peut-être que trop connue par la malheureuse expérience que vous en avez faite & que vous en faites tous les jours : dans les ames lâches cette vûe des péchés remis ne produit, ou qu'une fausse sécurité, ou qu'une oisive tranquillité. Je m'explique. On s'applaudit intérieurement, & Dieu veuille qu'on ne s'y trompe pas, on se félicite d'être déchargé par le Sacrement de pénitence, d'un fardeau dont la conscience sentoit tout le poids, & sous lequel elle gémissoit. Parce qu'on a entendu de la bouche du Ministre ces paroles consolantes, *Remittuntur tibi peccata*, vos péchés vous sont

pardonnés, on s'en croit absolument quitte. Au lieu de suivre la régle du Saint-Esprit, & de craindre pour les péchés même pardonnés, parce qu'en effet dans cette vie on ne peut jamais s'assurer qu'ils le soient, on est en paix sur celui qui peut-être ne l'est pas : & supposé qu'il le fût, au lieu de faire les derniers efforts, pour reconnoître la grace inestimable de ce pardon ; au lieu de dire comme David, *Quid retribuam Domino*, que rendrai-je au Seigneur : au lieu d'imiter ce Roi pénitent, & de chercher comme lui avec un saint empressement & un saint zéle à s'acquitter auprès de Dieu d'une obligation aussi essentielle que celle là, on vit dans un repos souvent beaucoup plus dangereux que tous les troubles dont peut être suivie la pénitence d'une ame scrupuleuse & timorée. Il semble que cette grace de l'absolution dont on se flatte, n'ait point d'autre effet que de mettre le pécheur en état de vivre avec plus de liberté ; & par une ingratitude qui n'a point d'exemple, parce qu'on ose compter sur la miséricorde de Dieu, & qu'on pense l'avoir éprouvée, on se croit en droit d'être moins occupé du soin de lui plaire, & du regret de lui avoir déplû. Ainsi l'on regarde la rémission de ses péchés comme un soulagement, & non comme un engagement. On la considére par rapport à soi, & non par rapport à Dieu. On

Ps. 115.

veut jouir des fruits qu'elle produit, sans accomplir les devoirs qu'elle impose ; & en goûter la douceur intérieure, sans se mettre en peine des œuvres de pénitence qui en sont les charges. Consultez-vous vous-mêmes, & vous conviendrez que c'est peut-être l'abus le plus commun, & un des relâchemens les plus ordinaires qui se glissent dans la pénitence.

Mais apprenez aujourd'hui, Chrétiens, à vous détromper de ces erreurs. Apprenez ce que doit à Dieu un pécheur converti, & ce que Dieu en attend. Magdelaine vous l'enseignera ; & par les progrès qu'elle fit dans l'amour de son Dieu, elle sera pour vous le plus parfait modéle, non plus d'un amour pénitent, mais d'un amour reconnoissant : *Dilexit multùm.* Il est vrai, Chrétiens, le Sauveur du monde, dans la maison du Pharisien, avoit dit à Magdelaine : Votre foi vous a sauvée, vos péchés vous sont remis, allez en paix. Mais c'est pour cela même que son amour pour Jesus-Christ n'eut plus de paix, & qu'il lui causa ces ardens & saints transports de reconnoissance, dont elle fut si souvent & si vivement agitée. Parce que ses péchés lui avoient été pardonnés, elle se dévoua par un attachement inviolable à cet homme Dieu, pendant qu'il vêcut sur la terre. Parce que ses péchés lui avoient été par-

donnés, elle lui marqua une fidélité héroïque dans le tems de sa passion & de sa mort. Parce que ses péchés lui avoient été pardonnés, elle demeura avec une invincible persévérance auprès de son tombeau. Parce que ses péchés lui avoient été pardonnés, elle le chercha avec toute la ferveur d'une épouse & d'une épouse saintement passionnée quand elle le crut ressuscité. Quatre effets merveilleux de la reconnoissance de Magdelaine; mais auxquels je ne m'arrête, qu'autant qu'ils peuvent se rapporter à votre instruction, & qu'ils doivent vous servir d'exemple. Ecoutez-moi, pécheurs réconciliés & sanctifiés par la grace de votre Dieu. Ecoutez-moi, pécheresses converties & revenues de vos égaremens: vous allez connoître en quoi consiste la perfection de votre état.

Magdelaine convertie n'eut plus désormais d'attachement que pour Jesus-Christ. Vous le sçavez: tant que cet homme-Dieu demeura sur la terre, elle lui parut tellement dévouée, qu'elle sembla ne plus vivre que pour lui. Quelle fut son occupation? elle le suivoit, dit saint Luc, dans la Judée & dans la Galilée, compagne inséparable de ses voyages, lorsqu'il parcouroit les bourgades prêchant le Royaume de Dieu. Que fit-elle de ses biens? elle les employoit pour ce Dieu Sauveur, *Et ministrabat ei de facultatibus* Luc. 8.

fuis : trop heureuſe, dit ſaint Chryſoſtome, de contribuer à l'entretien d'une vie ſi importante & ſi néceſſaire ; trop heureuſe de nourrir celui même à qui elle étoit redevable de ſon ſalut ; trop heureuſe de le recevoir dans ſa maiſon, & de lui rendre tous les offices de la plus libérale & de la plus affectueuſe hoſpitalité. Où la trouve-t-on plus ordinairement ? aux piés de cet adorable Maître, écoutant ſa parole, la méditant, la goûtant : *Luc. 7.* *Sedens ſecùs pedes Domini, audiebat verbum illius.* En vain lui en fait-on des reproches : elle s'en feroit elle-même de bien plus forts, ſi jamais elle penſoit à rien autre choſe qu'à renouveller ſans ceſſe ſon amour pour ce Dieu de patience & de miſericorde. En vain Marthe ſe plaint qu'elle la laiſſe chargée de tous les ſoins domeſtiques, pour vacquer uniquement à lui ; tout le reſte hors de lui n'eſt plus rien pour elle, & tout le reſte ne lui paroît grand, qu'autant qu'elle peut l'abandonner pour lui. En vain Marthe l'accuſe de négliger le ſervice de Jeſus-Chriſt, ſous prétexte de s'appliquer à Jeſus-Chriſt même : elle ſçait de quelle maniere Jeſus-Chriſt veut être ſervi ; & mieux inſtruite que perſonne de ſes inclinations, au lieu de s'empreſſer comme Marthe à lui préparer des viandes matérielles, elle lui en préſente une autre mille fois plus délicieuſe, mais que Marthe

ne connoît pas, je veux dire, une protestation toujours nouvelle de sa reconnoissance & de son amour. Or c'est ainsi, comme nous l'apprend saint Chrysostome, qu'en use une ame chrétienne, que Dieu a tirée de l'abime du péché, quand elle est fidéle à la grace de sa conversion. Son premier soin est de se défaire de mille autres soins superflus, dont le monde l'embarrasse, & qui seroient autant d'obstacles à cette sainte liberté où elle doit être, pour pouvoir dire à Dieu : *Dirupisti vincula mea ; tibi sacrificabo hostiam laudis.* Ps. 115. Vous avez rompu mes liens, Seigneur ; je ne penserai plus qu'à vous offrir tous les jours de ma vie un sacrifice de louanges. Car si j'entreprenois encore de satisfaire à toutes les vaines & prétendues bienséances du monde ; si je m'engageois à remplir cent devoirs imaginaires, qui passent pour devoirs dans le monde, mais dont le monde même est le premier à déplorer & à condamner l'excès ; si je voulois me livrer à tant de distractions qu'attire le commerce du monde, que me resteroit-il pour mon devoir essentiel & capital, qui est de régler ma vie, ensorte que toute ma vie soit un témoignage perpétuel du souvenir que je conserve des miséricordes infinies de mon Dieu & des péchés sans nombre qu'il m'a pardonnés ? Si les conversations, si les visites, si les plaisirs même honnêtes, si

le jeu, ſi les promenades partageoient encore mon tems, & que par complaiſance, par foibleſſe, peut-être par une oiſiveté habituelle, je vouluſſe remplir mes jours de ces amuſemens mondains ſans en rien retrancher, comment ma vie ſeroit-elle un ſacrifice de louanges & d'action de graces, tel que Dieu l'attend de moi, & tel que je le lui promis ſi ſolemnellement en me convertiſſant à lui ? Non, non, conclut cette ame dans le ſentiment d'une vive reconnoiſſance, ce n'eſt plus là ce qui me convient: mais me tenir en la préſence de Jeſus-Chriſt comme Magdelaine; mais écouter comme elle la parole de Jeſus-Chriſt qui m'eſt annoncée; mais nourrir comme elle Jeſus-Chriſt & le ſoulager dans la perſonne de ſes pauvres; mais travailler comme elle à lui préparer une demeure dans mon cœur, & le recevoir ſouvent chez moi & dans moi, voilà à quoi je dois me borner. Et pourquoi ce Dieu de bonté, malgré tant de maux que j'ai commis m'a-t-il encore laiſſé des biens, ſi ce n'eſt afin que j'aye en main dequoi racheter mes péchés, & que je contribue par mes aumônes à le faire ſubſiſter lui-même dans ſes membres vivans ? Pourquoi ce Dieu-homme réſide-t-il perſonnellement dans nos temples & ſur nos Autels, ſi ce n'eſt afin que chaque jour, dégagée des penſées du ſiécle, je me faſſe auſſi bien

que Magdelaine un exercice de me tenir à ſes piés, de converſer avec lui, de lui ouvrir mon cœur, & de lui dire ſans ceſſe comme le Prophéte : *Oblivioni detur dextera mea : adhæreat lingua mea faucibus meis, ſi non meminero tui.* Que ma main droite, Seigneur, s'oublie elle-même, & que ma langue demeure attachée à mon palais, ſi j'oublie jamais les graces dont vous m'avez comblée, & les bénédictions de douceur dont vous m'avez prévenue. Pſ. 136.

Magdelaine convertie fit plus encore : elle marqua au Sauveur du monde une fidélité héroïque dans le tems même de ſa Paſſion & de ſa mort. Ah ! mes Freres, s'écrie ſaint Chryſoſtome, le grand exemple, ſi nous en ſçavons profiter, & ſi nous y faiſons toute l'attention qu'il mérite ! Le troupeau de Jeſus-Chriſt s'étoit diſperſé, les Apôtres avoient pris la fuite, ſaint Pierre après ſa chûte n'oſoit plus paroître, les colonnes de l'Egliſe étoient ébranlées, & Magdelaine avec la Mere de Jeſus demeuroit ferme & intrépide auprès de la croix. *Stabant autem juxta crucem Jeſu mater ejus & Maria Magdalene.* Joan. 19. Magdelaine avec la Mere de Jeſus ! Magdelaine auparavant péchereſſe, avec Marie Mere de Jeſus toujours ſainte ! comme ſi la pénitence avoit alors en quelque ſorte égalé l'innocence & participé à ſes droits ; comme

s'il y avoit eu entre la pénitence & l'innocence une espéce d'émulation ; comme si le Fils de Dieu, après Marie pure & exempte de tout péché, n'avoit point trouvé d'ame plus inébranlable, ni plus constante dans ses intérêts que Marie délivrée de la corruption & de la servitude du péché. Mais ne vous étonnez pas, poursuit saint Chrysostome, d'une telle constance. Magdelaine sçavoit trop ce qu'elle devoit à ce Dieu crucifié, pour s'éloigner de lui, lorsqu'il accomplissoit sur la croix l'ouvrage de son salut. Elle sçavoit trop ce qu'elle devoit à la croix de ce Dieu mourant ; que cette croix avoit été par avance la source de son bonheur ; qu'en vertu des mérites anticipés de cette croix, Jesus-Christ lui avoit dit, Femme, vos péchés vous sont remis ; & que c'étoit enfin sur cette croix que cette parole si salutaire alloit être authentiquement confirmée. Delà, bien loin de se scandaliser comme les disciples, ni d'avoir comme eux horreur de la croix, elle la révére, elle l'adore, elle s'en approche, elle l'embrasse, elle la serre étroitement. On diroit qu'elle y est attachée par les liens invisibles de son amour, & qu'elle ait droit de dire aussi-bien que saint Paul, *Christo confixa sum cruci* ; Mon partage & ma gloire est d'être crucifiée avec Jesus-Christ. Ainsi ce fut sur la croix que Magdelaine reconnut plus que

jamais Jesus-Christ pour son Sauveur ; & ce fut pareillement sur la croix que Jesus-Christ reconnut Magdelaine, si j'ose user de ce terme, pour son amante la plus zélée & la plus fidéle.

En effet, Chrétiens, être fidéle à Dieu dans l'affliction & dans la souffrance ; être constant dans son amour, tandis qu'il nous éprouve par la croix ; lui demeurer toujours uni, lorsqu'il semble nous délaisser ; persévérer dans ses voies, lorsque nous n'y trouvons que des épines & des difficultés, c'est à quoi nous oblige le souvenir d'une grace aussi précieuse que celle de notre conversion. Mais n'avoir pour Dieu de constance & de fidélité, qu'autant qu'il nous fait trouver de goût dans son service ; n'être à Jesus-Christ & ne se déclarer pour lui, que lorsqu'il n'en coûte rien ; ne le suivre, comme dit saint Chrysostome, que jusqu'à la Céne, & l'abandonner lâchement au Calvaire, c'est oublier qu'on a été pécheur, c'est démentir les engagemens où l'on est entré par la pénitence, c'est ne payer le plus grand de tous les bienfaits que d'une reconnoissance apparente & superficielle. Ah ! Seigneur, votre croix, voilà mon héritage, depuis que vous m'avez appellé à vous & réconcilié avec vous ; *Christo confixus sum cruci :* non pas cette croix extérieure sur laquelle vous expirâtes, & dont Galat. 2.

j'honore l'image ſur vos autels ; mais la croix intérieure & perſonnelle que j'ai à porter, cette humiliation que vous m'envoyez, cette diſgrace que je n'attendois pas, cette perte de biens qui me déſole, cette maladie qui m'afflige, cette perſécution que l'on me ſuſcite. C'eſt en acceptant tout cela de votre main, que je dois vous répondre de moi-même, & vous montrer que je ſuis fidéle. Toutes les autres preuves de ma fidélité ſont équivoques, ſuſpectes, douteuſes; il n'y a que la croix qui vous aſſure de moi, & que le bon uſage de la croix qui puiſſe vous faire connoître que mon péché m'eſt toujours préſent ; *Et peccatum meum contra me eſt ſemper.* Oui, il *Pſal. 50.* m'eſt toujours préſent pour me retracer toujours, & mon indignité, & votre bonté : mon indignité après l'avoir commis, & votre bonté qui me l'a remis ; *Et peccatum meum contra me eſt ſemper.* Il m'eſt toujours préſent, pour m'inſpirer toujours un zéle & un courage nouveau, ſoit dans les adverſités de la vie, ſoit dans les pratiques de la pénitence. Quoi qu'il m'arrive par votre ordre, ou quoi que je m'impoſe à moi-même, mon péché ou le pardon de mon péché ſera toujours un motif preſſant qui me réveillera, qui m'excitera, qui m'encouragera à tout entreprendre pour vous, à tout endurer pour vous, à me ſacrifier, s'il le faut, & à m'immoler pour

vous : *Et peccatum meum contra me est semper.*

Cependant Jesus-Christ mort sur la croix, où se retira Magdelaine ? autre effet de sa reconnoissance & de son amour. Elle demeura avec une invincible persévérance auprès du tombeau de son aimable maître. Là, quelles pensées l'occuperent ? Quels sentimens toucherent son cœur ? Quelles résolutions forma-t-elle de mourir en esprit, comme il étoit mort en effet ; de s'ensevelir elle-même dans une vie pénitente & obscure, comme il étoit enseveli dans les ténébres & l'obscurité du sépulchre ? Combien de fois se fit-elle pour sa propre instruction, ces divines leçons que l'Apôtre dans la suite devoit faire aux premiers fidéles pour la sanctification de toute l'Eglise : *Mortui estis, & vita vestra abscondita est cum Christo in Deo* ; vous êtes morts, & votre vie est cachée avec Jesus-Christ en Dieu : *Consepulti estis cum Christo* ; Vous êtes ensevelis avec Jesus-Christ & en Jesus-Christ. Contente de passer ses jours auprès de cet adorable Sauveur, elle y fût restée des siécles entiers sans ennui ; ou si quelquefois elle eût malgré elle ressenti les atteintes d'un ennui secret, elle eût bien sçû le soutenir & le surmonter. Car elle n'ignoroit pas combien de tems le Fils de Dieu l'avoit attendue elle-même ; combien d'années elle l'avoit laissé appeller sans lui répondre, & Coloss. 3. Rom. 6.

frapper à la porte de son cœur sans lui ouvrir ; combien de rebuts elle lui avoit fait essuyer par de longues & de continuelles résistances. Elle ne l'ignoroit pas ; & c'étoit assez pour la fortifier contre tous les dégoûts & toutes les horreurs que peut causer la vûe d'un tombeau & l'idée d'un mort qui y vient d'être inhumé : ou plutôt c'étoit assez pour la fortifier contre tous les dégoûts & toutes les horreurs de cette mort spirituelle à quoi elle s'étoit condamnée, & dont elle avoit un modéle sensible dans le tombeau & dans ce corps sans sentiment & sans action qui y étoit enfermé. Affreuse mort pour tant de femmes mondaines, qui voudroient vivre à Dieu, mais sans mourir au monde & à elles-mêmes ! Avoir un cœur, mais pour le tenir dans un dégagement parfait du monde ; avoir des yeux, mais pour les fermer à toutes les pompes du monde ; avoir des sens, mais pour se rendre insensible à tout ce que le monde a de plus flateur & de plus doux ; être dans le monde & au milieu du monde, mais pour n'avoir plus de part à ses assemblées, à ses entretiens, à ses divertissemens ; mais pour y mener une vie retirée ; une vie austére & mortifiée, voilà ce qui arrête tant de conversions ; ou après de prétendues conversions, voilà ce qui fait reculer tant de faux pénitens, & ce qui les replonge dans leurs premieres habitudes

des, malgré les plus belles espérances qu'ils avoient données & qu'on en avoit conçues. Il n'appartient qu'à l'amour de Dieu, à un amour reconnoissant, d'affermir une ame contre ces retours si ordinaires & si funestes. Mille réflexions la soutiennent, & lui font prendre le sentiment de l'Apôtre : *Mihi vivere Christus est, & mori lucrum.* Il est vrai, je ferai dans le monde comme n'y étant plus, j'y vivrai comme n'y vivant plus; mais pour qui dois-je vivre que pour Jesus-Christ mon Sauveur ? N'est-ce pas un gain pour moi, que de mourir à tout pour lui; & en me rendant la vie de la grace, n'a-t il pas bien mérité que je lui fisse un sacrifice des vaines douceurs de la vie du monde ? *Mihi vivere Christus est, & mori lucrum.* Il est vrai, je ne serai plus comptée pour rien dans le monde, parce que je ne serai plus de ses sociétés, de ses conversations, de ses jeux; mais ce que je dois compter par-dessus tout, & qui me doit tenir lieu de tout, c'est que dégagée des liens du monde, j'en serai plus étroitement unie à mon Dieu, à ce Dieu qui m'a aimée lors même que j'étois son ennemie; à ce Dieu qui m'a recherchée, lors même que je le fuyois; à ce Dieu qui par choix & par préférence m'a tirée de cette voie de perdition, où le torrent du monde m'entraînoit. Si je l'aime ce Dieu de paix, il me suffira; & non seulement il me Philip. 1.

ſuffira, mais tout, hors de lui, me deviendra inſipide, & mon plus grand plaiſir ſera de me priver pour lui de tous les plaiſirs. Or après l'inſigne faveur dont je lui ſuis redevable, après qu'il a bien voulu ſe convertir à moi pour me convertir à lui; après qu'il m'a reçûe entre ſes bras, & recueillie dans ſon ſein, pourrai-je lui refuſer mon cœur & ne lui pas rendre amour pour amour? *Mihi vivere Chriſtus eſt, & mori lucrum.*

Enfin, Magdelaine chercha Jeſus-Chriſt reſſuſcité avec toute la ferveur de l'amour le plus généreux & le plus ardent. Si pour quelques heures elle avoit quitté le tombeau, c'étoit pour préparer des parfums, & pour venir bientôt enſuite embaumer le corps de ſon maître. Mais quelle ſurpriſe, lorſqu'elle ne le trouva plus! quels torrens de larmes coulérent de ſes yeux! avec quel ſoin, quel empreſſement, quelle inquiétude, elle viſita de toutes parts pour découvrir le lieu où il pou-
Joan. 20. voit être! *Tulerunt Dominum meum, & neſcio ubi poſuerunt eum*: Ah! s'écria-t elle, on m'a enlevé mon Seigneur & mon Dieu, & je ne ſçais où on l'a mis. Avec quelle généroſité elle s'ofrit à l'enlever elle-même, ſi elle étoit aſſez heureuſe pour le trouver!
Ibidem. *Et ego eum tollam.* Mais y penſoit-elle? & comment eût-elle ſeule enlevé un corps qu'à peine pluſieurs hommes enſemble auroient

pû porter ? Comment ? Je n'en ſçais rien, & peut-être n'en ſçavoit-elle rien elle-même : mais elle ne conſulta point ſes forces ; elle n'écouta que ſon amour, & l'amour ſe croit tout poſſible. Cependant dès que Jeſus-Chriſt qui lui parloit, ſe fit connoître à elle, quel fut le raviſſement de ſon ame ? avec quelle ardeur courut-elle à lui, & ſe jetta-t-elle à ſes piés pour les embraſſer ? avec quelle promptitude alla-t-elle annoncer aux Apôtres ſa réſurrection, devenue elle-même l'Apôtre des Apôtres, & ayant mérité par ſa ferveur de voir avant eux le Fils de Dieu dans l'état de ſa gloire ? Sainte ferveur que nous voyons encore dans les plus grand pécheurs, lorſque de bonne foi revenus à Dieu ils conſidérent dans quel abîme ils s'étoient plongés, & par quelle miſéricorde la grace les a ſauvés. Grace dont ils étoient indignes en la recevant, mais grace qu'ils voudroient payer par mille vies après l'avoir reçûe : pourquoi ? parce qu'ils en comprennent beaucoup mieux l'excellence & le prix. Jamais ſaint Pierre aima-t-il plus tendrement Jeſus-Chriſt, qu'après qu'il eut été converti par ce regard favorable du Sauveur du monde, qui le toucha & qui lui fit pleurer ſi amérement ſon péché ? Jamais ſaint Auguſtin fut-il tranſporté d'un amour de Dieu plus vif & plus agiſſant, qu'après qu'il eut entendu cette voix qui

pénétra jusqu'à son cœur, & qui le dégagea de ses habitudes criminelles? Non contens des pratiques ordinaires & des œuvres indispensables de la pénitence chrétienne, ils y ajoûtent tout ce que la reconnoissance peut inspirer; & que ne peut point inspirer un amour reconnoissant? Le tems ne me permet pas de vous l'expliquer; car il faut finir: & d'ailleurs de ceux qui m'écoutent, les uns l'ont éprouvé, & ils le sçavent assez; les autres n'en ont jamais fait l'épreuve, & peut-être ne m'entendroient-ils pas.

Quoi qu'il en soit, voilà, pécheurs, l'avantage que vous pouvez tirer de vos péchés mêmes. Ils vous ont séparés de Dieu; mais du moment qu'ils vous sont pardonnés, ils peuvent servir à vous attacher à Dieu par un amour plus ardent, par une fidélité plus héroïque, par une piété plus fervente: *Vides hanc mulierem*? Voyez-vous cette femme? dit le Sauveur au Pharisien. Quoique pécheresse publique, elle a fait pour moi beaucoup plus que vous. Elle a répandu sur mes piés les parfums les plus exquis, elle les a arrosés de ses larmes, elle les a essuyés de ses cheveux. Tout juste & tout irrépréhensible que vous êtes, ou que vous vous flattez d'être, vous n'avez rien fait de semblable. A voir le zéle de certains pécheurs convertis, les progrès qu'il font auprès de Dieu, les commu-

Luc. 7.

nications qu'ils ont avec Dieu, il y auroit, ce semble, dit saint Augustin, de quoi piquer de jalousie les plus justes; & sans l'intérêt de Dieu qui leur est plus cher que leur propre intérêt, ils se plaindroient presque à Dieu même, comme le frere aîné de l'enfant prodigue se plaignit à son pere. Admirable effet de la pénitence, qui peut en quelque sorte, non plus seulement l'égaler à l'innocence, mais l'élever encore au-dessus de l'innocence. C'est en ce sens & à la lettre que souvent les Anges, selon l'expression de l'Evangile, se réjouissent plus de la conversion d'un pécheur, que de la persévérance de quatre-vingt-dix-neufs justes. C'est ainsi que des femmes perdues, suivant la parole de Jesus-Christ, mais par un retour parfait heureusement rentrées dans la voie du salut, en précéderont, au Royaume des cieux, bien d'autres dont la vie d'abord plus innocente aura été dans la suite beaucoup moins sainte. Comprenons cette vérité, mes chers Auditeurs. Justes, comprenez la pour vous humilier : mais au même tems pour vous animer. Pécheurs, comprenez-la pour vous consoler & pour vous encourager. Travaillons tous de concert, ou plutôt, travaillons tous à l'envi; ce ne sera pas en vain, puisque nous pouvons tous emporter la couronne de la gloire que je vous souhaite, &c.

SERMON

POUR LE VENDREDI

de la cinquiéme Semaine.

Sur le Jugement téméraire.

Collegerunt Pontifices & Phariſæi concilium adverſùs Jeſum.

Les Princes des Prêtres & les Phariſiens tinrent un conſeil contre Jeſus. En ſaint Jean, chap. 11.

SIRE,

CE ſont les Princes des Prêtres & les Phariſiens qui s'aſſemblent, c'eſt-à-dire, les ſages du Judaïſme & les dévots de la ſynagogue. Ce n'eſt point pour délibérer ſur une affaire d'une légére conſéquence, puiſqu'il ne s'agit pas moins que de porter un arrêt de mort contre un homme accrédité parmi le peuple & connu dans toute la Judée par ſes miracles. Ce n'eſt point en particulier ni chacun ſelon ſes vûes, qu'ils ont à juger, mais dans un

conseil & en se communiquant leurs lumiéres les uns aux autres. Qui ne croiroit donc qu'ils vont former un jugement équitable & conforme aux loix les plus exactes de la justice & de la raison? Cependant ces sages, tout sages qu'ils sont, se laissent aveugler; ces dévots se laissent prévenir, & ce conseil assemblé prononce enfin la sentence la plus injuste, & trahit la cause de l'innocent. Voilà, mes chers Auditeurs, où nous conduit la foiblesse humaine, & ce qui doit servir à notre instruction. Nous avons dans nous-mêmes un tribunal secret, & c'est à ce tribunal que nous appellons comme d'un plein droit le prochain pour le juger & le condamner. Jugemens aussi faux que celui des Pontifes & des Pharisiens de notre Evangile. Jugemens téméraires dont on se fait si peu de scrupule dans le monde, & dont je veux aujourd'hui vous représenter le crime & vous faire craindre les suites funestes, après que nous aurons salué Marie en lui disant, *Ave, Maria.*

TRois choses, dit saint Thomas, sont absolument nécessaires pour former un jugement équitable; l'autorité la connoissance, & l'intégrité: l'autorité, dans la personne du juge; la connoissance, dans son esprit; & l'intégrité, dans son cœur: l'autorité pour pouvoir juger; la connoissance, pour sça-

voir juger; & l'intégrité, pour vouloir bien juger. Si celui qui juge n'a pas un pouvoir & une autorité légitime, ſon jugement eſt chimérique & nul: s'il n'a pas une juſte connoiſſance de la cauſe, ſon jugement eſt faux & aveugle; & s'il manque d'intégrité, ſon jugement eſt vicieux & corrompu. De-là concluons d'abord que les Prêtres & les Phariſiens, en voulant juger Jeſus-Chriſt, péchoient contre toutes les régles & toutes les formes qui doivent être obſervées dans un jugement. Car ils jugeoient ſans autorité, puiſque ce Fils du Dieu vivant ne dépendoit point d'eux: ils jugeoient ſans connoiſſance, puiſqu'ils ne ſçavoient pas qu'il étoit Fils de Dieu; & ils jugeoient ſans intégrité, puiſque la paſſion les animoit contre lui & qu'ils agiſſoient par intérêt. Trois défauts qui ſe rencontrent dans les jugemens déſavantageux que nous faiſons du prochain; & d'où il s'enſuit que ce ſont des jugemens injuſtes & téméraires: défaut d'autorité, défaut de connoiſſance, défaut d'intégrité. Appliquez-vous: voici le partage de ce diſcours. Nous jugeons le prochain, mais nous le jugeons témérairement. Pourquoi? parce que Dieu ne nous a donné ſur lui nulle juriſdiction; ce ſera la premiere partie: parce que nous ne pouvons pénétrer ſon cœur, ni le bien connoître: ce ſera la ſeconde; enfin, parce que

ce ſont nos paſſions qui nous préoccupent, & que notre intérêt propre eſt le plus ordinaire motif de nos jugemens; ce ſera la troiſième. Ne jugeons donc point : *Nolite judicare* : c'eſt la conſéquence que nous tirerons après Jeſus-Chriſt. *Luc. 6.*

I. PARTIE.

IL n'y a que Dieu qui eſſentiellement & par lui-même, ait une légitime autorité, pour juger les hommes, parce qu'il n'y a que Dieu qui ſoit le créateur & par conſéquent le ſouverain & le maître des hommes. Vérité inconteſtable & ſi univerſelle, que Jeſus-Chriſt même en qualité d'homme n'auroit pas le pouvoir de juger le monde, comme nous apprenons de l'Evangile qu'il le doit juger, ſi ce pouvoir ne lui avoit été donné de ſon Pere. Seigneur, diſoit David, par un eſprit de prophétie, donnez au Roi votre jugement : le texte Hébraïque porte, donnez au Roi votre puiſſance pour juger le peuple que vous lui avez confié : *Deus, judicium tuum Regi da.* Comme s'il eût dit : ce jugement, mon Dieu, n'appartient qu'à vous ; mais faites-en part à celui que vous avez choiſi : & puiſque vous l'avez établi Roi, commettez-lui votre juſtice, afin qu'il l'exerce en votre nom : *Et juſtitiam tuam filio Regis.* Je ſçais, Chrétiens, que ces paroles du Pſeaume peuvent être entendues de Salomon, en faveur du- *Pſal. 71.*

quel David faiſoit à Dieu cette priere : mais je ſçais auſſi que tous les Peres de l'Egliſe les ont expliquées de Jeſus-Chriſt, & que les Juifs mêmes ſuivant leur tradition, les rapportent à la perſonne du Meſſie, dont Salomon n'étoit que la figure. Quoi qu'il en ſoit, dit ſaint Auguſtin, il eſt de la foi, que jamais le Sauveur du monde ne jugera les vivans & les morts qu'en vertu de la commiſſion qu'il en a reçûe, *Pater omne judicium* Joan. 5. *dedit Filio*; que comme il n'a point pris de lui-même la qualité glorieuſe de Pontife, auſſi ne s'eſt-il point attribué celle de juge; qu'il a voulu, ou pour parler plus exactement, qu'il a dû être ſpécialement appellé à cet important miniſtére; & que ſans la vocation divine, tout grand, tout ſage, tout ſaint qu'il eſt, il n'en feroit jamais nul exercice. Ainſi lui-même dans l'Ecriture s'en déclare-t-il. Or de-là, mes chers Auditeurs, je tire d'abord un argument invincible contre l'abus des jugemens téméraires. Car que faiſons-nous, quand au mépris de cette régle nous nous donnons la liberté de juger le prochain? Nous attentons ſur l'autorité de Dieu; nous entreprenons ſur ſes droits; nous nous donnons, ou nous prétendons nous donner un pouvoir qu'il s'eſt réſervé & qui lui eſt propre : ce que Jeſus-Chriſt ne fera que comme délégué de ſon Pere céleſte, nous le

faisons de notre chef : ce que Dieu par privilége lui a accordé comme à son Fils, nous l'usurpons impunément & sans titre. Et voilà dans la doctrine de saint Paul, le premier principe sur quoi est fondée la témérité de la plûpart des jugemens des hommes. Car qui êtes-vous, disoit ce grand Apôtre, pour juger & pour condamner le serviteur d'autrui ? *Tu quis es, qui judicas alienum servum ?* S'il tombe ou s'il demeure ferme, ce n'est point à vous d'en connoître. C'est à celui dont il dépend, & qui comme maître est son juge : *Domino suo stat aut cadit.* C'est-à-dire, selon la paraphrase de saint Chrysostome, pourquoi jugez-vous de ce qui ne vous regarde pas ; & pourquoi vos vûes s'étendent-elles hors des limites, où l'ordre de la providence & votre condition vous renferment ? Cet homme dont vous censurez la conduite, & dont vous condamnez peut-être non seulement les actions, mais les intentions, est-il votre sujet ? avez-vous dans le monde quelque supériorité sur lui ? Rendez-vous compte de sa vie ? En devez-vous répondre à Dieu ? Si cela est, je consens que vous en jugiez ; & mon soin alors seroit de vous apprendre la maniere dont il y faudroit procéder, l'esprit & la charité qu'il y faudroit apporter, les mesures de prudence qu'il y faudroit garder. Mais puisque vous recon-

Rom. 14. *Ibidem.*

noissez vous-même qu'il n'est rien de tout cela, & que la personne dont vous formez ces jugemens desavantageux, n'est point soumise à votre direction; que vous n'en êtes point chargé, & que ni devant Dieu, ni devant les hommes, vous n'en devez point être responsable, pourquoi de vous-même vous ingérer dans sa cause? Abandonnez-la à son juge naturel, & respectez dans votre frere le droit qu'il a de n'être jugé que de Dieu, ou du moins de ceux que Dieu a commis pour veiller sur lui. S'il fait bien, vous pouvez par-là participer à son mérite; & s'il fait mal, le blâme n'en retombera pas sur vous. Mais si vous le condamnez, quoi qu'il faise, vous vous rendez vous-même criminel. Car s'il fait bien, & que vous en jugiez mal, vous commettez à son égard une injustice; & s'il fait le mal même pour lequel vous le condamnez, vous commettez une autre injustice envers Dieu; parce qu'en le condamnant & le jugeant, vous vous attribuez le pouvoir de Dieu.

Voilà le grand principe que nous devons suivre, & une des leçons des plus ordinaires que faisoit saint Paul aux premiers Chrétiens. Pourquoi? réflexion importante de saint Chrysostome: c'est qu'un des premiers désordres qui s'éleva dans l'Eglise & qui divisa les Chrétiens, fut la liberté de juger. Les

fidéles circoncis mépriſoient les Gentils qui ne l'étoient pas, & les Gentils convertis tenoient pour ſuſpects les fidéles qui vouloient encore ſe diſtinguer par la circonciſion. Ceux qui s'abſtenoient des viandes, condamnoient ceux qui en uſoient; & ceux qui en uſoient, cenſuroient ceux qui s'en abſtenoient. De-là les diſſenſions & les troubles; & c'eſt pour cela même que l'Apôtre animé d'un zéle ardent pour l'unité & pour la paix, leur diſoit ſans ceſſe : *Non ergò amplius invicem judicemus;* Mes Freres, ne nous jugeons donc plus les uns les autres; & par quelle raiſon? point d'autre que celle-ci : *Omnes enim ſtabimus ante tribunal Chriſti*; parce qu'il y a un tribunal où nous devons tous comparoître, qui eſt le tribunal de Jeſus-Chriſt. Quelle conſéquence? elle eſt juſte & ſolide. C'eſt-à dire, que tous les tribunaux particuliers que les hommes s'érigent de leur autorité propre pour juger le prochain, ſont des tribunaux incompétens, des tribunaux ſans juriſdiction, & par conſéquent des tribunaux dont Dieu annulle & réprouve les arrêts. Ce pouvoir de juger les hommes, ſur-tout de juger les cœurs & les conſciences des hommes n'a été donné qu'à Jeſus-Chriſt ſeul; & tout autre que Jeſus-Chriſt qui ſe l'arroge, fût-il un Ange & le plus éclairé d'entre les eſprits bienheureux, doit être cenſé uſurpa-

Rom. 14. *Ibidem.*

teur. C'eſt donc une eſpéce d'attentat contre le Fils de Dieu, que de juger votre frere, parce que c'eſt, dit ſaint Jerôme, ôter à Jeſus-Chriſt la prérogative, dont il eſt en poſſeſſion ; *Fratrem ergo quiſquis judicat, Chriſti palmam aſſumit.* Et en effet, pourſuit le même Pere, que réſervons nous au jugement de ce Dieu-homme, s'il nous eſt permis de juger indifféremment de tout ? *Si unuſquiſque de proximo judicamus, ecquid Domino reſervamus ?*

Hieron.

Idem.

Vous me direz, que le Sauveur du monde s'eſt engagé à nous ſolemnellement, de nous faire aſſeoir avec lui ſur le tribunal de ſa juſtice ; & qu'une des récompenſes qu'il nous propoſe, eſt d'avoir part un jour à ce jugement univerſel où ſa qualité de Rédempteur lui donne droit de préſider : *Sedebitis & vos judicantes.* Or ſaint Paul expliquant cette promeſſe, en a étendu l'effet, non ſeulement à tous les hommes Apoſtoliques, mais généralement à tous les Chrétiens, & en particulier à ceux qui peuvent ſe rendre témoignage d'avoir été fidéles à Jeſus-Chriſt : *An neſcitis quoniam ſancti de hoc mundo judicabunt* ? Ne ſçavez-vous pas, diſoit-il aux Corinthiens, que les Saints jugeront le monde : & parlant enſuite à tous, *Neſcitis quoniam Angelos judicabimus ; quantò magis ſæcularia* ? Ne ſçavez-vous pas, mes Freres, ajoutoit-il, que

Mat. 19.

II. Cor. 6

Ibidem.

nous devons juger les Anges mêmes ? Or s'il eſt vrai que nous jugerons les Anges, combien plus eſt-il vrai que nous jugerons les hommes du ſiécle ? Il reconnoiſſoit donc en nous un titre pour juger ; & la maniere dont il s'exprime, marque qu'il le ſuppoſoit comme un titre évident & inconteſtable : *Neſcitis quoniam judicabimus* ? Voilà ce que S. Auguſtin s'eſt oppoſé à lui-même en traitant ce point de morale. Mais écoutez l'excellente concluſion qu'il en tiroit pour confirmer la vérité queje vous prêche. Hé bien, mes Freres, diſoit ce ſaint Docteur, tenons-nous-en au principe de ſaint Paul. Il eſt vrai que nous ſerons un jour aſſis avec Jeſus-Chriſt pour juger : mais cela étant, ne le prévenons donc pas ce ſouverain juge ; ne ſoyons donc pas plus prompts que lui ; puiſque c'eſt alors qu'il nous communiquera ſon pouvoir, attendons qu'il nous en ait fait part, & attendons-le avec humilité & avec patience. En un mot, ſelon la maxime de l'Apôtre même, ne jugeons point avant le tems, ni avant la venue du Seigneur : *Nolite ergò ante tempus judicare, quoadusque veniat Dominus.* 1. Cor. 4. Car il ſeroit bien étrange, que nous qui ne ſommes que des juges ſubalternes, nous vouluſſions juger avant Jeſus-Chriſt qui eſt le juge ſupérieur.

Or prenez garde, reprend admirablement

saint Augustin, tant que Jesus-Christ a demeuré sur la terre, quelque souveraineté qu'il eût, il ne l'a jamais employée à juger les pécheurs. Il les a excusés, il les a supportés, il les a défendus, il leur a fait grace, il les a consolés, il les a aimés; mais il ne les a point jugés. Que dis-je? il a même protesté hautement qu'il n'étoit point venu pour les juger: *Non venit Filius hominis ut judicet mundum.* Joan. 3. De deux offices, celui de Sauveur & celui de juge, il a fait le premier, tandis qu'il étoit parmi nous, & il a remis le second à la fin des siécles, quand il viendra dans l'éclat de sa Majesté. Sommes-nous plus autorisés que lui? Avons nous une juridiction plus étendue? Contenons-nous donc dans les bornes qu'il a voulu lui-même se prescrire. Pendant cette vie aimons nos freres comme il les a aimés, supportons les comme il les a supportés, excusons-les comme il les a excusés, défendons-les comme il les a défendus, compatissons à leurs foiblesses, comme il y a compati, & puis nous les jugerons un jour avec lui. Il me semble que cette condition nous doit suffire. Mais que nous anticipions le jugement de notre Dieu; que dans un tems où il n'a fait que miséricorde, nous entreprenions indiscrétement de faire justice: de quelque motif que nous puissions nous flatter, c'est une présomption & un orgueil. Dieu

nous dit par la bouche de son Prophéte : *Cum accepero tempus, ego justitias judicabo* : Lorsque le tems que j'ai marqué sera venu, alors je jugerai : pour nous faire entendre, qu'à son égard même il y a un tems de juger, & un tems de pardonner : *Tempus judicandi, & tempus miserendi.* Et nous, dit saint Grégoire Pape, par une témérité insoutenable, nous voulons juger en tout tems. Avant que Dieu ait pris le sien, nous prenons le nôtre : & nous le prenons parce qu'il nous plaît, & comme il nous plaît. *Psal. 74.*

Désordre universellement condamné de Dieu, mais spécialement condamnable, lorsque nous nous attaquons aux Puissances mêmes ; que nous osons juger ceux-mêmes de qui nous dépendons, ceux que Dieu a établis pour nous conduire, ceux qu'il nous a donnés pour maîtres & pour pasteurs, les Prélats & les Ministres de l'Eglise : pourquoi ? parce qu'il y a dans eux un caractére que nous devons singuliérement respecter, & à quoi nous ne pouvons toucher, sans blesser Dieu jusques dans la prunelle de son œil, suivant cette parole de Zacharie, *Qui tetigerit vos, tanget pupillam oculi mei.* C'est pourquoi il nous en fait encore ailleurs une défense si expresse : *Nolite tangere Christos meos, & in Prophetis meis nolite malignari* ; Ne touchez point à ceux qui sont les oints du *Zachar. 2.* *Ps. 104.*

Seigneur, & gardez-vous d'exercer sur eux la malignité de vos jugemens. Désordre essentiellement opposé à cette subordination, dont Dieu est l'auteur & par conséquent le conservateur & le vengeur; puisque du moment que je censure la vie & la conduite de quiconque est au-dessus de moi, je m'éléve au-dessus de lui, je me fais le juge de mon juge, & par-là je renverse l'ordre où Dieu m'avoit placé, & je m'expose aux suites malheureuses que l'Apôtre nous fait craindre d'un tel renversement. Désordre qui affoiblit & qui énerve, disons mieux, qui ruine & qui anéantit l'obéissance des inférieurs : car il est impossible que cette facilité à juger, & à juger mal, ne produise peu à peu un secret mépris de celui même dont on juge, & que ce mépris ne fasse naître les contradictions, les murmures, les révoltes de l'esprit & du cœur: d'où il arrive qu'on n'a plus dans les sociétés les plus réglées, qu'une obéissance extérieure, qu'une obéissance politique, qu'une obéissance sans mérite, parce que ce n'est point une obéissance chrétienne.

Je sçais, mes chers Auditeurs, ce que vous avez coutume de répondre; que ce qui vous engage presque malgré vous à juger de la sorte, ce sont les imperfections & les défauts, ou si vous voulez, les déréglemens & les excès de ceux que Dieu a constitués en dignité;

qu'en condamnant leurs actions, vous ne laiſſez pas d'honorer leur miniſtére, & que vous n'en penſez mal que parce qu'ils ſe comportent d'une maniere à ne pouvoir en bien penſer. Tel eſt le langage du monde : mais je ſçais auſſi que cela ne vous juſtifie pas, & que quand Dieu dans l'Exode a prononcé cet oracle en forme de loi, *Diis non detrahes*, Vous ne jugerez, ni ne médirez point des Dieux de la terre, c'eſt-à-dire, des puiſſances ou ſpirituelles ou temporelles, il n'a point fait cette préciſion du miniſtére & de la perſonne, parce qu'il prévoyoit que le mépris de l'un ſeroit toujours ſuivi du mépris de l'autre, & que les hommes n'auroient jamais un diſcernement aſſez équitable pour reſpecter ſincérement le miniſtére & la dignité, tandis qu'ils ſeroient prévenus contre le ſujet qui s'en trouve revêtu. En effet de tout tems les perſonnes élevées aux premieres places, les Magiſtrats, les Princes, les Paſteurs des ames ont eu leurs vices & leurs paſſions : ce ſont des hommes, qu'il n'a pas plû à Dieu de rendre impeccables, & dont les erreurs & les foibleſſes dans le deſſein de ſa providence doivent même ſervir à l'exercice de notre foi & de notre humilité. Mais pour cela il n'a jamais été permis aux particuliers de s'ériger en cenſeurs de leur vie, beaucoup moins de leur gouvernement & de leurs ordres. Voilà nean- *Exod.* 22

moins l'abus du monde. Conſtantin, quoiqu'empereur, ne voulut point par maxime de religion, juger les Evêques ſur les accuſations & les plaintes qu'on formoit contre eux : mais aujourd'hui des hommes ſans nom, par un zéle auſſi faux qu'il eſt téméraire, jugent hardiment des Evêques & des Empereurs. Ce Prince ſe fit un point de conſcience de couvrir pour ainſi dire, de ſa pourpre Royale la honte des Miniſtres de Jeſus-Chriſt : maintenant on ſe pique, je ne dis pas de la remarquer & de la révéler, mais de l'imaginer ſur les plus foibles conjectures, de la ſuppoſer, de l'aſſurer comme un fait évident & inconteſtable. Qu'un homme ſoit le plus accompli & le plus irrépréhenſible, & qu'on le mette comme la lumiére ſur le chandelier ; tout accompli & tout irrépréhenſible qu'il peut être, on en jugera ; & à force de l'obſerver, on y découvrira, ou l'on croira y découvrir des taches. Vous diriez que cette impunité avec laquelle on juge & l'on condamne, ſoit une eſpéce de conſolation dans la néceſſité où l'on ſe trouve d'obéir aux grands & d'en dépendre. Mais malheur à nous, ſi nous raiſonnons ainſi : malheur, ſi nous écoutons un chagrin bizarre, qui nous porte toujours à contrôler ceux que Dieu a mis ſur nos têtes, au lieu de nous en tenir à la grande régle d'une ſoumiſſion reſpectueuſe & humble. Car

Dieu pour réprimer cette licence, a des châtimens, qu'il ſçait faire éclater ſur les coupables quand ſa juſtice le demande. Marie ſœur de Moyſe, l'éprouva, & ſentit bien la griéveté du crime qu'elle avoit commis dans le jugement qu'elle fit de ſon frere. La lépre dont elle fut couverte, l'excommunication dont elle fut frappée, & qui la ſépara ſept jours entiers du camp des Hébreux, furent les marques autentiques de la colére divine ; & plaiſe au ciel que nous en ſoyons quittes nous-mêmes pour des peines temporelles ! Ne dites point que tous les conducteurs du peuple de Dieu ne ſont pas des Moyſes, que ce ne ſont pas des hommes parfaits dont Dieu prenne également les intérêts & la cauſe en main. Saint Pierre vous répond, que Dieu s'intéreſſe pour tous, & que les imparfaits & les vicieux ſont auſſi bien ſous ſa protection contre les cenſeurs préſomptueux de leur conduite, que ceux dont la vie exemplaire eſt à couvert de tout reproche : pourquoi ? parce qu'en qualité de ſupérieurs & de maîtres, ce ſont les Miniſtres & les Lieutenans de Dieu ; & que par une ſuite néceſſaire, il nous ordonne de l'honorer lui-même dans eux ; *Non tantùm bonis & modeſtis, ſed etiam dyſcolis.* I. Petr. 2. J'avoue que pour les contenir dans leur devoir, Dieu permet cette injuſte liberté qu'on ſe donne de les cenſurer ; c'eſt un bien pour

eux : mais malheur à celui par qui ce bien arrive, puisque c'est un de ces biens que Dieu par la disposition de sa sagesse, ne tire que des plus grands maux, & qu'il ne peut contribuer à corriger l'un sans pervertir & dérégler l'autre.

C'est donc ici, Chrétiens, qu'il faut nous appliquer cette conclusion du Fils de Dieu : *Matt. 7.* *Nolite judicare, ut non judicemini* ; Ne jugez point, & vous ne serez point jugés. Est-il vrai, Seigneur, demande saint Bernard, que cela seul puisse nous délivrer de votre redoutable & inflexible jugement ? Ou plutôt, est-il vrai que ce soit assez pour paroître avec confiance devant votre adorable tribunal ? Quoi ? ce jugement qui fait trembler les saints, & dont l'idée seule a causé les plus mortelles frayeurs aux Hilarions & aux Jérômes ; ce jugement où nous devons être pesés dans la balance rigoureuse du sanctuaire, n'aura pour nous rien de terrible, & il ne tiendra qu'à nous, en observant cette loi, de ne plus craindre les arrêts de votre justice ? Après cela plaignons nous de la sévérité de notre Dieu, & lorsque nous avons Jesus-Christ même pour garant de la promesse qu'il nous fait, serons-nous assez ennemis de nous-mêmes, pour en perdre tout le fruit ? *Nolite judicare, ut non judicemini.* Poursuivons : non seulement on juge sans autorité,

mais encore sans connoissance : autre défaut dont j'ai à parler dans la seconde partie.

II. PARTIE.

CONnoître sans juger, c'est souvent modestie & vertu : mais juger sans connoître, dit saint Chrysostome, c'est toujours indiscrétion & témérité. Or si cela est vrai généralement, beaucoup plus l'est-il en particulier, ajoûte ce Pere, quand il s'agit de mépriser & de condamner le prochain. D'où il s'ensuit que les jugemens mauvais & désavantageux que nous faisons du prochain, sont presque tous téméraires & criminels : pourquoi ? parce qu'ils n'ont presque jamais ce degré d'évidence & de certitude, qui seroit nécessaire pour les justifier. En effet, Chrétiens, le Prophéte Royal a bien raison de dire, que les enfans des hommes sont vains, que leurs balances sont trompeuses, & que par le seul défaut de connoissance, il n'y a dans la plupart de leurs jugemens qu'illusion & que mensonge : *Verumtamen vani filii hominum : mendaces filii hominum in stateris, ut decipiant ipsi de vanitate in idipsum.* Car pour en venir à la preuve, qu'y a-t-il de plus commun dans le monde que de juger par les apparences, que de juger des intentions par les actions, que de juger sur le rapport d'autrui ; ou si l'on juge par soi-même, que de juger avec précipitation, que de juger avec une

Psal. 61.

assûrance pleine de présomption, que de faire valoir de simples soupçons comme des démonstrations & des convictions, que d'abuser de ses propres vûes en les suivant trop, en les portant trop loin, en les étendant au delà même de ce qu'elles nous découvrent ? Tout cela, autant de sources de faux jugemens que nous formons les uns contre les autres, & qui troublent parmi nous & détruisent absolument la société. Ne perdez rien, je vous prie de ce détail.

On juge des hommes par les apparences ; & comme remarque saint Augustin, il faudroit plutôt juger des apparences par les hommes. Car sans insister sur ce point de morale, qui est infini, combien voyons-nous de gens dans la vie, qui par divers principes, ne sont rien de ce qu'ils paroissent, & ne paroissent rien de ce qu'ils sont ? Combien qui par je ne sçais quelle négligence, produisent peu au dehors ce qu'ils ont de bon ; & combien au contraire dont toute l'étude va à déguiser le mal qu'il y a dans eux, & à se parer du bien qui n'y est pas ? Combien dont certains défauts visibles, & mêmes choquans sont compensés par un fond de mérite très-solide ; & qui sous un extérieur grossier & mépriſable, cachent les plus rares vertus ? Jugez de ces personnes selon l'apparence, autant d'idées que vous vous en faites, ce sont autant d'injustices.

juſtice. Auſſi Dieu, par des vûes bien différentes des nôtres, réprouve-t-il tous les jours les ſujets que nous eſtimons, & eſtime-t-il ceux que nous réprouvons : pourquoi ? parce que nos jugemens n'ont pour objet que ce qui paroît, au lieu que le jugement du Seigneur eſt fondé ſur ce qu'il y a de plus ſecret & de plus intime : *Homo enim videt ea quæ parent* ; *Dominus autem intuetur cor.* Dieu juge les hommes, belle penſée de ſaint Auguſtin, Dieu juge les hommes ; & ſi les hommes ſont pécheurs, il les juge pour les condamner : mais comment ? faiſons-nous une loi de ſon exemple, & ne craignons point que ſon exemple ſoit trop parfait pour nous, puiſque dans la matiere que je traite, la perfection même de Dieu doit ſervir à notre inſtruction ou à notre confuſion. Ce Dieu qui ſelon le langage de l'Apôtre, eſt la lumiere même, ce Dieu en qui il n'y a point de ténebres, ce Dieu qui poſſéde la plénitude de la ſcience, quand il veut juger & condamner, ſe contente-t-il d'une vûe ſuperficielle, qui ne lui repréſente l'homme que par les dehors ? Ah, Chrétiens, vous le ſçavez : il entre juſques dans les replis les plus intérieurs de l'ame, il pénetre juſques dans les jointures & dans les moëlles, il ſonde juſques aux plus profonds abîmes du cœur, il examine, il fouille, il recherche : *Scrutans corda & re-* *I. Reg. 16.* *Pſal. 7.*

nes Deus. Vous diriez que son œil ne soit pas de lui-même assez clairvoyant ; & afin que Jerusalem, figure d'une ame pécheresse, ne se plaigne pas qu'il l'ait jugée sans connoissance de cause, il prend encore le flambeau : *Sophon.1. Scrutabor Jerusalem in lucernis.* Ainsi en use ce Dieu juste & sage : mais nous, Chrétiens, aveugles & inconsidérés, nous jugeons notre frere; nous attaquons la probité de celui-ci, la réputation de celle-là, sans autre fondement que des apparences : au lieu de nous souvenir que tel sur qui tombe notre censure & que nous croyons digne de blâme, est celui peut-être pour qui nous aurions plus d'estime, s'il étoit connu de nous; que sous ces apparences qui nous séduisent, il y a peut-être des trésors de grace & d'innocence ; que cet extérieur qui nous choque, est peut-être un voile d'humilité, sous lequel il a plû à Dieu de tenir cachés les plus excellens dons. Combien de fois pour nous être arrêtés à la surface des choses, n'avons-nous pas confondu la vertu avec le vice; & quels reproches aurions-nous à nous faire devant Dieu, si nous voulions de bonne foi reconnoître la légereté, je dis légereté criminelle, qui dans nos jugemens nous a fait prendre de vains fantômes pour des vérités !

On juge des intentions par les actions. Vous me direz qu'il est impossible d'en juger

autrement ; & moi je vous réponds avec saint Jerôme, que c'est pour cela qu'il n'en faut point juger du tout. Changeons la proposition, & exprimons-la en d'autres termes. On juge des actions sans en connoître le principe, qui sont les motifs & les intentions, ou plutôt, on devine les motifs & les intentions, pour avoir droit d'interpréter & de censurer les actions. Je vous demande, mes chers Auditeurs, s'il est rien de plus téméraire & de plus inique ? Car de raisonner comme l'homme mondain, à qui saint Augustin fait dire : *Attendo quid agat, & intelligo propter quid agat*, j'observe la maniere d'agir, & de la maniere d'agir je conclus pourquoi l'on agit : c'est un abus, reprend ce saint Docteur, puisqu'il est évident que la même chose peut être faite par cent motifs tous différens les uns des autres, & que ces différens motifs en doivent fonder autant de jugemens tout opposés. En effet, quand Magdelaine répandit des parfums sur les pieds du Sauveur du monde, ce fut par un mouvement de piété, les Apôtres l'accuserent de prodigalité. Le Sauveur du monde lui-même souffroit auprès de lui les pécheurs pour les attirer à Dieu, & les Pharisiens le soupçonnoient d'entretenir avec eux de mauvais commerces. Nous voyons, continue saint Augustin, les mêmes actions en *Augustin.*

ſubſtance, louées & condamnées par le Saint Eſprit, ſelon la diverſité des intentions. Pharaon accable les Iſraélites de travaux inſupportables, & Moïſe en fait périr une partie dans le déſert par des châtimens encore plus terribles, mais dans l'un, c'étoit un eſprit de domination qui l'enfloit; & dans l'autre, un zéle de religion qui l'animoit: *Sed ille dominatione inflatus, iſte zelo inflammatus.* Les impies commettoient des ſacriléges en maſſacrant les Prophétes; & les Prophétes faiſoient à Dieu des ſacrifices en exterminant les impies: *Occiderunt impii Prophetas, occiderunt impios & Prophetæ.* Dieu même auſſi-bien que Judas, a livré Jeſus-Chriſt aux Juifs: mais Dieu en livrant ſon Fils, a fait éclater ſa miſéricorde, & Judas en livrant ſon Maître, s'eſt rendu coupable de la plus noire perfidie: *Et tamen in hac traditione Deus pius eſt, & homo reus.* Qu'apprenons-nous de-là? ah! mes Freres, cela nous apprend que ce ſont les intentions des hommes qui donnent la forme à leurs actions; & que ces intentions d'ailleurs, n'étant connues que de Dieu, *Diſcretor cogitationum & intentionum cordis*, c'eſt une extrême témérité, quelque éclairée que nous puiſſions être, d'en vouloir faire le diſcernement. Pourquoi vous, qui me jugez, de deux intentions que je puis avoir, m'imputerez-vous celle

Auguſt. *Idem.* *Idem.* *Hebr. 4.*

qu'il vous plaît ; sur tout si celle que vous m'imputez est celle que je désavoue ? Pourquoi de deux intentions, l'une bonne, l'autre mauvaise, prétendez-vous que c'est la mauvaise, à l'exclusion de la bonne, que je me suis proposée ? Laissez-moi mon secret, disoit Isaïe, puisqu'il est à moi, *Secretum meum mihi* : & ne vous exposez pas, en voulant y entrer, à tomber dans des erreurs, dont il sera difficile que votre conscience ne soit pas blessée. En un mot, souvenez-vous de la belle maxime de saint Bernard, que l'homme en mille rencontres est si peu d'accord avec lui-même, & que ce qui se passe dans lui, est souvent si contraire à ce qui part de lui, que jamais on ne peut bien juger, ni de ses actions par ses intentions, ni de ses intentions par ses actions. *Isaï.* 24.

On juge sur le rapport d'autrui ; & quoiqu'en jugeant de la sorte, on juge avec moins d'assûrance, on se croit en droit de juger avec plus de liberté : comme si le jugement qu'on forme n'étoit un péché que pour celui qui l'a formé avant nous, & qui l'a ensuite communiqué aux autres. Nous avons sur cela même encore dans l'exemple de Dieu de quoi nous confondre. Les abominations de Sodome & de Gomorrhe étoient devenues publiques ; le bruit s'en étoit répandu par toute la terre, & selon le langage de l'Ecri-

ture, il étoit monté jusques au Trône de
Genes. 18. Dieu : *Clamor Sodomorum multiplicatus est.* Que fait Dieu ? condamne-t-il d'abord ces malheureux, & les juge-t-il ? Ecoutez-le s'en expliquer lui-même, & voyez les mesures que sa sagesse lui fait prendre, non pas pour donner plus de poids à son jugement ; mais, dit saint Bernard, pour servir de modéle aux nôtres. *Clamor Sodomorum & Gomorrhæ multiplicatus est, & peccatum eorum aggravatum est nimis. Descendam, & videbo, utrùm clamorem qui venit ad me, opere compleverint.* Le péché de ce peuple crie vengeance au ciel ; & j'apprends qu'ils ont mis le comble à leur iniquité : mais ce n'est point encore assez pour moi ; je descendrai, j'irai, je les visiterai en personne, & avant que de prononcer comme juge, je m'éclaircirai par moi-même comme témoin. Prenez garde, reprend saint Bernard : Dieu ne s'en fie pas en quelque sorte à sa providence ordinaire ; & pour cela il veut en avoir une connoissance plus distincte & plus immédiate; *Descendam & videbo :* pourquoi ? parce qu'il s'agit de juger & de condamner. Ah, Chrétiens ; où en sommes-nous, & sont-ce là les sages mesures que nous prenons? Il se répand dans une ville, dans une Cour, des bruits injurieux, qui flétrissent telle personne & qui la perdent d'honneur : disons-nous alors com-

me Dieu, *Descendam, & videbo*, je m'instruirai, je verrai, je démêlerai le vrai d'avec le faux, j'irai à la source des choses, je les approfondirai, & jusques-là je me garderai bien de décider. Est-ce ainsi que nous parlons? vous le sçavez: ces bruits, quelque frivoles qu'ils soient, sont favorablement reçûs. Une maligne curiosité nous les fait recueillir, & une pernicieuse crédulité nous les fait trouver probables & vraisemblables. Nous donnons créance à des hommes, les uns médisans, les autres légers, ceux-ci peu éclairés, ceux-là peu sinceres; & sur leur parole nous hasardons des jugemens, dont nous devons nous-mêmes répondre. Ils nous donnent leurs réflexions pour des faits, & nous les supposons comme tels. Ils nous font une histoire de leurs soupçons, & ces soupçons nous semblent des vérités. Tout convaincus que nous sommes qu'il n'est point de canal plus infidéle, que les rapports qui se répandent en secret, & qui bientôt deviennent publics, c'est de cette source que nous tirons mille fausses idées qui nous empoisonnent le cœur, & qui sont les semences fatales des haines & des divisions. Ne nous en tiendrons-nous jamais à cette regle souveraine, *Descendam & videbo*: & la précaution dont Dieu lui-même veut user, ne nous servira-t-elle point de modele? Précaution sur-tout né-

ceſſaire aux grands & aux Princes de la terre. Ils veulent tout ſçavoir, & combien de fois arrive-t-il qu'on leur repréſente les choſes ſous de noires images qui les défigurent? Cependant un ſoupçon qu'ils ont conçû, une mauvaiſe impreſſion qu'ils ont priſe, eſt ſouvent ſelon le monde, la réprobation d'un homme, & quelquefois d'un hommme innocent, d'un homme qui n'a rendu que des ſervices & qui n'a mérité que des récompenſes. Il faut donc que le Prince ſoit incrédule: obſédé qu'il eſt de gens qui ne cherchent qu'à le prévenir les uns au déſavantage des autres, il faut qu'il ſoit difficile à croire le mal, & facile à en être détrompé. Autrement, pour peu qu'on s'apperçoive qu'il prête aiſément l'oreille à certains diſcours qui vont à la ruine du prochain, il eſt expoſé à n'avoir autour
Prov. 29. de lui que des impoſteurs: *Princeps qui libenter audit verba mendacii, omnes miniſtros habet impios.*

Mais, dit-on, je juge pour avoir vû, & il ne dépend pas de moi de voir ou de ne pas voir. Autre abus d'autant plus dangereux & plus déplorable, qu'il eſt ſouvent plus incorrigible, parce qu'il eſt ſuivi de l'obſtination & de l'entêtement. Car qu'y a-t-il de plus ordinaire que de prendre ſes conjectures pour des évidences? & qu'y a-t-il au même tems de plus à craindre, qu'un eſprit de ce carac-

tere, qui se fait des évidences de ce qu'il lui plaît, & qui croit avoir vû tout ce qu'il a jugé? Vous n'avez pû ne pas voir ce qui étoit visible, & ce que vous avez condamné : non, Chrétiens; mais il dépendoit de vous de ne vous pas appliquer à ces vûes souvent imaginaires; mais il dépendoit de vous d'en détourner votre esprit; mais il dépendoit de vous de vous défier, & de les tenir pour suspectes; mais il dépendoit de vous de leur opposer mille erreurs passées, où la présomption d'une évidence prétendue vous a fait tomber. Si vous en aviez usé de la sorte, ces vûes qui vous ont donné du mépris pour votre frere, en seroient tout au plus demeurées au terme d'un simple doute, sur lequel vous auriez moins appuyé. Il vous est permis de voir ce que vous voyez : mais quand il s'agit de condamner, il ne vous est pas permis d'aimer à le voir, de chercher à le voir, de vous attacher à le voir : pourquoi? parce qu'avec ces dispositions, il est infaillible que vous verrez souvent ce qui n'est pas, & que vous ne verrez pas ce qui est; parce qu'avec ce désir malin, il est sûr que vous étendrez vos vûes trop loin, que vous grossirez les objets, que vous verrez comme une poutre ce qui n'est qu'une paille & un atome; que vous regarderez comme un vice habituel, ce qui n'est qu'une faute passagere; que l'impétuosité de

votre esprit vous emportera, que la vraisemblance vous éblouira, que l'apparence vous trompera. Tant de fois peut-être on a jugé de vous sur ce qu'on a cru voir, & sur ce que vous prétendez qu'on n'a jamais vû; & tant de fois vous vous êtes plaint de ces jugemens précipités & mal fondés. Pourquoi ne vous dites-vous pas, ce que vous avez dit aux autres? La prudence, la retenue que vous exigez d'eux, pourquoi ne l'exigez-vous pas de vous-mêmes?

Concluons par la pensée, ou plutôt par la priere de saint Augustin; *Domine, noverim me, noverim te:* Seigneur, disoit ce Pere, que je me connoisse, & que je vous connoisse. Car si je m'étudie, comme je dois, à acquérir ces deux connoissances, occupé que je serai de moi-même & de vous, je penserai peu au prochain, ou je n'y penserai que dans l'ordre d'une sainte & discrette charité. Si je vous connois, ô mon Dieu, je sçaurai qu'il n'y a que vous à qui le fond des cœurs soit ouvert, & je n'aurai garde ainsi d'y vouloir entrer. Et si je me connois, je comprendrai que mon propre cœur est un abîme où je trouve assez à creuser, sans entreprendre de pénétrer dans les sentimens des autres. Si je vous connois, je respecterai votre loi, qui me défend de juger; & si je me connois, j'aurai honte de mon ignorance, qui souvent m'a

Augusſt.

fait mal juger. Si je vous connois, j'adorerai votre divine infaillibilité ; & si je me connois, je rougirai de mes erreurs passées, & j'apprendrai dans la suite à m'en préserver. Achevons : on juge sans autorité, on juge sans connoissance, & on juge enfin sans intégrité. Dernier défaut dont il me reste à vous entretenir dans la troisiéme partie.

III. PARTIE.

C'Est une belle reflexion que fait S. Ambroise, lorsque dans l'explication du Pseaume trente-deuxiéme il observe que David n'a presque jamais parlé des jugemens, soit de Dieu à l'égard des hommes, soit des hommes mêmes les uns à l'égard des autres, sans y ajoûter la justice, comme une condition essentielle & inséparable. Du reste, si vous voulez sçavoir quelle différence nous devons mettre entre la justice & le jugement ; la voici, répond saint Ambroise : c'est que le juge, selon le langage commun, est proprement l'acte de juger ; au lieu que la justice est l'habitude même, ou infuse, ou acquise, qui nous porte à bien juger ; c'est-à-dire, cette sainte disposition du cœur qui nous fait rendre à chacun ce qui lui appartient, & qui nous dégage dans nos jugemens de toute affection & de toute passion. Or David ne vouloit pas que jamais ces deux choses fussent séparées ; & voilà

la regle de conduite qu'il se proposoit. Seigneur, disoit-il, j'ai prononcé des jugemens, mais ces jugemens ont été accompagnés d'une justice exacte : ne m'abandonnez donc pas, ô mon Dieu, à la malignité
Ps. 118. de mes calomniateurs : *Feci judicium & justitiam ; non tradas me calomniantibus me.* Cependant, Chrétiens, un des désordres où tombent encore ceux qui jugent du prochain, c'est le défaut d'équité & d'intégrité. Ils jugent selon les désirs de leur cœur, & non pas selon les lumieres de leur esprit : ils jugent par prévention, ils jugent par aversion, ils jugent par chagrin, ils jugent par intérêt, ils jugent par mille autres motifs qui corrompent la raison la plus saine & la plus droite. Arrêtons-nous à l'intérêt qui les comprend tous. Les Pharisiens refuserent de reconnoître Jesus-Christ ; pourquoi ? parce que c'étoient des hommes intéressés, ambitieux, jaloux de la domination qu'ils s'étoient acquise, ou plutôt qu'ils s'étoient usurpée parmi le peuple. Dès que le Fils de Dieu parut, ils le regarderent comme un obstacle à leurs desseins, comme l'ennemi de leur hypocrisie, comme le destructeur de leur secte : & pour cela ils se firent un intérêt de le décrier & de le perdre. Tel fut le principe de tous les jugemens qu'ils formerent contre sa personne & contre ses mira-

cles. Le crédit de cet homme-Dieu leur étoit incommode ; il n'en fallut pas davantage pour le ruiner dans leur eſtime, & pour leur faire croire de lui tout ce que la haine la plus envenimée eſt capable de ſuggérer.

En effet, le Sauveur du monde paſſoit dans la Judée pour un Prophete rempli de l'eſprit de Dieu ; & les Phariſiens ſe perſuaderent que c'étoit un pécheur : *Nos ſcimus quia hic homo peccator eſt* ; Nous le ſçavons, diſoient-ils, & nous n'en pouvons douter. Mais cet homme, leur répondoit-on, eſt exaucé de Dieu, mais il fait des miracles, mais il eſt irréprehenſible dans ſes mœurs ; il n'importe, c'eſt un pécheur, & nous le ſçavons : *Nos ſcimus quia hic homo peccator eſt.* Pourquoi le ſçavoient-ils ? parce qu'ils vouloient & qu'il étoit de leur intérêt que cela fût. Car leur intérêt ſur ce point étoit la regle de leur jugement. Si le Sauveur du monde s'étoit déclaré pour eux, ils ſe ſeroient déclarés pour lui ; & ſans être, ni plus juſte, ni plus ſaint, il n'en auroit reçû que des éloges : mais parce qu'il condamnoit leurs erreurs & qu'il déſabuſoit le peuple ſéduit par leur fauſſe piété, quoiqu'il fît, c'étoit un pécheur : *Nos ſcimus quia hic homo peccator eſt.* Idée bien naturelle des jugemens du monde. Nous jugeons des hommes, non point par le mérite qui les diſtingue, mais par l'intérêt qui nous domine ; Joan. 9.

non point par ce qu'ils ſont, mais par ce qu'ils nous ſont; non point par les qualités bonnes ou mauvaiſes qu'ils ont, mais par le bien ou le mal qui nous en revient. Car de-là naiſſent les injuſtices énormes que nous commettons à leur égard. De-là les entêtemens aveugles en faveur des uns, & les déchaînemens biſarres contre les autres. De-là les cenſures malignes des plus dignes ſujets, & les louanges outrées des ſujets médiocres. De-là les préférences odieuſes de ceux ci, & les excluſions iniques de ceux-là.

Rien de plus ordinaire, mes chers Auditeurs, & n'eſt-ce pas ce que vous avez peut-être mille fois éprouvé vous-mêmes? Qu'un homme ſoit dans nos intérêts, ou que nous ayons intérêt à le faire valoir, dès-là nous nous perſuadons qu'il vaut beaucoup. Sans autre titre que celui-là, il eſt, dans notre eſtime, propre à tout & capable de tout. Au contraire que l'intérêt nous aliéne de lui, ſi nous nous en croyons, nous n'y voyons plus rien que de mépriſable. Cette paſſion d'intérêt nous le repréſente tel que nous le voulons, nous le contrefait, nous le déguiſe, nous cache les perfections qu'il a & nous fait voir des défauts qu'il n'a pas, nous le figure ſous autant de caracteres différens qu'il y a de faces différentes dans l'intérêt qui nous fait agir. Comment ſur-tout

jugeons-nous d'un ennemi ? Il s'eſt attiré notre diſgrace ; c'eſt aſſez : avec cela, en-vain il feroit des prodiges, ſes prodiges mêmes ne ſerviroient qu'à nous le rendre & à nous le faire paroître plus odieux. En vain il poſſederoit toutes les vertus, ſes vertus les plus éclatantes prennent dans notre imagination la teinture & la couleur des vices. S'il eſt dévot, nous l'accuſons d'hypocriſie ; s'il ne l'eſt pas, nous le ſoupçonnons d'impiété ; s'il eſt humble, nous regardons ſon humilité comme une foibleſſe ; s'il eſt généreux, nous appellons ſon courage orgueil & fierté ; s'il eſt diſcret & réſervé, c'eſt dans notre opinion un homme artificieux & fourbe ; s'il eſt ouvert & ſincere, nous le traitons d'imprudent & d'évaporé. Les autres ont beau le combler d'éloges, cet intérêt qui nous préoccupe, nous fait croire que ces éloges ſont autant de flatteries & de menſonges. Au même tems qu'on lui applaudit comme les femmes d'Iſrael applaudiſſoient à David, cet intérêt nous empoiſonne contre lui, comme il empoiſonnoit Saül. Et voilà encore une fois le caractere de tous les eſprits intéreſſés, & de ceux en particulier, qui ſelon l'expreſſion de ſaint Ambroiſe, ſe ſentent piqués de l'aiguillon de l'envie. Comme l'envie a ſouvent pour objet le plus délicat de tous les intérêts qui eſt la gloire, auſſi a-t-elle une malignité

plus subtile pour nous aveugler. De-là vient que par une fatalité malheureuse, ou plutôt par une indignité qui devroit nous couvrir de confusion, il n'est presque pas en notre pouvoir de conserver des sentimens avantageux, pour ceux qui prétendent aux mêmes rangs que nous, pour ceux qui sont en état de nous les disputer, beaucoup moins pour ceux qui les obtiennent & qu'on nous préfere. L'intérêt est comme un nuage entre eux & nous, que notre raison n'a pas la force de dissiper. Nous jugeons équitablement de tout ce qui est, ou au-dessus, ou au-dessous de nous, c'est-à-dire, de ceux qui par leur élevation ou par leur bassesse, ne peuvent nuire à nos entreprises : mais de ceux que la concurrence nous suscite pour adversaires, nous en jugeons, si je l'ose dire, d'une maniere à faire pitié.

Plus donc d'équité, Chrétiens, quand une fois le ressort de l'intérêt joue ; & cela est si vrai, que les hommes qui sont nés pour la société, & dont tout le commerce roule sur une bonne foi réciproque, ne la reconnoissent plus cette bonne foi, dès qu'ils apperçoivent dans les affaires qui se traitent entre eux, le moindre mélange d'intérêt. Quelque probité qu'ait un juge, s'il est intéressé dans une cause, on se croit bien fondé à le récuser, & l'on ne pense point lui faire injure

d'en appeller à un autre jugement que le ſien. Quelque irréprochable d'ailleurs que ſoit un témoin, ſi ſon intérêt ſe trouve joint à ſon témoignage, ſon témoignage paſſe pour nul. Comme ſi les hommes d'un commun accord ſe rendoient à eux-mêmes cette juſtice, de confeſſer que quand leur intérêt eſt de la partie, ils ne ſont plus capables de bien juger les uns des autres.

Ainſi ne nous étonnons point que les Phariſiens jugeaſſent ſi injuſtement de Jeſus-Chriſt, & qu'ils fuſſent ſi aveugles ſur le ſujet de ce Dieu-homme. C'étoit une conſéquence naturelle de leur animoſité, & il y auroit eu une eſpéce de miracle que cet aveuglement n'eût pas été l'effet de leur intérêt. Mais étonnons-nous que Jeſus-Chriſt étant le Saint des Saints, ils ſe fiſſent un intérêt de le butter en tout & de le contredire. Car voilà, mes chers Auditeurs, ce qui les perdit & ce qui nous perd tous les jours. Nous nous faiſons des intérêts qui vont premierement à nous aveugler, & de-là par une ſuite infaillible à nous aigrir, à nous irriter, à nous emporter ſouvent contre les ſujets les plus dignes de notre eſtime, & toujours contre ceux avec qui la charité chrétienne nous doit unir. O intérêt, combien de jugemens as-tu corrompus au préjudice de cette divine vertu, & quelles plaies ne lui fais-tu pas tous

les jours par les ſiniſtres impreſſions que tu répands dans les eſprits? Il faudroit donc, conclut admirablement S. Chryſoſtome, pour bien juger du prochain, être défait de toute préoccupation, libre de toute affection, dégagé de toute paſſion, exempt de toute averſion, de toute attache, de tout reſſentiment, de tout déſir, de toute crainte, en un mot de tout intérêt. Mais qui peut ſe promettre d'être diſpoſé de la ſorte? qui peut ſur cela s'aſſurer de ſoi-même? qui peut répondre de ſon cœur? Ne vaut-il pas mieux, puiſqu'on arrive ſi peu à cette perfection, s'en tenir à
Matt. 7. cette loi de l'Evangile : *Nolite judicare ;* Ne jugez point. Car que dirons-nous à Dieu, quand il nous demandera compte de tant de jugemens que nous aurons faits de notre prochain? Nos préventions nous ſeront-elles d'excuſe, & Dieu n'aura-t-il pas droit de nous dire : Il eſt vrai, vous étiez prévenu ; mais c'eſt pour cela même que vous deviez vous abſtenir de juger. Car vous n'avez jugé témérairement de votre frere, que quand l'intérêt vous a ſéparé de lui. Or prétendez-vous juſtifier un péché par un autre péché? Ah, mon Dieu, j'aurai bien plutôt fait de me réduire à me juger ſéverement moi-même ſans juger les autres. Par-là, Seigneur, je mériterai que vous uſiez envers moi de miſéricorde ; par-là je trouverai grace devant vous ; par-là je me

préſerverai non-ſeulement du déſordre attaché au jugement téméraire, mais des ſuites funeſtes qu'il traîne après lui. Car c'eſt bien ici que je puis dire avec votre Prophète, qu'un abîme attire un autre abîme, puiſque c'eſt le jugement téméraire qui donne lieu à la médiſance, que la médiſance entretient les rapports, que les rapports ſuſcitent les querelles, que les querelles engendrent les inimitiés, & que les inimitiés produiſent les vengeances. Il eſt vrai que l'Apôtre parlant de l'homme ſpirituel, ſemble en avoir renfermé le caractere dans ces deux qualités, l'une de juger de tout, & l'autre de n'être jugé de perſonne : *Spiritualis autem judicat omnia, & ipſe à nemine judicatur.* Mais on a abuſé de ces paroles, & les ſpirituels ou les dévots, je dis les dévots trompés & les prétendus ſpirituels du ſiécle, ſéduits par leur propre ſens, ont interprété ſaint Paul contre l'intention même de ſaint Paul. Car ils ſe ſont attribué comme de plein droit une liberté préſomptueuſe de juger impunément tout le monde; & à cette liberté préſomptueuſe ils ont joint une délicateſſe infinie à ne pouvoir ſouffrir qu'on les jugeât eux-mêmes. Or ce n'eſt point ainſi que l'a entendu l'Apôtre. Quoi qu'il en ſoit, voulons-nous être ſolidement ſpirituels, oppoſons à ces deux défauts les deux maximes de l'humilité chré- *1. Cor. 2.*

tienne : ſi l'on nous juge, laiſſons juger de nous ſans nous plaindre ; mais nous, ne jugeons point, ou jugeons toujours favorablement, afin qu'au dernier jour nous recevions un jugement de faveur qui nous mette en poſſeſſion de la gloire, &c.

SERMON
POUR LE DIMANCHE
Des Rameaux.

Sur la Communion Paſchale.

Hoc autem totum factum eſt, ut adimpleretur quod dictum eſt per Prophetam dicentem : Dicite filiæ Sion, Ecce Rex tuus venit tibi manſuetus.

Or tout ceci ſe fit, afin que cette parole du Prophete fût accomplie : Dites à la fille de Sion, Voici votre Roi qui vient à vous plein de douceur. En ſaint Matthieu, chap. 21

SIRE,

LE Prophete l'avoit prédit, que le Sauveur du monde entreroit dans Jeruſalem glorieux & triomphant ; & c'eſt dans le myſtére de ce jour que cette parole du Prophete devoit s'accomplir, & qu'en effet elle s'accomplit. Mais du reſte pourquoi les Juifs reçoivent-ils aujourd'hui le Fils Dieu avec

tant de pompe & tant de ſolemnité, & d'où leur vient ce zéle qu'ils ſont paroître pour lui rendre des honneurs qu'il n'en avoit jamais reçûs? Cent fois ils l'avoient vû parmi eux, ſans qu'à peine on pensât à lui: mais par un changement bien nouveau, l'Evangile nous le repréſente dans une eſpéce de triomphe, entrant au milieu des acclamations & des applaudiſſemens publics, eſcorté d'une foule de peuple, reconnu ſolemnellement comme Fils de David & comme
Mat. 21. envoyé de Dieu: *Hoſanna Filio David: Benedictus qui venit in nomine Domini.* N'en ſoyons point ſurpris, Chrétiens, puiſque les Evangéliſtes nous en apprennent la raiſon. Il venoit ce Sauveur adorable, de faire un miracle dont le bruit s'étoit répandu dans toute la Judée. La réſurrection de Lazare, de cet homme mort depuis quatre jours & enfermé dans le tombeau (miracle que toutes ſes circonſtances rendoient inconteſtable; miracle ſubſiſtant encore, dit ſaint Auguſtin, & que l'incrédulité même la plus obſtinée ne pouvoit déſavouer) voilà de quoi les habitans de Jeruſalem avoient été témoins; voilà ce qu'ils avoient admiré, & ce qui leur donna une ſi haute idée de Jeſus-Chriſt. C'eſt donc en vûe de ce miracle & pour en reconnoître publiquement l'auteur, qu'ils courent au devant de lui, portant des palmes dans les

mains, & voulant honorer par-là, remarque ſaint Chryſoſtome, la victoire que cet homme-Dieu avoit remportée ſur la mort. Tel eſt, mes chers Auditeurs, le précis de notre Evangile dans le ſens hiſtorique & littéral : écoutez-en le myſtere & l'application. Le tems approche, Chrétiens, & nous le commençons, où Jeſus-Chriſt par une action ſpirituelle & intérieure, mais encore plus puiſſante & plus efficace, renouvelle ce grand miracle de la réſurrection de Lazare, en faiſant revivre par la grace de la pénitence des ames mortes par le péché, & comme enſevelies dans leurs habitudes criminelles. Après ce miracle, l'Egliſe que tous les Prophetes nous ont marqué ſous la figure de Jeruſalem, prépare à ce divin Sauveur une ſainte & honorable entrée dans les cœurs des fidéles par la communion Paſchale ; & pour me conformer à ſon deſſein, c'eſt de cette communion Paſchale que je dois vous entretenir. Saluons d'abord la Vierge qui eut avant nous le bonheur de recevoir ce Verbe fait chair & de le porter dans ſon ſein. *Ave*, *Maria.*

DEux ſortes de perſonnes reçoivent aujourd'hui le Fils de Dieu dans Jeruſalem ; d'une part ſes diſciples, qui faiſoient profeſſion de le ſuivre, & qui par un engagement particulier s'étoient attachés à ſon par-

ti ; d'autre par les Phariſiens, les Prêtres, les Docteurs de la Synagogue, qui par un aveuglement extrême rejettoient ſa doctrine & s'étoient ſecrettement ligués contre lui. Ses diſciples le reçoivent avec reſpect, avec ferveur, avec joie ; & voilà pourquoi il vient à eux comme en triomphe, & même ſe-
Mat. 21. lon la prophétie, en qualité de Roi : *Ecce Rex tuus venit tibi manſuetus.* Au contraire les Phariſiens le reçoivent avec des ſentimens d'aigreur & dans la réſolution de faire bientôt éclater leurs pernicieux deſſeins, & de le perdre : c'eſt pour cela qu'il vient à eux comme un ennemi, & que le Sauveur verſe ſur ces aveugles des larmes de compaſſion :
Luc. 19. *Videns civitatem flevit ſuper illam.* Deux idées bien naturelles de ce qui ſe paſſe encore chaque année dans la communion Paſchale, & dont je vais faire le partage de ce diſcours. Car prenez garde, Chrétiens : dans le triomphe dont les diſciples de Jeſus-Chriſt honorent ce divin maître, je trouve l'idée d'une ſainte & parfaite communion ; ce ſera la premiere partie ; mais dans la maniere dont ce même Dieu fut reçû des Phariſiens, je trouve l'idée d'une communion indigne & ſacrilége ; ce ſera la ſeconde partie. Pour les juſtes qui ſont les vrais fidéles, le Sauveur vient comme un Roi débonnaire & bienfaiſant : mais pour les impies engagés & obſtinés dans

dans le crime, il vient comme un ennemi terrible & redoutable. C'eſt tout le ſujet de votre attention.

I. PARTIE.

VOulez-vous ſçavoir, Chrétiens, ce que c'eſt à proprement parler, qu'une communion faite en état de grace? Ecoutez ſaint Chryſoſtome; il va vous l'apprendre. C'eſt, dit ce Pere, une réception ſolemnelle que nous faiſons à Jeſus-Chriſt dans nous-mêmes, & une entrée triomphante que Jeſus-Chriſt fait dans nous. Pouvoit-il s'en expliquer plus noblement, & n'ai-je pas eu raiſon de m'attacher d'abord à ſa penſée, pour vous dire que le triomphe & l'entrée du Sauveur du monde dans Jeruſalem, eſt la plus juſte idée d'une bonne communion?

Mais afin de mieux comprendre la choſe, examinons, Chrétiens, toutes les circonſtances particulieres marquées dans l'Evangile, & voyez ſi le deſſein de Dieu n'a pas été viſiblement de nous propoſer le modéle le plus parfait de l'action la plus ſainte du Chriſtianiſme, qui eſt la communion? Car premierement cet homme-Dieu eſt reçû avec honneur dans Jeruſalem; mais par qui? par ſes amis, par les ſectateurs de ſa doctrine, par ceux que l'on diſtinguoit dans la Judée pour être du nombre des ſiens; en un mot par ſes diſciples, qui malgré l'envie ne laiſſoient pas de faire un parti conſidérable, puiſque ſaint

Luc témoigne qu'ils accouroient en foule :
Luc. 19. *Et cœperunt omnes turbæ discipulorum gaudentes laudare.* En second lieu, ces fervens disciples transportés de zéle pour la personne de leur maître, n'attendent pas qu'il soit aux portes de la ville pour se disposer à le recevoir. Au premier bruit qu'ils entendent de sa venue, ils sortent de leurs maisons, & par
Joan. 12. respect ils viennent au devant de lui : *Et cùm audissent quia venit Jesus, processerunt obviam ei.* De plus, ils se présentent à lui, les
Ibidem. uns portant des branches de palmiers, *Acceperunt ramos palmarum* ; & les autres avec des branches d'oliviers, qu'ils coupoient sur la montagne, selon la remarque expresse de l'Evangile. Or la palme est le symbole de la victoire, & l'olive le signe de la paix : ce qui ne fut pas sans mystére, comme je vais vous l'expliquer. Enfin ils se dépouillent de leurs vêtemens, ils les mettent sous les pieds de Jesus Christ, en les étendant le long du che-
Mat. 21. min par où il devoit passer : *Plurima autem turba straverunt vestimenta sua in via.* Excellente idée de la communion des justes, & des saintes dispositions qu'une ame chrétienne doit apporter à la participation du corps de Jesus-Christ & de son adorable Sacrement. Mais ce n'est pas assez pour nous d'en avoir l'idée ; Dieu veut que nous nous l'appliquions dans la pratique, & que d'une figu-

re, nous en faſſions une vérité. Tâchez donc, mes chers Auditeurs, à bien entrer dans les ſaintes leçons que j'ai à vous faire.

Il faut être diſciple de Jeſus-Chriſt pour mériter de le recevoir dans ſon Sacrement, & c'eſt la premiére diſpoſition. Mais ne ſommes-nous pas tous ſes diſciples en qualité de Chrétiens? Il eſt vrai, mes Freres, & je le ſçais: mais je dis que pour participer au divin myſtére, il ne ſuffit pas d'être diſciple du Sauveur par une profeſſion extérieure qui ſouvent ne fait qu'augmenter notre indignité, quand elle n'eſt pas ſoutenue du reſte; & j'ajoûte qu'il le faut être en eſprit & par un ſentiment de religion, puiſque ſans cela bien loin que Jeſus-Chriſt nous avoue pour ſes diſciples, il nous regarde comme ſes ennemis. Or il s'eſt lui-même déclaré qu'il ne vouloit faire la Pâque qu'avec ſes diſciples. Mais il ne parloit alors que de la Pâque Judaïque, qu'il alloit célébrer ſelon la loi. Ah, j'en conviens, répond ſaint Chryſoſtome: mais s'il parloit ainſi de l'ancienne Pâque, que penſoit-il de la nouvelle qui devoit être le don des dons, & la plus excellente de toutes les graces? & s'il falloit être ſon diſciple pour manger avec lui une Pâque qui n'étoit que la figure de ſon corps, que ne faut-il point être pour manger celle qui n'eſt rien moins que la ſubſtance même de ſon corps?

Enfin n'eſt-il pas de la foi que tout ce qui s'obſervoit dans la Pâque des Juifs, étoit une leçon pour nous, mais une leçon exacte & préciſe, de ce qui devoit être accompli dans celle des Chrétiens?

Qu'il n'y ait donc perſonne aſſez téméraire, concluoit éloquemment ſaint Chryſoſtome pour prétendre à cette Pâque en recevant l'agneau véritable qui eſt immolé, ſans avoir ce caractére particulier de diſciple de Jeſus-Chriſt. Qu'il ne s'y préſente point de Judas, point de Phariſiens, c'eſt-à-dire, point de traître, point d'hypocrite, point de ſimoniaque ni de profanateur des choſes ſaintes : *Chryſoſt.* ce ſont les paroles de ce Pere ; *Nemo accedat niſi amicus : nullus avarus, nullus fœnerator, nullus impudicus.* Car je vous avertis, ajoûtoit ce ſaint Docteur, que cette divine ta- *Idem.* ble n'eſt point pour eux ; *Nam & tales hæc menſa non ſuſcipit.* S'il y a un diſciple fidéle & ſincére, qu'il vienne, parce que c'eſt lui qui par le choix de Jeſus-Chriſt même y *Idem.* doit être admis ; *Si quis eſt diſcipulus, adſit.* Pour les mondains, pour les ſenſuels, pour les ſcandaleux & les impies, ils en ſont exclus ; & s'ils oſoient y paroître, nous qui ſommes les Prêtres du Seigneur & les diſpenſateurs de ſes myſtéres, nous ne craindrions point d'uſer du pouvoir que le Dieu vivant nous a mis en main pour leur en inter-

dire l'usage. Fût-ce le premier conquérant du monde qui s'y présentât, *Sive Princeps militiæ*; fût ce le premier Monarque du monde, *Sive Imperator*, nous lui ferions entendre les défenses & les menaces du souverain maître dont il viendroit profaner le céleste banquet. C'est ainsi que cet homme de Dieu s'acquittant du même ministére que moi, préparoit le peuple d'Antioche à la plus importante action du Christianisme: & tel est l'ordre que le grand Apôtre avoit intimé à toute l'Eglise, par ces courtes paroles, mais qui, selon le Concile de Trente, comprennent en abrégé toutes les dispositions requises pour avoir part au Sacrement du Fils de Dieu; *Probet autem seipsum homo.* Que l'homme donc s'éprouve lui-même, c'est-à-dire, qu'il se consulte lui-même, qu'il interroge son cœur; & que sans s'aveugler, sans se flatter, il examine devant Dieu, s'il est en effet de ceux qui appartiennent à Jesus-Christ, & que Jesus-Christ reconnoît pour ses vrais disciples. Car si nos consciences ne nous rendent pas sur ce point un témoignage favorable, & qu'avec humilité nous ne puissions nous glorifier de ce beau nom, il ne nous est point permis de faire la Pâque, & nous n'y devons pas penser. Je me trompe, Chrétiens: parlons plus correctement, & disons que nous y devons penser, & y penser effica- 1 Cor. 11.

cement pour l'honneur de Jesus Christ même, & si pour n'y avoir pas pensé, nous manquons à le recevoir dans cette Pâque solemnelle, nous commettons un nouveau crime, & nous désobéissons à ses ordres. Quoi donc ? l'ordre de Jesus-Christ est-il que nous le recevions sans être du nombre de ses disciples ? A Dieu ne plaise, Chrétiens, puisque c'est ce qu'il a le plus en horreur : mais il nous ordonne de nous déclarer ses disciples ; & si nous n'avons pas été jusqu'à présent de ce nombre, il veut que nous commencions à en être, pour satisfaire à l'obligation indispensable où nous sommes de prendre place parmi les conviés qu'il fait appeller. Voilà le précepte non seulement Ecclésiastique, mais divin, qui vous est aujourd'hui signifié par les Pasteurs de vos ames : oui, le Sauveur des hommes, de quelque condition que vous soyez, veut célébrer la Pâque avec vous. Vous êtes indignes de cette grace, mais il veut que vous vous en rendiez dignes ; vous êtes pécheurs, mais il veut que vous deveniez justes ; vous êtes dans les engagemens criminels du monde, mais il veut que vous en sortiez & que vous vous mettiez en état d'approcher de lui. Point d'excuse, ni de délai ; son ordre presse, & il lui faut obéir. Dans les autres tems de l'année, peut-être auriez-vous droit d'user de remise, &

de vous prescrire un terme pour former cette résolution : mais aujourd'hui il n'est plus question de résoudre, il est tems d'exécuter & d'accomplir. Le terme est échû ; & le maître des maîtres vous envoye dire que c'est chez vous que cette Pâque se doit faire : *Magister dicit : Apud te facio Pascha.* Pour cela il faut que votre cœur, qui est comme le domicile & le sanctuaire qu'il a choisi, soit purifié par la pénitence ; & le même commandement qui vous engage à l'un, vous oblige à l'autre. Par conséquent, il faut rompre vos liens, & par de généreux efforts vous détacher une fois de la créature & de vous-mêmes. Et c'est en quoi le précepte du Fils de Dieu est admirable, je veux dire, en ce qu'il vous met dans une si heureuse nécessité. Car il ne s'agit pas moins pour vous que d'être, ou des sacriléges, ou des excommuniés ; des sacriléges, si vous recevez ce Dieu de sainteté sans vous y être disposés par une contrition sincére ; des excommuniés, si par votre impénitence vous vous trouvez hors d'état de le recevoir. *Mat. 26.*

Cependant il ne suffit pas d'être disciples du Sauveur, pour mériter qu'il vienne à nous; il faut encore aller au devant de lui & le prévenir. Vous sçavez comment ces troupes sorties de Jérusalem, s'avancérent jusques vers la montagne des Olives, n'attendant pas que

Jesus-Christ fût arrivé pour commencer les honneurs de l'entrée qu'on devoit lui faire : Joan. 12. *Cùm audissent quia venit, processerunt obviam ei.* Ainsi par un mouvement de ferveur anticiper la venue de ce Dieu-homme, c'est une seconde disposition nécessaire pour le recevoir selon les régles & l'esprit de la vraie piété. Je m'explique. Car faire ce qui se pratique aujourd'hui, & ce que la lâcheté du siécle n'a rendu que trop commun ; se réserver jusqu'au jour de la communion même pour y penser ; différer à la solemnité de Pâques les préparatifs que la Religion demande; croire s'être acquité de son devoir, parce qu'on a pris quelques momens pour se recueillir devant Dieu ; venir à la hâte & dans la foule s'accuser de ses désordres, & immédiatement après se présenter à la sainte table ; confondre les exercices de la pénitence avec la communion, & souvent communier sans avoir fait aucun exercice de pénitence : ah, Chrétiens, c'est une indignité ; & quiconque agit de la sorte, attire sur soi l'anathême de saint Paul, qui lui reproche de ne pas faire un juste discernement du corps du Sauveur, & qui le menace de manger avec cette viande céleste sa propre condamnation. Je parle à vous, mes chers Auditeurs, qui dans la profession que vous faites d'une vie mondaine & dissipée, approchez plus rarement de ces sa-

crés myſtéres, & qui vous contentez peut-être une fois dans le cours d'une année de manger ce pain établi par Jeſus-Chriſt pour être le pain de tous les jours; c'eſt vous que ceci regarde. Car pour les ames innocentes qui en font leur nourriture ordinaire, quoiqu'elles ayent abſolument ſujet de craindre, elles ont encore plus droit d'eſpérer. Une communion les diſpoſe à l'autre : la vie réguliére qu'elles menent, les bonnes œuvres qu'elles pratiquent, leur aſſiduité à fréquenter les autels, tout cela dans la doctrine des Peres, leur ſert de préparation & d'une préparation continuelle au divin Sacrement.

Mais pour vous qui tenez une conduite directement oppoſée; pour vous qui vous faites un devoir non-ſeulement d'être du monde, mais de vivre ſelon les maximes du monde; pour vous dont les liaiſons, les habitudes, les divertiſſemens, les emplois ne ſont qu'un enchainement de péchés ajoûtés ſans ceſſe les uns aux autres; pour vous qui n'avez aucun uſage des choſes de Dieu, & qui paſſez les années entiéres ſans faire peut-être une réflexion ſérieuſe ſur l'affaire de votre ſalut; pour vous dont le dernier ſoin eſt de veiller ſur votre cœur, & qui vous étant formé une conſcience libre, diſons mieux, une conſcience libertine, ne trouvez rien de plus commode que de n'y rentrer jamais & d'ignorer

toujours ce qui se passe ; pour vous enfin qui ne communiez que par je ne sçais quelle bienséance, & quand le précepte vous y oblige : attendre à vous disposer, que vous soyez au jour précis où vous devez satisfaire à cette obligation, c'est mépriser votre Dieu, & faire outrage à son Sacrement ; c'est anéantir l'effet de sa venue, c'est vous exposer vous-mêmes à un scandale presque inévitable. Car enfin, mon Frere, dirois-je à un de ces pécheurs, si vous vous adressez à moi dans ces jours de solemnité, & que je ne vous trouve pas en état de recevoir cette grace de réconciliation, sans laquelle il ne vous est pas permis de communier, (or qu'y a-t-il de plus ordinaire à des hommes comme vous ?) que ferai je alors ? Vous accorderai-je la grace de l'absolution que vous me demandez? je trahirai donc mon ministére. Ne vous l'accorderai-je pas ? il faudra donc que vous ne mangiez point l'agneau avec le reste des fidéles, & que vous soyez absent de la table de Jesus-Christ. Si je vous y admets, je suis prévaricateur, & je me damne avec vous : si je vous en exclus, vous scandalisez l'Eglise. Voyez-vous l'extrémité où vous vous jettez, pour n'avoir pas pris les mesures que la loi de Dieu & la prudence chrétienne vous prescrivoient ? Que par considération pour votre personne, j'intéresse l'honneur du Sacrement

qui m'a été confié, c'eſt à quoi il n'y a pas d'apparence que je me détermine jamais. Je ſçais trop quelles ſont les bornes de mon pouvoir ; & l'éclat de votre fortune & de votre dignité ne m'éblouira pas. Qu'arrivera-t-il donc ? ce que je dis : qu'il n'y aura ni Pâque, ni Sacrement, ni culte de religion pour vous, & qu'enſuite on vous remarquera ; que celui qui ſe trouve chargé, comme Paſteur, du ſoin de votre ame, en ſera dans l'inquiétude & dans le trouble ; que votre mauvais exemple ſe communiquera ; que le libertinage prendra ſujet de s'en prévaloir, & que vous ſerez reſponſable de l'abus qu'il en fera : pourquoi ? parce que vous n'avez pas uſé de la diligence néceſſaire pour vous préparer. Si dès l'entrée de ce ſaint tems, convaincu comme vous l'étiez du déſordre de votre conſcience, vous euſſiez eu recours au reméde que l'Egliſe vous préſentoit, & que par une prévoyance chrétienne vous fuſſiez venu dès-lors vous ſoumettre à ſon tribunal, on auroit mis ordre à tout. Vous n'étiez pas encore en état de participer au corps de Jeſus-Chriſt, mais on vous y auroit diſpoſé ; vous étiez trop foible pour manger ce pain de vie, mais on vous auroit fortifié ; on auroit guéri vos plaies, on vous auroit excité à ſortir de vos habitudes, on vous auroit fait paſſer par les épreuves de la pénitence ; & après les épreuves de

la pénitence, revêtu de la robe de noces, on vous recevroit enfin maintenant dans la salle du festin. Aussi est-ce pour cela, Chrétiens, que le Carême est institué, & nous apprenons des anciens Conciles, que dès les premiers jours de ce jeûne solemnel on obligeoit les fidéles à se sanctifier, c'est-à-dire, dans le stile de l'Ecriture, à se purifier par la confession, & qu'on les préparoit ainsi à célébrer dignement la Pâque. S'il y avoit même des pécheurs publics, on les faisoit paroître dès le jour des Cendres couverts de cilices, pour les initier, si j'ose parler de la sorte, & les aggréger parmi les pénitens. Voilà comment on en usoit ; & nous voyons encore dans quelques Eglises des vestiges d'une discipline si religieuse & si louable. Toutefois ces pécheurs, remarque le Docteur Angelique saint Thomas, n'étoient pas plus coupables que plusieurs de nous ; & le corps de Jesus-Christ qu'ils devoient recevoir, n'é-pas plus saint, ni plus vénérable pour eux que pour nous. Mais aujourd'hui l'on a trouvé moyen d'abréger les choses, & si je puis me servir de cette expression, d'en être quitte à bien moins de frais.

Je ne dis point ceci pour favoriser aucun sentiment particulier, & je n'ai pas même besoin de justification sur cela : mais en vérité mes chers Auditeurs, avouons-le à notre

confusion, nous avons bien dégénéré, & nous dégénérons bien encore tous les jours de la sainteté de notre foi. De tous ceux à qui j'adresse cette instruction, & qui composent vraisemblablement la plus nombreuse partie de cet auditoire, c'est-à-dire, de tant de personnes engagées dans le péché, à peine peut-être y en a-t-il quelques-uns qui ayent fait le moindre effort pour se disposer à la communion Paschale. En dis-je trop, & serois-je assez heureux pour me tromper ? Cependant à cette fête prochaine on verra des hommes tout corrompus de vices, des Lazares encore ensevelis dans l'iniquité, des morts non pas de quatre jours, mais de quatre mois, mais de quatre années, qui se produiront à la face de l'Eglise, & qui pleins d'une confiance présomptueuse demanderont tout à la fois qu'on les délie, qu'on les ressuscite, & qu'on les fasse asseoir à la table du Seigneur. Ah, mes Freres, s'écrie saint Bernard, il n'appartient qu'au Seigneur lui-même d'opérer de semblables prodiges : notre juridiction & notre puissance ne s'étend point jusques-là ; ce miracle est au-dessus de nous. Que faut-il donc faire ? ce que font ces troupes zélées qui sortent de Jérusalem, & qui se mettent en marche, du moment qu'elles apprennent que Jesus-Christ approche : *Cùm audissent, processerunt.* Vous l'apprenez vous-mêmes, Joan. 12.

Chrétiens, & je vous l'annonce actuellement
Mat. 25. de ſa part. *Ecce ſponſus venit* : Oui mes Freres, puis-je vous dire, voici l'époux qui arrive : il eſt preſque aux portes de votre cœur, & dans fort peu de jours il y doit faire ſon entrée. Ne vous laiſſez pas ſurprendre : *Exite*, ſortez, pour ainſi dire, hors de vous-mêmes, hors du tumulte de vos paſſions, hors de l'embarras de vos intrigues malheureuſes, hors du trouble & de la diſſipation où vous jettent vos affaires temporelles. Ne reſſemblez pas à ces Vierges folles qui s'endormirent ; mais tenez-vous prêts, & allez au devant du maître qui vient vous viſiter : *Exite obviam ei.* Si vous avez différé juſqu'à ce jour, après vous en être confondu devant Dieu, appliquez-vous à réparer ce que vous avez perdu de tems. Conſidérez, & la ſainteté de l'action que vous avez à faire, & la grandeur du Dieu que vous avez à recevoir. Pour lui faire un triomphe ſortable & conforme à ſes inclinations, n'oubliez pas d'envoyer les pauvres devant vous chargés de vos libéralités & de vos aumônes. Il y en a d'abandonnés dans les priſons, de languiſſans dans les hôpitaux, de honteux dans les familles : cherchez-les pour les ſoulager, & ils ſe joindront à vous pour vous ſeconder. Mais ſur tout, ſouvenez-vous de la grande leçon
Pſal. 94. du Prophéte contenue dans ces paroles : *Præ-*

occupemus faciem ejus in confessione. Avant que ce Dieu de gloire vienne à vous, prévenez-le & gagnez-le par une confession exacte & sincére de tous les déréglemens de votre vie. N'attendez pas jusqu'au moment qu'il faudra lui donner le baiser de paix : votre bouche seroit encore infectée de l'impureté de vos crimes. Dès aujourd'hui, s'il se peut, déchargez-vous du fardeau pesant qui vous accable, afin que votre ame libre & dégagée, puisse avancer à plus grands pas vers ce Seigneur qui daigne bien descendre pour vous du trône de sa Majesté. Et quoi ? mon Frere, reprend saint Chrysostome, si présentement & à l'heure que je vous parle, on vous annonçoit que le plus grand Roi de la terre vient en personne loger chez vous ; que c'est lui-même, qui par un choix particulier a voulu vous gratifier de cet honneur, & qu'il ne prétend rien moins par-là que de vous annoblir pour jamais, que d'établir votre fortune & de vous combler de biens, que ne feriez-vous pas ? quels soins, quels empressemens, quelle activité ? Que ne faites-vous pas même tous les jours pour un ami, & comment en usez-vous ? Ces comparaisons sont familiéres & communes ; mais c'est pour cela même, disoit saint Chrysostome, que les Prédicateurs de l'Evangile doivent s'en servir, parce qu'elles rendent les choses plus

sensibles, & qu'elles font toucher au doigt les plus essentielles obligations du Christianisme.

Je dis plus. Pour recevoir Jesus-Christ dans la communion, il faut aller au devant de lui, mais comment ? comme les disciples, avec des branches de palmiers & d'oliviers : troisiéme circonstance d'où je tire une troisié-
Joan. 12. me instruction. Voici ma pensée. *Acceperunt ramos palmarum* ; Ils prirent, dit saint Jean,
Marc. 11 des palmes dans leurs mains : *Alii autem cædebant frondes de arboribus* ; Les autres coupoient des branches d'arbres : or ces arbres étoient des oliviers, puisque ce fut sur la montagne même qui en portoit le nom, que les disciples allerent trouver le Fils de Dieu :
Luc. 19. *Et cùm appropinquaret jam ad descensum montis Oliveti.* Que signifie cela ? rien de plus évident, dit saint Augustin, que ce qui nous est enseigné par le Saint-Esprit, & marqué sous ces deux symboles : c'est que, ni vous, ni moi, ne devons point approcher de Jesus-Christ, si nous ne portons la palme en témoignage de la victoire que nous avons remportée sur le péché, & l'olive pour signe de la paix que nous avons conclue avec Dieu. Prenez garde, Chrétiens : saint Augustin ne dit pas que pour bien communier, il suffit d'avoir remporté quelque avantage sur l'ennemi ; ni que nous devions nous contenter

d'avoir fait avec lui une ſimple treve, & que ce ſoit aſſez de nous être ſouſtraits pour un tems de ſa ſervitude, & d'avoir gagné ſur lui, ou plutôt ſur nous-mêmes une réforme de quelques jours. Car cet eſprit ſéducteur ne vous la diſputera pas, puiſqu'il l'accorde aux plus libertins, & que c'eſt un artifice dont il ſe ſert pour ſe les attacher encore plus étroitement. Il y a peu de pécheurs ſi abandonnés, qui dans ces ſaints jours ne ſe modérent, ne ſe contraignent, & n'affectent tout l'extérieur d'un Chretien touché & converti. Mais cela n'eſt rien, mon cher Auditeur; ce n'eſt point là ce que Jeſus-Chriſt attend de vous, ni le point de pratique que l'on vous prêche. On vous dit que pour recevoir cet homme-Dieu, il faut que vous vous préſentiez à lui avec la Palme, c'eſt-à-dire, après avoir vaincu véritablement, efficacement, parfaitement le péché qui regne en vous. Or vous ſçavez que dans cette guerre ſpirituelle, les tréves & les ſuſpenſions d'hoſtilité n'ont point communément d'autre effet que de fortifier de plus en plus votre ennemi, que d'allumer la paſſion, que d'irriter la cupidité. Vous ſuccomberez donc, par des rechutes encore plus dangereuſes, à de nouvelles attaques. Après un intervalle de liberté & de fauſſe paix, vous vous trouverez plus eſclave & plus pécheur que vous ne l'aviez jamais

été ; & si cela est, vous n'êtes point du nombre de ceux dont Jesus-Christ puisse être reçû en triomphe. Il faut avoir la palme, & être vainqueur : autrement vous n'avez point droit de vous joindre aux troupes de ses disciples ; pourquoi ? parce que vous êtes encore dans les fers & dans la tyrannie du Prince du monde. Il s'agit d'en sortir une bonne fois, & de faire le même effort que l'Epouse
Cant. 7. des cantiques, lorsqu'elle disoit : *Ascendam in palmam, & apprehendam fructus ejus :* Oui, la résolution en est prise ; je monterai sur le palmier, & j'en cueillerai les fruits. Quels sont ces fruits ? les fruits d'une salutaire pénitence. Jusqu'à présent, direz-vous, je n'en ai pris que les feuilles ; je n'en ai eu que les apparences, que les dehors, que les belles paroles, que les idées, que les désirs inutiles & inefficaces : mais aujourd'hui je suis déterminé à monter plus haut, & j'en veux prendre les fruits : *Ascendam in palmam, & apprehendam fructus ejus.* Il y a trop long-tems que Dieu me sollicite, & je ne puis plus lui résister. Ces fruits ne seront pas au goût de la nature ; mais la charité dont le goût est bien plus exquis, m'y fera trouver des délices qui surpassent tous les plaisirs des sens. C'est ainsi, dis-je, Chrétiens, que vous devez agir, & que vous ferez triompher Jesus-Christ.

Enfin les disciples se dépouillérent de leurs vêtemens, & les étendirent dans le chemin par où le Fils de Dieu devoit passer : *Pluri-ma turba straverunt vestimenta sua.* Mat. 21. Cérémonie dont je voudrois inutilement vous développer le mystére, puisque vous le comprenez déja; cérémonie, qui par elle-même vous instruit bien mieux que moi de cette grande vérité, que pour recevoir dignement le Sauveur des hommes dans le Sacrement de ses Autels, vous devez quitter tout ce qui s'appelle superfluité mondaine, sur tout cette superfluité d'habits, d'ajustemens, de parures, qui selon la pensée de Tertullien est comme une idolâtrie & une espéce de culte que vous rendez à votre corps : que vous devez, dis-je, la quitter, non par des considérations humaines, mais par un respect religieux. On vous l'a dit tant de fois, Mesdames, & personne ne le doit mieux sçavoir que vous-mêmes : vous le reconnoissez devant Dieu, combien ce luxe profane est opposé à l'humilité de votre religion, de combien de péchés il est le principe, à combien de scandales il vous expose. Mais ce que je ne puis comprendre, c'est qu'étant aussi portées que vous l'êtes à tout ce qui regarde la vraie piété, on vous engage néanmoins avec tant de peine à la pratique de ce détachement. Ce que je ne puis comprendre, c'est qu'après

tant de remontrances que l'on vous a faites ; après les régles que vous a données S. Paul, l'organe & l'interprète du Saint-Esprit ; après les exhortations pressantes des Peres de l'Eglise, qui ont traité ce point de morale, comme un des plus essentiels à votre état ; après votre propre expérience, plus capable de vous convaincre que tous les discours, vous contestiez encore avec Dieu pour conserver ces restes du monde, dont on ne peut vous déprendre. Ce qui m'étonne, c'est qu'après tant de communions, on en voye toujours parmi vous d'aussi passionnées pour cette vanité, d'aussi affectées dans leurs personnes, d'aussi curieuses de plaire que les ames les plus libertines & les plus déréglées. Voilà ce qui me surprend. Mais ce scandale ne cessera-t-il point, & refuserez-vous à Jesus-Christ, je dis à Jesus-Christ entrant dans votre cœur, un sacrifice aussi léger, & néanmoins aussi nécessaire & aussi agréable à ses yeux que celui-là ? Ah, mes Freres, conclut saint Ambroise, quel avantage pour vous de pouvoir faire un triomphe à votre Dieu des mêmes choses qui font le sujet de vos désordres ? Quelle consolation de le pouvoir honorer non seulement de vos superfluités, mais de vos vanités mêmes ? Il faut mettre sous les piés de Jesus-Christ tout ce que l'orgueil du monde invente pour se donner un faux

éclat & pour se distinguer. C'est ainsi que vous sanctifierez la communion, & que la communion vous sanctifiera. Car écoutez ce que Jesus-Christ fera de sa part. Il viendra dans vous comme un Roi, mais comme un Roi triomphant; & c'est ce qu'il m'ordonne lui-même de vous annoncer : *Dicite filiæ Sion, ecce Rex tuus venit* : Dites à la fille de Sion, voici votre Roi qui vient. Or quelle est cette fille de Sion ? dans le sens même de la prophétie, c'est l'ame juste, & c'est proprement dans la communion que cette prophétie a son effet. Oui, Chrétiens, c'est alors que le Fils de Dieu fera son entrée dans vous en souverain & en Roi. Car la foi nous apprend qu'il est Roi, & selon les termes formels de saint Luc, son Royaume est au milieu de nous : *Regnum Dei intra vos est.* Le ciel & la terre lui sont absolument soumis ; mais c'est dans le cœur de l'homme, dit saint Augustin, qu'il se plaît sur-tout à régner : pourquoi ? parce qu'il le regarde, poursuit ce saint Docteur, comme un Royaume de conquête. Il veut y être reçû, & y établir sa demeure. Or quand je communie en état de grace, il est vrai de dire, non seulement que Jesus-Christ est en moi, mais qu'il y est en souverain ; qu'il y regne, qu'il y commande, qu'il s'y fait obéir, qu'il y tient toutes mes passions sujettes sous la loi de son

Mat. 21.

Luc. 17.

amour ; qu'il y réprime ma colère, qu'il y étouffe mes vengeances, qu'il y domine ma cupidité : en un mot, qu'il eſt mon Roi : *Ecce Rex tuus.*

Si je m'arrêtois à cette premiere vûe, que ma religion me donne, je demeurerois ſaiſi de frayeur ; & ſurpris de la préſence d'une ſi haute majeſté, je m'écrierois avec ſaint Pierre : *Exi à me, quia homo peccator ſum* ; retirez-vous de moi, Seigneur, parce que je ſuis un homme rempli de miſére & de foibleſſe. Mais ce Dieu de gloire, par un artifice & un prodige de ſa charité, m'apprend bien à ne pas porter trop loin ce prétexte, quoique ſpécieux, d'une défiance reſpectueuſe. Car s'il vient à moi, c'eſt en qualité de Roi débonnaire & plein de douceur : *Dicite Filiæ Sion, Ecce Rex tuus venit tibi manſuetus.* Non, non, dit ſaint Chryſoſtome, ſa grandeur n'eſt point un obſtacle qui l'empêche de s'humaniſer avec nous, & de s'incarner en quelque ſorte dans nous ; & nous n'avons pas les premieres idées du myſtére de ſon corps & de ſon ſang, ſi nous ignorons qu'il ſe fait même une grandeur de cette condeſcendance infinie. Sa divinité étoit un abîme de lumieres, dont nous aurions été éblouis : pour nous la rendre ſupportable, il l'a couverte du voile de ſon humanité. Son humanité auroit eu trop d'éclat : il la cache ſous les eſpéces d'un

Luc. 5.

Mat. 21.

Sacrement qui n'a rien à l'extérieur que de ſimple & de commun. Ce Sacrement, par ce qu'il contient, auroit encore pû nous éloigner de lui : il nous le propoſe comme un pain & comme une viande qui nous doit nourrir, & que nous devons manger. Tout cela, pour nous faire entendre ce qu'il dit dans l'Ecriture, que ſes délices ſont de demeurer, tout Dieu qu'il eſt, avec les enfans des hommes, & qu'il ne veut être notre Roi que pour avoir droit de nous prévenir & de nous combler des bénédictions de ſa douceur : *Ecce Rex tuus venit tibi manſuetus.* Quand il entra dans Jeruſalem, il n'y avoit autour de lui que pompe & que magnificence, & cette magnificence étoit bien dûe à un Dieu auſſi grand que lui : mais dans ſa perſonne, ce n'étoit que modeſtie, que pauvreté, qu'humilité. Ainſi quand il deſcend ſur l'autel, des millions d'Anges y deſcendent avec lui pour lui faire eſcorte & pour l'accompagner. Ce n'eſt point là une de ces penſées pieuſes qui ne ſont fondées que ſur de légéres conjectures. Saint Jean Chryſoſtome n'étoit point un eſprit foible, & il nous témoigne lui-même qu'il a vû ces légions céleſtes, *Vidi ipſe* : qu'il les a vûes : dis-je, s'aſſembler autour de Jeſus-Chriſt & l'environner ; *Vidi ipſe turbas Angelorum è cœlo deſcendentium.* Mais du reſte c'eſt ſur ce même autel que ce Dieu d'amour

Chryſoſt.

obſcurcit toute ſa ſplendeur ; c'eſt-là qu'il s'abaiſſe, là qu'il ſe fait petit & pauvre, afin que nous puiſſions avoir un plus facile accès auprès de lui. Car s'il ne s'étoit humilié, dit S. Auguſtin, nous n'aurions jamais oſé prendre cette divine nourriture & y toucher *Niſi enim eſſet humilis, non manducaretur.* Ah ! Seigneur, je le reconnois, & dès-à-préſent je vous rends tous les hommages de reſpect, d'obéiſſance, de reconnoiſſance, que je dois vous rendre dans ma communion. Il n'appartient qu'à vous de joindre à une majeſté incompréhenſible de ſi profonds abbaiſſemens. Si les Rois de la terre ne paroiſſoient que dans l'humiliation & dans un dénuement entier de toutes choſes, ils ne pourroient ſoutenir leur Royauté. Mais la vôtre ſe ſoutient par elle-même, puiſque vous êtes Roi par vous-même, & que votre ſouveraine puiſ-
Mat. 21. ſance eſt inſéparable de votre être : *Dicite Filiæ Sion, Ecce Rex tuus venit tibi manſuetus.*

Cependant, Chrétiens, prenez-vous garde à cette parole, *Venit tibi* ? Peut-être n'y penſez-vous pas ; mais que ne comprenez-vous le don excellent qu'elle renferme ! Elle vous fait connoître que cet homme-Dieu dans la communion vient non ſeulement à nous & pour nous, mais pour nous uniquement & ſinguliérement : enſorte que ſi nous étions

étions seuls dans le monde capables de participer à ce mystere, il sortiroit encore du sanctuaire où il réside & des tabernacles où il repose, pour venir avec toute la plénitude de sa divinité prendre place dans notre cœur. Et en effet, combien de fois vous a-t-il honorés de cette grace, sans que nul autre que vous se présentât pour y avoir part? & combien de fois a-t-on pû dire que c'étoit pour vous seul qu'il quittoit l'autel, & qu'il étoit porté comme en triomphe par les mains des Prêtres: *Ecce Rex tuus venit tibi*? De vous apprendre en détail les avantages que vous devez tirer d'une union si intime avec lui, c'est ce qui demanderoit un discours entier. Mais je manquerois à mon sujet & à ce qu'il me fournit de plus remarquable pour votre instruction, si je ne vous disois pas que le Sauveur vient à nous pour opérer invisiblement dans nos ames les mêmes miracles qu'il opéra visiblement sur les corps après son entrée dans Jerusalem. Car l'Evangile ajoute que tout ce qu'il y avoit de malades, d'aveugles, de paralitiques parut devant lui, & qu'il les guérit: *Tunc accesserunt cæci & claudi, & sanavit eos.* Or ce n'est point une conjecture, c'est un point de foi, que l'effet propre de la communion, ou plutôt de la présence de Jesus-Christ par la communion est de guérir nos infirmités spirituelles, ces foiblesses, Matt. 21.

ces langueurs, ces dégoûts pour le bien, ces inclinations au mal à quoi une ame juſte & convertie peut encore être ſujette. Et pourquoi ne le feroit-il pas ? il guériſſoit bien les maladies les plus déſeſpérées par le ſeul attouchement de ſes habits : auroit-il moins de vertu quand il nous eſt ſubſtantiellement & ſi étroitement uni ? Oui, Chrétiens, il veut guérir ces reſtes de corruption que le péché, quoiqu'effacé par la pénitence, auroit laiſſés dans votre cœur ; & ſi vous ne l'empêchez point d'agir, il fera dans vous des prodiges qui édifieront toute l'Egliſe & qui vous ſurprendront vous-mêmes. De violens & de paſſionnés que vous étiez, il vous rendra doux & modérés ; de ſenſuels & de voluptueux, patiens & mortifiés ; de vains & d'ambitieux, humbles & ſoumis ; enfin il vous transformera en d'autres hommes. Allons donc à lui, mes Freres ; allons lui découvrir toutes les plaies de nos ames, & lui
Jer. 17. dire comme le Prophéte : *Sana me, Domine, & ſanabor ;* Seigneur, vous voyez l'état où je ſuis : me voilà attaqué de bien des maux. Mais guériſſez-moi, & je commencerai à jouir d'une ſanté parfaite : *Sana me, Domine, & ſanabor.* Je ſuis aveugle, éclairez-moi ; je ſuis inconſtant, affermiſſez-moi ; je ſuis foible, fortifiez-moi. Il n'y a que vous, ô mon Dieu, qui puiſſiez opérer ce miracle,

& toute autre guériſon qui ne viendroit pas de votre main, ne ſeroit qu'une guériſon apparente : *Sana me, Domine, & ſanabor.* Il faut donc que vous y travailliez vous-même : mais pour y travailler efficacement, Seigneur, c'eſt aſſez que vous diſiez une parole. Prononcez-la cette parole de grace : *Tantùm dic verbo.* Dites à mon ame que vous êtes ſon ſalut, & elle ſera ſauvée : *Dic animæ meæ, Salus tua ego ſum.* Il le fera, Chrétiens, il vous ſauvera : mais du reſte après vous avoir donné l'idée d'une bonne communion dans la maniere dont les diſciples reçurent le Fils de Dieu, voici l'idée d'une mauvaiſe communion dans la maniere dont il fut reçu des Scribes & des Phariſiens. C'eſt la ſeconde Partie. *Matt.* 8 *Pſal* 34.

SI jamais l'oracle de Simeon s'eſt accompli dans la perſonne du Sauveur, en ſorte que cet homme-Dieu, ſujet tout enſemble de contradiction & de bénédiction pour les hommes, ait été au même tems la réſurrection des uns & la ruine des autres, on peut dire, Chrétiens, que c'eſt particulierement dans le myſtere de ce jour, ou plutôt dans ce qui nous eſt ſignifié par le myſtere de ce jour ; ſçavoir, dans l'oppoſition extrême qui ſe rencontre entre la communion des juſtes & la communion des pécheurs. En effet, que peut- II. PARTIE.

on concevoir de plus saint, que ce triomphe où je viens de vous représenter le Fils de Dieu, béni par tout un peuple & bénissant tout un peuple, recevant des honneurs & faisant des graces, reconnu pour l'envoyé du Seigneur & pour le Seigneur lui-même, agissant en cette double qualité, faisant des miracles, convertissant les ames, guérissant les malades, ressuscitant les morts ? Voilà la premiere partie de la prédiction vérifiée ; & telle est la figure de la communion des fidéles, qui dans l'état de la grace participent au corps de Jesus-Christ. Mais voyez au contraire la triste image d'une communion indigne & sacrilége dans la réception que les Pharisiens & leurs partisans font au même Sauveur, lorsqu'il entre dans Jerusalem ; & par toutes les circonstances que j'y vais remarquer, jugez si l'effet n'a pas pleinement répondu à la prophétie : *Ecce positus est hic* Luc. 3. *in ruinam & in resurrectionem multorum, & in signum cui contradicetur.* Car premierement les Pharisiens & ceux de leur faction, ne reçoivent aujourd'hui le Sauveur du monde, que par une espece d'hypocrisie, que par dissimulation, que par je ne sçais quelle nécessité qui les y engage, que par crainte & par respect humain. S'il avoit été en leur pouvoir de lui interdire pour jamais l'entrée de leur ville, c'est ce qu'ils auroient souhaité ;

mais l'Evangéliſte obſerve qu'ils craignoient le peuple, *Timebant verò plebem* : & voilà pourquoi ils ſe joignent malgré eux-mêmes aux troupes des diſciples, & ils ſe conforment extérieurement à eux. Secondement, dès que Jeſus-Chriſt paroît dans Jeruſalem, ils commencent à former des deſſeins contre lui, ils conſpirent contre ſa vie, ils prennent des meſures pour le perdre : car ce fut ce jour-là qu'ils aſſemblerent ce conciliabule déteſtable, où la mort de Jeſus après bien des délibérations, fut enfin conclue : *Collegerunt Pontifices & Phariſæi concilium adverſus Jeſum.* Joan. 11. En troiſiéme lieu, ils contrediſent ſes miracles, quoique viſibles, quoiqu'éclatans ; ils s'aveuglent pour ne les pas reconnoître ; bien loin d'en être touchés, ils en témoignent de l'indignation : *Videntes autem Scribæ mirabilia quæ fecit, indignati ſunt.* Mat. 21. C'eſt ainſi qu'ils reçoivent le Fils de Dieu : & comment eſt-ce que le Fls de Dieu vient à eux ? Ah, Chrétiens, ne perdez pas ceci. Dans la vûe de ces infidéles, JeſusChriſt entre pénétré de douleur & verſant des larmes : *Videns civitatem flevit ſuper illam :* Luc. 19. Car tout cela ſe trouve dans la ſuite de ce myſtere. Il entre non plus comme un Roi bienfaiſant à leur égard ; mais parce qu'ils ont mépriſé ſes graces, comme un ennemi redoutable, pour être le ſujet de leur réprobation & même de la Luc. 20.

Ibidem. destruction de leur ville : *Non relinquent in te lapidem super lapidem* : Il ne restera pas, leur dit-il, pierre sur pierre; pourquoi ? parce que vous n'avez pas connu le tems où votre Ibidem. Dieu vous a visités : *Eò quòd non cognoveris tempus visitationis tuæ.* Enfin, il entre pour exercer déja sur les Pharisiens la sévérité de sa justice en les condamnant par avance, & Ibidem. prononçant contre eux ce terrible arrêt : *Dico vobis, quia lapides clamabunt* ; allez, je vous annonce que ces pierres, c'étoient les pierres du temple, rendront un jour témoignage contre vous. Que de rapports avec la communion des pécheurs ! Souffrez que j'en fasse en peu de mots l'application.

Car ce que firent ces Pharisiens & ces Ministres de la Synagogue qui ne reçoivent le Sauveur du monde que par politique, & parce qu'ils craignent le peuple, c'est ce que font encore certains pécheurs du siécle, endurcis dans leur péché & nullement disposés à y renoncer, mais qui néanmoins veulent garder les apparences & sauver les dehors de la Religion : hommes dans le fond ennemis de Jesus-Christ, mais qui n'osent pas se déclarer, & qui s'aveuglent quelquefois jusqu'à se le dissimuler à eux-mêmes. Ils voudroient bien ne communier jamais; mais ils y sont engagés par des bienséances de condition & d'état, dont ils ne peuvent pas se dispenser. C'est un

magistrat, & le scandale qu'il causeroit, retomberoit sur sa personne; c'est un pere de famille, qui seroit infailliblement remarqué; c'est une femme de qualité, qui feroit tort à sa réputation; c'est un homme d'Eglise, qui se décrieroit & qui passeroit pour un libertin. Il faut donc prévenir ces conséquences, & pour cela se présenter, au moins en ce saint tems, comme les autres à la table des fidéles. Autrement il se trouveroit un Pasteur qui pour satisfaire à l'obligation de son ministere, s'éleveroit contre eux, qui parleroit, qui agiroit, qui les noteroit; & c'est encore une fois ce qu'ils ne veulent pas s'attirer. Assez hardis pour secouer le joug de la crainte de Dieu, ils le sont trop peu pour s'affranchir de la crainte des hommes. Ainsi ils se déterminent, à quoi? à communier : mais comment ? par une espéce de contrainte : *Timebant verò plebem.* Luc. 20.

De-là vous jugez, Chrétiens, ce qui accompagne ordinairement de semblables communions : c'est qu'au moment même où ces hommes perdus & impies reçoivent le Sacrement de Jesus-Christ, ils conjurent contre lui dans le cœur; ils forment des projets pour satisfaire leurs passions brutales, & le jour de la communion devient pour eux un jour d'excès & de débauche. Voilà, mes chers Auditeurs, ce qui arrive; & il vaut mieux

vous le dire pour vous en donner de l'horreur, que de s'en taire, tandis que vous êtes exposés à la contagion de cette impiété. On déclame tant tous les jours contre d'autres désordres, & l'on ne parle point de celui ci; mais c'est celui-ci néanmoins qui attaque directement la Religion. On insiste sur de légeres imperfections qu'on remarque dans quelques ames dévotes qui fréquentent les Sacremens, & l'on ne dit presque rien des Chrétiens sacriléges qui profanent le corps de Jesus-Christ : mais c'est contre eux qu'il faudroit employer le zéle Evangélique. Si de tems en tems on leur représentoit le malheur de leur état, peut-être enfin y seroient-ils sensibles ; & de vives, mais salutaires remontrances les réveilleroient de leur profond assoupissement.

Au reste, n'attendez pas que Dieu fasse des miracles en leur faveur, puisqu'ils y mettent un obstacle presqu'invincible. Car à l'exemple des Pharisiens & par un dernier trait de ressemblance, ils traitent tous ces miracles d'illusions; & quand nous leur disons qu'une communion bien faite est capable de les guérir de toutes leurs foiblesses, ils s'en moquent, & ne nous répondent que par de piquantes & de scandaleuses railleries. Il n'y a qu'un seul miracle que la communion opere dans eux, & qu'ils ne peuvent empêcher. Mais quel

eſt-il ce mirable? Ah, Chrétiens, c'eſt que ce Sacrement qui devoit être pour eux une ſource de lumieres, ne ſert qu'à les aveugler ; c'eſt que ce Sacrement qui devoit être pour eux un moyen de converſion, ne ſert qu'à les endurcir; c'eſt que ce Sacrement de vie devient pour eux un Sacrement de mort, ,& d'une mort éternelle. Je n'ai donc point de peine à comprendre pourquoi le Fils de Dieu ne vient à eux qu'en pleurant : *Videns civitatem flevit* Luc. 19. *ſuper illam.* Comment ne pleureroit-il pas? Il voit que le même Sacrement qu'il a inſtitué pour la ſanctification des ames, va faire leur réprobation. Il voit que ces pécheurs qu'il vouloit ſauver, au lieu de profiter du don le plus excellent & de la viſite de leur Dieu, vont attirer ſur eux auſſi-bien que Jeruſalem toute la colere du ciel & ſes plus redoutables vengeances. Eſt-il un ſujet plus digne de ſes larmes? *Videns civitatem flevit ſuper illam.*

Mais ſi cela eſt, ne vaudroit-il pas mieux ne point communier du tout, que de communier indignement? Autre déſordre, & déſordre d'autant plus dangereux, que le libertinage qui l'a introduit, s'en ſert comme d'un prétexte pour s'autoriſer & ſe maintenir. Il vaut mieux, dites-vous, ne communier jamais, que de communier indignement: comme s'il pouvoit y avoir du mieux dans une choſe qui eſt un ſcandale, & un des ſcanda-

les les plus évidens. Non, mon cher Auditeur; l'un ne vaut pas mieux que l'autre; & cette comparaiſon faite par ceux dont je parle, je veux dire par les libertins, marque un principe encore plus mauvais & plus corrompu que n'eſt la conſéquence même d'une communion indigne. Car ils ne raiſonnent de la ſorte, que parce qu'ils ſont impies & déterminés à vivre dans leur impiété. Ce n'eſt point par reſpect pour Jeſus-Chriſt : ils ſont bien paroître dans tout le reſte qu'ils ſont peu touchés de ce motif. Ce n'eſt point en vûe de la ſainteté du Sacrement : à peine en croient-ils la vérité. Ce n'eſt point dans le deſſein d'une prompte converſion : ils en ſont bien éloignés, & ils n'y penſent pas. Ce n'eſt donc que par un eſprit d'irreligion. Or, dire par un eſprit d'irreligion, il vaut mieux ne point communier du tout que de communier mal; je ſoutiens que c'eſt un raiſonnement d'athée.

A quoi j'ajoûte une propoſition que je ſoumets à votre cenſure, mais que je crois vraie, ſçavoir, que de ne point communier du tout par ce principe de libertinage & d'irreligion, eſt un déſordre encore plus abominable devant Dieu que de communier indignement par principe de négligence ou de fragilité. Et en effet, on a toujours crû que de manquer au devoir de la communion

Paſchale, de la maniere que je viens de l'expliquer, c'étoit une eſpéce d'apoſtaſie, parce qu'un des caracteres les plus marqués du Chriſtianiſme, c'eſt la communion. On a toujours crû que de manquer à ce devoir de Pâque, c'étoit s'excommunier ſoi-même, mais d'une excommunication plus funeſte encore que celle que fulmine l'Egliſe par forme de cenſure. Car être excommunié par l'Egliſe, c'eſt une peine que ſaint Paul même prétend être utile : mais s'excommunier ſoi-même, c'eſt un crime qui va droit à la ruine du ſalut & à la damnation. On a toujours crû qu'un Chrétien qui ne faiſoit pas la Pâque, devoit être conſidéré comme un Payen & comme un Publicain, ſelon la parole du Sauveur même, parce qu'il n'écoute pas la voix de l'Egliſe & qu'il mépriſe ſes ordres. Et moi, non-ſeulement je le regarde comme un Publicain & comme un Payen ; mais il me paroît pire qu'un Payen, parce que je ſuis perſuadé qu'un bon Payen, je dis bon autant qu'il le peut être dans ſa religion, vaut mieux qu'un Chrétien de nom, mais au fonds ſans religion. Tel eſt le déſordre que je combats, & plût au ciel que ce fût un fantôme : mais ce déſordre n'eſt point ſi rare que vous le pouvez penſer. On ne ſçait que trop combien il y a de ces libertins, & de ces libertins diſtingués par leur qualité & par leurs emplois,

qui se flattent d'une prétendue bonne foi en ne communiant jamais, parce qu'ils ne veulent pas, disent-ils, se rendre sacriléges en communiant. Ne les scandalisons point ici, & gardons-nous de les faire connoître. Mais aussi je les conjure de ne pas scandaliser Jesus-Christ leur Sauveur, par le mépris de son Sacrement; de ne pas scandaliser l'Eglise leur mere, par une désobéissance opiniâtre; de ne pas scandaliser les fidéles leurs freres, par leur exemple pernicieux; de ne pas se scandaliser eux-mêmes par le déreglement de leur conduite. Que feront-ils donc? Communieront-ils indignement? à Dieu ne plaise! mais entre ces deux extrémités il y a un milieu; c'est de communier & de bien communier. Toute dévotion qui porte à ne point communier, est une fausse dévotion; & toute maxime qui porteroit à communier en état de péché, seroit une abomination. Mais le point solide est d'approcher de la table de Jesus-Christ, & d'en approcher avec des sentimens de religion, de pénitence, de piété, de ferveur, qui sanctifient une ame, & qui la disposent à manger ce pain céleste qui doit être pour nous le gage d'une éternité bienheureuse, que je vous souhaite, &c.

SERMON

POUR LE LUNDI

de la Semaine Sainte.

Sur le retardement de la Pénitence.

Maria verò accepit libram unguenti pretioſi, & unxit pedes Jeſu, & exterſit pedes ejus capillis ſuis.

Marie Magdelaine prit donc une livre d'huile de parfum qui étoit d'un grand prix, la répandit ſur les pies de Jeſus, & les eſſuya de ſes cheveux. En ſaint Jean, chap. 12.

C'Eſt pour la ſeconde fois que durant le cours de ce Carême l'Evangile nous repréſente Marie Magdelaine proſternée en la préſence de Jeſus-Chriſt, répandant un parfum de très-grand prix ſur les piés de ce divin maître, les eſſuyant elle-même de ſes cheveux & renouvellant dans ſon cœur tous les ſentimens de ſa pénitence & de ſon amour. Modéle que je vous ai propoſé, Chrétiens, ſelon les intentions de l'Egliſe, pour vous engager à rentrer comme cette

ſainte pénitente dans le devoir, à ſortir comme elle de votre péché, & à vous réconcilier avec Dieu par une ſincere & une prompte converſion. Mais peut-être n'y a-t-il eu que trop de pécheurs, que cet exemple a touchés & qu'il n'a pas néanmoins convertis ; qui ſe ſont contentés de l'admirer ſans le ſuivre ; & qui s'en tenant à de vains déſirs, auroient ſouhaité d'être ce qu'étoit Magdelaine contrite & humiliée devant le Sauveur du monde ; mais dans la pratique ont toujours été & ſont encore tout ce qu'ils étoient. Mille obſtacles les arrêtent, mille engagemens les tiennent liés ; ils gémiſſent dans leurs fers, & ſans avoir la force de les rompre, ils les traînent avec eux, & demeurent dans le plus dur & le plus honteux eſclavage. Or il n'eſt plus queſtion de délibérer, mes Freres, il faut agir : il faut par une ſalutaire violence vous tirer, ou plutôt vous arracher de cette triſte ſervitude ; & je viens aujourd'hui vous dire ce que l'Ange dit à ſaint Pierre dans la priſon : *Surge velociter* ; Levez-vous & ne tardez pas. Je ſçais quelle illuſion vous ſéduit, & par quels prétextes la paſſion vous trompe & vous joue. Pour calmer les remords intérieurs de votre ame, vous ne renoncez pas abſolument à la pénitence, mais vous a différez : vous ne dites pas, Je ne me convertirai jamais ; ce déſeſpoir fait horreur : mais vous

Act. 12.

dites, Je ne me convertirai pas encore si-tôt ; & moi je veux vous faire voir les suites malheureuses de ce retardement, & l'affreux danger où il vous expose. C'est ici, mon Dieu, que j'ai besoin de votre grace toute-puissante, & que je la demande par l'interceſſion de Marie l'asyle & l'espérance des pécheurs. *Ave, Maria.*

TRois choses, disent les Théologiens, sont d'une nécessité indispensable, ou selon le terme de l'école, d'une nécessité de moyen, pour se convertir à Dieu : le tems, la grace, & la volonté : le tems, comme une condition, sans laquelle, hors de Dieu, rien n'est possible ; la grace, comme le principe d'où dépend essentiellement la conversion du pécheur ; & la volonté du pécheur, comme le sujet même de cette conversion. Or cela présuppose, voici d'abord en trois mots tout mon dessein, & ce que j'entreprends d'établir. Je veux vous montrer combien la conduite d'un pécheur qui differe sa conversion est téméraire : pourquoi ? parce qu'en remettant il s'assûre de trois choses sur lesquelles il doit le moins compter, & dont il a plus lieu de se défier ; sçavoir, du tems de la pénitence, de la grace de la pénitence, & de la volonté de faire pénitence. Témérité lorsqu'il se promet d'avoir un jour le tems de se convertir à

Dieu, c'eſt la premiere partie. Témérité lorſqu'il préſume que la grace ne lui manquera pas pour ſe convertir à Dieu, c'eſt la ſeconde. Témérité lorſqu'il ſe répond de lui-même, en ſe flattant qu'il aura la volonté de ſe convertir à Dieu, c'eſt la troiſiéme. Ces penſées ſont communes; mais pour être communes, elles n'en ſont pas moins ſolides ni moins propres à faire impreſſion ſur vos cœurs.

I. PART. E. JE parle donc ici d'un homme du monde qui vit dans le déſordre du péché, mais qui n'a pas néanmoins renoncé à l'eſpérance de ſon ſalut; qui demeure habituellement dans la diſgrace & dans la haine de Dieu, mais qui toutefois eſt bien réſolu de n'y pas perſévérer juſqu'à la mort; qui prétend enfin ſe convertir, mais qui ne le veut pas encore ſitôt. Cela ne ſe peut, direz-vous, & à prendre les choſes moralement, ces deux volontés paroiſſent incompatibles. Peut-être, Chrétiens, pourroit-on dire qu'elles le ſont en effet: mais ſuppoſons qu'elles ne le ſoient pas; & pour la conviction entiere des pécheurs, donnons-leur cet avantage, que ces deux volontés puiſſent s'accorder. Que fait un homme de ce caractere? voici le premier fondement ſur lequel il bâtit. Il s'aſſûre du tems, & du tems de faire pénitence: deux

choſes bien différentes, comme vous verrez. Je dis qu'il s'aſſûre de l'un & de l'autre : car s'il avoit le moindre doute, ou qu'à l'inſtant que je lui parle, il dût mourir ; ou que dans ce qui lui reſte de vie, il ne dût jamais trouver un moment favorable pour ſa converſion, dès-là ou il tomberoit abſolument dans le déſeſpoir, ou il concluroit qu'il doit ſans retardement quitter ſon péché & ſe remettre en grace avec Dieu. Il faut donc pour concilier enſemble & la volonté de ſe convertir & le délai de la converſion, qu'il ſe promette non ſeulement un tems à venir, mais un tems propre à la pénitence. Or je vous demande s'il y eut jamais une témérité comparable à celle-là, & s'il en faudroit davantage pour comprendre d'abord la vérité de cette parole de l'Ecriture ; ſçavoir, qu'il y a une eſpéce d'enchantement, diſons mieux, d'enſorcellement dans les eſprits des hommes ſur ce qui regarde les biens éternels. Ecoutez-moi, s'il vous plaît, ou plutôt écoutez ſaint Auguſtin raiſonnant ſur cette matiere.

De tout ce qui a rapport à l'homme, & de tout ce qui lui peut être néceſſaire, pour l'accompliſſement des deſſeins qu'il forme, il n'eſt rien, dit ſaint Auguſtin, qui dépende moins de lui, ni qui ſoit moins dans ſa diſpoſition, que le tems futur. Principe évident & inconteſtable : d'où il s'enſuit, que

c'eſt donc un aveuglement extrême de ſe le promettre, & une préſomption de s'en répondre. La conſéquence eſt infaillible. Car enfin s'aſſûrer de ce qui n'eſt nullement en notre pouvoir, & ſur cette aſſûrance chimérique fonder ſes prétentions, c'eſt ce qu'on traite dans le monde & ce qu'on doit traiter de folie. Il n'y a que l'affaire du ſalut où nous en voulons autrement juger. Mais c'eſt juſtement dans l'affaire du ſalut, que cette maxime générale, qui ne ſouffre nulle exception, doit être particulierement reçûe; puiſqu'il eſt vrai que ce qui paſſe dans le monde pour folie, le ſalut s'y trouvant mêlé, n'eſt plus une ſimple folie, mais l'excès & le comble de la folie. Or prenez garde, mes Freres, ajoute ſaint Auguſtin, ceci mérite votre attention; des trois différences qui partagent le tems, c'eſt à-dire, du paſſé, du préſent, & de l'avenir, il n'y a proprement que le préſent qui ſoit à nous, & ſur quoi nous puiſſions compter. Et quand je dis le préſent, je dis la plus petite partie du tems, quoiqu'elle ſoit la plus importante. Car le paſſé a une vaſte étendue, le futur eſt infini; mais le préſent n'eſt qu'un inſtant, qui ceſſe d'être auſſitôt que je l'ai conçû, & qui s'écoule plus vîte que je ne puis même l'exprimer. Et néanmoins c'eſt cet inſtant ſeul que j'ai, pour ainſi dire, en mon pouvoir, dont il

m'eſt libre de faire un bon ou un mauvais uſage, & duquel par conſéquent je puis être certain. Le paſſé ne dépend pas de moi : car il n'eſt plus, & il eſt impoſſible qu'il ſoit jamais. Le futur eſt hors de mon reſſort ; car il n'eſt pas encore, & peut-être ne ſera-t-il jamais. Il n'y a que le préſent qui ſubſiſte dans ſa maniere de ſubſiſter, & que j'aye droit de mettre au nombre des choſes qui m'appartiennent. Donc il n'y a que celui-là, où je puiſſe me promettre, ſi je ſuis pécheur, de changer de vie & de me convertir ; & ce qui eſt plus remarquable, c'eſt qu'il n'y a que celui-là où je me convertirai, ſi jamais je me convertis : pourquoi ? parce qu'il eſt conſtant, pourſuit ſaint Auguſtin, que tout ce qui ſe fait hors de Dieu, ſe fait dans le tems préſent. C'eſt dans le préſent que je vous parle, & c'eſt dans le préſent que vous m'écoutez. Il y a pour chacune de nos actions un certain moment préſent, auquel leur être eſt borné & ſans lequel elles ne ſeroient rien. Cette penſée de ſaint Auguſtin eſt ſubtile, mais ſolide. Si donc je dois un jour me convertir, ma converſion toute ſurnaturelle qu'elle eſt, étant du nombre & de la nature des actions humaines, il faut par néceſſité qu'elle s'accompliſſe dans le tems préſent, & qu'il ſoit vrai de dire une fois, non plus je renoncerai à mon péché, mais j'y renonce ; non

plus je penſerai à mon ſalut, mais j'y penſe ; non plus j'obéirai à Dieu & je me ſoumettrai à ſa loi, mais je m'y ſoumets & je lui obéis.

C'eſt pour cela même que le grand Apôtre après avoir repréſenté aux Hébreux la déplorable & aveugle conduite de ceux qui temporiſent avec Dieu ; après leur avoir fait
Pſ. 94. peſer cette divine parole, *Hodie ſi vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda veſtra* ; Si vous entendez aujourd'hui la voix du Seigneur, n'endurciſſez pas vos cœurs : après leur avoir mis devant les yeux l'exemple de leurs peres, qui par leur obſtination s'étoient rendus indignes d'entrer dans la terrre que Dieu leur avoit promiſe ; après, dis-je, les avoir preſſés ſur ce point avec tout le zéle que ſa charité lui inſpiroit, conclut par cet excellent avis, auquel je doute que vous ayez
Hebr. 3. jamais fait réflexion : *Videte ergò, Fratres, ne fortè ſit in aliquo veſtrûm cor malum incredulitatis diſcedendi à Deo vivo* ; *ſed adhortamini voſmetipſos per ſingulos dies, donec Hodiè cognominatur* : Craignez donc, mes Freres, qu'il n'y ait en quelqu'un de vous un fonds, ou d'incrédulité, ou de malignité, qui l'éloigne du Dieu vivant ; mais exhortez-vous ſans ceſſe les uns les autres, tandis que dure ce tems que l'Ecriture appelle *aujourd'hui* ; parce que vous devez être perſuadés

que ce qui s'appelle *aujourd'hui*, eſt pour vous le tems des miſéricordes du Seigneur : *Donec Hodiè cognominatur.* Voyez, répond ſaint Chryſoſtome, l'admirable Théologie de ſaint Paul. Il n'exhorte pas les Hébreux à ſe convertir demain, ni à ſuivre les lumieres de la grace quand il ſeront libres de certains embarras du ſiécle, ni à revenir de leurs erreurs dans un certain terme qu'il auroit pû leur marquer : pourquoi ? parce que ſon exhortation eût été vaine & même trompeuſe. Car en leur diſant, convertiſſez-vous demain, il eût ſuppoſé que ce lendemain étoit aſſuré pour eux, & qu'ils en étoient maîtres ; ſur-tout, que ce lendemain étoit propre à l'exécution des ordres de Dieu qu'il leur ſignifioit. Or c'eût été une ſuppoſition fauſſe dans toutes ſes parties ; & bien loin de les inſtruire utilement, il leur eût dreſſé un piége. Mais que leur dit-il ? Ah ! mes Freres, exhortez-vous les uns les autres, pendant que vous êtes en poſſeſſion de ce jour préſent, parce que ce jour préſent vaut mieux pour vous que tous les ſiécles compris dans la durée infinie de Dieu ; parce que ce jour préſent eſt le ſeul point de l'éternité auquel vous ayez droit ; en un mot, parce qu'il n'y a que ce jour préſent où vous puiſſiez ſûrement & infailliblement opérer votre ſalut : *Sed adhortamini voſmetipſos, donec Hodiè cognominatur.* Que fait donc le

pécheur qui differe, & qui ne se détermine jamais à prendre pour sa conversion ce jour si important; qui dans l'indispensable nécessité où il est de réformer sa vie, se repose toujours sur le lendemain; qui voulant en quelque sorte composer avec Dieu, par le partage le plus injuste, donne toujours à Dieu le tems à venir, & use du présent pour soi; c'est-à-dire, donne toujours à Dieu ce qu'il n'a pas & ce qu'il ne lui peut donner, & ne lui donne jamais ce qu'il a, & le tems dont il pourroit disposer pour lui en faire un sacrifice agréable; qui dans l'intérieur de son ame, semble ainsi s'expliquer à lui : Seigneur, ne me demandez pas encore cette année, dont je veux jouir tranquillement; & je vous en promets d'autres, auxquelles je ne sçais si je parviendrai jamais. Que fait-il encore une fois ce pécheur? Il raisonne, répond saint Grégoire de Nazianze, & il parle en insensé, puisqu'outre l'injustice qu'il commet envers Dieu, il trahit ses propres intérêts & se contredit lui-même. Comment cela? parce qu'il ne veut jamais se convertir dans le tems où il le peut toujours, qui est l'heure présente; & qu'il le veut toujours pour le tems où il ne le peut jamais, qui est le lendemain. Car le lendemain, selon l'ingénieuse remarque de S. Augustin, dont je vous ai déja fait part, ne doit ni ne peut être le tems de sa conversion.

Mais encore pourquoi n'y eſt-il pas propre, & quelle qualité a-t-il ſi contraire à l'ouvrage du ſalut? Il n'en faut point d'autre que l'affreuſe incertitude de ſon être & de toutes ſes circonſtances. Car c'eſt une choſe que nous devons bien obſerver, pourſuit excellemment ſaint Auguſtin, que quoique toutes les parties du tems ſoient de même eſpéce, le paſſé & le futur ont néanmoins par rapport à nous une oppoſition infinie; & qu'autant qu'il eſt vrai, qu'à notre égard tout eſt déterminé dans le paſſé, autant ſommes-nous convaincus que tout eſt incertain dans le futur. Incertain s'il ſera; qui le peut garantir? Incertain combien il durera; à qui Dieu l'a-t-il révélé? Incertain quelle iſſue il aura, funeſte ou heureuſe, ſubite ou prévûe; c'eſt un abime d'obſcurité. Je vous demande donc, Chrétiens: un tems de cette nature eſt-il propre à la déciſion de la plus eſſentielle de toutes les affaires, qui eſt le retour à Dieu? Hé, mon Frere, concluoit ſaint Jerôme, que vous prenez mal vos meſures, de vouloir dans un tems incertain faire une pénitence certaine! Car il faut, ajoutoit-il, que vous ſoyez également perſuadé de ces deux vérités; la premiere, qu'étant certainement pécheur, vous ne pouvez être ſauvé que par une pénitence certaine; & la ſeconde, qu'une pénitence certaine ne ſe peut faire que

dans un tems certain. N'eſt-il donc pas bien étonnant que vous vous propoſiez dans le futur, qui eſt l'incertitude même, une converſion telle que doit être abſolument celle qui nous ſauve & dont dépend notre bonheur? Vous me répondrez (ceci eſt encore de ſaint Auguſtin,) que Dieu par le plus ſolemnel de tous les ſermens a promis à la pénitence, la rémiſſion & le pardon du péché; & il eſt vrai: mais en promettant la rémiſſion & le pardon à votre pénitence, a-t-il promis à votre négligence & à vos continuels retardemens le lendemain que vous vous promettez
Auguſt. à vous-mêmes? *Verum dicis, quod Deus pœnitentiæ tuæ indulgentiam promiſit; ſed dilationi tuæ numquid craſtinum promiſit?* Car ce ſont deux diverſes graces, & qui n'ont même rien de commun, de pardonner à l'homme qui déteſte ſon péché, & de lui donner le tems de le déteſter; & quand Dieu s'eſt obligé à l'un, il ne s'eſt point engagé à l'autre. Vous me citez les Prophetes pour montrer que ce Dieu de miſéricorde ne mépriſe jamais un cœur contrit & humilié; & ce n'eſt pas de quoi il s'agit, puiſqu'on n'en demeure d'accord. Mais dans quel Prophéte trouvez-vous, que parceque c'eſt un Dieu de miſéricorde, il doive prolonger votre vie, afin que vous ayez le loiſir de prendre un
Auguſt. jour ces ſentimens de contrition. *Sed in quo Prophetâ*

Propheta legis, quia qui promisit correcto gratiam, promisit & tibi longam vitam? Non, non, ne vous prévenez pas d'une si dangereuse erreur : car pour vous en détromper, voici la conduite pleine de sagesse qu'il a plû à Dieu de tenir. Il a considéré dans le monde deux sortes de pécheurs ; les uns foibles & pusillanimes, qui n'espéroient pas assez ; & les autres vains & téméraires, qui espéroient trop : pour les pusillanimes & les foibles qu'il vouloit consoler, il a établi la pénitence, comme un port salutaire qui leur est ouvert ; & pour les téméraires & les présomptueux, qu'il vouloit contenir dans le devoir, il a ordonné que le jour de la mort fût incertain : *Propter eos qui desperatione periclitabantur, proposuit pœnitentiæ portum ; & propter eos qui dilationibus illudebantur, fecit diem mortis incertum.* Item, Celui là troublé de la vûe de ses crimes, tomboit aussi-bien que Caïn dans un secret abattement de cœur : Dieu lui a dit par Ezéchiel, Non, ne perds point la confiance que tu dois avoir en moi ; car quelques crimes que tu ayes commis, au moment que tu les pleureras, je les oublierai. Celui-ci au contraire fortifié d'une promesse si autentique, ou plutôt l'interprétant mal, péchoit avec sécurité & conservoit en péchant une fausse paix : Dieu lui a dit au même endroit, Crains, malheureux, & défie-toi de ton es-

pérance même ; car quelque autentique que soit ma promesse, elle ne s'étend point jusqu'à te répondre de l'avenir. Ainsi Dieu, reprend saint Augustin, a mis les choses dans un juste tempérament ; & par l'incertitude de l'avenir, il a tellement permis à l'homme d'espérer toujours, qu'il le réduit à la nécessité de ne différer jamais.

Il n'y a donc rien de certain, mes Freres, dans le futur, que son incertitude même. Il n'y a rien de certain, sinon que nous y serons surpris. Car le Sauveur du monde nous l'a dit
Luc. 12. en termes formels : *Quâ horâ non putatis.* Après une parole si positive, mais si terrible, ajouterai-je encore au désordre de mon péché le désordre de la plus criminelle & de la plus insensée témérité, remettant toujours ma conversion, demandant toujours tréve jusqu'au jour suivant, *Inducias usque manè* ? Et pourquoi cette tréve, qui ne peut être, si je l'obtiens, qu'une continuation affectée de mon iniquité ; & si je ne l'obtiens pas, que la cause de mon impénitence finale ? Pourquoi cet appel opiniâtre au lendemain, contre l'o-
Prov. 27. racle de la sagesse qui me le défend. *Ne glorieris in crastinum* ? Puis-je ignorer que ce lendemain a perdu des ames sans nombre, & que l'enfer est plein de réprouvés qu'il a engagés dans le dernier malheur ? Ils se flattoient d'un lendemain, & il n'y en avoit point

pour eux ; ils avoient fait un pacte avec la mort selon l'expression du texte sacré, & la mort ne le gardoit pas. Est-il croyable qu'elle changera de nature pour moi, & qu'étant si infidelle pour le reste des hommes, j'aurai seul droit de pouvoir m'y fier ? Quand même je l'aurois ce lendemain, sera-ce un tems de pénitence & de conversion ? Toute sorte de tems n'est point le tems de la pénitence ; & c'est un abus insupportable dans l'homme, de croire que parce qu'il aura le tems peut-être d'exécuter les frivoles desseins que lui suggere son avarice ou son ambition, il aura celui de travailler efficacement à son salut. Si cela étoit, en vain, selon le raisonnement de saint Augustin, les Prophetes nous auroient recommandé de chercher Dieu tandis qu'on le peut trouver, & de l'invoquer pendant qu'il est proche nous : *Quarite Dominum dum inveniri potest, & invocate eum dum prope est.* En vain Dieu lui-même nous auroit-il dit, C'est au tems favorable que je vous ai exaucé, & c'est au jour du salut que je vous ai aidé ; *In tempore accepto exaudivi te, & in die salutis adjuvi te.* En vain Jesus-Christ auroit-il menacé les Juifs des dernieres calamités qu'il leur annonçoit, s'ils n'usoient bien du tems qu'il leur donnoit. Car si tous les tems sont également des tems de conversion, ces propositions & ces menaces étoient

Isai. 55.

II. Cor. 6.

mal fondées. Mais si elles étoient justes & vraies, comme nous n'en doutons pas, il est donc vrai qu'il y a un tems de pénitence, choisi spécialement de la part de Dieu, & qui doit être ménagé avec vigilance de la part de l'homme : & c'est celui qu'a voulu définir
Ibidem. saint Paul, quand il disoit : *Ecce nunc tempus acceptabile.* Il est donc vrai qu'il y a des jours de salut plus heureux que les autres jours, & comme tels, marqués dans l'ordre
Ibidem. de la prédestination divine : *Ecce nunc dies salutis.* Il est donc vrai qu'il y a un tems particulier pour trouver Dieu, hors duquel
Joan. 34. on le cherche inutilement : *Quæretis me, & non invenietis.* Nous disons bien dans le langage même du monde : que toute sorte de tems ne convient pas à toutes sortes d'affaires ; & comme parle Salomon, que toute affaire veut être traitée & négociée dans son tems : n'y auroit-il que l'affaire du salut, qui fût exceptée de cette regle ?

Ah, mes chers Auditeurs, voilà le grand scandale du Christianisme. Si nous sommes attaqués d'une maladie, nous étudions tous les tems, nous les observons avec exactitude, nous ne remettons point à demain ce qui se peut faire aujourd'hui, & tout notre soin est de bien profiter dans le cours du mal de certains momens critiques & décisifs : ainsi en usons-nous pour le salut du corps. Mais s'a-

git-il de notre ame frappée de la maladie la plus mortelle, qui eſt le péché, & infectée de la contagion d'une habitude vicieuſe dont il la faut guérir ? nous vivons tranquilles & ſans inquiétude : J'y mettrai ordre, diſons-nous, mais rien ne me preſſe ; je ne ſuis pas encore en état, & je trouverai toujours le tems d'y penſer. Vous le trouverez, Chrétiens ? mais qui vous l'a dit ? je veux qu'il vous reſte encore des années, & même pluſieurs années de vie : qui ſçait ſi dans ces années qui vous reſtent, il y aura pour vous un jour de ſalut ? Souvenons-nous, mes Freres, conclut ſaint Bernard, ramaſſant en deux mots tout le fonds de cette premiere partie, ſouvenons-nous qu'il y a des tems & des momens que le Pere céleſte s'eſt réſervés, & qu'il ne nous appartient pas même de connoître, bien loin que nous en puiſſions diſpoſer : *Tempora & momenta quæ Pater poſuit in ſua poteſtate.* Or ces momens, dans la doctrine de tous les Peres, ſont ceux de la converſion & du ſalut. Souvenons-nous, que comme il n'a pas plû à Dieu d'envoyer en toute ſorte de tems un Rédempteur & un Meſſie pour le ſalut générale du monde ; que comme il ne lui a pas plû de répandre ſur les Royaumes & ſur les nations la lumiere de l'Evangile dans tous les tems, auſſi ne lui plaît-il pas de convertir en particulier chaque pé- *Act. 1.*

cheur dans tous les momens. Souvenons-nous & comprenons bien qu'il veut nous sauver plus spécialement dans un tems que dans un autre ; & qu'ayant pour cela des momens de choix, le plus grand de tous les malheurs est que ces momens nous échappent, & que nous les négligions. N'oublions jamais les étonnantes paroles du Sauveur, lorsqu'il pleure sur Jerusalem, ou plutôt comme je vous le disois hier, sur les pécheurs dont cette ville infortunée étoit la figure. Il la regarda avec compassion, non point parce qu'elle devoit être détruite par les Romains, non point parce qu'elle étoit à la veille de la ruine la plus entiere, non point parce que ses enfans alloient être, comme Caïn, exterminés de la terre ; le dirai-je, non point même parce que le Saint des Saints devoit bientôt y être condamné à la mort & à la mort la plus honteuse & la plus cruelle : mais parce qu'elle n'avoit pas connu le jour de salut qui lui étoit donné, & où le Seigneur lui apportoit
Luc. 19. la paix ; *Quia si cognovisses & tu, & quidem in hac die tua, quæ ad pacem tibi.* Voilà ce qui fit verser des larmes au Fils de Dieu. Il n'imputa point la réprobation des Juifs au déïcide abominable qu'ils alloient commettre dans sa personne, mais à l'aveuglement volontaire qui les empêchoit de connoître le
Ibidem. tems de la visite du Seigneur : *Eò quod non*

cognoveris tempus visitationis tuæ. Or nous le connoissons, Chrétiens, ce tems de la visite de notre Dieu, ce jour qui nous est accordé, *in hac die tua.* Nous le connoissons, & peut-être à l'instant que je vous parle, Dieu vous dit-il secrettement : Voici, pécheur, votre jour, voici le tems que j'ai destiné pour vous, c'est aujourd'hui qu'il faut quitter cette vie libertine : car je ne veux plus de retardement : *Ecce nunc tempus acceptabile.* Mais que vous arrivera-t-il, mon cher Auditeur, si vous consultez l'esprit du monde, au lieu de vous rendre attentif & docile à la voix de Dieu ? vous sortirez de cette prédication avec quelques bons désirs, mais désirs vagues & sans conséquence. Vous sentirez bien que Dieu vous aura visité ; mais sa visite par l'endurcissement de votre cœur, n'aura pas l'effet qu'il prétendoit. On ne dira pas de vous que vous ne l'aviez pas connue ; mais on pourra dire que la connoissant, vous en aurez abusé. Enfin si votre conscience vous presse, après avoir cherché de vaines raisons, pour colorer votre lâcheté ; après avoir allégué tout ce que peut inventer la prudence charnelle, après vous être défendu par mille prétextes d'affaires qui vous occupent, & d'engagemens que vous ne croyez pas encore pouvoir surmonter, vous renvoyerez à un autre tems, ce qui doit avoir la *II. Cor. 6.*

préférence dans tous les tems, sçavoir votre conversion. Et parce que pour l'accomplir il faut un jour de salut, & que dans les principes de la théologie, il n'y a qu'une grace, je veux dire une grace privilégiée, qui puisse faire ce jour de salut, en vous assurant de ce jour, vous vous assurerez de cette grace; & c'est ce que j'ai à combattre dans la seconde Partie.

II. PART E. II. Thess. 3.

DIeu est fidéle, dit le grand Apôtre, *Fidelis Deus*; & parce qu'il est fidéle pour nous, nous pouvons porter notre confiance jusqu'à nous assurer de lui. Mais il ne s'ensuit pas de-là, que nous ayons droit de compter sur lui à son préjudice même, ni que sa fidélité puisse jamais servir de fondement à notre témérité. Or c'est néanmoins le faux principe sur lequel agit un pécheur du siécle, quand il differe sa conversion, parce qu'il se flatte d'avoir un jour la grace de la pénitence. Car se promettre cette grace pour se maintenir dans l'habitude de son péché, prenez garde s'il vous plait, c'est vouloir que Dieu soit fidéle à celui qui le mépriſe; c'est vouloir qu'il soit fidéle aux dépens de tous ses intérêts, & tournant contre lui ses propres armes, c'est l'attaquer & le combattre par le plus aimable de tous ses attributs, qui est sa miſéricorde; enfin c'est vouloir que sa fidéli-

té le rende, tout Dieu qu'il eſt, prévaricateur & fauteur de notre iniquité. Eſt-il une eſpérance plus vaine & une préſomption plus criminelle ?

C'eſt vouloir que Dieu ſoit fidéle à celui qui le mépriſe ; & Dieu s'eſt déclaré au contraire, que quiconque le mépriſe, ſera mépriſé ; *Væ qui ſpernis ; nonne & ipſe ſpernêris* ? malheur à vous qui mépriſez la grace de votre Dieu, parce que votre Dieu vous mépriſera à ſon tour. Or vous la mépriſez, pécheur cette grace, lorſque réſiſtant à ſes inſpirations ſecrettes, & ne voulant pas encore vous ſoumettre à elle, vous ne laiſſez pas de compter ſur ſon ſecours comme ſi elle vous étoit dûe. Mais Dieu vous mépriſera à ſon tour, lorſqu'après avoir long-tems frappé à la porte de votre cœur, laſſé de vos refus, il vous abandonnera enfin à vous-même, & il ſe retirera. Car c'eſt à vous que s'adreſſent ces admirables paroles de ſaint Paul : *An divitias bonitatis ejus & patientiæ & longanimitatis contemnis* ? Eſt-ce ainſi, mon Frere, que rebelle à votre Dieu, vous mépriſez les richeſſes de ſa bonté & de ſon infinie patience ? *Ignoras quoniam benignitas Dei ad pœnitentiam te adducit* ? Ignorez-vous que c'eſt cette charité de Dieu qui vous ſollicite, qui vous invite, mais inutilement & ſans effet, à une prompte converſion? voilà

Iſaï. 33.

Rom. 2.

Ibidem.

le mépris que le pécheur fait de la grace. Mais doutez-vous auſſi, ajoute l'Apôtre, que par votre dureté & votre impénitence, vous n'amaſſiez contre vous un tréſor de colere, pour le jour des vengeances & de la manifeſtation du jugement de Dieu? *Secundùm autem duritiam tuam & impœnitens cor, theſaurizas tibi iram in die iræ & revelationis juſti judicii Dei:* voilà le mépris que Dieu fait du pécheur. Appliquons-nous ceci, mes chers Auditeurs: l'un & l'autre ne nous convient que trop Car nous voulons nous convertir dans un tems ou imaginaire ou réel, que chacun de nous ſe propoſe; réel, ſi nous y parvenons; imaginaire, ſi nous n'y parvenons pas: mais quoi qu'il en ſoit, rien de plus injurieux ni de plus outrageant pour Dieu, que ce deſſein prétendu de converſion.

Rom. 2.

En effet, nous voulons nous convertir, quand nous ſerons rebuttés du monde, ou plutôt quand le monde ſera rebuté de nous; quand nous ne ſerons plus en état de goûter ſes plaiſirs, ni d'aſpirer à ſes honneurs. Nous voulons nous convertir, quand les revers de la fortune & les diſgraces de la vie nous y forceront, quand l'hypocriſie même du ſiécle nous y portera, quand elle nous en fera un intérêt, quand il n'y aura plus rien de meilleur pour nous, je dis de meilleur dans les vûes mêmes de l'amour-propre. Vous en

particulier, Femmes mondaines, vous voulez vous convertir, quand vous aurez ceſſé de plaire à ces ſacriléges adorateurs qui vous idolâtrent ; quand l'âge aura effacé ce qui vous les attachoit, quand le dégoût de vos perſonnes vengera Dieu, pour ainſi dire, du ſacrilége encens qu'on vous aura prodigué & que vous aurez reçû avec tant de complaiſance. Enfin, mes Freres, nous voulons nous convertir, quand nous ne pourrons plus nous en défendre, quand le glaive de Dieu nous pourſuivra, quand une violente maladie nous aura conduits aux portes de la mort, quand par le nombre des années nous ne ſerons plus maîtres de réparer le paſſé & de travailler au préſent, quand la foibleſſe de la nature ſervira de prétexte à nos lâchetés & de voile à notre impénitence, quand nous n'aurons plus rien à offrir à Dieu & que nous ſerons preſque dans une impuiſſance abſolue de faire quelque choſe pour lui : car ne ſont-ce pas-là les projets de la prudence humaine? Et ſans rien dire ici des riſques erribles que nous courons par-là, n'ayons égard qu'au ſeul intérêt de Dieu & au mépris que nous faiſons de ſa grace ; en vérité, mes chers Auditeurs, ces projets de converſion conviennent-ils à une créature qui n'a pas tout-à-fait perdu l'idée de Dieu ? eſt-ce traiter Dieu en Dieu ? ſe contentera-t-il que nous lui don-

nions les reſtes du monde ; qu'après nous être laſſés dans la voie d'un libertinage opiniâtre, nous venions à lui préſenter un cœur infecté de vices & de paſſions, un corps uſé de débauches, un eſprit corrompu de fauſſes maximes ? Non ſans doute, & pour l'honneur de ſa grace dont il eſt jaloux, il ſçaura punir ce mépris ; & comment ? apprenez-le. Car ſi nous l'en croyons lui-même, après que nous l'aurons ainſi outragé il nous rejettera ; nous le chercherons, & nous ne le trouverons plus ; nous voudrons être à lui, & il ne voudra plus être à nous ; ou plutôt, nous ne pourrons plus même le vouloir, parce que nous ne l'aurons pas voulu, quand il nous étoit facile de le pouvoir. Nous ne laiſſerons pas d'être perſuadés plus que jamais, qu'il faut enfin nous déterminer, qu'il n'eſt plus tems de remettre cette converſion, dont nous verrons malgré nous que le terme expire : mais qui ſçait ſi Dieu ſe tournant contre nous, ne nous dira point alors comme à ces Juifs dont il eſt parlé au premier chapitre d'Iſaïe : Retirez-vous, & ne paroiſſez point devant mes autels pour me faire une offrande indigne de moi ; je ne vous connois plus, & vos ſacrifices me ſont à charge. Comme Roi des ſiécles, & Monarque éternel, je voulois les prémices de vos années ; je voulois ces années de proſpérité, qui furent pour vous des

années de dissolution ; je voulois ces années de santé, que vous avez consumées dans le repos oisif d'une vie molle & paresseuse ; je voulois cette jeunesse, dont vous avez fait le scandale de tant d'ames ; je voulois cet âge mûr, qui s'est passé dans les intrigues de votre ambition démesurée : vous avez sacrifié tout cela au monde, & vous l'avez fait dans l'assurance que ce seroit assez de m'en offrir quelques débris ; & moi je vous dis que ces oblations me sont odieuses, & qu'il est de ma gloire de les réprouver : *Solemnitates vestras odivit anima mea ; facta sunt mihi molesta, laboravi sustinens.* Ainsi parloit le Seigneur, & ainsi se comporte-t-il tous les jours à l'égard de certains pécheurs après les délais criminels qu'ils ont apportés à leur conversion. Isaï. 1.

J'ai dit de plus, que s'assurer de la grace en différant sa conversion, c'étoit combattre Dieu par ses propres armes, & se servir de sa fidélité & de sa miséricorde contre lui-même. Pourquoi cela ? ne le voyez-vous pas, Chrétiens ? pécher contre Dieu, parce que Dieu est bon ; ne cesser point de l'outrager, parce qu'il ne se lasse point de nous supporter ; dire, Je ne veux pas encore changer de vie, parce que la miséricorde de Dieu n'est pas encore épuisée, & je veux continuer dans mon désordre, parce qu'il est toujours dans la volonté de me sauver ; n'est-ce pas employer

contre lui ſes attributs, & abuſer, pour l'offenſer, de ſa grace même ? Car enfin, dit ſaint Chryſoſtome, ſi Dieu uſoit de ſes droits, & s'il étoit à notre égard, ce qu'il pourroit être avec juſtice, un Dieu ſévere, un Dieu inflexible, qui fit immédiatement ſuccéder la peine au péché : s'il nous traitoit comme ce créancier impitoyable de l'Evangile traita ſon débiteur, & que ſans nous accorder aucun délai, il nous preſsât de lui rendre ce
Mat. 26. que nous lui devons ; *Redde quod debes* : que ferions nous ? nous obéirions ſur l'heure même à un commandement ſi rigoureux. Il n'y auroit point parmi nous de pécheur, qui ne pliât d'abord ſous le joug de la loi de Dieu. On verroit ces prétendus eſprits forts recourir les premiers au tribunal de la pénitence : non plus par cérémonie, mais en effet ; non plus après des années entieres de délibération, mais dès que leur conſcience par un remords ſalutaire les avertiroit du danger de leur état : tous les hommes ſeroient dans le devoir : pourquoi ? parce qu'ils auroient affaire à un Dieu également prompt & terrible dans ſes vengeances. D'où vient donc qu'on remet, & qu'on ne veut ſe convertir qu'à l'extrémité ? c'eſt qu'on ſe repoſe ſur l'idée qu'on a d'un Dieu patient & toujours prêt à donner ſa grace. Mais, Seigneur, s'écrioit ſaint Ambroiſe, permettez-moi de m'en plaindre à

vous pour vous-même. C'eſt cette patience qui ſemble autoriſer contre vous les pécheurs de la terre. Sans elle vous ſeriez mieux ſervi; ſans elle on vous reconnoîtroit tel que vous êtes. Que ne vous déclarez-vous ? que ne prenez-vous votre cauſe en main ? que ne vous levez-vous dans l'ardeur de votre colere pour dompter ces ames fieres & indociles, en les réduiſant au choix, ou d'une prochaine converſion, ou d'une inévitable damnation ? Mais, que dis-je, ô mon Dieu, pourſuivoit ce ſaint Docteur ? Pardonnez-moi, ſi je m'ingere à examiner votre conduite, & ſi je parois vouloir preſcrire des bornes à votre miſéricorde, moi qui dois tout à cette miſéricorde ſans bornes, puiſqu'il y a long-tems que ie ſerois la victime des flammes éternelles, ſi elle ne m'avoit pas attendu. Je parle en homme, Seigneur, & vous agiſſez en Dieu. Selon mes penſées, il vous ſeroit plus avantageux de perdre des rebelles : mais ſelon les vôtres, il vous eſt plus glorieux de ſuſpendre vos coups & d'arrêter votre juſtice. Ainſi ce Pere expliquoit-il à Dieu ſes ſentimens. Mais s'adreſſant au pécheur : Vous, mon Frere, lui diſoit-il, n'êtes-vous pas bien coupable de vouloir moins faire pour un Dieu bon, que pour un Dieu inflexible ? Car tel eſt votre procédé. Pour un Dieu inflexible vous renonceriez dès main-

tenant à votre péché ; & pour un Dieu bon vous vous contentez de former de vains projets, & d'y vouloir un jour renoncer. Pour un Dieu ſans rémiſſion, vous produiriez des fruits de pénitence, & pour un Dieu patient vous ne donnez que des paroles. Or je prétends, Chrétiens, que dans cette diſpoſition ſe répondre de Dieu & de ſa grace, c'eſt le dernier excès de l'aveuglement.

Enfin j'ai dit que de compter ainſi ſur la grace, c'eſt vouloir que Dieu ſe rende fauteur & complice de nos déſordres. Car il le feroit évidemment, s'il ſupportoit les pécheurs avec cette patience qui tient de l'inſenſibilité, & ſi malgré leur rébellion ſa grace leur étoit toujours promiſe. Et voilà ſur quoi Tertullien ſe fondoit pour appuyer ſes ſentimens erronés touchant la pénitence. J'avoue, Chrétiens, & je vous l'ai déja fait remarquer dans un autre diſcours, que Tertullien ſur cette matiere porta trop loin ſon zéle : mais ne craignons-nous point de tomber dans une autre erreur par les fauſſes & préſomptueuſes idées que nous nous formons de la bonté de Dieu, & par l'abus que nous en faiſons pour nous entretenir dans le crime & pour fomenter notre iniquité ? Bien loin que nous puiſſions alors faire fonds ſur la grace, je prétends avec ſaint Ambroiſe que notre préſomption ſeroit pour Dieu une eſpéce d'en-

gagement à nous abandonner ; pourquoi ? afin de justifier sa providence & de mettre sa sainteté à couvert de tout reproche. Affreux engagement, qui intéresseroit Dieu à notre éternelle réprobation ! Sur quoi donc enfin comptera le pécheur ? sur sa volonté ? Faisons-lui voir que cette espérance n'est pas moins trompeuse que les autres, & concluons par cette troisiéme partie.

III. PARTIE.

C'Est un effet du péché, Chrétiens, & Dieu l'a ainsi permis, que l'homme en soit réduit à cet état de misere, de ne pouvoir pas même s'assurer de sa volonté propre. De toutes les choses du monde, c'est celle qui naturellement devroit plus être en son pouvoir ; & néanmoins de toutes les choses du monde, c'est celle dont il a plus lieu de se défier. S'il falloit risquer le salut, disoit saint Bernard, je croirois bien moins hasarder du côté de la grace de Dieu, qui ne dépend pas de moi, que du côté de ma volonté qui en dépend. Et voici la raison qu'il en apportoit : parce que le secours de Dieu, disoit-il, vient d'un principe qui de soi est éternel & immuable ; au lieu que ma volonté est l'inconstance & la fragilité même. Dieu veut parfaitement ce qu'il veut ; & moi souvent à peine sçai-je bien ce que je veux & ce que je ne veux pas. Mais ne puis-je pas disposer de

ma volonté? il eſt vrai, reprend ſaint Bernard, & c'eſt juſtement pour cela même que je dois craindre. Si Dieu m'avoit ôté ce pouvoir, & qu'il ſe fût rendu abſolument & uniquement maître de ma volonté, je ſerois en aſſurance : mais il a voulu que cette volonté dépendît encore de moi, & qu'elle fût ſujette à mes légeretés, à mes irréſolutions, à mes caprices, & voilà ce qui me fait trembler. Or ſi ſaint Bernard parloit de la ſorte, que doit penſer un homme du monde, qui ne veut pas actuellement ſe convertir, dans la vûe qu'il ſe convertira un jour, & dans l'eſpérance de changer quand il voudra de ſentiment & de conduite? Voyez comment il raiſonne, & comment il ſe contredit lui-même. Il ſe promet qu'il fera dans quelque tems un effort pour ſortir de ſon péché, & il avoue que dès maintenant il ſe ſent trop foible pour y réuſſir. Il ſe flatte qu'après quelques années il aura aſſez d'empire ſur ſon cœur pour le dégager de cette paſſion, & il reconnoit que cette paſſion le domine déja tellement qu'il lui eſt preſqu'impoſſible de la vaincre. Contradiction évidente. Quoi, mon Frere, lui répond ſaint Auguſtin, vous êtes dès-à-préſent trop foibles pour vous ſoutenir, & vous vous releverez après que vous vous ſerez toujours affoibli davantage? A meſure que vous avancez dans le chemin du

vice, les forces de votre ame, je dis les forces même naturelles, diminuent, & l'expérience ne vous l'apprend que trop. Autrefois vous réſiſtiez, & cet heureux tempérament que Dieu vous avoit donné, ſoutenu de la grace, ſurmontoit ſans peine la violence du mal : mais le mal, j'entends l'habitude du péché, a tellement prévalu, qu'elle ne trouve preſque plus de réſiſtance ; vous ſuccombez aiſément, fréquemment, & pour excuſer vos chûtes continuelles vous les attribuez à votre foibleſſe. Que ſera-ce donc quand vous aurez encore langui plus long-tems dans l'état de votre infirmité ? Dire que vous ſerez capable alors de vous relever, n'eſt-ce pas vous méconnoître & prendre plaiſir à vous tromper vous-même ?

D'autant plus, ajoute ſaint Grégoire Pape, que ces pécheurs qui different leur converſion, la remettent enfin juſques à un tems où il leur eſt en quelque maniere impoſſible de changer ſincerement de volonté. Quel eſt-il ce tems ? la fin de la vie & ſouvent le jour même de la mort. Car dites-moi, mes chers Auditeurs, ſi nous pouvons prétendre avec raiſon qu'à ces derniers momens nous agirons par les vûes de Dieu ? Toutefois ôtez ces vûes de Dieu, toutes les volontés & tous les déſirs imaginables ne ſuffiſent pas pour vous ſauver. Or je vous demande : eſt-

il aisé d'agir par de semblables motifs, quand on est réduit à la plus extrême & à la plus pressante nécessité, qui est celle de la mort ? Quitter le péché, quand on ne le peut plus commettre : renoncer aux occasions, quand on n'est plus maître de les rechercher ; mourir au monde, quand le monde est déja mort pour nous, est-ce là cette pénitence surnaturelle, si puissante sur le cœur de Dieu, & qui le fléchit immanquablement ? Je ne dis point les obstacles infinis dont la volonté du pécheur est combattue : ses forces épuisées, ses sens assoupis, son esprit égaré, sa mémoire troublée, la douleur qui le saisit ; en sorte que l'ame occupée toute entiere du mal présent, est incapable de réfléchir sur le passé & de délibérer sur l'avenir. Mais je veux qu'elle ait toute l'attention & tout le discernement nécessaire ; encore une fois est-il facile à un homme de devenir à la mort, ce qu'il n'a jamais été pendant la vie ; de prendre des inclinations toutes nouvelles, de commencer à haïr ce qu'il a toujours aimé, de commencer à aimer ce qu'il a toujours haï ? ne seroit-ce pas un prodige ? Voilà néanmoins sur quoi l'espérance de tous les pécheurs est fondée. Ils sont convaincus que ce miracle se fera en eux ; ils se connoissent bien, disent-ils, & dès qu'ils le voudront ou qu'ils penseront à le vouloir, rien ne leur résistera : quelque mon-

daine, quelque déréglée qu'ait été leur vie, ils se transformeront tout-à-coup en d'autres hommes. Jugez si vous devez les en croire, & s'il y a pour vous de la sûreté dans une pareille conduite.

Ah, Chrétiens, attachons-nous plutôt au conseil que nous donne le grand Apôtre, & au commandement qu'il nous fait de ne pas recevoir en vain le don de Dieu qui nous est aujourd'hui présenté. Le tems est favorable, la grace abondante, la disposition même de nos esprits & de nos cœurs avantageuse. Qu'attendons-nous, & que nous reste-t-il, sinon de profiter de ces heureuses conjonctures ? Le tems favorable : car c'est un tems de renouvellement pour tous les Chrétiens ; un tems qui réveille les plus assoupis, qui ranime les plus languissans & les plus froids ; un tems où les plus endurcis auroient honte de ne pas donner des marques de leur religion, où la piété publique triomphe du respect humain, & où le libertinage confondu devient scandaleux & odieux : un tems où les ames timides peuvent avec honneur se déclarer, & où le monde même ne s'étonne point des conversions qui paroissent dans le Christianisme. Pour combien de pécheurs ce saint tems n'a-t-il pas été l'occasion d'une pénitence parfaite ? Pour combien d'ames qui sembloient désespérées n'a-t-il

pas été, ſi je puis parler de la ſorte, un tems de criſe ? tems de criſe, où la foi preſque éteinte & à demi morte reſſuſcite, revit, & opere les plus grandes merveilles. Mais, ô profondeur & abîme des conſeils de Dieu, tems de criſe qui décide ſouvent ou de la vie ou de la mort, ou du ſalut ou de la damnation. Qui ſçait ſi cette Pâque ne ſera pas la derniere pour vous ; ou qui ſçait ſi Dieu voudra faire en votre faveur à un autre Pâque les mêmes avances ? La grace abondante : car l'Egliſe nous ouvre tous ſes tréſors : elle veut nous appliquer tous les mérites de Jeſus-Chriſt ; elle nous appelle à ſon tribunal pour délier nos conſciences ; elle inſpire à ſes miniſtres un zéle tout nouveau ; elle s'intéreſſe pour nous auprès de Dieu, & Dieu écoutant encore ſa miſéricorde & ne dédaignant pas de nous prévenir, nous offre ſes ſecours les plus pluiſſans. La diſpoſition de nos eſprits & de nos cœurs plus avantageuſe : j'oſe dire qu'il n'y a point de pécheur ſi obſtiné, qui dans ces jours de bénédiction & ſpécialement ſanctifiés par la piété des fidéles, ne faſſe malgré lui certaines réflexions, & ne ſente renaître au fond de ſon ame certains remords, certains déſirs qui le rameneroient à Dieu, s'il vouloit faire quelque effort pour les ſuivre.

Allons donc, mes chers Auditeurs, & mé-

nageons des momens si précieux. Disons à Dieu comme David : *Dixi, nunc cœpi* : c'est, Seigneur, un dessein formé & dès aujourd'hui je me mettrai en devoir de l'exécuter. *Ps. 76.* Disons-lui comme saint Augustin : *Serò te amavi* ; Ah ! Seigneur, je commence bien tard à vous aimer, & que seroit-ce si je différois encore ? est-ce trop que de vous donner au moins quelques années qui me restent peut-être à vivre sur la terre, pour mériter de vivre éternellement avec vous dans la gloire, où nous conduise, &c. *August.*

SERMON

POUR LE VENDREDI SAINT.

Sur la Passion de Jesus-Christ.

Judæi signa petunt, & Græci sapientiam quærunt : Nos autem prædicamus Christum crucifixum, Judæis quidem scandalum, Gentibus autem stultitiam ; ipsis autem vocatis Judæis atque Græcis, Christum Dei virtutem, & Dei sapientiam.

Les Juifs demandent des miracles, & les Grecs cherchent la sagesse. Pour nous, nous prêchons Jesus-Christ crucifié, qui est un sujet de scandale aux Juifs: & qui paroit une folie aux Gentils ; mais qui est la force de Dieu, & la sagesse de Dieu à ceux qui sont appellés, soit d'entre les Gentils, soit d'entre les Juifs. Dans la premiere Epitre aux Corinthiens, chapitre 1.

SIRE,

SI jamais les Prédicateurs pouvoient avec quelque sujet apparent rougir de leur ministere, ne seroit-ce pas en ce jour, où ils se voyent obligés de publier les humiliations étonnantes

étonnantes du Dieu qu'ils annoncent, les outrages qu'il a reçûs, les foiblesses qu'il a ressenties, ses langueurs, ses souffrances, sa passion, sa mort? Cependant, disoit le grand Apôtre, malgré les ignominies de la croix, je ne rougirai jamais de l'Evangile de mon Sauveur; & la raison qu'il en apporte, est aussi surprenante, & même encore plus surprenante que le sentiment qu'il en avoit: c'est que je sçais, ajoutoit-il, que l'Evangile de la croix est la vertu de Dieu, pour tous ceux qui sont éclairés des lumiéres de la foi. *Non erubesco Evangelium; virtus enim Dei est omni credenti.* Non seulement saint Paul n'en rougissoit point, mais il s'en glorifioit. Car à Dieu ne plaise, mes Freres, écrivoit-il aux Galates, que je fasse jamais consister ma gloire dans aucune autre chose, que dans la croix de Jesus-Christ: *Mihi autem absit gloriari nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi.* Bien loin que la croix lui donnât de la confusion dans l'exercice de son ministére, il prétendoit que pour soutenir son ministére avec honneur, le plus infaillible moyen étoit de prêcher la croix de l'homme-Dieu; & qu'en effet il n'y avoit rien dans tout l'Evangile de plus grand, de plus merveilleux, de plus propre même à satisfaire des esprits raisonnables & sensés, que ce profond & adorable mystére. Car voilà le sens littéral de ce passa-

Rom. 1.

Galat. 6.

ge tout divin que j'ai choisi pour mon texte :
1. Cor. 1. *Judæi signa petunt, & Græci sapientiam quærunt.* Les Juifs incrédules, demandent qu'on leur fasse voir des miracles. Les Grecs vains & superbes, se piquent de chercher la sagesse. Les uns & les autres s'obstinent à ne vouloir croire en Jesus-Christ, qu'à ces deux conditions. Et moi, dit l'Apôtre, pour confondre également l'incrédulité des uns, & la vanité des autres, je me contente de leur prêcher Jesus-Christ même crucifié ; pourquoi ? parce que c'est par excellence le miracle de la force de Dieu & tout ensemble le chef-d'œuvre de la sagesse de Dieu. Miracle de la force de Dieu, qui seul doit tenir lieu aux Juifs de tout autre miracle : *Christum crucifixum Dei virtutem.* Chef-d'œuvre de la sagesse de Dieu, qui seul est plus que suffisant pour soumettre les Gentils au joug de la foi, & pour les faire renoncer à toute la sagesse mondaine : *Christum crucifixum Dei sapientiam.*

Admirable idée que concevoit le Docteur des nations, se représentant toujours la passion du Sauveur des hommes, comme un mystére de puissance & de sagesse. Or c'est à cette idée, Chrétiens, que je m'attache, parce qu'elle m'a paru d'une part plus propre à vous édifier, & de l'autre plus digne de Jesus-Christ, dont j'ai à vous faire aujourd'hui l'éloge funébre. Car il ne s'agit pas ici de

pleurer la mort de cet homme-Dieu. Nos larmes, ſi nous avons à les répandre, doivent être réſervées pour un autre uſage : & nous ne pouvons ignorer quel eſt cet uſage que nous en devons faire, après que Jeſus-Chriſt lui-même nous l'a ſi poſitivement & ſi diſtinctement marqué, lorſqu'allant au Calvaire il dit aux filles de Jeruſalem : Ne pleurez point ſur moi, mais ſur vous. Il ne s'agit pas, dis-je, de pleurer ſa mort, mais il s'agit de la méditer, il s'agit d'en approfondir le myſtére, il s'agit d'y reconnoître le deſſein de Dieu, ou plutôt l'ouvrage de Dieu : il s'agit d'y trouver l'établiſſement & l'affermiſſement de notre foi : & c'eſt avec la grace de mon Dieu, ce que j'entreprends. On vous a cent fois touchés & attendris par le récit douloureux de la paſſion de Jeſus-Chriſt, & je veux moi vous inſtruire. Les diſcours pathétiques & affectueux que l'on vous a faits, ont ſouvent ému vos entrailles, mais peut-être d'une compaſſion ſtérile, ou tout au plus d'une componction paſſagére, qui n'a pas été juſqu'au changement de vos mœurs. Mon deſſein eſt de convaincre votre raiſon, & de vous dire quelque choſe encore de plus ſolide, qui déſormais ſerve de fonds à tous les ſentimens de piété que ce myſtére peut inſpirer. En deux mots, mes chers Auditeurs, qui vont partager cet entretien : vous n'avez

peut-être jusqu'à présent considéré la mort du Sauveur, que comme le mystére de son humilité & de sa foiblesse ; & moi je vais vous montrer, que c'est dans ce mystére qu'il a fait paroître toute l'étendue de sa puissance : ce sera la premiere partie. Le monde jusques à présent n'a regardé ce mystére que comme une folie ; & moi je vais vous faire voir, que c'est dans ce mystére que Dieu a fait éclater plus hautement sa sagesse : ce sera la seconde partie.

Donnez-moi, Seigneur, pour traiter dignement un si grand sujet, ce zéle dont fut rempli votre Apôtre, quand vous le choisites pour porter votre nom aux Rois, & pour leur faire révérer dans l'humiliation même de votre mort, la divinité de votre personne. Je ne parle pas ici, comme saint Paul, à des Juifs ni à des Gentils. Je parle à des Chrétiens de profession ; mais parmi lesquels on voit tous les jours des foibles dans la foi ; qui pleins des maximes du siécle, & consultant trop la prudence humaine, ne laissent pas quoique Chrétiens, d'être quelquefois troublés & même tentés sur l'inconteſtable vérité de leur religion, quand on leur représente le Dieu qu'ils adorent, comblé d'opprobres & expirant sur une croix. Or c'est pour cela que je dois les fortifier, en leur faisant connoître le don de Dieu caché dans le my-

ſtére de votre mort, & en relevant dans leur idée vos foibleſſes apparentes. Soutenez-moi donc, ô mon Dieu ; mais au même tems donnez à mes Auditeurs cette docilité avec laquelle ils doivent entendre votre parole, pour être non-ſeulement perſuadés, mais convertis & ſanctifiés. Je vous la demande, Seigneur, cette grace, & je l'obtiendrai par les mérites de votre croix même. Car je n'enviſage aujourd'hui que votre croix, notre unique eſpérance ; & je vais lui rendre d'abord l'hommage & le culte, que lui rend ſolemnellement toute l'Egliſe, en lui diſant : *O crux ave.*

QU'un Dieu, comme Dieu, agiſſe en maître & en ſouverain ; qu'il ait créé d'une parole le ciel & la terre, qu'il faſſe des prodiges dans l'univers, & que rien ne réſiſte à ſa puiſſance, c'eſt une choſe, Chrétiens, ſi naturelle pour lui, que ce n'eſt preſque pas un ſujet d'admiration pour nous. Mais qu'un Dieu ſouffre, qu'un Dieu expire dans les tourmens, qu'un Dieu, comme parle l'Ecriture, goûte la mort, lui qui poſſéde ſeul l'immortalité ; c'eſt ce que ni les Anges ni les hommes ne comprendront jamais. Je puis donc bien m'écrier avec le Prophéte : *Obſtupeſcite cœli* : O cieux, ſoyez-en ſaiſis d'étonnement ! car voici ce qui paſſe toutes nos vûes, & ce qui demande I. PARTIE. *Jerem. 2.*

toute la soumission & toute l'obéissance de notre foi ; mais aussi est-ce dans ce grand mystére que notre foi a triomphé du monde,
Jean 5. *Et hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.* Il est vrai, Chrétiens ; Jesus-Christ a souffert, & il est mort. Mais en vous parlant de sa mort & de ses souffrances, je ne crains pas d'avancer une proposition, que vous traiteriez de paradoxe, si les paroles de mon texte ne vous avoient disposés à l'écouter avec respect ; & je prétends que Jesus-Christ a souffert, & qu'il est mort en Dieu, c'est-à-dire, d'une maniere qui ne pouvoit convenir qu'à un Dieu ; d'une maniere tellement propre de Dieu, que saint Paul sans autre raison a crû pouvoir dire aux Juifs & aux Gentils : Oui, mes Freres, ce crucifié que nous vous prêchons, cet homme dont la mort vous scandalise, ce Christ qui vous a paru au Calvaire frappé de la main de Dieu & réduit dans la derniere foiblesse, est la vertu de Dieu même. Ce que vous mépriſez en lui, c'est ce qui nous donne de la vénération pour lui. Il est notre Dieu, & nous n'en voulons point d'autre marque, ni d'autre preuve que sa croix. Voilà le précis de la Théologie de S. Paul, que vous n'avez peut-être jamais bien compriſe, & que j'entreprends de vous développer. Entrons, Chrétiens, dans le sens de ces divines paroles, *Christum crucifixum Dei*

virtutem, & tirons-en tout le fruit qu'elles doivent produire dans nos ames pour notre édification.

Je dis que Jesus-Christ est mort d'une maniere qui ne pouvoit convenir qu'à un homme Dieu. La seule exposition des choses va vous en convaincre. En effet un homme qui meurt après avoir prédit lui-même clairement & expressément toutes les circonstances de sa mort. Un homme qui meurt en faisant actuellement des miracles, & les plus grands miracles, pour montrer qu'il n'y a rien que de surhumain & de divin dans sa mort. Un homme dont la mort bien considérée, est elle-même le plus grand de tous les miracles, puisque bien loin de mourir par défaillance comme le reste des hommes, il meurt au contraire par un effort de sa toute-puissance. Mais ce qui surpasse tout le reste, un homme qui par l'infamie de sa mort parvient à la plus haute gloire, & qui expirant sur la croix triomphe par sa croix même du Prince du monde, dompte par sa croix l'orgueil du monde, érige sa croix sur les ruines de l'idolâtrie & de l'infidélité du monde : n'est-ce pas un homme qui meurt en Dieu, ou si vous voulez, en homme-Dieu? Et voilà sur quoi s'est fondé l'Apôtre en disant, que cet homme mort sur la croix, étoit non pas le ministre de la vertu de Dieu, mais la

vertu même de Dieu incarnée ; *Christum crucifixum Dei virtutem.* Ne séparons point ces quatre preuves ; & vous avouerez, qu'il n'y a point d'esprit raisonnable, ni même d'esprit opiniâtre, qui n'en doive être touché. Venons au détail.

Non, Chrétiens, il n'appartient qu'à un Dieu de pénétrer dans l'avenir jusques à l'avoir absolument en sa puissance, & jusquesà pouvoir dire infailliblement & en maître, cela sera, quoique la chose dépende d'une infinité de causes libres, qui y doivent concourir. Il n'appartient qu'à un Dieu de connoître distinctement & par soi-même le fond des cœurs, & d'en révéler les plus intimes secrets, les intentions les plus cachées, jusqu'à sçavoir mieux ce qui est, ou ce qui sera dans la pensée & dans la volonté de l'homme, que l'homme même. Or c'est ce qu'a fait Jesus-Christ à l'égard de sa passion & de sa mort. Je m'explique. A l'entendre parler de sa passion, long-tems avant sa passion même, & sans que les Juifs eussent encore formé nul dessein contre lui, on diroit qu'il en parle comme d'un événement déja arrivé & dont il raconte l'histoire ; tant il est exact à en marquer jusques aux moindres circonstances : & à le voir le jour de sa mort subir les différens supplices qu'il endure, on croiroit que les bourreaux qui le tourmen-

tent, ſont moins les exécuteurs des jugemens rendus contre ſa perſonne, que de ſes prédictions. Enfin, diſoit-il à ſes Apôtres, pour les préparer à ce douloureux myſtére, nous allons à Jéruſalem, & tout ce qui a été dit du Fils de l'homme va s'accomplir. Car ce Fils de l'homme (c'étoit la qualité qu'il ſe donnoit) ce Fils de l'homme que vous voyez, & qui vous parle, ſera livré aux Gentils; il ſera outragé, inſulté, fouetté, crucifié; on lui crachera au viſage, il mourra dans l'opprobre, & il reſſuſcitera le troiſiéme jour. Prenez garde, Chrétiens, à la réflexion que fait ici ſaint Chryſoſtome. Il y avoit déja des ſiécles entiers que les Prophétes qui furent dans l'ancienne loi les précurſeurs du Meſſie, avoient publié toutes ces particularités. Comme l'obſtacle principal qui devoit un jour détourner les eſprits mondains de croire en Jeſus-Chriſt étoit le prétendu ſcandale que leur cauſeroit l'ignominie de ſa mort, Dieu par une ſinguliére providence avoit révélé aux Prophétes, que la mort, quoiqu'ignominieuſe, de ce Meſſie ſeroit dans la plénitude des tems le ſouverain remède du péché, la réparation ſolemnelle du péché, l'excellent moyen du ſalut & de la Rédemption du monde; afin que la prophétie, témoignage invincible de la divinité, rendît les ignominies mêmes de cette mort, non

seulement vénérables, mais adorables; & que les hommes dans cette vûe, bien loin de s'en scandaliser, fussent persuadés, qu'il n'y avoit rien dans la passion du Sauveur qui ne fût au-dessus de l'homme. Car voilà, dit saint Chrysostome, quel étoit le dessein de Dieu, lorsque dans l'ancien Testament il faisoit parler Isaïe des souffrances de Jesus-Christ avec autant de certitude, & dans des termes aussi précis que les Evangélistes en ont ensuite parlé dans le nouveau. Mais ce dessein de Dieu étoit encore bien plus sensible, & la preuve beaucoup plus convaincante & plus touchante, dans la prédiction immédiate qu'en faisoit Jesus-Christ lui-même. Car c'est moi, disoit-il à ses disciples en les entretenant de sa mort prochaine, c'est moi qui suis cet homme de douleurs annoncé par Isaïe. C'est moi qui vais remplir jusques à un point tout ce qui est en écrit. Nous voici arrivés au terme de la consommation des choses, & vous en allez être les spectateurs & les témoins. Mais il m'importe que dès maintenant vous en soyez avertis, afin que dans la suite vous n'en soyez pas troublés.

Aussi tout ce que cet adorable Sauveur leur avoit marqué des livres de Moyse & des Prophétes, comme se rapportant à lui, s'exécuta-t-il bientôt après & à la lettre, dans la

ſanglante cataſtrophe de ſa paſſion & de ſa mort. Ce fut en conſéquence & en vertu de ces divines prophéties, dont il étoit perſonnellement le ſujet, que les Juifs au lieu de le juger ſelon leur loi, puiſqu'il étoit Juif, le livrérent à Pilate qui étoit Gentil; que les ſoldats contre toutes les formes de la juſtice, ajoûtant à ce que portoit l'arrêt de ſa condamnation, l'inſulte & l'inhumanité, lui crachérent au viſage, & le meurtrirent de ſoufflets; que juſques aux moindres circontances du prix auquel il devoit être vendu, de l'emploi qu'on devoit faire de cet argent, du partage de ſes habits & de ſa robbe jettée au ſort, du fiel qu'on lui préſenta, les Ecritures qu'il s'étoit lui-même appliquées, furent, à ce qu'il ſemble, la régle de tout ce que ſes ennemis attentérent contre lui; comme s'il n'eût ſouffert que pour juſtifier ces oracles prononcés tant de ſiecles avant qu'il eût paru au monde : *Ut adimplerentur Scriptura; Ut impleretur ſermo quem dixerat.* Argument ſi ſolide & ſi fort, qu'il n'en fallut pas davantage pour la converſion de ce fameux Eunuque, tréſorier de la Reine d'Ethiopie, dont il eſt parlé au livre des Actes, & à qui ſaint Philippe Diacre expliqua la merveille que je vous prêche. Toutes ces prophéties, & bien d'autres, littéralement & ponctuellement vérifiées dans la paſſion de Jeſus-

Mat. 26. Joan. 13.

Christ, l'obligérent à reconnoître ce Messie, promis de Dieu, & envoyé dans la plénitude des tems. Nous, mes chers Auditeurs, nous revêtus du caractère de Chrétiens, en serions-nous moins touchés; & ce qui a suffi pour convaincre un homme que la lumiere de l'Evangile n'avoit point encore éclairé, seroit-il trop foible pour nous confirmer dans la foi que nous professons? Je dis le même du secret des cœurs, dont Jesus Christ dans sa passion fit bien voir qu'il étoit le maître. Il prédit à ses Apôtres qu'un d'entr'eux le trahiroit, & Judas y pensoit actuellement & le trahit. Il prédit à saint Pierre qu'il le renonceroit, & saint Pierre le renonça en effet. Il lui prédit que malgré sa chute, sa foi ne manqueroit point, & la foi de saint Pierre n'a point manqué. Il lui prédit qu'après sa conversion il affermiroit ses freres, & sa conversion dans la suite les affermit tous. Il prédit à Magdelaine que l'action qu'elle venoit de faire, en répandant sur sa tête un parfum précieux, seroit louée & prêchée dans tout le monde; & dans tout le monde on en parle encore aujourd'hui. Il prédit à Jérusalem, en pleurant sur elle, qu'elle seroit détruite & ruinée de fond en comble; & Jérusalem fut assiégée, pillée, renversée par les Romains sans qu'il en restât pierre sur pierre. Cette science des choses futures & des se-

crets les plus impénétrables n'étoit-elle pas évidemment la science d'un Dieu ; *Scrutans corda & renes Deus* ? & un homme qui mouroit de la sorte, révélant & manifestant ce qui n'étoit ni ne pouvoit être connu que de Dieu, n'avoit-il pas toute la puissance & toute la vertu de Dieu même ? *Christum crucifixum Dei virtutem.* Ps. 7.

Mais ce que j'ajoûte doit faire encore plus d'impression sur vous. Il meurt, cet homme-Dieu, faisant des miracles ; & quels miracles ? Ah ! Chrétiens, y en eût-il jamais & jamais y en aura-t-il de plus éclatans ? Tout mourant qu'il est, il fait trembler la terre, il ouvre les sépulchres, il ressuscite les morts, il déchire le voile du temple, il obscurcit le soleil : prodiges aussi surprenans qu'inouis : prodiges dont les soldats furent tellement émûs, qu'ils s'en retournérent convertis : mais du reste, remarque saint Augustin convertis par l'efficace du même sang qu'ils avoient répandu : *Ipso redempti sanguine quem fuderunt.* Que dis-je, que saint Matthieu n'ait pas rapporté en termes exprès ? *Vidit terræ motum, & his quæ fiebant, timuerunt valde, dicentes : Vere filius Dei erat iste.* Je sais qu'il s'est trouvé jusques dans le Christianisme, des impies plus ennemis de Jesus-Christ que les Juifs & les Payens mêmes, qui n'ont point eu honte de contester la vérité Augustin. Mat. 27.

de ces miracles, prétendant qu'ils pouvoient être supposés ; que par un dessein formé, les Evangélistes avoient pû s'accorder entre eux, pour les publier à la gloire de leur maître. Mais c'est ici que l'impiété, pour me servir du terme de l'Ecriture, se confond elle-même ; & qu'en s'élevant contre Dieu, elle fait paroître autant d'ignorance que de malignité. Car sans examiner combien ce doute est téméraire, puisqu'il n'a point d'autre fondement que la prévention & l'esprit de libertinage ; il faudroit montrer, dit saint Augustin, quel intérêt auroient eu les Evangélistes à publier ces miracles de Jesus-Christ, s'ils eussent été persuadés que c'étoient de faux miracles. N'est-il pas évident que tout le fruit qu'ils en devoient attendre & qui leur en revint, fut la haine publique, les persécutions, les fers, les tourmens les plus cruels ? Bien loin donc de croire qu'ils eussent pris plaisir à inventer & à débiter ces miracles, dont ils auroient connu la fausseté, il faudroit plutôt s'étonner, que les ayant même connus pour vrais, ils eussent eu assez de force pour en rendre, aux dépens de leur propre vie, le témoignage qu'ils en ont rendu. De plus, poursuit saint Augustin, le stile seul dont les Evangélistes ont écrit l'histoire de Jesus-Christ & de sa passion, leur simplicité, leur naïveté ; ne marquant ni indigna-

tion contre les Juifs, ni compaſſion pour leur maître ; parlant de lui, comme en auroient parlé les hommes du monde les plus indifférens & les moins intéreſſés dans ſa cauſe ; racontant ſes foibleſſes dans le jardin, ſes dégoûts, ſes ennuis, ſes frayeurs, le ſanglant affront qu'il eut à eſſuyer dans le Palais d'Hérodes, & le mépris que ce Prince lui témoigna, le traitement indigne qu'on lui fit chez Anne, chez Caïphe, chez Pilate ; & les racontant avec plus d'exactitude & plus au long, que ſes miracles mêmes : cette ſincérité, dis-je, fait bien voir, qu'ils n'écrivoient pas en hommes paſſionnés & prévenus, mais en témoins fidéles & irréprochables de la vérité, dont ils furent les martyrs juſques à l'effuſion de leur ſang. Ce n'eſt pas tout : car ſi ces miracles étoient ſuppoſés, les Juifs à qui il importoit tant de découvrir l'impoſture, & qui ne manquoient pas alors d'Ecrivains célébres, n'euſſent-ils pas pris ſoin d'en détromper le monde ? ne ſe fuſſent-ils pas inſcrits contre ? & c'eſt néanmoins ce qu'ils n'ont jamais fait, & ce qu'ils ne font pas même encore, puiſque leurs propres auteurs, & Joſephe entre les autres, les démentiroient. Cette éclipſe univerſelle arrivée contre le cours de la nature, eut quelque choſe de ſi prodigieux & de ſi remarquable, que Tertullien deux ſiécles apres en parloit encore aux

Payens, Magiſtrats de Rome, comme d'un fait dont ils conſervoient la tradition dans leurs archives : *Cùm mundi caſum relatum habetis in archivis veſtris.* Ce fait même qu'on regardoit comme un fait conſtant & avéré, ſurprit tellement Denys l'Aréopagite, ce ſage de la gentilité, mais devenu un des plus fermes appuis & des plus grands ornemens de notre religion, que tout éloigné qu'il étoit de la Judée & plus encore de la connoiſſance de nos myſtéres, il en fut frappé juſqu'à reconnoître lui-même que ces ténébres avoient été pour lui comme une ſource de lumiére, ou l'avoient au moins diſpoſé à recevoir avec ſoumiſſion les vérités de la foi & les divines inſtructions de ſaint Paul. Que dirai-je de ce fameux criminel crucifié avec Jeſus-Chriſt, & tout-à-coup converti par ce même Sauveur ? Ce changement ſi ſubit, qui d'un ſcélerat fit un vaiſſeau d'élection & de miſéricorde, pouvoit-il être l'effet d'une perſuaſion humaine, & ne partoit-t-il pas viſiblement d'un principe ſurnaturel & divin ? Si Jeſus Chriſt n'eût agi en Dieu, eût-il pû mourant ſur la croix, faire connoître à ce malheureux & confeſſer ſa divinité ? Et ce miracle de la grace ne ſert-il pas encore à confirmer tous les prodiges de la nature, dont le ciel & la terre comme de concert, honorérent ce Dieu agoniſant & expirant ?

Tertull.

Mais, me direz-vous, les Pharisiens malgré ces miracles ne laissèrent pas de persister dans leur incrédulité. J'en conviens, mes chers Auditeurs : mais sans entrer sur ce point dans la profondeur & dans l'abime des jugemens de Dieu, toujours justes & saints, quoique terribles & redoutables, vous sçavez quelle fut l'envie des Pharisiens contre Jesus-Christ, & vous n'ignorez pas ce que peut une telle passion pour aveugler les esprits & pour endurcir les cœurs. Quelque inconcevable qu'ait été l'obstination des Pharisiens, peut-être encore aujourd'hui trouveroit-on dans le monde, & dans le monde Chrétien, des hommes aussi incrédules, s'ils voyoient leurs ennemis faire des miracles ; & qui plutôt attribueroient ces miracles à l'enfer, comme les Pharisiens attribuoient ceux du Sauveur du monde au Prince des ténébres, que de renoncer à leurs préjugés & à leur haine. Quoi qu'il en soit, reprend saint Chrysostome, c'est par-là même que commença la réprobation des Pharisiens ; & ce mystére de la prédestination & de la réprobation divine parut en ce que les mêmes miracles qui convertirent les soldats & une grande foule de peuple, ne servirent qu'à rendre les Pharisiens plus indociles & plus opiniâtres. Mais c'est encore à cette différence que nous devons reconnoître dans Jesus-Christ mourant

la toute-puissante vertu dont nous parlons. Car, comme raisonne saint Chrysostome, mourir en sauvant les uns, & en réprouvant les autres ; en éclairant les aveugles qui vivoient dans les ténébres de l'infidélité, & en aveuglant les plus éclairés qui abusoient de leurs lumieres ; convertissant ceux-là par miséricorde, & laissant périr ceux-ci par justice : n'étoit-ce pas faire éclater jusques dans sa mort les plus glorieux & même les plus essentiels attributs de Dieu ?

Il n'y eut qu'un miracle que Jesus-Christ ne voulut pas faire dans sa passion : c'étoit de se sauver lui-même, comme lui proposoient ses ennemis, l'assurant qu'ils croiroient en lui, s'il descendoit de la croix : *Si Rex Israël est, descendat nunc de cruce, & credimus ei.* Mais pourquoi ne le fit-il pas ce miracle ? On en voit aisément la raison, dit saint Augustin ; & c'est que ce seul miracle eût détruit tous les autres, & arrêté le grand ouvrage qu'il avoit entrepris & à quoi tous les autres miracles se rapportoient comme à leur fin, sçavoir l'ouvrage de la Rédemption des hommes qui devoit être consommé sur la croix. D'ailleurs ses ennemis préoccupés de leur passion, auroient aussi peu déféré à ce miracle, qu'à celui de la résurrection de Lazare. Car si l'évidence du fait qui les obligea de convenir, que Lazare mort

Mat. 27.

& enſeveli depuis quatre jours, étoit inconteſtablement reſſuſcité, au lieu de les déterminer à croire en Jeſus-Chriſt, leur fit prendre la réſolution de le perdre, parce que ce n'étoit plus la raiſon, mais la paſſion qui préſidoit à leurs conſeils; peut-on juger que le voyant deſcendre de la croix ils euſſent été de meilleure foi, & plus diſpoſés à lui rendre la gloire qui lui étoit dûe? Mais ſans m'arrêter aux Phariſiens, répondez-moi, mes chers Auditeurs, & dites-moi: Jeſus-Chriſt dans la conjoncture où je le conſidére, pouvant, comme il eſt indubitable, ſe ſauver lui-même, & ne le voulant pas, n'a-t-il pas fait quelque choſe de plus grand & de plus au-deſſus de l'homme, que s'il l'eût en effet voulu? Miracle pour miracle (appliquez-vous à ceci que vous n'avez peut-être jamais bien pénétré, & qui me paroit plus édifiant) miracle pour miracle, la douceur avec laquelle il permet aux ſoldats de ſe ſaiſir de ſa perſonne, après les avoir renverſés par terre en ſe préſentant ſeulement à eux, & leur diſant cette parole, c'eſt moi, *Ego ſum*: la réprimande qu'il fait à ſaint Pierre ſur l'indiſcrétion de ſon zéle, le blâmant d'avoir tiré l'épée contre un domeſtique du grand Prêtre, lui faiſant entendre qu'il n'avoit qu'à prier ſon Pere & que ſon Pere lui enverroit des légions d'Anges qui combattroient pour ſa dé-

fense ; & afin de le convaincre qu'il ne parloit pas en vain, guérissant actuellement par un miracle le serviteur que Pierre avoit blessé : ce silence si admirable, & si constamment soutenu devant ses juges, sur-tout devant Pilate, qui convaincu de son innocence ne l'interrogeoit, que pour avoir lieu de l'absoudre ; ce refus de contenter la curiosité d'Hérodes, dont il lui étoit si facile de s'attirer la protection ; cet abandonnement de sa propre cause, & par conséquent de sa vie ; cette tranquillité & cette paix au milieu des insultes les plus outrageantes ; cette détermination à supporter tout sans en demander justice, sans prendre personne à partie, sans former la moindre plainte ; cette charité héroïque qui lui fait excuser en mourant ses persécuteurs : tout cela, je dis tous ces miracles de patience dans un homme d'ailleurs d'une conduite irréprochable & pleine de sagesse, n'étoient-ils pas plus miraculeux, que s'il eût pensé à se tirer des mains de ses bourreaux, & qu'il se
1. Cor. 1. fût détaché de la croix ? *Christum crucifixum Dei virtutem.*

Il n'est donc mort que parce qu'il l'a voulu, & même encore de la maniere qu'il l'a voulu : ce qui n'appartient, dit saint Augustin, qu'à un homme-Dieu, & ce qui marque dans la mort même la souveraineté & l'indépendance de Dieu. Or voilà, Chrétiens,

ſur quoi j'ai fondé cette autre propoſition, que la mort de Jeſus-Chriſt bien conſidérée en elle-même, avoit été non-ſeulement un miracle, mais le plus ſingulier de tous les miracles. Pourquoi ? parce qu'au lieu que les autres hommes meurent par foibleſſe, meurent par violence, meurent par néceſſité ; il eſt mort, je ne dis pas préciſément par choix & par une diſpoſition libre de ſa volonté, mais par un effet de ſon abſolue puiſſance. En ſorte que jamais il n'a fait, comme Fils de Dieu & comme Dieu, un plus grand effort de cette puiſſance abſolue, que dans le moment où il conſentit que ſon ame bienheureuſe fût ſéparée de ſon corps ; & les Théologiens en apportent deux raiſons. Comprenez-les. Premierement, diſent-ils, parce que Jeſus-Chriſt ayant été exempt de tout péché, & abſolument impeccable, il devoit être & il étoit naturellement immortel : D'où il s'enſuit que ſon corps & ſon ame unis hypoſtatiquement à la divinité, ne pouvoient être ſéparés ſans un miracle. Il fallut donc que Jeſus-Chriſt pour faire cette ſéparation, forçât, pour ainſi dire, toutes les loix de la providence ordinaire, & qu'il uſât de tout le pouvoir que Dieu lui avoit donné, pour détruire cette belle vie, qui, quoiqu'humaine, étoit toutefois la vie d'un Dieu. Secondement, parce que Jeſus Chriſt en vertu de ſon

sacerdoce étant par excellence le souverain Pontife de la loi nouvelle, il n'y avoit que lui qui pût, ni qui dût offrir à Dieu le sacrifice de la Rédemption du monde, & immoler la victime qui y étoit destinée. Or cette victime, c'étoit son corps. Nul autre que lui ne devoit donc l'immoler ce corps, nul autre que lui n'avoit le pouvoir pour cela nécessaire. Les bourreaux qui le crucifioient, étoient bien les ministres de la justice de Dieu, mais ils n'étoient pas les prêtres qui devoient sacrifier cette hostie à Dieu. Il falloit un Pontife qui fût saint, qui fût innocent, qui fût sans tache, qui fût séparé des pécheurs & revêtu d'un caractére particulier. Or ce caractére ne pouvoit convenir qu'à Jesus-Christ : d'où saint Augustin concluoit, que Jesus-Christ par l'effet le plus merveilleux avoit été tout ensemble & le Prêtre & l'hostie de son sacrifice : *Idem sacerdos & hostia.*

August. Ce fut donc lui-même qui se sacrifia, lui-même qui exerça sur sa propre personne cette fonction de Prêtre & de Pontife, lui-même qui détruisit, au moins pour quelques jours, cet adorable composé d'un corps souffrant & d'une ame glorieuse ; en un mot, lui-même qui se fit mourir. Car ce ne furent point les bourreaux qui lui ôtérent la *Joan. 10.* vie ; mais il la quitta de lui-même : *Nemo tollit animam meam à me, sed ego pono eam à*

me ipso. Il est mort sur la croix, dit saint Augustin ; mais à parler proprement & dans la rigueur, il n'est pas mort par le supplice de la croix. Et pour vous le faire comprendre, il est certain par le témoignage même des Juifs, que le supplice de la croix, ou plutôt, que ce qui faisoit mourir les criminels condamnés à la croix, n'étoit pas simplement d'y être attachés, mais d'y être rompus vifs. Or selon la Prophétie, Jesus-Christ avoit déja rendu le dernier soupir lorsqu'on voulut lui briser les os : d'où vient que Pilate s'étonna qu'il fût si-tôt mort : *Pilatus autem mirabatur, si jam obiisset.* Et ce qui montre qu'il n'étoit point mort par défaillance de la nature, c'est qu'en expirant il poussa un grand cri vers le ciel : *Jesus autem emissâ voce magnâ, expiravit.* Chose si extraordinaire, qu'au rapport de l'Evangéliste, le Centenier qui l'observoit de près, & qui le vit expirer de la sorte, protesta hautement qu'il étoit Dieu & vrai Fils de Dieu : *Videns autem Centurio, qui ex adverso stabat, quia sic clamans expirasset, ait : Verè Filius Dei erat iste.* Si ce Centenier eût été un disciple du Sauveur & qu'il eût ainsi raisonné, peut-être son raisonnement & son témoignage pourroient-ils être suspects : mais c'est un infidéle, c'est un Payen, qui de la maniere dont il voit mourir Jesus-Christ, conclut, sans héſiter, qu'il

Marc. 15

Ibidem.

Ibidem.

meurt par miracle ; & qui de ce miracle tire immédiatement la conſéquence, qu'il eſt donc vraiment Fils Dieu : *Videns quia ſic expiraſſet, ait : Vere Filius Dei erat iſte.* En faut-il davantage pour juſtifier la parole de l'Apôtre : *Chriſtum crucifixum Dei virtutem* ?

Il eſt vrai que ce Sauveur mourant a eu ſes langueurs & ſes foibleſſes ; & je pourrois répondre d'abord avec Iſaïe, que les langueurs & les foibleſſes qu'il fit paroître dans ſa mort n'étoient pas les ſiennes, mais les nôtres ; & que le prodige eſt, qu'il ait porté ſeul les foibleſſes & les langueurs de tous les
Iſaï 53. hommes : *Verè languores noſtros ipſe tulit, & dolores noſtros ipſe portavit.* Mais parce que cette penſée, quoique ſolide, ſeroit peut-être encore trop ſpirituelle pour des eſprits mondains & incrédules ; je réponds autrement avec ſaint Chryſoſtome, & je dis : Oui, ce Sauveur mourant a eu ſes foibleſſes ; mais le prodige eſt, que ſes foibleſſes mêmes, que ſes langueurs mêmes, que ſes défaillances mêmes, ayent été dans le cours de ſa paſſion comme autant de miracles. Car s'il ſue en priant dans le jardin, c'eſt d'une ſueur de ſang, & ſi abondante que la terre en eſt baignée. Si quelques momens après ſa mort on lui perce le côté, par un autre effet également miraculeux, il en ſort du ſang & de l'eau ; & celui qui

qui le rapporte assûre qu'il l'a vû, & qu'il en doit être crû : *Et qui vidit, testimonium perhibuit.* On diroit qu'il ne souffre & qu'il ne meurt que pour faire éclater dans sa personne la vertu de Dieu : *Christum crucifixum Dei virtutem.* Joan. 19.

Concluons par une derniere preuve, mais essentielle ; c'est de voir un homme que l'ignominie de sa mort, que la confusion, l'opprobre, l'humiliation infinie de sa mort, éléve à toute la gloire que peut prétendre un Dieu : tellement qu'à son seul nom & en vûe de sa croix, les plus hautes puissances du monde fléchissent les genoux, & se prosternent pour lui faire hommage de leur grandeur : *Humiliavit, semetipsum factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis. Propter quod & Deus exaltavit illum : ut in nomine Jesu omne genu flectatur, cœlestium, terrestrium, & infernorum.* Voilà ce que Dieu révéloit à saint Paul dans un tems, remarque bien importante, dans un tems où tout sembloit s'opposer à l'accomplissement de cette prédiction ; dans un tems où selon toutes les vûes de la prudence humaine, cette prédiction devoit passer pour chimérique ; dans un tems où le nom de Jesus-Christ étoit en horreur. Toutefois, ce qu'avoit dit l'Apôtre est arrivé ; ce qui fut pour les Chrétiens de ce tems là un point de foi, a cessé en quel- Philip. 2.

que façon de l'être pour nous, puisque nous sommes témoins de la chose & qu'il ne faut plus captiver nos esprits pour la croire. Les puissances de la terre fléchissent maintenant les genoux devant ce crucifié. Les Princes, & les plus grands de nos Princes sont les premiers à nous en donner l'exemple ; & il n'a tenu qu'à nous, les voyant en ce saint jour au pié de l'autel adorer Jesus-Christ sur la croix, de nous consoler & de nous dire à nous-mêmes : voilà ce que m'avoit prédit saint Paul ; & ce que du tems de saint Paul, j'aurois rejetté comme un songe, c'est ce que je vois & de quoi je ne puis douter. Or un homme, mes chers Auditeurs, dont la croix, selon la belle expression de saint Augustin, a passé du lieu infame des supplices sur le front des Monarques & des Empereurs : *A locis suppliciorum ad frontes Imperatorum.* Un homme qui sans autre secours, sans autres armes, par la vertu seule de la croix a vaincu l'idolâtrie, a triomphé de la superstition, a détruit le culte des faux Dieux, a conquis tout l'univers, au lieu que les plus grands Rois de l'univers ont besoin pour les moindres conquêtes de tant de secours. Un homme qui, comme le chante l'Eglise, a trouvé le moyen de régner par où les autres cessent de vivre, c'est-à-dire, par le bois qui fut l'instrument de sa mort : *Quia Dominus regnavit à*

Augus.

ligno. Et ce qui eſt encore plus merveilleux, un homme qui pendant ſa vie avoit expreſſément marqué que tout cela s'accompliroit, & que du moment qu'il ſeroit élevé de la terre, il attireroit tout à lui ; voulant, comme l'obſerve l'Evangéliſte, ſignifier par-là de quel genre de mort il devoit mourir : *Et ego ſi exaltatus fuero à terra, omnia trahàm ad meipſum ; hoc autem dicebat, ſignificans quâ morte eſſet moriturus.* Joan. 12. Un tel homme n'eſt-il pas plus qu'homme? n'eſt-il pas homme & Dieu tout-enſemble? Quelle vertu la croix où nous le contemplons, n'a-t-elle pas eûe pour le faire adorer des peuples? Combien d'Apôtres de ſon Evangile, combien d'imitateurs de ſes vertus, combien de confeſſeurs, combien de Martyrs, combien d'ames ſaintes dévouées à ſon culte, combien de diſciples zélés pour ſa gloire ; diſons mieux, combien de nations, combien de royaumes, combien d'empires n'a-t-il pas attirés à lui par le charme ſecret, mais tout puiſſant de cette croix ! *Chriſtum crucifixum Dei virtutem.*

Ah! mes Freres, les Phariſiens voyoient les miracles de ce Dieu crucifié, & ils ne ſe convertiſſoient pas. C'eſt ce que nous avons peine à comprendre. Mais ce qui ſe paſſe dans nous, eſt-il moins incompréhenſible ? Car nous voyons actuellement un miracle de la

mort de Jesus-Christ encore plus grand, un miracle subsistant, un miracle avéré & inconteſtable, je veux dire le triomphe de ſa croix; le monde converti, le monde devenu Chrétien, le monde ſanctifié par ſa croix: *Et ego ſi exaltatus fuero à terra, omnia traham ad meipſum.* Nous le voyons, & notre foi malgré ce miracle eſt toujours languiſſante & chancelante: voilà ce que nous devons pleurer, & ce qui nous doit faire trembler. Mais pour profiter de ce myſtére, au lieu de trembler & de pleurer par le ſentiment d'une dévotion paſſagere & ſuperficielle, tremblons & pleurons dans l'eſprit d'une ſalutaire componction. Jeſus-Chriſt mourant a fait des miracles: il faut qu'il en faſſe encore un qui doit être le couronnement de tous les autres, & c'eſt le miracle de notre converſion. Il a fait fendre les pierres, il a ouvert les tombeaux, il a déchiré le voile du temple. Il faut que la vûe de ſa croix faſſe fendre nos cœurs, peut-être plus durs que les pierres. Il faut qu'elle ouvre nos conſciences, peut-être juſques à préſent fermées comme des tombeaux. Il faut qu'elle déchire notre chair, cette chair de péché, par les ſaintes rigueurs de la pénitence. Car pourquoi ce Dieu mourant ne nous convertira-t-il pas, puiſqu'il a bien converti les auteurs de ſa mort? & quand nous converira-t-il, ſi ce n'eſt en ce grand

jour où son sang coule avec abondance pour notre salut & notre sanctification ?

Pécheurs, qui m'écoutez, voilà ce qui doit vous remplir de confiance. Tandis que vous êtes pécheurs, vous êtes en qualité de pécheurs, les ennemis de Jesus-Christ ; vous êtes ses persécuteurs : le dirai-je ? mais puisque c'est après saint Paul, pourquoi ne le dirois-je pas ? vous êtes même ses bourreaux. Car autant de fois qu'il vous arrive de succomber à la tentation & de commettre le péché, vous crucifiez tout de nouveau ce Sauveur dans vous-mêmes. Mais souvenez-vous que le sang de cet homme-Dieu a eu le pouvoir d'effacer le péché même des Juifs qui l'ont répandu : *Christi sanguis sic fusus est, ut ipsum peccatum potuerit delere quo fusus est.* C'est en cela, dit saint Augustin, qu'a paru la vertu toute divine de la Rédemption de Jesus-Christ. C'est en cela qu'il a paru Sauveur. De ses ennemis il a fait des prédestinés, de ses persécuteurs il a fait des Saints : tout pécheurs que vous êtes, quel droit n'avez-vous donc pas de prétendre à ses miséricordes ? Approchez du Trône de sa grace, qui est sa croix ; mais approchez-en avec des cœurs contrits & humiliés, avec des cœurs soumis & purifiés de la corruption du monde, avec des cœurs dociles & susceptibles de toutes les impressions de l'esprit céleste. Car tel est le *Augusti.*

miracle que ce Dieu Sauveur veut par la vertu de sa croix opérer aujourd'hui dans vous. Votre retour à Dieu & un retour parfait après de si longs égaremens, votre pénitence & une pénitence exemplaire après tant de désordres & de scandales, la profession que vous ferez & une profession haute & publique de vivre en Chrétiens après avoir vécu en libertins, voilà le miracle qui prouvera que Jesus-Christ crucifié est lui-même personnellement la force & la vertu de Dieu. Ah! Seigneur, serois-je assez heureux, pour obtenir que ce miracle s'accomplît visiblement dans mes Auditeurs, comme il s'accomplit en effet dans les soldats qui furent présens à votre mort, & dont plusieurs s'attachérent à vous comme à l'auteur de leur salut? Donnerez-vous pour cela, Seigneur, à ma parole assez de bénédiction; & puis-je espérer qu'entre ceux qui m'écoutent, il y en aura d'aussi touchés que le Centenier, c'est-à-dire, qui sortiront de cette prédication non seulement attendris, mais convertis; non seulement baignés de larmes, mais commençant à glorifier Dieu par leurs œuvres; non seulement persuadés, mais sanctifiés & pénétrés des sentimens Chrétiens que cette premiere vérité a dû leur imprimer? Que le Juif infidéle se scandalise de la croix; Jesus-Christ mourant est la puissance & la force de Dieu in-

carnée ; *Christum crucifixum Dei virtutem* : vous l'avez vû. Que le Gentil s'en mocque, & qu'il traite la croix de folie ; Jesus-Christ mourant est la sagesse de Dieu même : *Christum crucifixum Dei sapientiam* : vous l'allez voir dans la seconde partie.

II. PARTIE.

QUelque juste, quelque saint, quelque irréprehensible que soit Dieu dans toutes ses vûes & dans toute sa conduite, il ne faut pas s'étonner que l'homme, par un effet de son ignorance & de son orgueil, ait souvent entrepris de censurer les œuvres du Seigneur, & qu'il soit assez téméraire pour s'en scandaliser. Les pensées de l'homme & celles de Dieu étant comme dit l'Ecriture, aussi opposées qu'elles le sont depuis le péché, ce scandale étoit d'une suite en quelque sorte nécessaire. Ce qui doit plus nous surprendre, c'est que par un aveuglement extrême, l'homme se soit scandalisé contre Dieu des bontés mêmes de Dieu, des prodiges mêmes de l'amour de Dieu, de l'abondance même & de l'excès des miséricordes de Dieu. Car voilà, Chrétiens, l'affreux désordre que déploroit saint Grégoire Pape dans ces excellentes paroles de l'homélie sixiéme sur les Evangiles : *Inde homo adversus Salvatorem scandalum sumpsit, unde ei magis debitor esse debuit.* Voilà le désordre où tomba l'hérésiarque

Greg.

Marcion, lorſque ſous prétexte d'un faux zéle pour le Fils de Dieu, il ne voulut pas croire, ni que ce Fils de Dieu eût vraiement ſouffert ſur la croix, ni qu'il y fût vraiement mort; comme ſi la croix & la mort euſſent été abſolument indignes de la majeſté & de la ſainteté d'un Dieu. Erreur contre laquelle Dieu ſuſcita Tertullien, qui la combattit hautement & qui devint par-là le défenſeur des ſouffrances & de la paſſion de Jeſus-Chriſt. Erreur qui malgré l'établiſſement du Chriſtianiſme n'eſt peut-être encore aujourd'hui que trop commune, & contre laquelle il eſt de mon devoir d'employer ici toute la force de la parole de Dieu. Renouvellez, s'il vous plaît, toute votre attention. Le myſtére d'un Dieu crucifié paroît aux mondains auſſi-bien qu'aux Gentils une folie, *Gentibus ſtultitiam*: & ſaint Paul prétend au contraire, qu'à l'égard des prédeſtinés & des élûs, c'eſt par excellence le myſtére de la ſageſſe de Dieu: *Ipſis autem vocatis Chriſtum crucifixum, Dei ſapientiam.* Or voyons qui des deux en a mieux jugé, ou l'Apôtre, ou le mondain: l'Apôtre, après en avoir été inſtruit d'une maniere toute miraculeuſe par le Sauveur même; le mondain, qui n'en ſçait & qui n'en connoît que ce que la chair & le ſang lui en ont révélé. Voyons ſi dans ce myſtére de la croix ſi élevé, à ce qu'il ſemble, au deſ-

sus de notre raison, il y a quelque chose en effet qui blesse notre raison. Car aujourd'hui Dieu veut bien même ne pas rejetter le jugement de notre raison; & pourvû que notre raison ne soit, ni prévenue, ni opiniâtre, il ne refuse pas de l'admettre dans le conseil de sa sagesse, & de lui répondre sur les difficultés qu'elle peut former.

De quoi s'agissoit-il, Chrétiens, dans le grand mystére que nous célébrons? De deux choses, dit saint Leon Pape, également difficiles & nécessaires: de satisfaire Dieu offensé & déshonoré par le péché de l'homme, & de réformer l'homme perverti & corrompu. Voilà pourquoi Jesus-Christ étoit envoyé, & à quoi se terminoit la mission qu'il avoit reçue. Or je vous demande: pour parvenir à ces deux fins, pouvoit-il, tout Dieu qu'il est, prendre un moyen plus puissant, plus efficace, plus infaillible que la croix? & nous-mêmes avec toute notre prétendue raison, en pouvons-nous imaginer un autre, où les proportions fussent, je ne dis pas plus exactement, mais aussi exactement gardées? Allons au Calvaire, & témoins de ce qui s'y passe, étudions notre religion, dont voici tout-ensemble la hauteur & la profondeur, que saint Paul souhaitoit tant de pouvoir comprendre: *Sublimitas & profundum.* Il falloit satisfaire à Dieu, & nul autre ne le pouvoit qu'un *Ephes.* 3.

homme-Dieu ; c'eſt de quoi la raiſon même eſt obligée de convenir. Qu'a fait cet homme-Dieu ? Ah ! Chrétiens, que n'a-t-il pas fait ? dans la vûe d'acquitter nos dettes, quel ſoin n'a-t-il pas eu de choiſir ce qui pouvoit uniquement & ſouverainement remplir la meſure des ſatisfactions que Dieu attendoit & qu'il avoit droit d'attendre ? En quoi conſiſtoit l'offenſe de Dieu ? en ce que l'homme s'oubliant lui-même, avoit affecté d'être ſemblable à Dieu : *Eritis ſicut dii* Et moi, dit l'homme-Dieu, moi non-ſeulement ſemblable à Dieu, mais égal & conſubſtantiel à Dieu, par un oubli de moi-même bien différent, je m'abbaiſſerai au deſſous de tous les hommes, je deviendrai l'opprobre des hommes, je ſerai un ver de terre & non pas un homme : car c'eſt en propres termes ce que le Prophéte lui fait dire ſur la croix ; *Ego autem ſum vermis & non homo.* Concevons-nous & pouvons-nous concevoir une réparation plus authentique ? L'homme en ſe révoltant contre Dieu, avoit ſecoué le joug de l'obéiſſance, & violé le commandement de ſon ſouverain : & moi, dit l'homme-Dieu, tout indépendant que je ſuis par moi-même, je me réduirai dans la plus pénible & la plus humiliante ſujettion. Je me ferai obéiſſant, *Factus obediens*, & obéiſſant juſques à mourir, *Uſque ad mortem*, & juſques à mourir

Pſal. 21.

Philip. 2.

ſur la croix, *Mortem autem crucis*; Non-ſeulement j'obéirai à Dieu, mais aux hommes; mais aux plus criminels, mais aux plus vicieux, mais aux plus ſacriléges de tous les hommes, qui ſont mes perſécuteurs & mes bourreaux. Non-ſeulement j'obéirai aux arrêts du ciel, toujours équitables & ſages, mais à ceux de la terre pleins d'injuſtice & de cruauté. Non-ſeulement j'obéirai à des puiſſances qui n'ont nulle autorité légitime ſur moi; mais à des puiſſances liguées contre moi, à des puiſſances qui m'oppriment; & par cet aſſujettiſſement volontaire, j'abolirai le crime de l'homme rebelle à la loi de ſon Créateur. C'eſt pour cela même, dit ſaint Bernard qu'il ne voulut point deſcendre de la croix; ayant mieux aimé, remarque ce Pere, laiſſer les Juifs dans leur incrédulité, que de les convaincre par un miracle de ſa propre volonté, & préférant d'accomplir l'ordre de ſon Pere & d'obéir, plutôt que de les convertir & de les ſauver en n'obéiſſant pas. L'homme par une intempérance criminelle, en goûtant du fruit de l'arbre, avoit accordé à ſes ſens un plaiſir défendu: & moi, dit l'homme-Dieu, qui pourrois ne me rien refuſer des délices de la vie, je me préſenterai à mon Pere comme un homme de douleurs, comme une victime de pénitence, comme un agneau deſtiné au ſacrifice le plus ſanglant. Car ce fut

dans sa sainte passion, qu'animé d'un zéle ardent pour la gloire & les intérêts de Dieu,
Hebr. 10. il conçût ce dessein, & qu'il l'exécuta : *Hostiam & oblationem noluisti, corpus autem aptasti mihi : holocautomata pro peccato non tibi placuerunt ; tunc dixi : Ecce venio.* Vous n'avez plus voulu, ô mon Dieu, dit-il dans le secret de son cœur, au moment qu'il fut crucifié, comme il l'avoit dit, selon le témoignage de saint Paul, en entrant dans le monde (remarquez ces paroles, Chrétiens, qui expriment si bien le fond & l'intérieur de ce mystére) vous n'avez plus voulu d'oblation ni d'hostie ; mais vous m'avez formé un corps. Les sacrifices des animaux ont cessé de vous agréer : c'est pourquoi j'ai dit, Me voici ; je viens, je m'immole. Paroles vénérables, qui selon la lettre même, doivent être entendues de ce qui se fit au Calvaire, puisque c'est-là que Jesus-Christ, en qualité de grand Prêtre, termina les sacrifices de l'ancienne loi par la consommation du sacrifice de la loi de grace ; là que la croix lui servant d'autel, il présenta solemnellement sa personne divine ; là qu'il offrit, non plus le sang des boucs & des taureaux, mais son propre sang ; & pour parler en des termes plus simples & plus précis, là qu'il se mit en état de satisfaire à Dieu, non plus par des sujets étrangers, mais par lui-même

& aux dépens de lui-même. Or c'eſt ce que j'appelle l'ouvrage de la ſageſſe d'un Dieu.

Ce n'eſt pas encore aſſez. Car j'ajoute que ce Sauveur des hommes nous a fait parfaitement comprendre, ce qui de ſoi-même étoit incompréhenſible, & ce que nous aurions ſans lui éternellement ignoré. Et quoi? ce que c'eſt que Dieu, ce que c'eſt que le péché, ce que c'eſt que le ſalut. Trois choſes auſquelles ſe doit rapporter toute la ſageſſe de l'homme, & dont la connoiſſance, & pour vous & pour moi, étoit eſſentiellement attachée au myſtére de Jeſus-Chriſt mourant ſur la croix. Qu'eſt-ce que Dieu? un être pour la gloire duquel il a fallu qu'il y eût un homme-Dieu humilié & anéanti juſques à la croix. Voilà l'idée que je m'en forme aujourd'hui. Tout le reſte ne me fait point ſuffiſamment connoître Dieu: tout ce que j'en découvre dans la nature, tout ce que m'en dit la théologie, tout ce que les Ecritures m'en apprennent, tout ce que la lumiere de gloire m'en révélera, ce ne ſont proprement que des ombres. C'eſt au Calvaire où la foi comme dans un plein jour, me fait paroître ce Dieu auſſi grand qu'il eſt, parce que j'y vois un homme-Dieu immolé pour reconnoître ce qu'il eſt: & Dieu lui-même, l'oſerai-je dire? n'a point d'idée

plus sublime de la divinité de son être, que de mériter d'être glorifié par la croix d'un homme-Dieu ; je dis plus, que de ne pouvoir être autrement satisfait que par la croix d'un homme-Dieu. Qu'est ce que le péché ? un mal pour l'expiation duquel il a fallu qu'un Dieu-homme se fit anathême,
Galat. 3. & devint un sujet de malédiction : *Factus pro nobis maledictum.* Voilà ce que le mystére de la croix me prêche. Je ne concevois pas comment le péché pouvoit attirer sur nous des châtimens si terribles ; & m'érigeant en censeur des arrêts de Dieu, je lui demandois raison de cette affreuse éternité de peines que sa justice prépare aux ames réprouvées dans l'enfer. Mais mon ignorance venoit de n'avoir pas bien considéré le mystére de Jesus-Christ mourant. Car la mort d'un Dieu ordonnée comme un moyen nécessaire pour l'abolition du péché, me fait comprendre plus que je ne veux, quelle proportion il y a entre le péché qui est l'offense de Dieu, & l'éternité malheureuse qui est la peine de la créature. Supposé l'un, je ne trouve plus de difficulté dans l'autre ; & convaincu par le raisonnement de Jesus-Christ
Luc. 23. même, *Si in viridi ligno hæc faciunt, in arido quid fiet ?* Si le Fils & l'innocent est ainsi traité, que sera-ce de l'esclave & du coupable ? je ne m'étonne plus de la rigueur des

jugemens de Dieu, ni de l'excès de ſes vengeances : mais je m'étonne de mon propre étonnement. Qu'eſt-ce que le ſalut de l'homme ? un bien qui ſeul a coûté la vie à un Dieu, & pour lequel un homme-Dieu n'a point cru trop donner ni être prodigue, que de ſe ſacrifier ſoi-même. Voilà la grande leçon que me fait ce divin maître expirant ſur la croix. Je comptois ce ſalut pour rien, je le négligeois, je l'expoſois, je le riſquois ; un vain intérêt, un faux honneur, un moment de plaiſir & du plus infâme plaiſir, me le faiſoit abandonner. Mais approche, me dit par la voix de ſon ſang ce Dieu crucifié, approche ; & aux dépens de ce que je ſouffre, inſtruis-toi du mérite de ton ame. Tu t'eſtimes toi-même, mais tu ne t'eſtimes pas encore aſſez. Contemple-toi bien dans moi ; tu verras ce que tu es, & ce que tu vaux. C'eſt par moi que tu dois te meſurer : car je ſuis ton prix ; & ce ſalut à quoi tu renonces en tant de rencontres, n'eſt rien moins que ce que je ſuis moi-même, puiſque je me livre moi-même pour te l'aſſurer. C'eſt ainſi, dis-je, qu'il me parle. Or cela ſeul me ſuffiroit pour conclurre avec ſaint Paul, que le myſtére de la croix eſt donc le myſtére de la ſageſſe divine. Car comme raiſonne ſaint Chryſoſtome, un myſtére qui me donne de ſi hautes idées de Dieu, un myſtére qui m'inſ-

pire une horreur infinie pour le péché, un myſtére qui me fait priſer mon ſalut préférablement à tous les autres biens paſſés, préſens, futurs, & même poſſibles ; de quelque côté que je le regarde, doit être pour moi un myſtére de ſageſſe. Des ſentimens ſi raiſonnables, ſi élevés, ſi ſublimes, ne peuvent partir d'un principe trompeur & faux. Il n'y a que la ſageſſe & que la ſageſſe d'un Dieu, qui puiſſe me les donner. Et voilà pourquoi l'Apôtre des Gentils pénétré de la foi de ce myſtére, faiſoit profeſſion, mais une profeſſion ouverte, de vouloir ignorer tout le reſte, hors Jeſus, & Jeſus crucifié :
1. Cor. 2. *Non enim judicavi me ſcire aliquid inter vos, niſi Jeſum Chriſtum, & hunc crucifixum.* Car dans ce Jeſus crucifié, il trouvoit excellemment & en abrégé tout ce qu'il devoit ſçavoir, & tout ce qu'il avoit intérêt de ſçavoir, c'eſt-à-dire, la ſcience éminente de Dieu, & la ſcience ſalutaire de ſoi-même. Or avec ces deux ſciences, il croyoit & avec raiſon, pouvoir ſe paſſer de toute autre ſcience : *Non enim judicavi me ſcire aliquid inter vos, niſi Jeſum Chriſtum, & hunc crucifixum.*

Mais approfondiſſons une vérité ſi édifiante, & développons le ſecond motif de la miſſion de Jeſus-Chriſt & de ſa fonction de Sauveur. Après avoir ſatisfait à Dieu, il étoit queſtion de réformer l'homme, qui non

ſeulement étoit tombé dans le déſordre, mais dans l'extrémité & dans l'abîme de tous les déſordres. Ce déſordre de l'homme, dit le bien aimé diſciple ſaint Jean, venoit de trois ſources; de la concupiſcence des yeux, de la concupiſcence de la chair, & de l'orgueil de la vie : c'eſt-à dire, d'une inſatiable avidité des biens temporels, d'une recherche paſſionnée des honneurs du ſiécle, & d'un attachement exceſſif aux plaiſirs des ſens. Il s'agiſſoit de nous guérir de ces trois grandes maladies; & en voici les remédes, que le Fils de Dieu nous a apportés du ciel, & qu'il-nous préſente aujourd'hui dans ſa paſſion : le dépouillement de toutes choſes & la nudité où il meurt, contre l'amour des richeſſes & la cupidité qui nous brûle : les abbaiſſemens prodigieux où il ſe réduit, contre les projets de l'ambition qui nous dévore : les auſtérités d'une chair virginale, enſanglantée & déchirée de coups, contre la moleſſe & la ſenſualité qui nous corrompt. Remédes infaillibles & sûrs ; remédes qu'il ne tient qu'à nous de nous appliquer, dont il ne tient qu'à nous de profiter, & où paroît toute la providence & toute la ſageſſe du Médecin qui nous les a préparés. Ne nous préoccupons point, & faiſons-nous une fois juſtice pour la faire éternellement à notre Dieu. N'eſt-il pas évident, mes chers Auditeurs, que le

myſtére de la croix a une oppoſition eſſentielle à ces trois principes qui cauſent tous les déréglemens de votre vie? N'eſt-il pas évident que ce ſeul myſtére condamne toutes vos injuſtices, toutes vos violences, toutes vos haines, tous vos commerces ſcandaleux, toutes vos diſſolutions, toutes vos débauches; & de là ne s'enſuit-il pas que c'eſt un myſtére où la ſageſſe de Dieu a préſidé? Ce qui modére nos déſirs, ce qui régle nos paſſions, ce qui confond notre orgueil, ce qui arrache de notre cœur l'amour de nous-mêmes, en un mot ce qui corrige tous nos vices & ce qui nous tient dans l'ordre, peut-il n'être pas un effet de l'ordre, & par conſéquent de cette ſuprême ſageſſe qui eſt en Dieu? Que ſeroit-ce, diſoit le ſçavant Pic de la Mirande, ſi les hommes d'un conſentement unanime s'accordoient entre eux à vivre ſelon les exemples que Jeſus-Chriſt leur a donnés & les leçons qu'il leur a faites dans ſa paſſion: en ſorte que ce Dieu crucifié, fût dans la pratique, la régle univerſelle par où le monde ſe gouvernât? A quel degré de perfection le monde aujourd'hui ſi corrompu, ne ſe trouveroit-il pas tout à coup élevé? Cette vûe que l'on auroit toujours préſente & à laquelle on ſe fixeroit, cette vûe de la croix, dans quelle modeſtie ne contiendroit-elle pas les grands, & quelle ſoumiſſion n'inſpire-

roit-elle pas aux petits ? Les riches abuſeroient ils de leurs richeſſes, & les pauvres ſe plaindroient ils de leur pauvreté ? Ceux qui ſouffrent ſe tourneroient-ils contre Dieu dans leurs ſouffrances, & les prétendus heureux du ſiécle oublieroient-ils Dieu, en s'oubliant eux-mêmes dans leur proſpérité ? Verroit-on dans la ſociété humaine des vengeances & des trahiſons ? l'eſprit d'intérêt y régneroit-il ? la jalouſie & l'ambition y cauſeroient-elles des diviſions & des troubles ? la bonne foi & la probité en ſeroient-elles bannies ? autant que les hommes ſont maintenant déréglés, autant leur conduite ſeroit-elle ſage & droite, & leur vie innocente & pure.

Mais pourquoi falloit-il que Jeſus-Chriſt, ſans être ſujet à nos maux, en éprouvât les remédes dans ſa perſonne ? Ah, mes Fréres, répond ſaint Auguſtin, ces remédes étant auſſi amers qu'ils le ſont, pouvoit-il rien faire de mieux, que de les éprouver dans ſa perſonne, pour nous les adoucir & pour nous en perſuader l'uſage ? Sans cela les aurions-nous jamais pû goûter : & pour nous engager à les prendre, ne falloit-il pas l'exemple d'un Dieu ? Suppoſons que cet homme-Dieu, au lieu de la croix eût choiſi, pour nous ſauver, les douceurs de la vie : quel avantage notre amour propre, ſource de tou-

te corruption, n'auroit-il pas tiré de là, & jusques à quel point ne s'en seroit-il pas prévalu ? Aurois-je eu bonne grace alors de vous demander, comme je fais aujourd'hui, la mortification des sens, le crucifiement de la chair, le renoncement à vous-mêmes, l'humilité de la pénitence ? M'écouteriez-vous, & cette seule idée de votre Dieu dans l'éclat des honneurs & dans le plaisir, ne seroit-elle pas un préjugé insurmontable contre toutes mes raisons ? Mais quelle force aussi cet exemple d'un Dieu mourant sur la croix ne donne-t-il pas à mon ministére & à ma parole ? & avec quelle autorité ne vous dis-je pas qu'il faut que vous soyez humbles, mortifiés, détachés du monde ; ce que je n'aurois dit qu'en tremblant & désespérant d'en être cru ? Or n'étoit-ce pas une sagesse à Dieu, de fournir aux ministres de Jesus-Christ & aux Prédicateurs de son Evangile, de quoi vous fermer la bouche, quand ils vous prêchent les devoirs les plus difficiles de votre religion, & de vous mettre dans l'impuissance de leur répondre, quand ils vous reprochent l'opposition extrême que vous marquez à les pratiquer ?

Mais pourquoi corriger des excès par d'autres excès, les excès de l'homme par les excès d'un Dieu ? Et moi je dis : Quelle sagesse d'avoir corrigé des excès de malice par des excès

de perfection, des excès d'iniquité par des excès de sainteté, des excès d'ingratitude par des excès d'amour? Pour tirer l'homme de l'extrémité des vices où il s'étoit porté, ne falloit-il pas le faire pencher vers l'extrémité des vertus contraires? Auroit-il pû dans la violence de sa passion, tenir toujours le milieu; & n'étoit-il pas nécessaire pour éteindre en lui le feu de l'avarice, de l'ambition, de l'impureté, de lui faire aimer la pauvreté, l'humiliation, l'austérité? Car encore une fois, pour nous sauver d'une maniere parfaite, il ne suffisoit pas à Jesus-Christ de nous venir dire, que ces trois concupiscences nous perdoient. Il falloit qu'il vînt dans un état qui nous engageât à les combattre, à les contredire, à les arracher de nos cœurs. Elles ne nous perdoient qu'autant qu'elles séduisoient notre raison, & qu'elles infectoient notre cœur; & si nous en eussions conservé toujours l'amour & l'estime, nous n'étions sauvés qu'à demi. Il falloit donc que les vertus opposées à ces concupiscences malheureuses, nous devinssent non-seulement supportables, mais aimables, mais précieuses & vénérables. Or pour cela que pouvoit trouver de plus merveilleux le verbe de Dieu, que de les consacrer dans sa personne, afin, comme dit excellemment S. Augustin, que l'humilité de l'homme eût dans l'humilité d'un Dieu sur

quoi s'appuyer & de quoi se soutenir contre les atteintes & les insultes de l'orgueil ;
Augst. *Ut humilitas humana contra insultantem sibi superbiam divinæ humilitatis patrocinio fulciretur.*

En voilà trop, Chrétiens, je ne dis pas pour convaincre, mais pour confondre un jour notre raison dans le jugement de Dieu ; & plaise au ciel que ce jugement de Dieu où notre raison doit être convaincue de ses erreurs & confondue, ne soit pas déja commencé pour nous. Car dès aujourd'hui ce Sauveur mourant s'est mis en possession de juger le monde ; & la croix a été le premier tribunal, sur lequel il a paru, prononçant contre les hommes, ou en faveur des hommes, des arrêts de vie ou de mort. Ce n'est point un sentiment particulier que la piété m'inspire, mais une vérité que la foi m'enseigne, quand je vous dis que le jugement du monde commença au moment même que commença la passion de Jesus-Christ ; puisque c'est ainsi que lui-même il s'en expli-
Joan.12. qua à ses Apôtres : *Nunc judicium est mundi.* Ce ne sont point de vaines terreurs qu'on veut nous donner, quand on nous dit que la croix où cet homme-Dieu fut attaché, sera produite à la fin des siécles, pour être la régle du jugement que Dieu fera de nous & de
Mat.24. tous les hommes : *Tunc parebit signum Filii*

hominis. Penſée terrible pour un mondain ! c'eſt la croix de Jeſus-Chriſt qui me jugera, cette croix ſi ennemie de mes paſſions ; cette croix que je n'ai honorée qu'en ſpéculation, & que j'ai toujours eue en horreur dans la pratique ; cette croix dont je n'ai jamais fait aucun uſage, & dont à mon égard j'ai anéanti tous les mérites. C'eſt cette croix qui me ſera confrontée : *Tunc parebit ſignum Filii hominis.* Tout ce qui ne s'y trouvera pas conforme, portera le caractére & le ſceau de la réprobation. Or quels traits de reſſemblance puis-je découvrir entre cette croix & mon libertinage, entre cette croix & mes folles vanités, entre cette croix & ma vie ſenſuelle ? Ah ! Seigneur, ſerai-je donc condamné par le plus grand de vos bienfaits & par le gage même de mon ſalut ? & ce qui devoit me réconcilier avec vous, ne ſervira-t-il qu'à me rendre devant vous plus criminel & plus odieux ? Mais au contraire, penſée conſolante pour une ame fidéle & juſte : c'eſt la croix de Jeſus-Chriſt qui décidera de mon ſort, cette croix en qui j'ai mis toute ma confiance, cette croix qui m'a fortifié & qui me fortifie encore tous les jours dans mes peines, cette croix dont je vais adorer l'image devant cet autel, mais dont je veux être moi-même une image vivante. Dieu crucifié, recevez mes hommages, agréez les ſentimens de mon

cœur, & faites que votre croix après avoir été le sujet de ma vénération & plus encore l'objet de mon imitation, soit éternellement pour moi un signe de bénédiction.

SERMON

SERMON
POUR LA FESTE DE PASQUES.

Sur la Résurrection de Jesus-Christ.

Traditus est propter delicta nostra, & resurrexit propter justificationem nostram.

Il a été livré pour nos péchés, & il est ressuscité pour notre justification. Aux Romains, chap. 4.

SIRE,

C'Est sur ce témoignage de S. Paul, que s'est fondé saint Bernard, quand il a dit que la résurrection du Fils de Dieu, qui est proprement le mystere de sa gloire, avoit été au même tems la consommation de sa charité envers les hommes. Il n'en faut point d'autre

preuve que les paroles de mon texte puiſqu'elles nous font connoître que c'eſt pour notre intérêt, pour notre ſalut, pour notre juſtification, que ce Sauveur adorable eſt entré en poſſeſſion de ſa vie glorieuſe, & qu'il eſt reſſuſcité : *Et reſurrexit propter juſtificationem noſtram.* A en juger ſelon nos vûes, on croiroit d'abord que les choſes devoient être au moins partagées ; & que Jeſus-Chriſt ayant achevé ſur la croix l'ouvrage de notre Rédemption, il ne devoit plus penſer qu'à ſa propre grandeur, c'eſt-à-dire, qu'étant mort pour nous, il devoit ne reſſuſciter que pour lui-même. Mais non, Chrétiens, ſon amour pour nous n'a pû conſentir à ce partage. C'eſt un Dieu, dit ſaint Bernard, mais un Dieu Sauveur, qui veut nous appartenir entierement ; & dont la gloire & la béatitude ont dû par conſéquent ſe rapporter à nous, auſſi-bien que ſes humiliations & ſes ſouffrances : *Totus in uſus noſtros expenſus.* Tandis que ſes humiliations nous ont été utiles & néceſſaires, il s'eſt humilié & anéanti. Tandis que pour nous racheter, il a fallu qu'il ſouffrît, il s'eſt livré aux tourmens & à la mort. Du moment que l'ordre de Dieu exige que ſon humanité ſoit glorifiée, il veut que nous profitions de ſa gloire même : car s'il reſſuſcite, pourſuivit le même ſaint Bernard, c'eſt pour établir notre foi, pour affermir notre eſpé-

Bernard.

rance, pour ranimer notre charité ; c'eſt pour reſſuſciter lui-même en nous, & pour nous rendre capables de reſſuſciter ſpirituellement avec lui : en un mot, comme il eſt mort pour nos péchés, il eſt reſſuſcité pour notre ſanctification : *Et reſurrexit propter juſtificationem noſtram.* Voilà le myſtere que nous célébrons, & dont l'Egliſe univerſelle fait aujourd'hui le ſujet de ſa joie. Myſtere auguſte & vénérable, ſur lequel roule non-ſeulement toute la religion Chrétienne, parce qu'il eſt le fondement de notre foi ; mais toute la piété Chrétienne, parce qu'il doit être la regle de nos mœurs. C'eſt ce que j'entreprends de vous montrer, après que nous aurons imploré le ſecours de la Mere de Dieu, & que nous l'aurons félicité de la reſurrection de ſon Fils. *Regina cœli.*

POur entrer d'abord dans mon ſujet, je préſuppoſe ici, Chrétiens, ce que la foi nous enſeigne, & ce que nous devons regarder comme un point eſſentiel de notre religion ; ſçavoir, que Jeſus-Chriſt en mourant nous a parfaitement juſtifiés, & que pour nous remettre en grace avec Dieu rien n'a manqué au mérite de ſa mort. Mais outre ce mérite, il nous falloit, dit ſaint Chryſoſtome, un exemplaire & un modéle ſur qui nous puiſſions nous former & que nous euſſions ſans

ceſſe devant les yeux, pour travailler nous-mêmes à l'accompliſſement de ce grand ouvrage de notre juſtification, ou ſi vous voulez, de notre converſion, à laquelle ſelon l'ordre de Dieu nous devions coopérer; & c'eſt à quoi le Sauveur du monde a divinement pourvû par ſa réſurrection glorieuſe.

Vous le ſçavez, Chrétiens, & vous ne pouvez l'ignorer, puiſque c'eſt un article de la foi même que vous profeſſez : le péché du premier homme fut une préſomption téméraire, qui le porta juſqu'à s'élever au-deſſus de lui-même; juſqu'à vouloir ſe meſurer avec Dieu, être éclairé comme Dieu, reſſembler
Geneſ. 3. à Dieu : *Eritis ſicut dii.* Mais vous ſçavez auſſi la ſage conduite que Dieu a tenue à l'égard de l'homme, lorſque par un ſecret bien ſurprenant de ſa providence, il lui a ordonné pour remède ce qui ſembloit avoir été la cauſe de ſon mal; & qu'il l'a obligé à ſe ſanctifier, par ce qui l'avoit rendu criminel : je veux dire, lorſque ce Dieu de gloire s'incarnant & s'humaniſant, s'eſt mis lui-même dans des états, où non-ſeulement il eſt permis à l'homme de vouloir reſſembler à ſon Dieu, mais où ſon plus grand déſordre eſt de ne le vouloir pas, & en effet de ne lui reſſembler pas. Or quel état ſur tout l'Ecriture nous marque-t-elle, où le Fils de Dieu ait prétendu que nous duſſions lui être ſemblables, &

où ce ne fût plus un crime, mais un mérite & un devoir de nous conformer à lui ? l'état de sa résurrection.

Car c'est pour cela, dit expressément le grand Apôtre, qu'il est ressuscité d'entre les morts, afin que sanctifiés par son exemple nous prenions un nouvelle vie : *Ut quomodo Christus surrexit à mortuis, ita & nos in novitate vitæ ambulemus.* Rom. 6. Au reste, mes Freres, ajoute saint Chrysostome, ces paroles ne sont pas une simple instruction de l'Apôtre, mais un oracle du Saint Esprit, qui nous révele, & qui nous fait comprendre le dessein de Dieu : d'où il s'ensuit, que non-seulement la résurrection du Sauveur a eu d'elle-même toutes les qualités requises pour nous servir de modéle dans notre conversion ; mais que Dieu a prétendu nous la proposer comme un modéle, & que c'est particulierement dans cette vûe qu'il a voulu que Jesus-Christ ressuscitât. *Ut quomodo Christus surrexit, ita & nos ambulemus.* Tertull. Ce qui faisoit dire à Tertullien que les pécheurs convertis & réconciliés par la grace, sont des abrégés & comme des copies de la résurrection de Jesus-Christ : *Appendices resurrectionis.* Car c'est ainsi qu'il les appelloit : pourquoi ? parce que tout pécheur qui se convertit & qui change de vie, doit exprimer en soi-même par une parfaite imitation les caracteres & les traits qui

conviennent à l'humanité de Jesus-Christ dans l'état de sa résurrection. Voici donc quels ont été ces caracteres ; & par la comparaison que nous en allons faire, reconnoissons aujourd'hui ce que nous devons être devant Dieu. *Surrexit Dominus verè, & apparuit Simoni :* le Seigneur est vraiement ressuscité, disoient les disciples du Sauveur parlant de leur maître, & il s'est fait voir à Pierre. Voilà les deux regles que nous devons suivre, & en quoi consiste cette conformité qu'il doit y avoir entre Jesus-Christ & nous. Il est vraiement ressuscité, pour nous donner l'idée d'une conversion véritable ; & il a paru ressuscité, pour nous donner l'idée d'une conversion exemplaire. Il est vraiement ressuscité, afin que nous nous convertissions véritablement & solidement, c'est la premiere partie : & il a paru ressuscité, afin que si nous sommes convertis, nous le paroissions pour la gloire de notre Dieu, librement & généreusement, c'est la seconde partie. L'un sans l'autre, dit saint Augustin, est défectueux : car paroître converti, & ne l'être pas, c'est imposture & hypocrisie ; & ne le paroître pas, ou plutôt craindre de le paroître, c'est foiblesse & respect humain. Il faut donc l'être & le paroître : *Surrexit & apparuit.* L'être en esprit & en vérité, par une conversion de mœurs qui se soutien-

Luc. 24.

ne devant Dieu. *Surrexit verè.* Le paroître avec une sainte liberté, en sorte que cette conversion soit encore selon l'Evangile, comme une lumiere qui luise devant les hommes; *Et apparuit.* Serai-je assez heureux, Chrétiens, pour vous bien persuader ces deux importantes obligations? Elles feront tout le partage de ce discours: commençons.

C'Est saint Paul qui l'a dit, & je n'ai rien moins prétendu dans la premiere proposition que j'ai avancé, que d'établir un principe de religion, dont il ne nous est pas permis de douter: Jesus-Christ est vraiement ressuscité, & sur ce modéle Dieu veut que nous soyons vraiement convertis. Mais j'ajoute, comme la suite naturelle de ce principe, que Jesus-Christ après être sorti du tombeau n'a plus vêcu en homme mortel, mais en homme céleste & ressuscité; & que c'est une loi pour nous, qu'après notre conversion, nous ne vivions plus en hommes charnels & mondains, mais d'une vie toute spirituelle, & conforme au bienheureux état où se trouvent élevés par la grace, des hommes sincerement & solidement convertis. Deux pensées ausquelles je réduits ces admirables paroles de l'Epître aux Romains, dont je fais toute la preuve des vérités que je vous prê- I. PARTIE.

Rom. 6. che : *Conſepulti ſumus cum Chriſto per baptiſmum in mortem ; ut quomodo ſurrexit à mortuis, ita & nos in novitate vitæ ambulemus* : nous ſommes, mes Freres, enſevelis avec Jeſus-Chriſt par le baptême, pour mourir au péché, afin que comme ce Dieu Sauveur eſt reſſuſcité par ſa vertu toute-puiſſante, nous ſoyons animés du même eſprit, & intérieurement reſſuſcités, pour mener cette vie nouvelle qui eſt l'effet d'une véritable converſion. Appliquez-vous, Chrétiens, & ne perdez rien d'une inſtruction ſi néceſſaire. *Surrexit Dominus verè* : le Seigneur eſt vraiment reſſuſcité : principe encore une fois auquel vous & moi nous devons nous attacher d'abord, pour nous former une juſte idée de la converſion du pécheur. Ne vous étonnez pas, mes chers Auditeurs, que Jeſus-Chriſt, ſelon le rapport de l'Evangéliſte, s'intéreſsât tant à prouver & à prouver par lui-même ſa réſurrection. Les Apôtres étoient ſaiſis de frayeur en le voyant, parce qu'ils croyoient voir un eſprit ; *Conturbati & conterriti exiſtimabant ſe ſpiritum videre* : & il ne pouvoit ſouffrir qu'ils demeuraſſent dans cette incertitude & dans ce trouble. Non, leur diſoit-il pour les raſſurer, ce n'eſt point un eſprit : c'eſt moi-même. Regardez mes piés & mes mains, touchez mes plaies, & vous apprendrez que je ne

Luc. 24.

Ibidem.

ſuis point un fantôme, mais un corps ſolide & réel. Pourquoi, demande ſaint Chryſoſtome, ce ſoin ſi exact de leur faire connoître la vérité de ſa réſurrection? Ah, mes Freres, répond ce ſaint Docteur, c'eſt qu'outre les autres raiſons qu'il avoit d'en uſer ainſi, il ſçavoit bien la loi qui nous étoit dès-lors impoſée, & l'engagement où nous deviens être en qualité de pécheurs, de reſſuſciter à la vie de la grace, comme il étoit lui-même reſſuſcité à la vie de la gloire; *Ut quomodò ſurrexit, ita & nos in novitate vitæ ambulemus.* Or il étoit à craindre que cette réſurrection ſpirituelle de nos ames, au lieu d'être une vérité, ne fût une pure fiction; & que paſſant pour des hommes convertis, nous ne fuſſions rien moins au dedans, que ce que nous paroiſſions au dehors. De-là vient qu'il n'omettoit rien pour convaincre ſes diſciples, qu'il n'étoit pas ſeulement reſſuſcité en apparence, mais en effet: voulant que cette réſurrection véritable nous ſervît de modéle & d'exemple.

L'entendez-vous, Chrétiens, & aviez-vous jamais pénétré la conſéquence d cette parole: *Surrexit vere*? Voilà néanmoins à quoi elle ſe rapporte: à condamner tant de converſions imaginaires, qui n'ont d'une vraie converſion que l'extérieur & le maſque, ſans en avoir le fond & le mérite. Car

permettez-moi de faire ici une réflexion toute semblable à celle que faisoit saint Paul, instruisant les Corinthiens sur la résurrection
1.Cor.13. des corps : *Ecce mysterium vobis dico ; omnes quidem resurgemus, sed non omnes immutabimur.* Voici, mes Freres, leur disoit-il, un important secret que je vous déclare : nous ressusciterons tous à la fin des siécles ; mais nous ne serons pas tous changés. Il vouloit par-là leur faire entendre, que quoique les réprouvés dussent avoir part à la résurrection future aussi-bien que les élûs, leurs corps n'y seroient pas transformés comme les corps des élûs, ni rendus semblables au corps glorieux de Jesus-Christ. Différence terrible sur laquelle insistoit l'Apôtre pour donner aux fidéles une crainte salutaire du jugement de Dieu. Mais quelque terrible que doive être cette différence des réprouvés & des élûs dans le jugement de Dieu, en voici une autre, qui pour être plus intérieure, n'en est pas moins fatale au pécheur ; & qui sans attendre la fin des siécles, se trouve aujourd'hui dans le Christianisme selon les différentes dispositions des Chrétiens à cette fête. Nous avons tous célébré la résurrection de Jesus-Christ : mais je ne sçais si nous avons tous éprouvé ce bienheureux changement, que cette sainte solemnité, par une grace qui lui est propre, devoit opérer dans nos ames. En

recevant l'adorable Sacrement du Sauveur, nous avons tous paru ſpirituellement reſſuſcités, mais peut-être s'en faut-il bien que nous ayons tous été renouvellés, & que dans ce grand jour nous puiſſions tous également nous rendre ce témoignage devant Dieu, que nous ne ſommes plus les mêmes hommes. Voilà le myſtere, mais le redoutable myſtere que je vous annonce, & ſur lequel chacun de nous doit s'examiner : *Omnes quidem reſurgemus, ſed non omnes immutabimur.* I. Cor. 15.

Car, avouons-le de bonne foi ; & puiſqu'une expérience malheureuſe nous force à le reconnoître, ne nous en épargnons pas la confuſion. Le déſordre capital qu'on ne peut aſſez déplorer, ni trop vous reprocher, c'eſt que dans cette ſolemnité de Pâques, abuſant de la pénitence, qui ſelon les Peres, eſt le Sacrement de la réſurrection des pécheurs, nous mentions ſouvent au Saint Eſprit, nous impoſions au monde, & nous nous trompions nous-mêmes. Oui, mes Freres, juſques dans le tribunal de la pénitence nous mentons au Saint Eſprit, en déteſtant de bouche ce que nous aimons de cœur ; en diſant que nous renonçons au monde, & ne renonçant jamais à ce qui entretient dans nous l'amour du monde ; en donnant à Dieu des paroles que nous ne comptons pas de garder, & que nous ne ſommes pas en effet bien déterminés à tenir :

ayant avec Dieu moins de bonne foi, que nous n'en avons avec un homme, & même avec le dernier des hommes. Nous imposons au monde par je ne sçais quelle fidélité à nous acquitter dans ce saint tems du devoir public de la religion, par l'éclat de quelques bonnes œuvres passageres ; par une ostentation de zele sur des points, où sans être meilleur, on en peut avoir ; par quelques réformes dont nous nous parons & à quoi nous nous bornons, tandis que nous ne travaillons pas à vaincre nos habitudes criminelles & à mortifier les passions qui nous dominent. Nous nous trompons nous-mêmes, en confondant les inspirations & les graces de conversion avec la conversion même ; en nous figurant que nous sommes changés, parce que nous sommes touchés du désir de l'être ; & sans qu'il nous en ait coûté le moindre combat, en nous flattant d'avoir remporté de grandes victoires. Et parce qu'en fait de pénitence, tout cela n'est qu'illusion & que mensonge, à tout cela l'Evangile oppose aujourd'hui cette seule regle, *Surrexit verè*, il est vraiement ressuscité ; &par cette regle nous donne à juger, combien nous sommes éloignés des voies de Dieu, puisqu'entre notre vie nouvelle & la vie glorieuse de Jesus-Christ, il y a une opposition aussi monstrueuse, que celle qui se trouve entre l'ap-

parent & le réel, entre le vuide & le solide entre le faux & le vrai. Ah, mes chers Auditeurs, combien de fantômes de conversion, ou pour user du terme de S. Bernard, combien de chimeres de conversion ne pourrois-je pas vous produire ici, s'il m'étoit permis d'entrer dans le secret des cœurs & de vous en découvrir le fond? Combien de conversions purement humaines, combien de politiques, combien d'intéressées, combien de forcées, combien d'inspirées par un autre esprit que celui qui nous doit conduire quand il s'agit de retourner à Dieu? Conversions, si vous voulez, fécondes en beaux sentimens, mais stériles en effet; magnifiques en paroles, mais pitoyables dans la pratique; capables d'éblouir, mais incapables de sanctifier. Combien de consciences se sont présentées devant les autels comme des sépulchres blanchis, & sous cette surface trompeuse cachent encore la pourriture & la corruption? Sont-ce là les copies vivantes de cet homme-Dieu, qui renaît du sein de la mort, pour être, comme dit S. Paul, l'aîné d'entre plusieurs freres: *Ut sit ipse primogenitus in multis fratribus?* Non, non, Chrétiens, ce n'est point par là qu'on a le bonheur & la gloire de lui ressembler; il faut quelque chose de plus, & sans une conversion véritable on n'y peut prétendre. Or qu'est-ce qu'une véritable conversion? Com- Rom. 6.

prenez ceci, s'il vous plaît ; c'est-à-dire ; une conversion de cœur & sans déguisement, une conversion surnaturelle dont Dieu soit le principe, l'objet, & la fin. Que ne m'est-il permis de développer ces deux articles importans dans toute leur étendue !

Conversion sincere & sans déguisement : car, dit saint Bernard, pourquoi nous contrefaire devant Dieu, qui nous ayant faits ce que nous sommes, voit mieux que nous-mêmes ce qui est en nous & ce qui n'y est pas ? & pourquoi feindre devant les hommes, dont l'estime ne nous justifiera jamais, & dont l'erreur sur ce point sera même un jour notre confusion ? N'est-ce pas pour cela que saint Paul représentant aux Chrétiens, comme autant d'obligations, les conséquences qu'ils devoient tirer de ce mystere, en revenoit toujours à cette loi : que Jesus-Christ notre Agneau Paschal avoit été immolé pour nous, & que nous devions célébrer cette fête, non avec le vieux levain, avec ce levain de dissimulation & de malice, dont peut-être nos cœurs jusqu'à présent avoient été infectés, 1. Cor. 5. *Non in fermento veteri, neque in fermento malitiæ & nequitiæ* ; mais dans un esprit de sincérité & de vérité, *sed in azymis sinceritatis & veritatis :* Pourquoi ? parce que le Seigneur même avoit dit, que cette sincérité de conversion étoit la condition essentielle qui devoit nous

donner avec Jesus-Christ ressuscité une sainte ressemblance.

En effet, ce qui nous perd devant Dieu, & ce qui nous empêche de ressusciter en esprit, comme Jesus-Christ ressuscita selon la chair, c'est communément un levain de péché, que nous fomentons dans nous, & dont nous ne travaillons pas à nous défaire. Je m'explique. On se réconcilie avec son frere, & l'on pardonne à son ennemi : mais il reste néanmoins toujours un levain d'aigreur & de chagrin qui differe peu de l'animosité & de la haine. On rompt une attache criminelle : mais on ne la rompt pas tellement qu'on ne s'en réserve, pour ainsi dire, certain droit, à quoi l'on prétend que la loi de Dieu n'oblige pas en rigueur de renoncer ; certains commerces, que l'honnêteté & la bienséance semblent autoriser ; certaines libertés que l'on s'accorde, en se flattant qu'on n'ira pas plus loin. Voilà ce que saint Paul appelle le levain du péché : *Neque in fermento malitiæ & nequitiæ.* Or il faut, mes Freres, ajoutoit l'Apôtre, vous purifier de ce levain, si vous voulez célébrer la nouvelle Pâque. Il faut vous souvenir que comme un peu de levain, quand il est corrompu, suffit pour gâter toute la masse, aussi ce qui reste d'une passion mal éteinte, quoiqu'amortie en apparence, peu détruire & anéantir tout le mérite de notre conver-

1.Cor. 4. sion : *Expurgate vetus fermentum, ut sitis nova conspersio.*

Conversion surnaturelle & dans la vûe de Dieu : car que peuvent tous les respects humains & toutes les considérations du monde, quand il s'agit de nous faire revivre à Dieu, & de reproduire en nous tout de nouveau l'esprit de la grace après que nous l'avons perdu? On nous dit que le désordre où nous vivons peut être un obstacle à notre fortune, que cette attache nous rend mépri-sables, que ce scandale nous rend odieux, & sur cela précisément nous nous corrigeons. On nous fait entendre que la piété pourroit servir à notre établissement, & pour cela nous nous réformons. Qu'est-ce qu'une telle conversion, eût-elle d'ailleurs tout l'éclat de la plus exacte & de la plus sincere régularité? On s'éloigne du monde par un dépit secret, par impuissance d'y réussir, par désespoir de parvenir à certains rangs que l'ambition y cherche. On se détache de cette personne, parce qu'on en est dégoûté, parce qu'on en a découvert la perfidie & l'infidélité. On cesse de pécher parce que l'occasion du péché nous quitte, & non pas parce que nous quittons l'occasion du péché. Tout cela, ombres de conversion. Il faut qu'un principe surnaturel nous anime, comme Jesus-Christ ressuscita par une vertu divine. Il faut que sur le

modéle de Jesus-Christ, qui dans sa résurrection, selon le beau mot de saint Augustin parut entierement Dieu, *In resurrectione totus Deus*, parce qu'en vertu de ce mystere, l'humanité fut toute absorbée dans la divinité; aussi dans notre conversion il n'y ait rien qui ressente l'homme, rien qui tienne de l'imperfection de l'homme, rien qui participe à la corruption de l'homme : que l'intérêt n'y entre point, que la prudence de la chair ne s'en mêle point, & que si la créature en est l'occasion, le créateur en soit le motif. Ainsi le pratiquoit l'Apôtre, quand il disoit : Loin de moi cette fausse justice que je pourrois trouver dans moi, & qui seroit de moi, parce que Dieu dès-lors n'en seroit pas l'objet, ni le principe. Il ne me suffit pas même d'avoir cette justice imparfaite qui vient de la loi : mais il me faut celle qui vient de Dieu par la foi, celle qui me fait connoître Jesus-Christ & la vertu de sa résurrection, afin que je parvienne, s'il est possible, à cette résurrection bienheureuse, qui distingue les vivans d'avec les morts, c'est-à-dire, les pécheurs justifiés d'avec ceux qui ne le sont pas. *Ut inveniar in illo non habens meam justitiam quæ ex lege est, sed illam quæ ex fide est Christi Jesu : ad cognoscendum illum, & virtutem resurrectionis ejus : si quomodò occurram ad resurrectionem quæ est ex*

August.

Philip. 2.

mortuis. Ainſi après l'Apôtre en ont uſé tous les vrais pénitens, en ſe convertiſſant à Dieu. Ils ont fermé les yeux à tout le reſte, ils n'ont conſulté ni la chair ni le ſang, ils ont foulé le monde aux piés, ils ſe ſont élevés au-deſſus d'eux-mêmes : & pourquoi ? parce qu'ils cherchoient, dit ſaint Paul, une réſurrection plus ſolide & plus avantageuſe que celle qui nous eſt figurée dans la converſion prétendue
Hebr. 11. des mondains : *Ut meliorem invenirent reſurrectionem.* Car encore une fois, il y a maintenant une diverſité de converſions, comme à la fin des ſiécles il y aura une diverſité de réſurrections ; & comme, ſelon l'Evangile, les uns ſortiront de leurs tombeaux pour reſſuſciter à la vie, les autres pour reſſuſciter à
Jean, 5. leur condamnation & à la mort, *Et procedent qui bona fecerunt, in reſurrectionem vitæ; qui verò mala egerunt, in reſurrectionem judicii :* de même voit-on des pécheurs ſortir du tribunal de la pénitence, les uns vivifiés par la grace & réconciliés avec Dieu, les autres par l'abus du Sacrement encore plus endurcis dans le péché & plus ennemis de Dieu. Heureux, conclut le Saint Eſprit dans l'Apocalypſe, heureux & ſaint quiconque aura part à la premiere réſurrection ! il parle de
Apoc. 20. la réſurrection des juſtes : *Beatus & ſanctus qui habet partem in reſurrectione prima.* Je dis par la même regle, heureux & ſaint qui-

conque a eu part à la premiere converſion ! heureux & ſaint celui qui reſſuſcitant avec Jeſus-Chriſt, ſelon la maxime de l'Apôtre, n'enviſage dans ſa converſion que les choſes du ciel, détourne ſa vûe de tous les objets de la terre, ne cherche point les proſpérités, s'éleve au-deſſus des adverſités, eſt content de poſſéder Dieu, & s'attache à Dieu pour Dieu même ! Or c'eſt cette converſion, Chrétiens, que Dieu vous demande aujourd'hui, & dont il vous propoſe le modéle dans la perſonne de ſon Fils.

Cependant n'en demeurons pas-là : j'ai dit que le Sauveur du monde, après être ſorti du tombeau, n'avoit plus vêcu en homme mortel, mais en homme céleſte & reſſuſcité ; & que c'eſt une loi pour nous, de mener après notre converſion une vie nouvelle, & conforme à l'heureux état où ſont élevés par la grace, des hommes vraiement convertis : *Ut quomodò ſurrexit à mortuis, ita & nos in novitate vitæ ambulemus.* Mais en quoi conſiſte cette nouvelle vie ? Retournons à notre modéle. Le voici. Jeſus-Chriſt en qualité d'homme étoit compoſé d'un corps & d'une ame : mais ſon corps au moment qu'il reſſuſcita, par un merveilleux changement, de matériel & de terreſtre qu'il étoit dans ſa ſubſtance, devint un corps tout ſpirituel dans ſes qualités ; & ſon ame en vertu Rom. 6.

de la même réſurrection ſe trouva par un autre prodige parfaitement ſéparée du monde, quoiqu'elle fût encore au milieu du monde. Deux traits de reſſemblance, que Jeſus-Chriſt reſſuſcité doit nous imprimer, pour faire en nous ce renouvellement, qui eſt la preuve néceſſaire, mais infaillible, de notre converſion. Il avoit un corps, & ce corps revêtu de gloire ſembloit être de la nature & de la condition des eſprits. Vérité ſi conſtante, que ſaint Paul, enviſageant le myſtere que nous célébrons, ne craignoit
II. Cor. 5. point de dire aux Corinthiens: *Itaque etſi cognovimus ſecundùm carnem Chriſtum, ſed nunc jam non novimus.* C'eſt pourquoi, mes Freres, quoiqu'autrefois nous ayons connu Jeſus-Chriſt ſelon la chair, maintenant qu'il eſt reſſuſcité d'entre les morts, nous ne le connoiſſons plus de la même ſorte, ni ſelon cette même chair. Que dites-vous, grand Apôtre, reprend là-deſſus ſaint Chryſoſtome? quoi vous ne connoiſſez plus votre Dieu, ſelon cette chair adorable, dans laquelle il a opéré votre ſalut? cette chair formée par le Saint Eſprit, conçûe par une Vierge, unie & aſſociée au Verbe divin; cette chair qu'il a immolée pour vous au Calvaire, qu'il vous a laiſſée pour nourriture dans ſon Sacrement, & qui doit être un des objets de votre béatitude dans le ciel, vous ne la con-

noiſſez plus? Non, répond l'Apôtre ſans héſiter, depuis que cet homme-Dieu dégagé des liens de la mort a pris poſſeſſion de ſa vie glorieuſe, je ne le connois plus ſelon la chair : *Etſi cognovimus ſecundùm carnem Chriſtum, ſed nunc jam non novimus.* Ainſi le diſoit le maître des Gentils, & n'en faites-vous pas d'abord l'application ? C'eſt-à-dire, que ſi vous êtes vraiment convertis, il faut que l'on ne vous connoiſſe plus, ou plutôt que vous ne vous connoiſſiez plus vous-mêmes ſelon la chair ; que vous ne cherchiez plus à ſatisfaire les déſirs déréglés de la chair ; que vous ne ſoyez plus eſclaves de cette chair, qui vous a juſques à préſent dominés ; que cette chair purifiée par la pénitence, ne ſoit plus déſormais ſujette à la corruption du péché ; & que nous, les miniſtres du Seigneur, qui gémiſſions autrefois de ne pouvoir vous regarder que comme des hommes ſenſuels & charnels, maintenant nous ayons la conſolation, non-ſeulement de ne vous plus connoître tels que vous étiez, mais de vous connoître là-deſſus divinement changés & transformés, en ſorte que nous puiſſions dire de vous par proportion : *Etſi cognovimus vos ſecundùm carnem, ſed nunc jam non novimus.*

Car c'eſt par-là, mes chers Auditeurs, que nos corps, ſelon la doctrine de ſaint Paul, participent dès cette vie à la gloire de Jeſus-

Christ ressuscité. C'est par-là qu'ils deviennent spirituels, incorruptibles, pleins de vertu, de force, d'honneur : mais souvenons-nous qu'ils ne sont rien de tout cela, qu'autant que nous y coopérons, & que par une pleine correspondance nous travaillons, selon la regle du Saint Esprit, à en faire des hosties pures & agréables aux yeux de Dieu. Les corps glorieux possédent toutes ces qualités par une espece de nécessité; mais ces qualités ne conviennent aux nôtres que dépendamment de notre liberté. C'est ce qui fait sur la terre notre mérite ; mais c'est aussi ce qui doit redoubler notre crainte, & ce qui demande toute notre vigilance. Car quelque affermis que nous puissions être dans le bien, nous ne sommes pas inébranlables : les graces qui nous ont fortifiés dans notre conversion, ne sont point des graces à fomenter notre paresse, beaucoup moins à autoriser notre présomption. Quelque confiance que nous devions avoir dans la miséricorde & dans le secours de Dieu, il est toujours vrai que nous pouvons nous démentir de nos plus fermes résolutions, & que nos infidélités peuvent nous faire décheoir de cet état de pureté où la pénitence nous a rétablis. Que faut-il donc faire, & comment devons-nous vivre désormais dans le monde ? comme Jesus-Christ après sa résurrection. Il étoit dans le monde,

mais sans y être ; c'est-à-dire, sans prendre part aux affaires du monde, aux intérêts du monde, aux assemblées & aux conversations du monde ; ne s'entretenant qu'avec ses disciples, & ne leur parlant que du Royaume de Dieu. Vous donc, mes Freres, concluoit S. Paul, & je le conclus après lui, si vous êtes ressuscités avec Jesus-Christ : *Si consurrexistis cum Christo ;* n'ayez plus désormais de goût que pour les choses du ciel, *Quæ sursùm sunt sapite* ; ne cherchez plus désormais que les choses du ciel, *Quæ sursùm sunt quærite.* Séparez-vous du monde, vivez hors du monde, non pas toujours en sortant du monde, puisque votre condition vous y retient ; mais n'y soyez, ni d'esprit, ni de cœur. Sur-tout si vous vous montrez dans le monde, que ce soit pour l'édifier par votre changement. Etre converti, c'est le premier devoir, & ç'a été le sujet de la premiere partie. Paroître converti, c'est l'autre devoir, dont j'ai à vous parler dans la seconde partie. Coloss. 3.

II. PARTIE.

C'Est un mystere, Chrétiens, mais ce n'est point un mystere obscur, ni difficile à pénétrer, sçavoir, pourquoi Jesus-Christ après sa résurrection voulut encore demeurer parmi les hommes durant l'espace de quarante jours. Dans l'ordre naturel des choses, du moment qu'il étoit ressuscité, le ciel devoit être son

séjour, & la terre n'étoit plus pour lui qu'une demeure étrangere. Pourquoi donc différe-t-il cette Ascension triomphante, qui le devoit mettre en possession d'un Royaume dû à ses mérites; & pourquoi suspend-il en quelque sorte cette félicité consommée, qui lui étoit si légitimement acquise & par tant de titres? Pourquoi? une raison supérieure le fait consentir à ce retardement: la voici, mes chers Auditeurs, prise de l'Evangile même. C'est qu'il veut soutenir toujours son caractere de Sauveur, & rapporter à notre justification aussi-bien les mysteres de sa gloire, que ceux de ses humiliations & de ses souffrances, afin qu'il soit vrai de dire en toute ma-
Rom. 4. niere, *Traditus est propter delicta nostra, & resurrexit propter justificationem nostram.* Or pour cela, dit saint Chrysostome, il ne se contente pas d'être ressuscité, mais il veut paroître ressuscité. Il veut se faire voir au monde dans l'état de cette nouvelle vie où il est entré. Il veut par ses apparitions répandre au-dehors les rayons de cette divine lumiere dont il vient d'être revêtu. Voilà, dis-je, pourquoi il employe quarante jours à se montrer, tantôt à tous ses disciples assemblés, tantôt à quelques-uns en particulier, tantôt dans une pêche miraculeuse, tantôt dans un repas mystérieux, tantôt sous la forme d'un jardinier, tantôt sous celle d'un voyageur,

geur, agissant, parlant, se communiquant, & donnant par tout des preuves du miracle opéré dans sa personne, & de son retour d'entre les morts. Excellente leçon pour nous, Chrétiens, si nous en sçavons profiter. Tout ceci nous regarde, & nous apprend, que comme ce n'est point assez de paroître convertis si nous ne le sommes en effet, aussi ne suffit-il point de l'être & de ne le pas paroître.

Car pour développer cette importante morale, ce sont, mes chers Auditeurs, deux obligations différentes que d'être converti, & de paroître converti; & notre erreur est de ne les pas assez distinguer. Comme ce sont deux espéces de désordres, que d'être impie & de paroître impie (car être impie, disoit Tertullien, c'est un crime; & le paroître, c'est un scandale:) aussi devons nous être bien persuadés, qu'il y a deux préceptes dans la loi divine, dont l'un nous oblige à nous convertir, & l'autre à donner des marques extérieures de notre conversion. En sorte que d'obéir à l'un de ces deux préceptes, sans se mettre en devoir d'accomplir l'autre, ce n'est qu'une justice imparfaite. En effet, si Jesus-Christ après être sorti du tombeau, s'étoit tenu caché dans le monde, & qu'il n'eût point paru ressuscité, il n'auroit, si je l'ose dire, exécuté qu'à demi le dessein de

ſon adorable miſſion ; il auroit laiſſé notre foi dans le trouble ; & par rapport à nous, la religion qu'il vouloit établir, n'auroit point eu de ſolide fondement. De même, ſi nous négligeons après notre converſion, ou ſi nous craignons de paroître convertis, nous ne faiſons qu'imparfaitement l'œuvre de Dieu : & bien loin de lui plaire, nous encourons la malédiction prononcée par l'Apôtre ſaint Jacques, quand il dit que quiconque viole un commandement, quoiqu'il en obſerve un autre, eſt cenſé coupable comme s'il avoit tranſgreſſé toute la loi : *Qui peccat in uno, factus eſt omnium reus.* Je dis plus, être & paroître converti, ſont tellement deux obligations différentes, qu'elles ſont néanmoins inſéparables : & qu'à prendre la choſe dans la rigueur, il eſt impoſſible de s'acquitter de la premiere ſans ſatisfaire à la ſeconde, parce qu'il eſt conſtant, comme l'Ange de l'Ecole ſaint Thomas l'a judicieuſement remarqué, que paroître converti, eſt une partie de la converſion même. Je m'explique. Vous avez pris enfin, dites-vous, la réſolution de changer de vie, & de renoncer à votre péché : mais vous avez du reſte, ajoûtez-vous, des meſures à garder, & vous ne voulez pas qu'on s'apperçoive de votre changement. Mais moi je ſoutiens qu'il y a de la contradiction dans ce que vous vous propoſez, parce qu'une

Jac. 2.

des circonſtances les plus eſſentielles de ce changement de vie, qui doit faire votre converſion, eſt qu'on s'en apperçoive, & qu'il paroiſſe. Je dis que tandis qu'il ne paroîtra pas, & qu'on ne s'en appercevra pas, quelque idée que vous en ayez, c'eſt un changement équivoque & ſuſpect, ou même chimérique & imaginaire : pourquoi ? parce qu'une converſion pour être complette, doit embraſſer ſans exception tous les devoirs de l'homme Chrétien. Or un des devoirs de l'homme Chrétien eſt de paroître ce qu'il eſt ; & s'il a été pécheur & rebelle à Dieu, un de ſes devoirs les plus indiſpenſables eſt de paroître obéiſſant & ſoumis à Dieu. Je dis que ce devoir eſt fondé ſur l'intérêt de Dieu que vous avez offenſé, ſur l'intérêt du prochain que vous avez ſcandaliſé, ſur votre intérêt propre, j'entends l'intérêt de votre ame & de votre ſalut que vous avez ouvertement abandonné. Trois preuves invincibles de la vérité que je vous prêche, & dont je puis me promettre que vous ſerez touchés.

Obligation de paroître converti, priſe de l'intérêt de Dieu qu'on a offenſé. Autrement, Chrétiens, quelle réparation ferez-vous à Dieu de tant de crimes, & comment lui rendrez-vous la gloire que vous lui avez ravie en les commettant ? Quoi, pécheur qui m'écoutez, vous avez outragé mille fois ce

Dieu de majesté, & vous rougirez maintenant de paroître humilié devant lui? Vous avez mépriſé hautement ſa loi, & vous croirez en être quitte pour un ſecret repentir? Votre libertinage qui l'irritoit, a été public; & votre pénitence qui doit l'appaiſer, ſera obſcure & cachée? Eſt-ce traiter Dieu en Dieu? Non, non, mes Freres, dit ſaint Chryſoſtome, en uſer ainſi, ce n'eſt point proprement ſe convertir. Quand nous n'aurions jamais péché, & que nous aurions toujours conſervé l'innocence de notre Baptême, Dieu veut que nous nous déclarions; & en-vain lui proteſtons-nous dans le cœur qu'il eſt notre Dieu, ſi nous ne ſommes prêts à nous en expliquer devant les hommes, & même devant les tyrans, par une confeſſion
Luc. 12 libre & généreuſe: *Quicumque confeſſus fuerit me coram hominibus.* Telle eſt la condition qu'il nous propoſe, & ſans laquelle il nous réprouve comme indignes de lui. Or ſi le juſte même, quoique juſte, reprend ſaint Chryſoſtome, eſt ſujet à cette condition, combien plus le pécheur qui ſe convertit, puiſqu'il s'agit pour lui non-ſeulement de confeſſer le Dieu qu'il ſert & qu'il adore, mais de faire juſtice au Dieu qu'il a deshonoré? Et comment la lui fera-t-il cette juſtice, ſi ce n'eſt par une converſion qui édifie, par une converſion dont on voye les fruits, par une

conversion aussi exemplaire qu'elle doit être de bonne foi & sincére ? Il faut donc, conclut saint Chrysostome, que la vie de ce pécheur dans l'état de sa pénitence, soit désormais comme une amende honorable qu'il fait à son Dieu. Il faut que son respect dans le lieu saint, que son attention à l'adorable sacrifice, que son assiduité aux autels, que sa fidélité aux observances de l'Eglise, que ses discours modestes & religieux, que sa conduite réguliére, que tout parle pour lui & réponde à Dieu de la contrition de son ame : pourquoi ? afin que Dieu soit ainsi dédommagé ; & que ceux qui voyant autrefois cet homme dans les désordres d'une vie impure & libertine, demandoient où étoit son Dieu, & doutoient presque qu'il y en eût un, non seulement n'en doutent plus, mais le glorifient d'une conversion si visible & si éclatante : *Nequandò dicant gentes, ubi est Deus eorum* ? Car voilà ce que j'appelle l'intérêt de Dieu. *Ps.* 113.

En effet, quand saint Pierre après la résurrection du Sauveur paroissoit dans les Synagogues & dans les places publiques, prêchant le nom de Jesus-Christ avec une sainte liberté, d'où lui venoit sur-tout ce zéle ? de la pensée, & du souvenir de son péché. J'ai trahi mon maître, disoit-il dans l'amertume de son cœur, & mon infidélité lui a eté plus

ſenſible, que la cruauté des bourreaux qui l'on crucifié : il faut donc qu'aux dépens de tout, je faſſe voir maintenant ce que je lui ſuis, & que je me ſacrifie moi-même pour effacer de mon ſang une tache ſi honteuſe. Voilà ce qui l'excitoit, ce qui le déterminoit à tout entreprendre & à tout ſouffrir pour cet homme-Dieu qu'il avoit renoncé. Or c'eſt dans ce ſentiment, mon cher Auditeur, que vous devez entrer aujourd'hui. Comme le Prince des Apôtres, vous reconnoiſſez, & vous êtes obligé de reconnoître, qu'en mille occaſions où le torrent du monde vous entraînoit, vous avez renoncé votre Dieu ; vous confeſſez que votre vie, ſi je puis parler de la ſorte, a été un ſujet perpétuel de confuſion pour Jeſus-Chriſt ; n'eſt-il donc pas juſte que vous vous mettiez en état de lui faire honneur, & que par une vie chrétienne vous effaciez au moins les impreſſions que votre impiété a pû donner contre ſa loi ? N'eſt-il pas juſte, autre penſée bien touchante, n'eſt-il pas juſte que vous honoriez la grace même de votre converſion ? Car ſçavez-vous, Chrétiens, quel ſentiment la grace de la pénitence vous doit inſpirer ? Sçavez-vous ce que vous devez être dans le monde en conſéquence de cette grace, ſi vous y avez répondu ? Je dis que vous devez être dans le monde, ce que furent les Apôtres & les

premiers disciples après la résurrection du Fils de Dieu. L'Ecriture nous apprend que leur principal, ou plutôt leur unique emploi, fut de lui servir de témoins dans la Judée, dans la Samarie & jusqu'aux extrémités de la terre : *Eritis mihi testes in Jerusalem & in omni Judæa & Samaria.* Ainsi, mes Freres, devez-vous être persuadés, qu'en qualité de pécheurs convertis & réconciliés avec Dieu par la grace de son Sacrement, Dieu attend de vous un témoignage particulier, un témoignage que vous lui pouvez rendre, un témoignage qui lui doit être glorieux. Comme s'il vous disoit aujourd'hui : Oui, c'est vous que je choisis pour être mes témoins irreprochables, non plus dans la Samarie ni dans la Judée, mais dans un lieu où il m'est encore plus important d'avoir des disciples qui soutiennent ma gloire; mais à la Cour où ce témoignage que je vous demande, m'est beaucoup plus avantageux : *Eritis mihi testes.* Vous, hommes du monde, qui vous êtes livrés aux passions charnelles, mais en qui j'ai créé un cœur nouveau, vous à qui j'ai fait sentir les impressions de ma grace, vous que j'ai tirés de l'abîme du péché, c'est vous qui me servirez de témoins; & où ? au milieu du monde & du plus grand monde : car c'est-là sur-tout qu'il me faut des témoins fidéles : *Eritis mihi testes.* Il est vrai, vous avez jus- Act. 1.

ques à présent vécu dans le désordre ; mais bien loin que les désordres de votre vie affoiblissent votre témoignage, c'est ce qui le fortifiera & ce qui le rendra plus convainquant. Car en vous comparant avec vous-mêmes, & voyant des désordres si publics suivis d'une conversion si édifiante, le monde, tout impie qu'il est, n'en pourra conclurre autre chose, sinon que ce changement est l'ouvrage de la grace, & un miracle de la main toute-puissante du très-Haut : *Eritis mihi testes.* Et en effet, Chrétiens, si vous aviez toujours vécu dans l'ordre, quelque gloire que Dieu en tirât d'ailleurs, il n'en tireroit pas le témoignage dont je parle. Vous seriez moins coupables devant lui : mais aussi seriez-vous moins propres à faire connoître l'efficace de sa grace. Pour lui servir à la Cour de témoins, il falloit des pécheurs comme vous ; & c'est ainsi qu'il vous fait trouver dans votre péché même de quoi l'honorer.

Obligation de paroître converti, fondée sur l'intérêt du prochain que vous avez scandalisé. Car, comme disoit saint Jérôme, je me dois à moi-même la pureté de mes mœurs, mais je dois aux autres la pureté de ma réputation : *Mihi debeo meam vitam, aliis debeo meam famam.* Or ce sentiment convient encore plus à un pécheur qui se convertit. Je me dois à moi-même ma conversion, mais je

Hieron.

dois aux autres les apparences & les marques de ma conversion : & pourquoi les apparences ? pour réparer par un remède proportionné les scandales de ma vie. Car ce qui a scandalisé mon frere, peut-il ajoûter, ce n'est point précisément mon péché, mais ce qui a paru de mon péché. Je ne fais donc rien, si je n'oppose à ces apparences criminelles de saintes apparences ; & je me flatte, si je me contente de détester intérieurement le péché, & que je n'en retranche pas les dehors. Il faut, mon cher Auditeur, que ce prochain pour qui vous avez été un sujet de chûte, profite de votre retour, & qu'il soit absolument détrompé des idées qu'il avoit de vous. Il faut qu'il s'apperçoive que vous n'êtes plus cet homme dont les exemples lui étoient si pernicieux ; que vous n'entretenez plus ce commerce, que vous ne fréquentez plus cette maison, que vous ne voyez plus cette personne, que vous n'assistez plus à ces spectacles profanes, que vous ne tenez plus ces discours lascifs, en un mot que ce n'est plus vous. Car d'espérer, tandis qu'il vous verra dans les mêmes sociétés, dans les mêmes engagemens, dans les mêmes habitudes, qu'il vous croye, sur votre parole, un homme changé & converti, ce seroit à lui simplicité de le penser, & c'est à vous une présomption de le prétendre. Ne sortons point de notre mysté-

re : la réſurrection du Fils de Dieu, que nous avons devant les yeux, ſera pour vous & pour moi une preuve ſenſible de ce que je dis.

Pourquoi Jeſus-Chriſt a-t-il paru reſſuſcité ? ou plutôt, à qui a t-il paru reſſuſcité ? ceci mérite votre attention. Il a paru reſſuſcité, dit ſaint Auguſtin, aux uns pour les conſoler dans leur triſteſſe, aux autres pour les ramener de leurs égaremens ; à ceux-là pour vaincre leur incrédulité, à ceux ci pour leur reprocher l'endurciſſement de leur cœur. Magdelaine & les autres femmes qui l'avoient ſuivi, pleurent auprès du ſépulchre, pénétrées de la vive douleur que leur cauſe le ſouvenir & l'image encore toute récente de ſa mort : il leur apparoît, dit l'Evangéliſte, pour les remplir d'une ſainte joie, & pour faire ceſſer leur larmes. Les diſciples foibles & lâches l'ont abandonné, & ont pris la fuite le voyant entre les mains de ſes ennemis : il leur apparoît pour les raſſembler comme des brebis diſperſées, & pour les faire rentrer dans le troupeau. Saint Thomas perſiſte à être incrédule, & à ne vouloir pas ſe rendre au témoignage de ceux qui l'ont vû : il lui apparoît pour le convaincre, & pour ranimer ſa foi preſque éteinte. Les autres, quoique perſuadés de la vérité, ſont encore froids & indifférens : il leur apparoît pour leur reprocher leur indifférence, & pour réveiller

leur zéle. Encore une fois, modéle divin, ſur quoi nous devons-nous former. Car c'eſt ainſi que nous devons paroître convertis pour la conſolation des juſtes, pour la converſion des pécheurs, pour la conviction des libertins. Reprenons.

Pour la conſolation des juſtes. Car dans l'état de votre péché, mon cher Auditeur, vous étiez mort, & combien d'ames ſaintes pleuroient ſur vous! Quelle douleur la charité qui les preſſoit, ne leur faiſoit-elle pas ſentir à la vûe de vos déſordres! Avec quel ſerrement, ou ſi vous voulez, avec quel épanchement de cœur n'en ont-elles pas gémi devant Dieu! Par combien de pénitences ſecrettes n'ont-elles pas tâché de les expier! Et depuis combien de tems ne peut-on pas dire qu'elles étoient dans la peine, demandant grace à Dieu pour vous & ſoupirant après votre converſion! Dieu enfin les a exaucées, & ſelon leurs vœux vous voilà ſpirituellement reſſuſcité: mais on vous dit que l'étant, elles ont droit d'exiger que vous leur paroiſſiez tel, afin qu'elles s'en réjouiſſent ſur la terre, comme les Anges bienheureux en triomphent dans le ciel: que c'eſt une juſtice que vous leur devez; que comme votre péché les a déſolées, il faut que votre retour à Dieu les conſole. Cela ſeul ne doit-il pas vous engager à leur en donner des preuves, mais des

preuves assûrées, qui d'une part les comblent de joie, & qui de l'autre mettent comme le sceau à l'œuvre de votre salut ?

Pour la conversion des pécheurs. Il y a de vos freres dans le monde qui se perdent, & qui sortis des voies de Dieu, vivent au gré de leurs passions & ne suivent plus d'autre voie que celle de l'iniquité. Il est question de les sauver, en les ramenant d'une maniere douce, mais efficace, au vrai Pasteur de leurs ames, qui est Jesus-Christ; & c'est vous, vous dis-je, pécheur converti, qui devez servir à ce dessein. Pourquoi vous ? Je le répéte, parce qu'après vos égaremens, vous avez pour y réussir, un don particulier que n'ont pas les justes qui se sont toujours maintenus justes. Aussi, remarque Origene, saint Pierre fut-il singuliérement choisi pour ramener au Fils de Dieu les disciples que la tentation avoit dis-
Luc. 22. sipés : *Et tu aliquando conversus, confirma fratres tuos.* Et vous Pierre, lui dit le Sauveur du monde, ayez soin d'affermir vos freres, quand vous serez une fois converti vous-même. Il ne donna pas cette commission à saint Jean, qui s'étoit tenu inséparablement attaché à sa personne, ni à Marie qui l'avoit accompagné jusqu'à la croix, mais à saint Pierre qui l'avoit renoncé. Pourquoi cela ? adorable conduite de la providence ! parce qu'il falloit, dit Origene, un

disciple pécheur, pour attirer d'autres pécheurs ; & parce que le plus grand pécheur de tous, étoit le plus propre à les attirer tous. Ah ! Chrétiens, combien de conversions votre exemple seul ne produiroit-il pas, si vous vous regardiez comme saint Pierre, chargés de l'honorable emploi de gagner vos freres à Dieu ! *Et tu aliquando conversus, confirma fratres tuos.* Cet exemple épuré de toute ostentation & soutenu d'un zéle également humble & prudent, quel succès merveilleux n'auroit-ils pas ; & que pourroient faire en comparaison tous les Prédicateurs de l'Evangile ? Quel attrait sur tout ne seroit-ce pas pour certains pécheurs, découragés & tentés de désespoir, lorsqu'ils se diroient à eux-mêmes : Voilà cet homme que nous avons vû dans les mêmes débauches que nous ; le voilà converti & soumis à Dieu ? Y auroit-il un charme plus puissant pour les convertir eux-mêmes ; & quand il ne s'agit pour cela, que de paroître ce que vous êtes, ne craignez-vous point en y manquant, d'encourir la malédiction dont Dieu par son Prophéte vous a menacés ? *Sanguinem autem ejus de manu tua requiram.* Ezech. 3.

Pour la conviction des libertins & des esprits incrédules. L'Apôtre saint Thomas devenu fidéle, eut une grace spéciale pour répandre le don de la foi ; & s'il n'eût jamais

été incrédule, c'eſt la réflexion de ſaint Grégoire Pape, ſa prédication en eût été moins touchante. Mais la merveille étoit de voir un homme, non-ſeulement croire ce qu'il avoit opiniatrément combattu, mais l'aller publier juſques devant les tribunaux, & ne pas craindre de mourir pour en confirmer la vérité. Voilà ce qui perſuadoit le monde. Son incrédulité toute ſeule, dit ſaint Chryſoſtome, nous auroit perdus, ſa foi toute ſeule ne nous auroit pas ſuffi; mais ſon infidélité ſuivie de ſa foi, ou plutôt ſa foi précédée de ſon infidélité, c'eſt ce qui nous a faits ce que nous ſommes. J'en dis de même, Chrétiens, en vous appliquant cette penſée: ſi vous à qui je parle, ne vous étiez jamais égaré, peut-être le monde auroit-il du reſpect pour vous: mais à peine le monde dans le libertinage de créance où il eſt aujourd'hui plongé, tireroit-il de vous une certaine conviction dont il a particulierement beſoin. Ce qui touche les impies, c'eſt d'entendre un impie comme eux, ſur tout un impie ſage d'ailleurs ſelon le monde, ſans autre intérêt que celui de la vérité qu'il a connue, dire, Je ſuis perſuadé, je ne puis plus réſiſter à la grace qui me preſſe, je veux vivre en Chrétien & je m'y engage. Car cette déclaration eſt un argument ſenſible qui ferme la bouche à l'impiété, & dont les ames les plus libertines ne peuvent ſe défendre.

Enfin obligation de paroître converti, fondée sur notre intérêt propre. Car cette prudence charnelle qui nous fait trouver tant de prétextes, pour ne nous pas déclarer, n'est qu'un artifice grossier dont se sert l'ennemi de notre salut pour nous tenir toujours dans ses liens, au moment même que nous nous flattons d'être rentrés dans la liberté des enfans de Dieu. En effet, on ne veut pas qu'il paroisse à l'extérieur qu'on ait changé de conduite, pourquoi? parce qu'on sent bien que si ce changement venoit une fois à éclater, on seroit obligé de le soutenir; qu'on ne pourroit plus s'en dédire, & que l'honneur même venant au secours du devoir & de la religion, on se feroit de la plus difficile vertu, qui est la persévérance, non pas un simple engagement, mais comme une absolue nécessité. Or en quelque bonne disposition que l'on se trouve, on veut néanmoins se réserver le pouvoir de faire dans la suite ce que l'on voudra. Quoiqu'on renonce actuellement à son péché, on ne veut pas se lier ni s'interdire pour jamais l'espérance du retour. Cette nécessité de persévérer paroît affreuse, & l'on en craint les conséquences. C'est-à-dire, on ne veut pas être inconstant, mais on veut, s'il étoit besoin, le pouvoir être; & parce qu'en donnant des marques de conversion, on ne le pourroit plus, ou qu'on ne

le pourroit qu'aux dépens d'une certaine réputation dont on eſt jaloux, on aime mieux diſſimuler & courir ainſi les riſques de ſon inconſtance, que de s'aſſurer de ſoi-même en s'ôtant une pernicieuſe liberté. Car voilà, mes chers Auditeurs, les illuſions du cœur de l'homme. Mais je raiſonne tout autrement, & je dis que nous devons regarder comme un avantage de paroître convertis, puiſque de notre propre aveu, le paroître & l'avoir paru eſt une raiſon qui nous engage indiſpenſablement à l'être & à l'être toujours. Je dis que nous devons compter pour une grace d'avoir trouvé par-là le moyen de fixer nos légeretés, en faiſant même ſervir les loix du monde à l'établiſſement ſolide & invariable de notre converſion. Mais ſi je retombe par une malheureuſe fragilité dans mes premiers déſordres, ma converſion au lieu d'édifier, deviendra la matiere d'un nouveau ſcandale. Abus, Chrétiens : c'eſt à quoi la grace de Jeſus-Chriſt nous défend de penſer, ſi non autant que cette penſée nous peut être ſalutaire, pour nous donner des forces & pour nous animer. Je dois craindre mes foibleſſes, & prévoir le danger ; mais je ne dois pas porter trop loin cette prévoyance & cette crainte : elle me doit rendre vigilant ; mais elle ne me doit pas rendre puſillanime : elle doit m'éloigner des occaſions par une

ſainte défiance de moi-même ; mais elle ne doit pas m'ôter la confiance en Dieu, juſqu'à m'empêcher de faire des démarches pour mon ſalut, ſans leſquelles la réſolution que j'ai priſe d'y travailler, ſera toujours chancelante. Si je me déclare, on jugera de moi, on en parlera : hé bien, ce ſera un ſecours contre la pente naturelle que j'aurois à me démentir, de conſidérer que j'aurai à ſoutenir les jugemens & la cenſure du monde. On m'accuſera de ſimplicité, de vanité, d'hypocriſie, d'intérêt : je tâcherai de détruire tous ces ſoupçons ; celui de la ſimplicité, par ma prudence ; celui de l'orgueil, par mon humilité ; celui de l'hypocriſie, par la ſincérité de ma pénitence ; celui de l'intérêt, par un détachement parfait de toutes choſes. Du reſte, diſoit ſaint Auguſtin, le monde parlera ſelon ſes maximes, & moi je vivrai ſelon les miennes : ſi le monde eſt juſte, s'il eſt Chrétien, il approuvera mon changement, & il en profitera ; s'il ne l'eſt pas je dois le mépriſer lui-même, & l'avoir en horreur.

Quoi qu'il en ſoit, être & paroître converti, être & paroître fidéle, être & paroître ce qu'on doit être, voilà, mes chers Auditeurs, la grande morale que nous prêche Jeſus-Chriſt reſſuſcité. Heureux, ſi je vous laiſſe en finiſſant ce diſcours, non-ſeulement

instruits, mais persuadés & touchés de ces deux importantes obligations. Après cela, quelque indigne que je sois de mon ministere, peut-être pourrai-je dire aussi-bien que saint Paul, quand il quitta les Chrétiens d'Ephese, & qu'il se sépara d'eux, que je suis pur devant Dieu & innocent de la perte des ames, si parmi ceux qui m'ont écouté, il y en
Act. 20. avoit encore qui dussent périr : *Quapropter conteſtor vos, quia mundus ſum à ſanguine omnium.* Et pourquoi ? parce que vous sçavez, ô mon Dieu, que je ne leur ai point caché vos vérités ; mais que j'ai pris soin de les leur représenter avec toute la liberté, quoique respectueuse, dont doit user un ministre de votre parole. Quand vous envoyiez autrefois vos Prophetes, pour prêcher dans les Cours des Rois, vous vouliez qu'ils y parussent comme des colomnes de fer & comme des murs d'airain, c'est-à-dire, comme des ministres désintéressés, généreux, intrépides :
Jerem. 1. *Ego quippe dedi te hodiè in columnam ferream, & in murum æneum, regibus Juda.* Mais j'ose dire, Seigneur, que je n'ai pas même eu besoin de ce caractere d'intrépidité pour annoncer ici votre Evangile, parce que j'ai eu l'avantage de l'annoncer à un Roi Chrétien ; à un Roi qui honore sa Religion, qui l'honore dans le cœur & qui fait au-dehors une profession ouverte de l'hono-

rer ; en un mot, à un Roi qui aime la vérité. Vous défendiez à Jérémie de trembler en préſence des Rois de Juda ; *Ne formides à facie eorum* ; & moi, j'aurois plutôt à me conſoler, de ce que la préſence du plus grand des Rois, bien loin de m'inſpirer de la crainte, a augmenté ma confiance ; bien loin d'affoiblir mon miniſtere, l'a fortifié & autoriſé. Car la vérité que j'ai prêchée à la Cour, n'a jamais trouvé dans le cœur de ce Monarque qu'une ſoumiſſion édifiante & qu'une puiſſante protection. *Ibidem.*

Voilà, Sire, ce qui m'a ſoutenu : mais voilà ce qui éleve votre Majeſté, & ce qui doit être pour elle un fonds de mérite que rien ne détruira jamais : l'amour & le zele qu'elle a pour la vérité. L'Ecriture nous apprend que ce qui ſauve les Rois, ce n'eſt ni la force, ni la puiſſance, ni le nombre des conquêtes, ni la conduite des affaires, ni l'art de commander & de régner, ni tant d'autres vertus Royales qui font les héros & que les hommes canoniſent : *Non ſalvatur Rex per multam virtutem.* Il a donc été de la ſageſſe de Votre Majeſté & de la grandeur de ſon ame, de n'en pas demeurer là, mais de ſe propoſer quelque choſe encore de plus ſolide. Ce qui ſauve les Rois, c'eſt la vérité ; & Votre Majeſté la cherche, & elle ſe plaît à l'écouter, & elle aime ceux qui la lui font connoître, & elle *Pſal.* 32.

n'auroit que du mépris pour quiconque la lui déguiseroit ; & bien loin de lui résister, elle se fait une gloire d'en être vaincue : car rien, dit saint Augustin, n'est plus glorieux que de se laisser vaincre par la vérité. C'est, Sire, ce que j'appelle la grandeur de votre ame, & tout ensemble votre salut. Nous estimons nos Princes heureux, ajoutoit le même saint Augustin, si pouvant tout, ils ne veulent que ce qu'ils doivent ; si élevés par leur dignité au-dessus de tous, ils se tiennent par leur bonté redevables à tous ; s'ils ne se considerent sur la terre que comme les Ministres du Seigneur ; si dans les honneurs qu'on leur rend, ils n'oublient point qu'ils sont hommes ; s'ils mettent leur grandeur à faire du bien ; s'ils font consister leur pouvoir à corriger le vice ; s'ils sont maîtres de leurs passions, aussi-bien que de leurs actions ; si lorsqu'il leur est aisé de se venger, ils sont toujours portés à pardonner ; s'ils établissent leur religion pour regle de leur politique ; si se dépouillant de la majesté, ils offrent tous les jours à Dieu dans la priere, le sacrifice de leur humilité. Portrait admirable d'un Roi vraiement Chrétien, & que je ne crains pas d'exposer aux yeux de Votre Majesté, puisqu'il ne lui représente que ses propres sentimens & que ce qui doit être le sujet de sa consolation. C'est vous, ô mon Dieu, qui

donnez à votre peuple des hommes de ce caractere pour le gouverner, vous qui tenez dans vos mains les cœurs des Rois, vous qui préſidez à leur ſalut, & qui vous glorifiez dans l'Ecriture d'en être ſpécialement l'auteur : *Qui das ſalutem regibus.* Montrez, Pſ. 143. Seigneur, montrez que vous êtes en effet le Dieu du ſalut des Rois, en répandant ſur notre invincible Monarque l'abondance de vos bénédictions & de vos graces, mais particulierement la grace des graces, qui eſt celle du ſalut éternel. Quand nous vous prions pour la conſervation de ſa perſonne ſacrée, pour la proſpérité de ſes armes, pour le ſuccès & la gloire de ſes entrepriſes, quoique ces prieres ſoient juſtes & d'un devoir indiſpenſable, elles ne laiſſent pas d'être en quelque ſorte intéreſſées. Car nos fortunes, nos vies étant attachées à la perſonne de ce grand Roi ; notre gloire étant la ſienne, & ſes proſpérités les nôtres, nous ne pouvons ſur cela nous intéreſſer pour lui ſans faire autant de retours vers nous. Mais quand nous vous conjurons de verſer ſur lui ces graces particulieres qui font le ſalut des Rois, c'eſt pour lui que nous vous prions, puiſqu'il n'y a rien pour lui ni pour tous les Rois du monde, de perſonnel & d'eſſentiel que le ſalut. Tel eſt, Sire, le ſentiment que Dieu inſpire au dernier de vos ſujets pour votre auguſte per-

ſonne. Tel eſt le ſouhait que je forme tous les jours, & le ſouhait le plus ſincere & le plus ardent. Dieu l'écoutera ; & après vous avoir fait régner avec tant d'éclat ſur la terre, il vous fera régner encore avec plus de bonheur & plus de gloire dans le ciel, où nous conduiſe, &c.

SERMON
POUR LE LUNDI DE PASQUES.

Sur la Perſévérance Chrétienne.

Et appropinquaverunt Caſtello quò ibant : & ipſe ſe finxit longiùs ire. Et coëgerunt illum, dicentes : Mane nobiſcum.

Lorſqu'ils furent proche du bourg où ils alloient, il feignit de vouloir aller plus loin. Et ils le preſſerent de demeurer avec eux, en lui diſant : Demeurez avec nous. En ſaint Luc, chap. 24.

VOici, Chrétiens, un grand myſtere que l'Evangile nous propoſe, & qui renferme pour nous une importante vérité. Deux diſciples marchent avec le Fils de Dieu déguiſé ſous la forme d'un voyageur ; & lorſqu'il ſemble vouloir ſe ſéparer d'eux, ils l'invitent à demeurer, & lui font même une eſpece de violence pour le retenir : *Et coëgerunt illum, dicentes : Mane nobiſcum.* Fi-

gure bien naturelle d'une ame Chrétienne, qui l'a reçû ce Sauveur des hommes dans la communion Paſchale. Elle ne ſe contente pas qu'il ſoit venu chez elle, ou plutôt dans elle, caché ſous le voile & ſous les eſpeces de ſon Sacrement : elle l'engage encore à demeurer avec elle ; & par mille vœux redoublés, par de ferventes & d'inſtantes prieres, par une ſainte importunité, mais qu'elle ſçait lui devoir être agréable, elle le preſſe, elle le conjure, & lui dit intérieurement : Ah ! Seigneur, ne vous retirez pas de moi : car ſi je viens à vous perdre, je perds tout, puiſqu'en vous perdant je perds mon unique & mon ſouverain bien : *Mane nobiſcum.* Cependant, mes Freres, s'il nous eſt ſi important que Jeſus-Chriſt demeure dans nous & avec nous, il ne nous eſt ni moins important, ni moins néceſſaire de demeurer en lui & avec lui ; & voilà ce qui s'accomplit, ſelon ſa parole même, dans ce Sacrement adorable où il s'eſt donné à nous & où nous avons dû nous donner à lui : *Qui manducat meam carnem, & bibit meum ſanguinem, in me manet, & ego in eo.* Il faut qu'il demeure en nous par la grace, & il faut que nous demeurions en lui par notre perſévérance dans la grace. Il faut qu'il demeure en nous pour nous aider de ſon ſecours, & il faut que nous demeurions en lui pour lui marquer notre fidélité. Il le faut

Joan. 6.

faut, mes chers Auditeurs; & de sa part il n'y a rien à craindre, parce qu'il ne nous abandonne jamais le premier : au lieu que tout est à craindre de la nôtre, parce que nous sommes l'inconstance même. Heureux, si je pouvois aujourd'hui vous fortifier, vous affermir, & par-là vous préserver de ces rechûtes si ordinaires dans le Christianisme & si funestes ! C'est ce que j'entreprends dans ce discours, où je vais vous parler de la persévérance Chrétienne, après que nous aurons salué Marie. *Ave, Maria.*

C'Est par sa passion & par sa mort que Jesus-Christ a vaincu le péché : mais j'ose dire que cette victoire seroit imparfaite, s'il ne triomphoit encore de notre inconstance. Or c'est ce qu'il fait par sa résurrection glorieuse, & c'est une des graces particulieres qui y sont attachées. Jesus-Christ est ressuscité comme il l'avoit dit, *Surrexit sicut dixit :* mais la question est de sçavoir, s'il est ressuscité dans nous. Car comme saint Paul nous apprend que Jesus-Christ doit être formé dans nous par la prédication de l'Evangile, *Donec formetur Christus in vobis :* Comme il nous enseigne que Jesus-Christ est tout de nouveau crucifié dans nous par le péché, *Rursum crucifigentes sibimetipsis Filium Dei :* Aussi est-ce une suite nécessaire de la doctrine de ce *Mat. 28.* *Galat. 4.* *Hebr. 6.*

grand Apôtre, que Jesus-Christ doit ressusciter en nous par la grace de la pénitence. Or de toutes les marques à quoi nous devons reconnoître, s'il est ainsi ressuscité, la plus évidente & la moins sujette aux illusions, est la disposition où nous sommes de persévérer & d'accomplir fidelement ce que nous avons promis à Dieu en nous convertissant à lui. Pour vous porter, mes chers Auditeurs, à cette sainte persévérance, je fais deux propositions qui vont partager ce discours. Je dis que le mystere de Jesus-Christ ressuscité nous engage fortement à la persévérance chrétienne : ce sera la premiere partie. J'ajoûte que la persévérance chrétienne est le titre le plus légitime & le plus certain pour participer un jour à la gloire de Jesus-Christ ressuscité : ce sera la seconde. Résurrection du Sauveur, principe de la persévérance chrétienne. Persévérance chrétienne gage assuré de notre résurrection bienheureuse. Voilà ce qui demande toute votre attention.

I. PARTIE. ETre incapable de pécher, c'est le propre de la nature de Dieu ; n'être plus en pouvoir de pécher, c'est le privilége de la gloire ; n'avoir jamais péché, c'est l'avantage de l'état d'innocence ; se convertir après le péché, c'est l'effet ordinaire de la pénitence : mais être converti pour ne plus pécher, c'est ce qui

s'appelle la grace & le don de la perſévérance. Or de ces états ainſi diſtingués, le premier qui conſiſte à être incapable de pécher, eſt le plus excellent ; mais il ne convient pas à la créature. Le ſecond, de n'être plus ſujet à la corruption du péché, eſt le plus ſouhaitable ; mais il eſt réſervé pour l'autre vie. Le troiſiéme, de n'avoir jamais péché, étoit un des plus heureux : mais par le malheur de notre origine nous en ſommes déchûs. Le quatriéme, d'avoir pleuré & réparé ſon péché, eſt abſolument néceſſaire ; mais quelque reſſource que nous y trouvions, il ne ſuffit pas pour notre ſûreté. Le dernier, j'entends celui de la perſévérance dans la grace, eſt par rapport à nous un bonheur parfait, puiſqu'il nous fait participer, quoiqu'en différentes manieres, & à l'impeccabilité de Dieu, & à l'innocence du premier homme, & à la ſainteté conſommée des bienheureux dans le ciel, & à la béatitude commencée de ces pécheurs, dont Dieu ſe plaît, ſelon l'Ecriture, à faire ſur la terre des vaſes de miſéricorde. Auſſi eſt-ce cet état où Jeſus-Chriſt a prétendu nous élever, & dont il nous propoſe dans ſa réſurrection la regle la plus infaillible que nous puiſſions avoir devant les yeux. Car je conſidere quatre choſes dans la réſurrection du Sauveur du monde, qui toutes nous engagent à la perſévérance : ſçavoir, l'exem-

ple de cette réſurrection, la foi de cette réſurrection, la gloire de cette réſurrection, & le Sacrement de cette réſurrection. L'exemple de la réſurrection du Sauveur eſt le vrai modéle de notre perſévérance dans la grace. La foi de la réſurrection du Sauveur eſt le ſolide fondement de notre perſévérance dans la grace. La gloire de la réſurrection du Sauveur eſt un des plus touchans motifs de notre perſévérance dans la grace; & le Sacrement de la réſurrection du Sauveur, de la maniere que je l'expliquerai, eſt comme le ſceau de notre perſévérance dans la grace. Quatre conſidérations très-efficaces pour nous affermir dans la ſainte réſolution que nous avons formée, de renoncer au péché & de vivre déſormais à Dieu. Ecoutez-moi, Chrétiens, & pour bien comprendre ces importantes vérités, attachons-nous à la doctrine de ſaint Paul, dont voici le grand myſtére que je vais vous développer.

Le Sauveur eſt reſſuſcité, dit ce grand Apôtre; mais ce qu'il y a de remarquable dans le triomphe de ſa réſurrection, c'eſt que ce Dieu homme eſt reſſuſcité pour ne plus mourir, & que déſormais la mort n'aura plus ſur lui d'empire. Il eſt mort, mais une fois ſeulement, pour l'expiation du péché; & maintenant il poſſéde une vie incorruptible, une
Rom. 6. vie qu'il ne perdra jamais : *Chriſtus reſurgens*

ex mortuis, jam non moritur; mors illi ultrà non dominabitur. Or qu'eſt-ce que ſaint Paul inféroit-delà? ah! Chrétiens, ce que nous n'aurions jamais attendu; mais ce que l'eſprit de Dieu lui faiſoit conclurre pour nous: *Ita & vos exiſtimate, mortuos quidem eſſe peccato, viventes autem Deo.* Ainſi vous, mes Freres, ajoutoit-il, ſi vous êtes reſſuſcités par la grace de la pénitence, faites état que vous êtes morts pour jamais au péché, & que vous devez vivre conſtamment & pour toujours à Dieu. Comme s'il nous eût dit: Prenez bien la choſe, & ne vous faites pas une idée abſtraite ni une foi ſpéculative de cet état d'immortalité que Jeſus-Chriſt a acquis en reſſuſcitant. Car ce ſeroit l'entendre mal. Quand on vous dit que ce Dieu homme depuis qu'il eſt reſſuſcité, n'eſt plus ſujet à la mort, ce n'eſt point un ſimple dogme de religion que l'on vous explique; c'eſt un fonds d'obligation que l'on vous découvre, & un devoir que l'on vous enſeigne. Devoir qui ſe réduit à conſerver inviolablement cette vie de la grace que vous avez recouvrée par la pénitence: car il eſt certain & de la foi même, que votre converſion, quelque fervente qu'elle ait été d'ailleurs, n'aura de vertu qu'autant qu'elle portera le divin caractere de la ſainte immortalité du Sauveur.

En effet, Chrétiens, cette vie de la grace

que nous rend la pénitence, est de sa nature aussi immortelle & aussi incorruptible que notre ame qui en est le sujet. Si contre le dessein de Dieu nous perdons cette grace, c'est à nous & non point à elle que nous devons l'imputer; & en cela, dit l'Ange de l'école saint Thomas, consiste notre désordre, c'est-à-dire, en ce que par le péché nous nous ôtons volontairement à nous-mêmes une vie aussi noble & aussi excellente que celle-là, une vie qui selon la propriété de son être ne devroit jamais finir. Et pourquoi pensez-vous, mes chers Auditeurs, que la résurrection de Jesus-Christ soit la seule que Dieu a choisie, pour nous servir de modele dans notre conversion? Car ceci n'a pas été sans dessein. Lazare & plusieurs autres dont parle l'Ecriture, étoient ressuscités. Ces résurrections étoient véritables, surnaturelles, miraculeuses; & cependant l'Ecriture ne nous les propose point comme des exemples à quoi nous devions nous conformer, ni comme des regles pour reconnoître devant Dieu si nous sommes convertis. En voici la raison que donne saint Augustin: parce que la résurrection de Lazare, quoique miraculeuse, n'étoit qu'une résurrection passagere, qui ne l'affranchissoit pas absolument des loix de la mort, & qui ne l'avoit fait sortir du tombeau que pour y rentrer à quelque tems de-là. Or

Dieu ne vouloit pas que notre converſion fût ſi peu durable ; mais il vouloit qu'elle fût ſans retour ; & parce qu'il n'y avoit que la réſurrection de Jeſus-Chriſt qui eût cette prérogative, c'eſt uniquement ſur l'idée de celle-ci qu'il prétend que nous nous formions : *Reſurgens jam non moritur ; ita & vos.* Reſſuſcité qu'il eſt, il ne meurt plus ; ainſi ne mourez plus vous-mêmes. C'étoit le raiſonnement de ſaint Paul ; & c'eſt ce qui condamne ces légeretés criminelles, qui détruiſent en nous & qui annéantiſſent l'effet de tous les dons de Dieu ; ces inégalités & ces inconſtances, qui rendent ſuſpectes nos ferveurs & nos vertus mêmes ; ces découragemens, qui nous font déſeſpérer de ſoutenir le bien que nous avons commencé ; cette facilité malheureuſe à reprendre le cours du mal que nous avions interrompu ; ces dégoûts de la piété, ces retours ſcandaleux au monde & à toutes les vanités du monde ; ces apoſtaſies de la dévotion, ſouvent auſſi funeſtes pour le ſalut, que celles de la religion ; ces déplorables viciſſitudes de relâchement & de zéle, de pénitence & de rechûte, de vie & de mort. Car qu'y a-t-il de plus oppoſé à tout cela, que ce bienheureux état où eſt entré le Fils de Dieu par ſa réſurrection glorieuſe ? *Mors illi ultrà non dominabitur* : La mort n'aura plus de pouvoir ſur lui ; & telle eſt la regle que je me

dois appliquer & par où je dois juger de ma conversion : *Ita & vos existimate, mortuos quidem esse peccato viventes autem Deo.*

Si donc vous qui m'écoutez, & qui dans cette solemnité avez reçû la grace de votre Dieu, vous n'êtes pas dans la disposition de la conserver ; si vous n'êtes pas déterminés à sacrifier toutes choses, pour faire toujours vivre cette grace dans vos ames ; si par la connoissance que vous avez de vous-mêmes, vous prévoyez que cette grace s'affoiblira bientôt, & succombera même aux attaques qu'elle va recevoir dans les occasions dangereuses où vous l'exposerez ; si cette passion qui lui est contraire, mais à laquelle vous avez renoncé, après une trève de quelques jours, reprend encore l'ascendant sur vous, & qu'au lieu de vous confirmer dans une vie chrétienne par la solidité de la grace, vous donniez, pour ainsi dire, à la grace même & à la vie chrétienne que vous avez embrassée, le caractere de votre instabilité ; enfin si le divorce que vous avez fait avec la chair & avec le monde, est semblable aux ruptures de ces ames passionnées, qu'on voit après bien des éclats, bien des dépits, bien des reproches, revenir à de nouveaux engagemens & s'attacher l'un à l'autre plus étroitement & plus fortement que jamais : si cela est, Chrétiens, désabusez-vous, & n'ajoutez pas au

malheur de votre état le désordre d'un aveuglement volontaire. Votre pénitence n'est point ce qu'elle doit être, parce que vous n'êtes pas ressuscités comme Jesus-Christ. Ah! Seigneur, s'écrioit le Prophete Royal, & devons-nous nous écrier avec lui, puisque dans la ferveur de sa pénitence il parloit au nom de tous les pécheurs, c'est sur ce modele de la résurrection de votre Fils, que vous m'avez jugé, que vous m'avez éprouvé, que vous avez examiné si ma conversion avoit toutes les qualités d'une résurrection parfaite : *Probasti me, & cognovisti me ; tu cognovisti sessionem meam & resurrectionem meam.* Ps. 138. Et par où, Seigneur, avez-vous connu qu'elle seroit telle que vous la demandiez, ou qu'elle ne le seroit pas? Le Prophète l'exprime dans la suite du Pseaume : *Intellexisti cogitationes meas de longè ;* Vous avez découvert de loin toutes mes pensées; vous avez suivi toutes les traces de ma vie, vous avez prévû toutes mes voies; & pénétrant dans l'avenir par une lumiere anticipée, vous avez observé si ma conduite répondroit à mes résolutions, si je tiendrois ferme dans le parti de votre loi, si je résisterois aux attraits du vice & de la passion, si le torrent du monde ne m'emporteroit point, si le respect humain ne m'ébranleroit point, si la contagion du mauvais exemple ne me corromproit point, si je ne Ibidem.

me laisserois point tourner, comme un roseau, de tous côtés: si lassé de quelques démarches que j'aurois faites dans le chemin du salut, je ne retournerois point en arriere :
Ibidem. *Et omnes vias meas pravidisti.* C'est sur cela, mon Dieu, qu'est établi le jugement que vous avez porté de moi ; & au moment même que je me suis relevé de mon péché en le détestant, c'est par-là que vous avez reconnu si ma résurrection auroit du rapport avec celle de mon Sauveur : *Tu cognovisti sessionem meam, & resurrectionem meam.* Comme si le Prophéte eût dit : Supposé que vous n'ayez prévû, Seigneur, après ma conversion, que de honteuses & de lâches rechûtes, vous l'avez connue, mais vous l'avez connue pour la réprouver. Au contraire, si votre prescience adorable vous y a fait voir de la fermeté & de la constance, vous l'avez connue, mais pour l'approuver, mais pour la récompenser, mais pour la couronner : *Tu cognovisti sessionem meam, & resurrectionem meam.* Voilà le modele de la persévérance d'un pécheur converti : en voulez-vous le fondement solide ? c'est ici que votre attention m'est nécessaire.

J'ai dit que le Sauveur du monde en ressuscitant selon la chair pour ne plus mourir, nous engageoit indispensablement à ressusciter en esprit pour ne plus pécher. Comment

cela? le voici : c'eſt qu'à prendre la choſe dans ſa ſource, Jeſus-Chriſt ayant toujours donné aux Juifs ſa réſurrection comme le gage authentique de ſes promeſſes & comme la preuve inconteſtable de ſa doctrine, il s'enſuit, & c'eſt le ſentiment de tous les Peres, que toute la foi chrétienne eſt eſſentiellement fondée ſur la réſurrection de cet homme-Dieu. S'il n'eſt pas reſſuſcité, diſoit ſaint Paul, nous avoüons que notre foi eſt vaine : mais s'il eſt reſſuſcité, nous prétendons & avec juſtice, qu'il n'eſt rien de plus ſolide, ni rien, pour ainſi parler, de plus ſubſiſtant que notre foi. Or prenez garde, Chrétiens, ce qui fait ſubſiſter notre foi, c'eſt ce qui fait ſubſiſter notre converſion, parce que notre converſion, ſelon le Concile de Trente, n'a point d'autre fondement que notre foi. En effet, ce qui m'affermit dans la ſainte diſpoſition où je puis être, de fuir déſormais le péché, c'eſt la ſolidité de ma créance ; & ce qui ſoutient ma créance, c'eſt la réſurrection de Jeſus-Chriſt : par conſéquent, la réſurrection de Jeſus-Chriſt eſt comme le premier principe de ma perſévérance dans le bien. Tandis que je me fonde ſur cette réſurrection, ma foi ne peut chanceler ; & tandis que ma foi ne peut chanceler, je ne puis chanceler moi-même dans l'obéiſſance que je dois à Dieu. Or le Fils de Dieu reſſuſcité

opere dans moi l'un & l'autre : car en reſſuſcitant il appuie ma foi, & en appuyant ma foi il anime & fortifie ma volonté.

C'eſt de quoi nous avons un bel exemple dans la perſonne des Apôtres. Avant la reſurrection du Sauveur, rien de plus fragile & de plus foible que les Apôtres. Ils proteſterent à Jeſus-Chriſt qu'ils le ſuivroient juſqu'à la mort : & dans un moment ils l'abandonnerent. Saint Pierre parut hardi & intrépide dans le jardin ; mais dans la maiſon du Pontife une ſimple femme l'intimida. C'étoient, dit ſaint Auguſtin, les colomnes de l'Egliſe, mais des colomnes ſans appui, & qui n'avoient rien de ſtable. Ils vouloient & ils ne vouloient pas, ils avoient du zele & ils n'en avoient pas, ils étoient à Jeſus-Chriſt & ils n'y étoient pas. Mais dès que Jeſus-Chriſt par ſa réſurrection eût diſſipé tous les nuages de leur incrédulité, ce furent des hommes plus fermes que des rochers, ce furent des colomnes de bronze & d'airain ; ils ne céderent, ni à la violence des perſécutions, ni à la rigueur des tourmens, ni à la mort même ; ils s'expoſerent à tout, ils endurerent tout pour la cauſe de leur maître. Qui fit ce miracle ? la foi de Jeſus-Chriſt reſſuſcité.
Pſal. 74 *Ego confirmavi columnas ejus.* Oui, dit cet homme-Dieu par ſon Prophete, ſelon la paraphraſe de ſaint Auguſtin, c'eſt moi qui les

ai affermis, & qui voulant poser sur eux l'édifice de mon Eglise, dont ils devoient être la base, leur ai donné une vertu à l'épreuve de toutes les tentations. Ils ont crû ma résurrection, & dès-lors ils ont eu comme un esprit nouveau, comme un cœur nouveau; ils se sont sentis confirmés dans la grace: *Ego confirmavi columnas ejus.* Or je vous demande, Chrétiens, pourquoi la résurrection du Sauveur ne fait-elle pas la même impression sur nous? Avons-nous une autre foi que les Apôtres? Est-ce pour les Apôtres plutôt que pour nous, que Jesus-Christ est ressuscité glorieux & immortel? Ce mystere est-il moins efficace pour fixer notre inconstance; & si nous en sommes aussi persuadés qu'eux, pourquoi ne serons-nous pas aussi fidéles qu'eux? Disons quelque chose encore de plus particulier, & faisons ensemble une réflexion bien touchante.

Quand saint Paul exhortoit les Hébreux à la persévérance chrétienne, voici une des grandes raisons dont il se servoit: *Christus heri, & hodie, ipse & in sæcula:* Jesus-Christ, leur disoit l'Apôtre, n'est plus sujet à aucun chagement: il étoit hier, il est encore aujourd'hui, & il sera le même dans tous les siécles. Pourquoi donc, concluoit-il, changeriez-vous à son égard de sentiment & de conduite? *Doctrinis variis & peregri-* *Hebræos.* *Ibidem.*

nis nolite ergò abduci. Ah ! Chrétiens, appliquons-nous à nous-mêmes ce raisonnement. Il est difficile que nous n'ayons été quelquefois touchés de Dieu, & que dans le cours de notre vie il n'y ait eu d'heureux momens, où détrompés de la vanité du monde, & confus de nos égaremens passés, nous n'ayons dit à Dieu de bonne foi : Oui, Seigneur, je veux être à vous, & je ne me départirai jamais de la résolution sincere que je fais aujourd'hui de vivre dans votre loi & en Chrétien. Rappellons un de ces momens, ou plutôt rappellons les sentimens de ferveur & de piété que le Saint Esprit excitoit alors dans nos cœurs ; car nous sçavons ce qui nous touchoit, & nous n'en n'avons pas encore perdu le souvenir. Remettons-nous donc du moins en esprit dans l'état où nous nous trouvions, & sur cela raisonnons ainsi avec nous-mêmes : Hé bien, la résolution que je fis en tel tems de renoncer à mon péché & de m'attacher à Dieu, n'est-elle pas encore maintenant aussi-bien fondée, & d'une nécessité aussi absolue pour moi, que je la conçûs alors ? Les principes de foi sur lesquels je l'établissois, ont-ils changé ? m'est-il survenu quelque nouvelle lumiere pour en douter ? les choses considérées de près & en elles-mêmes, sont-elles différentes de ce qu'elles étoient ? Quand je comparus devant

Dieu dans le tribunal de la pénitence, & que je confessai à Dieu mon iniquité, je me condamnois moi-même ; je fus moi-même mon accusateur & mon juge ; & par conséquent je fus convaincu moi-même, que ce que j'appellois iniquité, l'étoit en effet : & quand je promis à Dieu d'avoir pour jamais en horreur cette iniquité, qui faisoit le désordre de ma vie, quand je m'engageai à en fuir l'occasion, je crus fortement que ma conscience, que ma religion me l'ordonnoit. Me trompois-je ? étoit-ce prévention, étoit-ce erreur ? non sans doute : car je suis obligé de reconnoître que c'étoit l'esprit de Dieu qui m'éclairoit, & que je ne pensai jamais mieux, ni plus sainement. Tout cela étoit donc vrai, & s'il l'étoit alors, il le doit être encore aujourd'hui ; & il le sera encore demain & jusqu'à la fin des siécles, puisque la vérité de Dieu, aussi-bien que son être, est immuable : *Christus heri, & hodiè, ipse & in sæcula.*

Excellente pratique, mes chers Auditeurs, pour se maintenir dans une sainte persévérance : se dire à soi-même, je fus persuadé un tel jour, & un tel jour mon esprit fut pénétré de cette vérité ; j'en eûs une vûe si parfaite que j'en fus saisi, que j'en fus attendri jusques aux larmes. Je ne la goûte plus cette vérité comme je la goûtois ; mais c'est tou-

jours néanmoins la même vérité ; & tout ce que j'y goûtois, s'y trouve encore. Elle ne me paroît plus dans ce beau jour, où elle se montroit, quand j'en étois sensiblement ému ; mais dans le fond elle n'a rien perdu de tout ce que j'y découvrois. Malheur à moi de ce qu'elle n'a plus pour moi le même goût ; mais graces à mon Dieu de ce que j'en ai conservé la foi. Parler ainsi, & agir ensuite, non plus en vertu du sentiment présent, mais des résolutions passées ; les faire revivre en nous, & quand la tentation nous attaque, nous sollicite, quand l'occasion se présente, nous munir de cette pensée : j'avois prévû tout cela, & j'y étois disposé lorsque je formai le dessein d'être à Dieu : puisque j'ai encore ce qui opéroit en moi cette disposition, pourquoi ne ferois-je pas aujourd'hui ce que j'aurois fait alors, & pourquoi voudrois-je abandonner Dieu & me contredire moi-même ? non, non, Seigneur, il n'en ira pas de la sorte ; il ne faut pas que le caprice de ma volonté l'emporte sur la regle de ma foi & de ma raison : vous êtes, ô mon Dieu, un trop grand maître, pour être servi par humeur ; & je tiens à vous par des liens trop forts, pour prétendre jamais m'en détacher : j'ai cru, Seigneur, *Credidi* ; & c'est pour cela que je vous ai donné une parole dont j'ai pris le ciel à témoin, sçavoir de gar-

der inviolablement le traité & le pacte solemnel que j'ai fait avec vous dans ma pénitence, *Credidi, propter quod locutus sum.* Ps. 115. Voilà, mes chers Auditeurs, ce que j'appelle agir par la foi, & vivre de l'esprit de la foi, en quoi consiste proprement le caractere de l'homme juste : *Justus autem meus ex fide vivit.* Hebr. 10. Résurrection de Jesus-Christ, modele de notre persévérance, fondement de notre persévérance, & motif encore de notre persévérance : comment cela ? apprenez-le.

C'est que la résurrection du Sauveur nous met devant les yeux la gloire & l'immortalité bienheureuse où nous aspirons, & qui doit être notre récompense éternelle. Aussi prenez garde que ce fut la vûe de cette résurrection qui inspira au Patriarche Job tant de constance dans les plus rigoureuses épreuves. Toutes choses le portoient, ce semble, à quitter Dieu : il se trouvoit accablé de miseres & de calamités, qui l'assiégeoient de toutes parts; ses amis mêmes s'étoient tournés contre lui ; sa femme insultoit à sa piété, en la traitant de simplicité : *Adhuc tu permanes in simplicitate tua ?* Job. 2. Mais que lui répondoit ce saint homme ? Allez, lui disoit-il, vous parlez en insensée : *Quasi una de stultis mulieribus locuta es.* Ibidem. Vous me reprochez mon attachement au Dieu que j'adore : & moi je vous dis que je l'aurai jusqu'au dernier soupir de

ma vie, & que toutes les calamités du monde ne m'obligeront jamais à m'en départir. Et quel motif en apportoit-il ? Ah ! Chré-
Job. 19. tiens, admirable leçon pour nous ! *Scio enim quòd Redemptor meus vivit, & in noviſſimo die de terra ſurrecturus ſum :* Oui, je ſerai conſtant & fidéle, ajoutoit-il, parce que je ſçais que je dois avoir un Sauveur qui reſſuſcitera plein de gloire, & que je reſſuſciterai moi-même un jour comme lui. Or cette gloire dont je le vois déja tout éclatant, cette gloire qui par communication doit ſe répandre ſur moi, c'eſt ce qui m'engage à ſouffrir ſans murmurer, c'eſt ce qui réprime mes plaintes, c'eſt ce qui adoucit mes maux, c'eſt ce qui me ſoutient dans l'accablement extrême où me réduiſent l'humiliation & la douleur : cette eſpérance que je nourris dans mon ſein,
Ibidem. eſt le grand motif de ma perſévérance : *Repoſita eſt hæc ſpes in ſinu meo.* Ainſi parloit cet homme de Dieu. Or, mes Freres, reprend ſaint Auguſtin, ſi la vûe d'une réſurrection ſi éloignée inſpiroit à Job ces ſentimens au milieu de la gentilité ; nous élevés au milieu du Chriſtianiſme, nous qui la voyons de ſi près cette même réſurrection, nous qui dans cette ſolemnité en célébrons la mémoire, en ſerons-nous moins touchés, & le devons-nous moins être ?

Enfin Jeſus-Chriſt reſſuſcité devient par

un excès de son amour, & par un effet merveilleux du Sacrement de son corps, le sceau de notre persévérance dans la grace, puisque tout ressuscité & tout immortel qu'il est, il veut bien être notre Agneau Paschal, selon l'expression de l'Apôtre, & s'immoler tout de nouveau sur nos autels, pour s'unir intimement à nous, & pour nous faire vivre en lui & par lui : *Pascha nostrum immolatus est Christus.* 1. Cor. 5. Ce Dieu de gloire, le jour même de sa résurrection, se fait notre nourriture ; & après être sorti triomphant du tombeau, il vient obscur & invisible, s'ensevelir dans nous par la communion. Que prétend-il ? on vous en a instruit, Chrétiens, & vous ne le pouvez ignorer : il prétend servir à votre ame d'aliment, mais d'un aliment céleste & spirituel ; & comme le propre de l'aliment est d'entretenir la vie, il se donne à vous pour conserver cette vie divine, cette vie de la grace que la pénitence vous a rendue. Avez-vous fait, mon cher Auditeur, quelque réflexion aux saintes & vénérables paroles que le Prêtre, comme ministre de l'Église, a prononcé en vous admettant à la participation du corps de Jesus Christ ? Peut-être n'y avez-vous pas pensé, & néanmoins c'est à quoi vous deviez être attentif. Car voici comment il vous a parlé : Recevez, mon Frere, le corps de votre Seigneur & de votre Dieu,

afin qu'il garde votre ame, & qu'il la préserve de la mort du péché ; non pas pour quelques jours ni pour quelques mois, mais pour la vie éternelle : *Custodiat animam tuam in vitam æternam.* Et en effet, s'il n'avoit été question que de vous faire vivre pour quelque tems, en vain Jesus-Christ auroit-il daigné nourrir votre ame de sa propre chair. Il ne falloit pas pour cela un pain si exquis : mais ce pain dont vous avez fait votre Pâques, est un pain, dit Jesus-Christ même, qui se mange pour ne mourir jamais: *Joan. 6. Hic est panis de cœlo descendens, ut si quis ex ipso manducet, non moriatur.* Et voilà ce que je vous ai proposé d'abord comme le Sacrement de votre persévérance dans la grace. Vérité reconnue de tous les Peres, puisque c'est ainsi qu'ils expliquent cette grande promesse du Sauveur : *Ibidem. Qui manducat hunc panem, vivet in æternum :* Celui qui mangera ce pain, vivra éternellement ; non pas, dit saint Jerôme, d'une vie corporelle & matérielle, mais d'une vie spirituelle & surnaturelle, qui doit être le fruit de l'adorable Eucharistie. Si donc engagés comme vous l'êtes à la persévérance chrétienne, & par l'idée de la résurrection de Jesus-Christ, & par la foi de la resurrection de Jesus-Christ, & par la gloire de la résurrection de Jesus-Christ, enfin par le Sacrement de la résur-

rection de Jesus-Christ : si, dis-je, comme tant de lâches Chrétiens, vous retourniez à vos premieres habitudes ; si vous vous laissiez encore surprendre aux illusions du monde ; & au lieu de donner à la grace le tems de s'enraciner dans vos cœurs, si vous étouffiez ce bon grain, selon la parabole, & qu'au bout de quelques semaines on vous revît dans les mêmes engagemens & les mêmes désordres, n'aurois-je pas droit de vous faire le reproche que faisoit saint Paul aux Galates ? Il leur avoit annoncé le Royaume de Dieu, il les avoit tous engendrés en Jesus-Christ par l'Evangile ; & tandis qu'il avoit été parmi eux, ils étoient demeurés fermes dans la foi. Mais à peine les eut-il quittés, qu'ils oublierent ce qu'ils étoient, & qu'ils reprirent les observances du Judaïsme. S. Paul le sçut, & voici en quels termes il leur témoigna là-dessus son ressentiment : plaise au ciel que je n'aye jamais sujet de vous les appliquer. *Miror, quòd tam citò transferimini ab eo qui vos vocavit in gratiam Christi.* En vérité, mes Freres, il est bien étrange que vous ayez si-tôt changé de sentimens, & qu'en si peu de jours vous ayez renoncé à celui qui vous avoit appellés & conduits par sa grace à la connoissance de Jesus-Christ. *O insensati Galatæ, quis vos fascinavit non obedire veritati ?* O insensés que vous êtes, qui vous a

Gal. 1.

Galat 3.

enſorcellés pour vous faire abandonner lâchement & honteuſement le parti de la vérité? *Si ſtulti eſtis, ut cum ſpiritu cœperitis, nunc carne conſummemini?* Quelle folie d'avoir commencé par la pureté de l'eſprit, & de finir maintenant par la corruption de la chair! Ainſi leur parloit l'Apôtre, & vous parlerois-je, Chrétiens. Car j'aurois bien de quoi m'étonner, que des réſolutions priſes à la face des Autels en la préſence du Seigneur, ſe fuſſent tout-à-coup évanouies. Hé quoi, mes Freres, vous dirois-je auſſi-bien que ſaint Paul, vous faiſiez à Dieu de ſi ſaintes proteſtations; vous nous donniez dans le ſacré tribunal des paroles ſi expreſſes; vous vous obligiez de ſi bonne foi, ce ſemble, à tout ce que nous vous preſcrivions; vous deviez être ſi réguliers à le pratiquer: mais l'avez-vous fait? *Sic ſtulti eſtis, ut cum ſpiritu cœperitis, nunc carne conſummemini?* En êtes-vous moins coleres & moins emportés? en êtes-vous moins ambitieux & moins entêtés de votre fortune? en êtes-vous moins ſenſuels & moins adonnés à votre plaiſir? n'avez-vous plus revû cette perſonne, écueil funeſte de votre fermeté & de votre conſtance? n'avez-vous plus recherché ces occaſions ſi dangereuſes pour vous? n'avez-vous plus tenu ces diſcours ou médiſans ou impies? Vous aviez jetté les fondemens d'une

Ibidem.

vie chrétienne & ſpirituelle : qui vous a empêchés d'élever ce ſaint édifice ? On eſpéroit tout de vous ; & dans un moment toutes les eſpérances qu'onen avoit conçûes, ſont renverſées. Falloit-il pour cela faire tant d'avances ? falloit-il puiſer dans les ſources ſalutaires de la grace ? falloit-il ſe laver dans les eaux de la pénitence ? falloit-il manger la chair de l'Agneau ? *Sic ſtulti eſtis* ? Pourſuivons, mes chers Auditeurs : je vous ai fait voir que la réſurrection du Fils de Dieu étoit pour nous un engagement à la perſévérance dans la grace ; & j'ajoûte que la perſévérance dans la grace eſt le gage le plus certain que nous puiſſions avoir, d'une réſurrection glorieuſe à la fin des ſiécles, & ſemblable à celle du Fils de Dieu. C'eſt le ſujet de la ſeconde partie.

II. PARTIE.

DIeu l'a ainſi ordonné, Chrétiens, & une des loix de ſa providence eſt, que le ſalut dans cette vie nous ſoit incertain, & que nous n'ayons jamais ſur la terre nulle aſſûrance de notre prédeſtination éternelle. Providence, dit ſaint Auguſtin, que nous devons adorer, puiſqu'elle nous entretient dans l'humilité, & qu'elle excite en nous la ferveur & la vigilance. Il eſt néanmoins vrai, ſans déroger en rien à cette regle, que la perſévérance dans le bien & l'accompliſſement des ſaintes réſolutions qu'on a formées, eſt la marque la

plus infaillible à quoi nous puissions reconnoître si nous serons un jour semblables à Jesus-Christ ressuscité, & si nous aurons le bonheur de participer à sa gloire. Je m'explique. Tous les Théologiens conviennent, qu'il y a certains signes par où nous pouvons distinguer ceux d'entre les fidéles qui doivent un jour ressusciter à la vie, & ceux qui ressusciteront, comme parle le Fils de Dieu, pour leur damnation. Mais selon les mêmes Théologiens, ces signes après tout sont équivoques & douteux, & rien n'est plus ordinaire ni plus à craindre que de s'y tromper. S'il y en a un, disent-ils, sur lequel nous soyons en droit de faire fond, & qui soit capable d'établir solidement notre espérance pour la résurrection bienheureuse, c'est cette persévérance dans l'état où nous sommes entrés en nous convertissant à Dieu. Pourquoi ! par trois raisons importantes que je vous prie de bien méditer : parce qu'il est certain que la persévérance représente déja dans nous l'état de cette bienheureuse résurrection ? parce qu'elle nous dispose, & qu'elle nous conduit à cette bienheureuse résurrection : enfin parce qu'elle nous fait mériter, autant qu'il est possible, la grace spéciale de cette bienheureuse résurrection. Développons ces trois pensées.

Je dis que la persévérance chrétienne représente déja dans nous l'état de cette bienheureuse

heureuse résurrection, dont nous voyons les prémices dans la personne du Sauveur. Car en quoi consiste cet état des corps glorifiés ? le voici : en ce qu'ils ne sont plus sujets à aucune vicissitude ; en ce que la gloire dont ils sont revêtus, n'est point une gloire passagere, mais permanente, & qui durera autant que Dieu même ; en ce qu'ils sont aujourd'hui ce qu'ils seront éternellemnt, & ce qu'ils ne peuvent jamais cesser d'être. Tel est l'avantage d'un corps ressuscité, & réformé, comme dit l'Apôtre, sur le modele du corps glorieux de Jesus-Christ. Or rien n'approche plus de cet état que la persévérance du juste, ou d'un pécheur converti & inébranlable dans le plan de conversion qu'il s'est tracé. Car au lieu que les mondains, semblables aux flots de la mer, sont dans un changement perpétuel, & que toujours agités par leurs passions, ils succombent a la crainte, ils cédent au respect humain, ils plient sous l'adversité, ils s'enflent dans la prospérité, ils suivent l'attrait du plaisir, ils se laissent vaincre par l'intérêt, abattre par la tristesse, corrompre par la joie, entraîner par l'occasion; qu'ils tournent, non-seulement leur raison, mais leur religion, au gré de l'humeur qui les domine, & que bien loin de s'affermir par la grace dans la piété, ils anéantissent dans eux la piété & la grace même par leurs variations

continuelles : état déplorable, où selon saint Paul, la créature doit gémir de se voir réduite, *Vanitati enim creatura subjecta est* : Le juste au contraire, fortifié de la bonne habitude qu'il s'est faite, élevé au-dessus de tout ce qui pourroit le retirer des voies de Dieu, vainqueur du monde & de soi-même, marche toujours d'un même pas, suit toujours la même route, ne vit plus dans une pitoyable alternative de conversion & de rechute, de ferveur & de relâchement, de régularité & de libertinage ; mais déterminé à la pratique de ses devoirs, est inviolablement ce qu'il doit être, & par-là anticipe l'heureux état de la résurrection future.

Rom. 8.

C'est sur quoi saint Cyprien félicitoit avec tant d'éloquence des Vierges chrétiennes, qui s'étoient consacrées à Jesus-Christ, & qui trouvoient dans leur retraite ce précieux trésor d'une éternelle stabilité : *Vos resurrectionis gloriam in hoc sæculo jam tenetis* : Vous possédez, leur disoit-il, dès maintenant la gloire de la résurrection que nous attendons. La chasteté que vous avez vouée solemnellement à Dieu, fait dès-à-présent dans vos ames quelque chose de semblable à ce que la résurrection doit faire dans les corps des Saints ; & votre constance à suivre le divin époux que vous avez choisi, commence déjà visiblement dans vos personnes, ce que la béatitude

Cyprian.

céleſte achevera & conſommera. Or ce que ſaint Cyprien diſoit a ces épouſes de Jeſus-Chriſt, je vous le dis, mes chers Auditeurs. Oui, de quelque condition que vous ſoyez, ſi vous êtes reſſuſcités avec Jeſus-Chriſt, de cette réſurrection véritable & durable, dont je vous ai fait connoître l'importance & la néceſſité, *Si conſurrexiſtis cum Chriſto*; ſi vous êtes diſpoſés, mais efficacement, mais ſincerement, à perſévérer dans la voie où la grace de la pénitence vous a rappellés, je dis que vous avez déja part à ce qu'il y a de plus avantageux dans cet état d'immortalité où nous eſpérons un jour de parvenir. Je dis qu'être conſtans comme vous l'êtes, ou comme vous paroiſſez le vouloir être dans le ſervice de votre Dieu, c'eſt être déja marqués de ce ſceau du Dieu vivant, que l'Ange de l'Apocalypſe doit imprimer ſur le front de tous les élûs : *Vos reſurrectionis gloriam in hoc ſæculo jam tenetis.* Et il n'y a perſonne de ceux qui m'écoutent, qui n'ait droit de prétendre à ce bonheur. Car les libertins mêmes & les plus impies, ſont capables d'une parfaite converſion comme les autres pécheurs; & nous avons quelquefois la conſolation de voir les plus endurcis & les plus obſtinés dans le péché, quand ils ſe ſont reconnus & remis dans l'ordre, s'y tenir plus étroitement & plus inſéparablement atta-

Coloſ. 3.

Luc. 9.

chés : comme si Dieu prenoit plaisir à faire éclater en eux toutes les richesses de sa miséricorde. Puissant motif pour exciter dans tous les cœurs un saint zele & une sainte confiance ! Mais si par votre infidélité, la grace n'agit en vous que foiblement, que superficiellement ; si dans la pratique vous n'exécutez rien de ce que vous avez conclu & arrêté avec Dieu ; si dès les premiers jours, désespérant de pouvoir aller jusques au bout & déja lassés du peu de chemin que vous avez fait, vous regardez derriere vous & vous commencez à reculer : j'ose, Chrétiens, vous le dire, quoiqu'avec douleur, il est bien à craindre que vous ne soyez pas du nombre de ceux qui selon la parole du Prophete Royal, doivent un jour ressusciter dans l'assemblée des justes ; & par une triste conséquence, que vous ne soyez jamais reçûs dans le Royaume de Dieu. Si je faisois de moi-même cette triste prédiction, peut-être pourriez-vous ne m'en pas croire, & en appeller à un autre témoignage que le mien. Mais Jesus-Christ même nous l'a ainsi déclaré dans son Evangile, & c'est de sa bouche qu'est sorti ce terrible arrêt : *Nemo mittens manum suam ad aratrum, & respiciens retrò, aptus est regno Dei.* Comment, mes Freres, reprend saint Chrysostome, expliquant ce passage de saint Luc, comment un homme inconstant & lé-

Luc. 9.

ger seroit-il propre pour le Royaume de Dieu, puisqu'il ne l'est pas même pour le monde, ni pour les affaires & le commerce du monde? Que pense-t-on dans le monde d'un esprit volage & changeant? qui se confie en lui? qui fait fond sur lui, & de quoi le croit-on capable? Or si le monde même, ajoûte saint Chrysostome, malgré son inconstance naturelle, est néanmoins le premier à condamner l'inconstance de ceux qui suivent ses loix, comment Dieu s'accommodera-t-il de la nôtre? & d'ailleurs, conclut le même Pere, si nous ne sommes pas propres au Royaume de Dieu, que sert-il de l'être pour toute autre chose? Eussions-nous les plus rares talens, & les plus sublimes, les plus éminentes qualités, avec toutes les qualités & tous les talens, que sommes-nous devant Dieu, si nous ne sommes pas en état d'entrer dans sa gloire, & de le posséder lui-même? Ce n'est qu'en persévérant qu'on s'attache à lui; & ce n'est qu'en s'attachant à lui, qu'on se rend digne de lui, & digne de la couronne qu'il nous promet. Voilà le titre le plus légitime pour y prétendre & pour l'obtenir, & c'est ma seconde proposition.

Car prenez garde à ceci, mes chers Auditeurs : que fait la persévérance chrétienne dans un pécheur converti, & fidele à la grace de sa conversion? elle le conduit à la per-

ſévérance finale. Et qu'eſt-ce que la perſévérance finale? c'eſt la derniere diſpoſition à l'immortalité bienheureuſe. Je m'explique. Quand les Théologiens parlent de la prédeſtination des Saints, ils nous la font concevoir comme une chaîne myſtérieuſe, compoſée de pluſieurs anneaux entrelacés les uns dans les autres & qui ſe tiennent ſans interruption. Du côté de Dieu, diſent-ils, cette chaîne n'eſt autre choſe qu'une ſuite de moyens, de ſecours, de graces que Dieu a préparés pour ſoutenir ſes élûs, & pour les faire arriver à la couronne de juſtice qui leur eſt réſervée. Ainſi l'enſeigne S. Auguſtin. Mais de notre part cette chaîne eſt une ſuite d'actes, qui ſe ſuccedent les uns aux autres, & par où nous méritons cette couronne, en rendant chaque jour à Dieu l'obéiſſance qui lui eſt dûe. Tous ces actes, ajoûtent les Docteurs, ſont comme autant de parties de cette perſévérance totale qui nous ſauve, & en cela ils ſont tous de même nature: mais il y en a un néanmoins, & c'eſt le dernier, auquel tous les autres ſe terminent, & qui fait la perſévérance finale. Quoique ce dernier acte conſidéré en lui-même, n'ait ni plus de perfection, ni plus de mérite que les autres, cependant parce qu'il eſt le dernier, c'eſt lui qui couronne tous les autres & qui conſomme notre bonheur. Car, comme dit ſaint Jérô-

rie, dans les prédestinés on ne cherche pas le commencement, mais la fin. Paul a mal commencé, & bien fini ; Judas a mal fini & bien commencé : Judas est réprouvé, & Paul glorifié. C'est donc de la fin que dépend le sort & le discernement des hommes dans l'autre vie. En vain aurions-nous passé des siécles entiers dans la pratique de toutes les vertus, il ne faut qu'une pensée pour nous rendre criminels, & si Dieu nous prend au moment que nous formons cette pensée & que nous y consentons, il n'y a point de salut pour nous. Par conséquent, c'est la persévérance qui met le comble à la prédestination des élûs : sans elle tout le reste est inutile, & c'est elle qui nous met en main la palme, & qui nous introduit dans la gloire : *Bonum certamen certavi, cursum consummavi, de reliquo reposita est mihi corona justitiæ.* II. Tim. 4.

Cela s'entend, me direz-vous, de la persévérance finale. Je le veux, mon cher Auditeur. Mais par où arrive-t-on à la persévérance finale, sinon par la persévérance commencée qui est celle de la vie ? Car sans commencement il n'y a point de fin, & toute fin a un rapport essentiel à son commencement. D'où il s'ensuit, que pour persévérer à la mort, c'est-à-dire, que pour avoir la persévérance finale, nous devons commencer à persévérer dans la vie, puisque la persévérance

de la mort eſt le terme & la conſommation de la perſévérance de la vie. Et voilà pourquoi j'ai dit que la perſévérance dans les exercices d'une vie chrétienne, eſt la voie qui nous méne au Royaume éternel. Et en effet, tandis que nous ſuivons cette voie, tous les pas que nous faiſons nous ſont comptés. Mais du moment que nous la quittons, nous nous éloignons de ce bienheureux héritage, que Dieu nous propoſe comme l'objet de notre eſpérance : & ce qu'il y a de plus déplorable, c'eſt que tout ce que nous avons fait juſques-là, n'eſt plus pour nous de nulle valeur ; parce que notre rechûte dans le péché, & notre retour au monde en ſuſpendent tout le mérite. Il faut recommencer tout de nouveau, reprendre la route que nous avions perdue, rentrer dans la carriere & la fournir par une perſévérance infatigable. Ainſi nous ne nous diſpoſons actuellement à régner un jour comme les Saints dans le ciel, qu'autant que nous nous accoutumons à perſévérer comme eux ſur la terre. Voilà tout le ſecret de ce grand myſtere que nous appellons prédeſtination. En parler de la ſorte, ce n'eſt ni philoſopher, ni uſer de conjectures, puiſque tout ce que j'en ai dit eſt fondé ſur l'oracle de Jeſus-Christ même : *Qui autem perſeveraverit uſque in finem, hic ſalvus erit* : Celui qui perſévérera juſqu'à la fin ſera ſauvé. Or ces paro-

Matt. 10

les, remarque saint Chrysostome, ne doivent pas être entendues de la grace de la persévérance, mais de la vertu de persévérance, puisqu'il est constant que le Fils de Dieu a prétendu par-là nous exhorter à une chose, qui fût en notre pouvoir, & qu'il dût récompenser comme un effet de notre fidélité; ce qui convient à la persévérance prise comme vertu, & non point comme don & comme grace. D'où vient que le Saint Esprit nous fait ailleurs de cette persévérance un commandement : *Esto fidelis usque ad mortem*; Tenez ferme & combattez jusqu'à la mort. Apoc. 2. Vous me répondrez peut-être qu'il est toujours vrai que cette vertu de persévérance dépend essentiellement de la grace de la persévérance; & que d'ailleurs cette grace de la persévérance est tellement donnée de Dieu, que nous ne la pouvons mériter. Ah! Chrétiens, retenez bien ce qui me reste à vous dire, c'est par où je finis, & ce sera l'éclaircissement de ma troisiéme proposition.

Je le sçais, mes chers Auditeurs, quelque justes que nous soyons, quelque bonnes œuvres que nous ayons pratiquées & que nous pratiquions encore tous les jours, nous ne pouvons mériter ce don souverain de la persévérance finale : le mériter, dis-je, d'un mérite parfait, d'un mérite de justice, d'un mérite qui nous donne droit de l'exiger, ou si

vous voulez que je m'exprime avec l'école ; d'un mérite de condignité. C'eſt ainſi que tous les Peres de l'Egliſe l'ont reconnu. Mais outre ce mérite, il y en a un autre : un mérite de convenance, un mérite, diſent les Théologiens, de congruité, un mérite fondé ſur la miſéricorde & ſur la pure libéralité de Dieu : c'eſt-à-dire, que Dieu voyant l'homme appliqué de ſa part à ſe maintenir dans la grace, & pour cela ſe faire violence à lui même, mortifier ſes paſſions, réſiſter & combattre, il ſe ſent réciproquement ému en vûe d'une telle conſtance, à le gratifier de ſes plus ſingulieres faveurs, & en particulier du don de la perſévérance finale, parce que c'eſt la marque de la plus grande diſtinction & du choix le plus ſpécial que Dieu puiſſe faire d'une ame dans l'ordre du ſalut. Or je prétends qu'à l'entendre ainſi, nous pouvons mériter cet excellent don. De-là, mes freres, quand nous voyons un juſte, après avoir long-tems perſévéré dans l'obſervation de la loi de Dieu, mourir ſaintement, nous ne nous en étonnons point. Nous diſons : Cela eſt conforme aux idées que l'Ecriture nous donne des jugemens de Dieu : cet homme a trop bien vécu, pour finir autrement ſa courſe ; ſelon les loix communes de la providence, une vie ſi innocente & ſi fervente ne pouvoit être terminée que par une paiſible mort ; Dieu

lui a fait grace, mais en lui faisant grace il a eu égard à ses bonnes œuvres. Nous reconnoissons donc dans cette conduite de Dieu une espéce de convenance, qui sans blesser en rien sa justice, l'engage à déployer toute sa miséricorde & à l'exercer. Au contraire quand on nous parle de certains justes, qui par un triste naufrage, après une longue persévérance, ont péri jusques dans le port & se sont malheureusement perdus ; quand on nous rapporte ces exemples, nous en sommes effrayés, nous les regardons comme des prodiges, nous nous écrions avec saint Paul : *O altitudo* ! Nous jugeons qu'il y a eu dans cette disposition de Dieu quelque chose que nous ne comprenons pas ; que cet homme qui vivoit régulierement en apparence, avoit peut-être un orgueil caché que Dieu a voulu punir ; que l'effet d'une justice si rigoureuse suppose un fond d'iniquité, qui ne paroissoit pas au dehors, & que Dieu voyoit. Quoi qu'il en puisse être, ces chûtes inopinées & ces coups de réprobation nous font trembler: mais la surprise même où ils nous jettent, est une preuve évidente que ce n'est donc point ainsi que Dieu en use selon les regles ordinaires, & que nous sommes persuadés nous-mêmes que la persévérance finale est communément & presque immanquablement le fruit d'une persévérance chrétienne pendant la vie. *Rom. 11.*

C'est à cette persévérance de la vie, que je ne puis, mes chers Auditeurs, assez vous porter; & souffrez qu'empruntant ici les paroles de saint Jérôme, je vous dise pour conclusion de ce discours, ce que disoit ce saint Docteur à un homme du monde, qui commençoit à chanceler dans le dessein qu'il avoit pris de chercher dans la retraite de Bethléhem un azyle contre les périls du siécle. Car voici comment il lui parloit, & comment Dieu m'inspire de vous parler à vous-mêmes. *Obsecro te, frater, & moneo parentis affectu; ut qui Sodomam reliquisti, ad montana festinans, post tergum ne respicias*: Pécheur qui m'écoutez, puisqu'en vertu de la grace que vous avez reçûe, vous venez d'abandonner Sodome; c'est-à-dire, puisque vous avez renoncé à vos engagemens criminels, je vous conjure par la charité que vous vous devez à vous-même, de ne tourner plus les yeux vers le monde; ce monde profane, ce monde corrupteur que vous avez quitté, & dont vous avez si long-tems éprouvé la tyrannie. *Ne aratri stivam, ne fimbriam Salvatoris quam semel tenere cœpisti, aliquando dimittas*: Non, mon cher Frere, ne pensez plus à secouer le joug du Seigneur que vous vous êtes imposé; & tenez toujours la robe de votre Sauveur, pour le suivre. Vous ne pouvez avoir un meilleur guide, & il ne vous

Hieron.

Idem.

appelle après lui que pour vous conduire à sa gloire. *Ne de tecto virtutum, pristina quæsituturus vestimenta, descendas :* Prenez garde à ne pas décheoir des hautes vertus où vous avez voulez par votre conversion vous élever ; & n'allez pas reprendre les dépouilles de la vanité & du luxe, après vous être revêtu des livrées de Jesus-Christ. *Ne de agro revertaris domum* : du champ de l'Eglise où vous êtes rentré, & où vous commencez à recueillir les fruits de la grace, ne retournez point à ces maisons où votre innocence a tant de fois échoué, ni à ces lieux de scandale & de débauche. *Ne campestriacum Loth, ne amœna hortorum diligas, quæ non irrigantur de cœlo, ut terra sancta, sed de turbido flumine Jordanis :* Ne vous arrêtez pas comme Loth à tout ce qui pourroit vous rapprocher de l'embrasement dont vous vous êtes sauvé : fuyez ces demeures agréables, mais dont l'air est si contagieux pour vous ; ces rendez-vous si propres à rallumer votre passion, ces jardins si commodes pour l'entretenir ; où la pluie du ciel ne tombe jamais, & qui ne sont arrosés que des eaux troubles du Jourdain. Voilà, dit saint Jérôme, à quoi il ne faut plus retourner. *Cœpisse multorum est, ad culmen perveniſſe paucorum* : Plusieurs, ajoûtoit-il, ont l'avantage de commencer ; mais bien peu ont le bonheur de persévérer. Or il faut

Idem. *Idem.* *Idem.* *Idem.*

que vous soyez de ce nombre. Ma douleur est de penser, Chrétiens, que la plûpart de ceux à qui je parle, en doivent être exclus, ou plutôt, sont dans la disposition de s'en exclurre eux-mêmes, ce qui m'afflige jusqu'à dire comme David, *Tabescere me fecit zelus meus.* Mon zéle m'a fait sécher de regret; c'est de faire aujourd'hui cette triste réflexion, que d'une si nombreuse assemblée à peine y en aura-t-il quelques-uns que le monde bientôt ne rengage pas dans ses fers, & sur qui le péché ne reprenne pas tout son empire. Mon Dieu, que vos jugemens sont profonds, & que notre inconstance est déplorable! Le comble de l'affliction pour moi, est de voir, comme saint Bernard, que la résurrection du Fils de Dieu soit devenue le terme fatal, ou pour mieux dire, le commencement de nos rechûtes: *Proh dolor! terminus recidendi facta est resurrectio Salvatoris.* Car n'est-ce pas là que vont recommencer les parties de plaisir, les jeux, les spectacles; & par une conséquence infaillible, les impudicités, les dissolutions, les excès: en sorte qu'il semble que Jesus-Christ ne soit ressuscité, que pour nous faire lâcher plus impunément la bride à nos passions & à nos sens: *Ex hoc nempè redeunt comessationes, ex hoc laxantur concupiscentiis frena: quasi ad hoc surrexerit Christus, & non propter justificationem nostram.* Mais

Ps. 118.

Bernard.

Idem.

non, Seigneur, vous acheverez votre ouvrage : car ç'a été votre ouvrage que ma conversion. Vous le soutiendrez comme vous l'avez commencé, & moi-même je le soutiendrai avec vous & par vous. Votre grace m'a prevenu, & je l'ai suivie. Elle me montrera toujours le chemin, elle me servira toujours de guide, & je la suivrai toujours, jusqu'à ce que je puisse arriver à la gloire, où nous conduise, &c.

SERMON
POUR LE DIMANCHE DE QUASIMODO.

Sur la Paix Chrétienne.

Dixit ergò eis iterum, Pax vobis.

Il leur dit une seconde fois, La paix soit avec vous En saint Jean, chap. 20.

VOilà, Chrétiens, le précieux trésor que Jesus-Christ laisse à ses Apôtres. Il leur donne la paix, & je trouve que cette paix est encore un des fruits que le mystere de sa résurrection produit dans nos ames, lorsque nous nous réconcilions avec Dieu par la pénitence, & que nous approchons dignement des sacrés mysteres par la communion Paschale. Ce divin Sauveur vient à nous dans le Sacrement de son corps: il nous honore tous en particulier, non-seulement d'une apparition, mais d'une visite qu'il nous fait en per-

ſonne ; & à ce moment-là même il nous dit intérieurement : *Pax vobis* : Vous voilà réconciliés avec mon Pere, vous voilà unis à moi ; jouiſſez du bonheur que vous poſſédez, & goûtez la douceur de la paix. Car c'eſt ainſi, mes chers Auditeurs, que S. Jacques nous fait concevoir la paix d'une ame chrétienne, en nous diſant qu'elle eſt le fruit de la juſtice & de la ſainteté : *Fructus autem* Jac. 3. *juſtitiæ in pace ſeminatur.* Et en effet, toute autre paix que celle-là n'eſt qu'une paix fauſſe & imaginaire. Pour être ſolide & véritable, il faut qu'elle vienne du principe de la ſainteté & de la grace. Or telle eſt celle que Jeſus-Chriſt nous communique, quand il ſe communique lui-même à nous. Parlons donc aujourd'hui de cette paix ſpirituelle ; de cette paix de Dieu, qui ſurpaſſe tout ſentiment ; de cette paix que ſaint Paul ſouhaitoit tant aux Philippiens : *Et pax Dei, quæ exu-* Philip. 3. *perat omnem ſenſum, cuſtodiat corda veſtra & intelligentias veſtras, in Chriſto Jeſu.* Mes Freres, leur diſoit-il, le plus grand déſir que Dieu m'inſpire de former en votre faveur, eſt que la paix qu'il nous a donnée, garde vos eſprits & vos cœurs. Je fais aujourd'hui, Chrétiens, pour vous le même ſouhait & la même priere. Puiſque vous avez reçû cette paix, prenez ſoin de la conſerver, & qu'elle vous conſerve vous-mêmes dans les

saintes dispositions où vous êtes devant Dieu : *Pax Dei custodiat corda vestra & intelligentias vestras in Christo Jesu.* Mais d'où vient que le Fils de Dieu ne se contenta pas de donner une fois la paix à ses Apôtres, & que dans une même apparition, il leur dit deux fois & dans les mêmes termes, *Pax vobis* ? C'est une circonstance que saint Chrysostome a remarquée dans l'Evangile, & cette circonstance n'est pas sans mystere : Or c'est ce mystere que je vais vous développer, après que nous aurons rendu à Marie, comme à la Reine de la paix, l'hommage ordinaire. *Ave, Maria.*

JE ne sçais, Chrétiens, si vous avez pris garde à ces deux paroles de saint Paul, *Pax Dei custodiat corda vestra & intelligentias vestras* : Que la paix de Dieu conserve vos cœurs, *corda vestra* ; & qu'elle possède vos esprits, *intelligentias vestras.* Pourquoi l'Apôtre souhaitoit-il aux Philippiens ce double avantage ; l'un par rapport à l'esprit, l'autre par rapport au cœur ? C'est, répond saint Chrysostome, que pour établir dans l'homme une paix parfaite, il faut la mettre également dans les deux puissances de son ame, c'est-à-dire, dans son esprit & dans son cœur. La paix du cœur doit nécessairement être précédée de la paix de l'esprit, & la paix de

l'esprit ne peut être constante sans la paix du cœur. Il faut donc pacifier l'esprit de l'homme, en lui ôtant toutes les inquiétudes qu'il peut avoir dans la recherche de la vérité ; & il faut pacifier son cœur, en le dégageant de tous les désirs qui le tourmentent dans la recherche de son repos. Voilà, mes chers Auditeurs, tout le mystere de notre Evangile. Le Sauveur du monde ne se contente pas de dire une fois à ses disciples, *Pax vobis*, La paix soit avec vous : il le leur redit une seconde fois dans la même apparition, parce qu'il veut leur donner cette double paix qui fait toute la perfection de l'homme, la paix de l'esprit & la paix du cœur. Mais par quelle voie l'homme peut-il espérer d'avoir l'une & l'autre ? Ah, Chrétiens, c'est encore le secret, & le secret admirable que notre Evangile nous découvre. Car j'y trouve la paix de l'esprit solidement établie dans la soumission à la foi, *Beati qui non viderunt & credide-* Joan. 20.
runt ; & j'y trouve la paix du cœur parfaitement conservée dans l'assujettissement à la loi de Dieu, *Dominus meus, & Deus meus.* Ibidem.
Comprenez, s'il vous plaît, les deux propositions que j'avance. Le Sauveur du monde dit à saint Thomas, que bienheureux sont ceux qui croient sans avoir vû ; & S. Thomas répond au Sauveur du monde, qu'il est son Seigneur & son Dieu. Croire ce que l'on ne voit

pas, c'eſt ſoumettre la raiſon à la foi ; & reconnoître l'empire & le domaine du Fils de Dieu, c'eſt vouloir obéir à ſa loi. Or dans ces deux devoirs ſont contenus les deux grands principes de la paix. Car en ſoumettant ma raiſon à la foi, je me procure la paix de l'eſprit ; & en m'aſſujettiſſant à la loi de Dieu, je me mets en poſſeſſion de la paix du cœur. En deux mots, n'eſpérons pas que notre eſprit ſoit jamais tranquille, tandis que nous l'abandonnerons à la conduite de notre raiſon ; & n'eſpérons pas plus que notre cœur ſoit jamais content, tandis qu'il s'abandonnera lui-même à ſes paſſions. Il faut que la foi gouverne notre eſprit, ſi nous voulons qu'il ſoit dans le calme : c'eſt la premiere partie. Il faut que la loi de Dieu regne dans notre cœur, ſi nous voulons qu'il jouiſſe d'un bonheur ſolide : c'eſt la ſeconde. Deux vérités importantes qui feront le partage de ce dernier diſcours.

I. PARTIE. C'Eſt une queſtion que les Peres de l'Egliſe ont traitée avec autant de force que de ſubtilité, ſçavoir, pourquoi Dieu ayant créé l'homme raiſonnable, il n'a pas voulu dans la choſe la plus eſſentielle, qui eſt la religion, le conduire par la raiſon, mais par la foi. Saint Auguſtin dit, que Dieu en a uſé de la ſorte, pour l'intérêt de ſa propre gloire. Car

de même qu'un maître ne veut pas que ſes ſerviteurs entreprennent d'examiner ſa conduite, particulierement ſur les affaires les plus ſecrettes & les plus importantes de ſa maiſon ; auſſi étoit-il de la grandeur de Dieu, que l'homme qui n'eſt qu'un néant, ne préſumât pas d'entrer en raiſonnement avec lui ſur ce qu'il y a de plus caché & de plus impénétrable dans les deſſeins de ſa providence & dans l'ordre de ſes jugemens. C'eſt ainſi que parle ſaint Auguſtin. En effet, il faut convenir que cette obéiſſance que nous rendons à Dieu par la foi, eſt un hommage dû à la ſouveraineté infinie de ſon être. Mais s'il eſt honorable & glorieux à Dieu de gouverner l'homme par la foi, je ſoutiens avec le docteur Angélique ſaint Thomas, qu'il n'eſt pas moins avantageux à l'homme d'être conduit par cette voie : pourquoi ? non-ſeulement, parce que la conduite de la foi eſt plus méritoire pour l'homme, que celle de la raiſon ; non-ſeulement, parce que ſans la foi nous ignorerions bien des myſteres & bien des vérités qui ſurpaſſent notre raiſon ; non-ſeulement, parce qu'il y a peu d'eſprits capables d'acquérir par la ſeule raiſon une connoiſſance de Dieu telle que nous la devons avoir ; d'où il s'enſuit que Dieu n'auroit pas pourvû la plûpart des hommes d'un moyen ſuffiſant pour le bien connoître ; & que la plû-

part des hommes demeureroient ſans religion, ſi Dieu au défaut de la raiſon, ou plutôt pour fortifier & pour éclairer la raiſon, n'avoit établi la foi; mais ſur-tout, parce qu'en matiere de religion, il eſt impoſſible, quelque intelligens que nous puiſſions être, que nous trouvions jamais le repos de notre eſprit hors d'une humble ſoumiſſion à la foi.

Principe qui me paroît inconteſtable. Car donnez-moi un homme déterminé à ne croire que ce qu'il lui plaît, & à ne déférer jamais à la foi, ſur quoi s'appuiera-t-il, pour ſe mettre dans cette ſituation qui rend un eſprit calme & tranquille? Ou il vivra dans l'indifférence par rapport à la religion, comme les libertins & les impies; ou il ſe fera une religion particuliere ſelon ſes vûes, comme les ſages mondains & les Philoſophes. S'il vit dans une indifférence entiere touchant la religion, c'eſt-à-dire, ſans ſe mettre en peine, ni s'il y a un Dieu, ni comment il faut l'honorer, ni ce qui ſuit après cette vie, ni s'il y en a une autre que celle-ci: vous ſçavez quel eſt le malheur de cet état, & il ne faut qu'un rayon de lumiere pour le comprendre. Car quelle horreur! & qu'eſt-ce qu'un homme inſenſible aux choſes mêmes qui ſont les plus inſéparables de ſon être & de ſa condition: qu'un homme qui ne ſçait ce qu'il eſt,

ni pourquoi il eſt ; qui ne penſe pas à ce qu'il ſera, ni à ce qu'il deviendra : qui ne croyant rien, eſt incapable de rien eſpérer ; & qui n'étant aſſuré de rien, doit néceſſairement craindre tout : qui abandonne au hazard ſon bonheur & ſon malheur éternel : en ſorte que s'il y a un bonheur éternel, il fait état d'y renoncer, & que s'il y a un malheur éternel, il s'y expoſe évidemment ; qui court tout le riſque de l'un, & qui ſe prive de toute la conſolation de l'autre ; qui ne connoît pas Dieu, & qui ne veut pas s'appliquer à le chercher ; ou plutôt, qui veut ignorer Dieu, lorſque toutes choſes le forcent à le connoître ? Car voilà les caracteres d'un libertin ſans religion. Or je vous demande, s'il eſt poſſible que l'homme trouve là un repos ſolide ; & ſi du moment qu'il eſt raiſonnable, tout cela ne doit pas le troubler, l'agiter, l'effrayer ? Mais conſidérons-le dans l'autre état, où il ſe fait une religion de ſa raiſon, c'eſt-à-dire, une religion fondée ſur les ſeules connoiſſances qu'il a reçûes de la nature : telle qu'a été & qu'eſt encore la religion des Philoſophes & des ſages du monde. Je ne dis point ici quel déſordre ce ſeroit, que chacun eût droit de ſe faire une religion particuliere, & qu'il y eût autant de religions que de ſentimens : cela n'eſt pas de mon ſujet. J'examine ſeulement, ſi dans cet état l'eſprit de l'hom-

me pourroit trouver une vraie tranquillité, & je prétends que non : pourquoi ? parce qu'un homme ſage, pour peu qu'il ſe connoiſſe lui-même, eſt convaincu de trois choſes touchant ſa raiſon : premierement, qu'elle eſt ſujette à l'erreur ; en ſecond lieu, qu'elle eſt naturellement curieuſe ; enfin, que la plûpart de ſes connoiſſances ne ſont tout au plus que de ſimples opinions, qui la laiſſent toujours dans l'incertitude en lui propoſant même la vérité. Or ces trois choſes ſont abſolument incompatibles avec le repos de l'eſprit, & vous l'allez voir.

Si je ſuis ſage, je ne puis établir ma religion ſur ma raiſon : pourquoi ? parce que je ſçais que ma raiſon eſt ſujette à mille erreurs, ſur-tout en ce qui concerne la religion. Je ſçais ce que l'hiſtoire de tous les ſiécles m'apprend, qu'il n'y a rien ſur quoi les hommes ſoient tombés dans des égaremens d'eſprit ſi prodigieux, que ſur ce qui regarde le culte de la divinité. Je ſçais ce que S. Chryſoſtome remarque, qu'au même tems que le démon arrachoit du cœur des hommes la religion du vrai Dieu, il les engageoit dans des ſuperſtitions honteuſes, juſqu'à leur faire adorer les plus vils animaux : ce qu'ils auroient dû, ce ſemble, avoir en horreur, & ce qu'ils ſe laiſſoient néanmoins perſuader. Je ſçais ce qui cauſoit l'étonnement de ſaint Auguſtin,

Auguſtin, lorſqu'il conſidéroit que les Egyptiens, après avoir été les peuples de la terre les plus polis, en étoient toutefois venus à la plus baſſe de toutes les idolâtries, ayant reconnu pour leur Déeſſe ce qu'on n'oſeroit preſque nommer ; & que les Romains qui furent depuis les maîtres du monde, dans l'état le plus floriſſant de leur Empire, avoient préſenté de l'encens à des Dieux ſujets aux vices les plus infâmes & les plus abominables. Je ſçais qu'il eſt aiſé de juſtifier par la tradition de l'Egliſe, qu'après la venue même de Jeſus-Chriſt, il n'y a point eu d'héréſie ſi extravagante, qui n'ait trouvé des ſectateurs qui l'ont reçûe & qui l'ont goûtée. Et ce qui eſt encore plus ſurprenant, je ſçais que les plus extravagantes de ces héréſies ont été ſouvent approuvées par les génies les plus ſublimes. Enfin, je ſçais ce que ſaint Jérôme a judicieuſement obſervé, qu'autant de fois que l'eſprit de l'homme a franchi les bornes de la foi, & voulu faire par ſa ſeule raiſon de nouvelles découvertes dans le champ de la religion, toutes ſes recherches n'ont abouti qu'à l'embarraſſer, & qu'à l'envelopper dans les plus groſſiéres erreurs.

Si je ſuis bien inſtruit, je ſçais tout cela. Or quelle apparence que ſçachant tout cela, je puiſſe me fier à ma raiſon, & m'en rapporter à elle ſur les points de ma religion : à

moins que je ne me flatte d'avoir une raiſon plus épurée, plus droite & plus infaillible que tout le reſte des hommes ; ce qui ſeroit un excès de préſomption & un orgueil inſoutenable. Il faut donc, pour peu que j'aie même de raiſon, que là où il s'agira de la religion, je tienne ma raiſon pour ſuſpecte, ou plutôt, que je la renonce. Or dès-là elle n'eſt plus capable de pacifier mon eſprit, & de le tenir dans une ſainte aſſûrance. C'eſt la concluſion que tire Guillaume de Paris ; & cette concluſion eſt évidente par elle-même. Ajoûtez à cela, que le caractére de notre eſprit dans la plupart des jugemens qu'il forme, eſt un caractére d'incertitude, d'inconſtance, d'irréſolution : autre qualité directement contraire au repos qu'il cherche. C'eſt-à-dire, que pour une connoiſſance certaine que nous avons, & que notre raiſon nous garantit, il y en a cent qu'elle ne nous garantit pas. Bien plus : celle que nous ſuppoſons aujourd'hui certaine, demain ne nous paroît plus que douteuſe ; & après y avoir encore penſé, nous la rejettons même abſolument comme fauſſe. Or ſi cela eſt vrai à l'égard des choſes du monde, qui ſont, pour ainſi dire, de notre reſſort ; beaucoup plus l'eſt-il à l'égard des choſes de Dieu, qui nous ſont d'autant moins connues qu'elles ſont plus relevées au-deſſus de nous, & qui par-là doi-

vent jetter un esprit dans de plus grandes inquiétudes, quand il n'est pas réglé par la foi.

Voilà, Chrétiens, l'état déplorable où étoit saint Augustin avant sa conversion, lorsque par un vain orgueil il vouloit décider & juger en maître, au lieu de s'instruire avec la docilité & l'humilité d'un disciple. Car c'est lui-même qui le confesse, dans le livre qu'il nous a laissé touchant l'utilité de la foi. Je passois, dit-il, de secte en secte & d'opinion en opinion, selon les divers mouvemens de mon esprit : tantôt je me déclarois pour l'une, & tantôt pour l'autre : il n'y en avoit pas une que je ne voulusse embrasser, & pas une que je ne voulusse abandonner. Aujourd'hui j'étois Manichéen, & demain je ne l'étois plus : je désespérois même souvent de parvenir jamais à la vérité ; & après un long combat, fatigué de mes propres pensées, je me laissois emporter au sentiment des Académiciens, qui ne tenoient rien de certain dans le monde : aimant mieux avec eux douter de tout, que de prononcer avec les autres sur des probabilités : *Sæpe mihi videbatur non posse omnino inveniri quod quærebam, magnique fluctus cogitationum mearum in Academicorum sententiam ferebantur.* Sur quoi en passant vous remarquerez, qu'au moins saint Augustin n'étoit pas sujet à ce *August.*

vice si commun dans notre siécle, de se préoccuper d'un sentiment sans en vouloir écouter d'autre ; de croire toujours une chose, parce qu'on l'a crue d'abord, ou de n'y acquiescer jamais, parce qu'on l'a une fois combattue ; de s'entêter qu'elle est, parce qu'on veut qu'elle soit ; de la contredire avec obstination, parce qu'on a intérêt qu'elle ne soit pas ; & quelque parti qu'on prenne, de se faire un faux honneur d'y demeurer, sans avoir d'autre régle de sa conduite, qu'un attachement opiniâtre à son sens. Car voilà mes chers Auditeurs, ce qui produit tous les jours parmi nous tant de desordres. Saint Augustin, dis-je, n'eut pas au moins cette foiblesse, dans le tems même qu'il n'avoit pas encore soumis son esprit à l'empire de la foi : car il examinoit tout, & n'étoit prévenu de rien. Mais par un défaut tout opposé à celui-là, à force d'examiner, & de donner, dans l'examen qu'il faisoit, trop de liberté à sa raison, il ne trouvoit plus rien à quoi se fixer, & c'est ce qui l'embarrassoit & ce qui le troubloit. Voyez ces prétendus esprits forts du monde, qui pour avoir peu de religion, raisonnent éternellement sur la religion. Quoique ce ne soit pas, comme S. Augustin, par une abondance de lumieres, & qu'il y ait communément dans leur libertinage plus d'ignorance que de doute, c'est là qu'ils en vien-

nent. Ils raisonnent, mais sans sçavoir eux-mêmes ce qu'ils croient & ce qu'ils ne croient pas; incertains de tout & ne convenant jamais du principe auquel ils veulent s'arrêter; détruisant aujourd'hui ce qu'ils avoient hier avancé; parlant tantôt d'une façon & tantôt de l'autre, selon qu'ils se sentent poussés & que le caprice les emporte. D'où est venu cette confusion, qui a paru de tout tems dans le progrès des héréſies, & qui fit en particulier du luthéranisme un monstre à cent têtes, par la diversité des factions qui le partagérent? de l'orgueil de la raison humaine. Chacun s'érigeoit en maître, & dogmatisoit à sa mode; & chacun vouloit être écouté. L'un prenoit la réformation dans toute sa rigueur, l'autre l'adoucissoit & la modéroit: celui-ci à quelque prix que ce fût vouloit sauver la réalité dans le Sacrement de Jesus-Christ; celui-là ne la pouvoit souffrir. De-là naissoit la division des esprits, de-là les schismes des Eglises, de-là les guerres dans les Etats. Or ce qui est arrivé dans une même Secte, c'est ce qui arrive à toute heure dans un même esprit; & l'expérience nous fait voir qu'il se divise lui-même & qu'il se confond, dès qu'il est assez malheureux pour ne s'attacher pas à la simplicité de la foi.

Quand il n'y auroit que la curiosité de sçavoir, qui toute défectueuse qu'elle est, passe

pour un droit & pour une prérogative dont la raiſon de l'homme ſe prévaut, avec cette inſatiable avidité d'acquérir ſans ceſſe de nouvelles connoiſſances, pourrions-nous eſpérer de procurer la paix à notre eſprit? Car, comme dit ſaint Thomas, raiſonner c'eſt chercher; & chercher toujours, c'eſt n'être jamais content. Il faut donc pour mettre notre eſprit en poſſeſſion de cette bienheureuſe paix à laquelle il aſpire, quelque choſe de ſtable qui arrête & qui borne ſa curioſité, quelque choſe de certain qui remédie à ſes inconſtances, quelque choſe d'infaillible qui corrige ſes erreurs. Or ce ſont les trois caractéres de la foi. Car la foi borne notre raiſon, en réduiſant tous ſes diſcours à ce ſeul principe, c'eſt Dieu qui l'a dit; c'eſt Jeſus-Chriſt, la ſageſſe de Dieu-même, qui a parlé: & ne lui permettant jamais de paſſer outre. D'où vient que Tertullien diſoit, qu'après Jeſus-Chriſt la curioſité ne nous étoit plus d'aucun uſage, & que l'exercice nous en étoit interdit depuis que l'Evangile nous avoit été annoncé: *Nobis curioſitate opus non eſt poſt Chriſtum, nec inquiſitione poſt Evangelium.* Or ſi en cela notre raiſon paroît céder ſes droits, parce qu'elle ſe retranche dans des limites que la nature ne lui préſcrit point; du moins eſt-il vrai que dans ce retranchement qui lui eſt volontaire, toutes

Tertull.

ſes inquiétudes ceſſent, & qu'elle y trouve un parfait repos.

De plus, la foi remédie à ſes inconſtances, & cela n'eſt pas moins évident ; parce qu'il eſt de la ſubſtance même de la foi divine, de nous mettre dans cette ſainte diſpoſition d'eſprit, où nous renoncerions plutôt à toutes les lumiéres de la nature & à toutes les connoiſſances des ſens, que de ne pas croire ce que nous croyons. Car qu'eſt-ce que d'être fidéle, ſinon d'être diſpoſé de la ſorte ? Or ce qui détermine ainſi notre eſprit, eſt ce qui fait ſa paix. Enfin, la foi par un don de grace qui lui convient uniquement, aſſûre la raiſon de l'homme contre le menſonge & l'erreur, parce qu'elle eſt auſſi infaillible que Dieu-même. Non-ſeulement infaillible en ſoi, puiſqu'elle eſt immédiatement fondée ſur l'autorité & ſur la révélation de Dieu ; mais infaillible même par rapport à nous, puiſqu'elle nous applique cette révélation par des régles ſi ſaintes, que ſi par impoſſible nous étions trompés, Dieu ſeroit reſponſable de nos erreurs, ſuivant cette conſolante parole de Richard de ſaint Victor : *Domine, ſi error eſt quem credimus, à te decepti ſumus.* Oui, Seigneur, s'il y avoit de l'illuſion dans notre foi, ce ſeroit à vous que nous aurions droit de nous en prendre. Or ce droit qu'a notre raiſon d'en appeller

Richardus à S. Vict.

à Dieu comme à son garant, & de faire fond sur son infaillibilité, c'est ce qui l'assûre dans cette paix dont dépend son bonheur & sa perfection.

Et voilà ce que j'appelle le don de Dieu, & la béatitude de la foi dans un esprit soumis à Dieu. Car c'est un abus, Chrétiens, dont il est important que nous nous détrompions, de se figurer que notre foi soit une foi ignorante, qu'elle soit une foi imprudente, qu'elle soit même une foi aveugle en toutes manieres; comme les Manichéens vouloient le persuader à saint Augustin, pour le détourner du parti Catholique. Non, cette foi surnaturelle dans son objet, dans son motif, & dans son principe, n'est point une foi ignorante, puisqu'avant que de croire, il nous est permis de nous éclaircir, si la chose est révélée de Dieu, ou si elle ne l'est pas. Et en cela je puis dire sans parler témérairement, que la foi qui me fait Chrétien, toute obéissante qu'elle est, ne laisse pas d'être raisonnable, & qu'en sacrifiant même ma raison, elle se réserve toujours le pouvoir de raisonner. J'avoue qu'elle ne peut plus raisonner, quand elle connoît une fois que c'est Dieu qui parle; parce que Dieu ne prétend pas nous rendre compte de ce qu'il a fait, ni de ce qu'il a dit: mais il ne veut pas aussi que nous lui donnions créance sans raison & sans discer-

nement; puiſqu'il nous défend au contraire de croire à tout eſprit, & qu'un des écueils qu'il veut que nous évitions le plus, eſt de nous expoſer indiſcrétement à prendre la parole d'un homme pour la ſienne. Voilà pourquoi il nous permet, ou pour mieux dire, il nous commande de raiſonner: n'eſtimant pas, dit ſaint Jérôme, qu'il ſoit indigne de ſa grandeur d'en paſſer par une telle preuve, *Probate ſpiritus, ſi ex Deo ſint :* & de ſe ſoumettre en un ſens à notre raiſon avant que d'obliger notre raiſon à ſe ſoumettre à lui. Et c'eſt ce que le Prince des Apôtres a ſi bien exprimé dans ces deux myſtérieuſes paroles, lorſqu'il nous exhorte à devenir par la foi comme des enfans, mais comme des enfans raiſonnables. Il ſemble, dit ſaint Auguſtin, qu'il y ait en cela de la contradiction : car ſi nous ſommes des enfans, comment pouvons-nous être raiſonnables ? & ſi nous ſommes raiſonnables, comment pouvons-nous être des enfans ? Mais ce qui eſt impoſſible dans l'ordre de la nature, eſt le devoir le plus naturel & le plus intelligible dans l'ordre de la grace. Car c'eſt-à-dire, que par la foi nous devons être comme des enfans, pour ne plus raiſonner avec Dieu quand il lui a plû de s'expliquer & de ſe déclarer à nous : mais que nous devons être raiſonnables pour diſcerner ſi ce que l'on nous propo- *I. Joan. 4.*

ſe eſt de Dieu, ou de quelqu'un autoriſé de Dieu. En un mot, que nous devons être raiſonnables avant la foi, & non pas dans l'exercice actuel de la foi; raiſonnables pour les préliminaires de la religion, & non pas pour l'acte eſſentiel de la religion; raiſonnables pour apprendre à croire & pour nous diſpoſer à croire, & non pas pour croire en effet. Or ce tempérament & ce mélange de raiſon & de foi, de raiſon & de religion, de raiſon & d'obéiſſance, c'eſt en quoi conſiſte le repos d'un eſprit judicieux & bien ſenſé.

Ce n'eſt pas aſſez, notre foi n'eſt pas imprudente, puiſqu'elle eſt fondée ſur des motifs qui ont convaincu les premiers hommes du monde, qui ont perſuadé les eſprits les plus délicats, qui ont converti les plus libertins & les plus impies, & qui ont fait dire à ſaint Auguſtin, qu'il n'y avoit qu'une folie extrême qui pût réſiſter à l'Evangile. Ne ſeroit-il pas bien étonnant, que ce qui a paru folie à ce Docteur de l'Egliſe, nous parût ſageſſe, & qu'on appellât imprudence ce qu'il a regardé comme la ſouveraine raiſon? Enfin, notre foi n'eſt point une foi aveugle en toute maniere, puiſqu'à l'obſcurité des myſtéres qu'elle nous révéle, elle joint une eſpéce d'évidence, & c'eſt l'évidence de la révélation de Dieu: concevez, s'il vous plaît, ma penſée. Je dis une eſpéce d'évidence, parce

qu'après les motifs qui m'engagent à croire par exemple l'incarnation ou la réſurrection de Jeſus-Chriſt, quoique le myſtére d'un Dieu fait homme, le myſtére d'un homme-Dieu reſſuſcité, me ſoit obſcur en lui-même, la révélation de ce myſtére ne me l'eſt pas. Et en effet, ſi pour confirmer la vérité de ce myſtére, Dieu au moment que je parle, faiſoit un miracle à mes yeux, il me ſeroit évident que ce myſtére m'eſt révélé de Dieu, & cette évidence ne répugneroit ni à la qualité ni au mérite de ma foi. Or j'ai des motifs plus forts & plus preſſans pour m'en convaincre, que ſi j'avois vû ce miracle; & je puis dire auſſi-bien que le plus ſaint de nos Rois, qu'il ne me faut point de miracle, parce que la voix de l'Egliſe, celle des Prophétes, & tant d'autres témoignages ont quelque choſe de plus authentique pour moi. Pourquoi donc ne conclurrois-je pas que j'ai comme une évidence de la révélation divine au milieu des ténébres de la foi? Or cela joint à tout le reſte, achéve de calmer mon eſprit.

Au contraire ſi je ſorts des voies de la foi, de ces voies ſimples & droites, je tombe dans un labyrinthe, où je ne fais que tourner, que me fatiguer, ſans trouver jamais d'iſſue. Il faut pour y renoncer à cette foi, que je me porte aux plus grandes extrêmités: à ne plus

reconnoître de Dieu, à ne plus reconnoître de Sauveur homme-Dieu, à démentir tous les Prophétes qui l'ont promis, à m'inscrire en faux contre toutes les Ecritures, à traiter tous les Evangélistes d'imposteurs, à combattre tous les miracles de Jesus-Christ, à contredire tous les historiens sacrés & prophanes. Or pour en venir là & pour y demeurer, quels combats n'y a-t-il pas à soutenir & de quels flots de pensées un esprit ne doit-il pas être agité?

Et certes, dirois-je à un libertin, dans cette contrariété de sentimens qui est entre vous & moi, qui de nous deux s'expose davantage, & qui de nous deux doit plus craindre? Est-ce-moi qui crois ce que la religion m'enseigne, ou n'est-ce pas vous qui n'en croyez rien? Est-ce moi qui me soumets à croire pour conformer ma vie à ma créance, ou n'est-ce pas vous qui ne voulez rien croire pour vivre dans le libertinage? En croyant ce que je crois, tout ce qui peut m'arriver de plus fâcheux, c'est de me priver inutilement & sans fruit, pendant la vie, de certains plaisirs défendus par la loi que je professe & défendus même par la raison. Voilà le risque seul que je cours, supposé que ma créance ne fût pas bien établie. Mais vous, si ce que vous ne croyez pas ne laisse pas d'être vrai, vous vous mettez dans le danger d'une dam-

nation éternelle. Telle eſt la différence de nos conditions : moi qui hazarde peu (ſi toutefois je hazarde en effet quelque choſe) je vis ſans inquiétude ; mais vous qui hazardez tout, puiſque vous hazardez une éternité, vous devez être en de perpétuelles allarmes.

Concluons donc avec le Sauveur du monde : *Beati qui non viderunt, & crediderunt.* Joan. 20. Heureux ceux qui croient, & qui croient ſans avoir vû ! Heureux ceux qui croient, je ne dis pas ſeulement, parce qu'en ſoumettant leur raiſon à la foi, ils en corrigent toutes les imperfections ; je ne dis pas, parce qu'au lieu d'une raiſon foible & aveugle à laquelle ils renoncent, ils entrent par la foi en communication des plus pures lumieres de l'eſprit de Dieu ; mais parce qu'en captivant leur eſprit ſous le joug de la foi, ils l'établiſſent dans une paix inaltérable. Et heureux ceux qui croient ſans avoir vû, parce que moins ils ont beſoin de voir pour croire, plus la paix de leur eſprit eſt ſolide & conſtante. Non non, Chrétiens, ne penſons pas que les Apôtres ayent été plus privilégiés que nous, parce qu'ils ont vû le Fils de Dieu ſur la terre, & qu'ils ont été témoins de ſes miracles. Le Fils de Dieu lui-même nous dit aujourd'hui tout le contraire, & il nous aſſûre que ſi nous ſçavons profiter de notre condition, elle peut être en cela plus

Jean. 20. heureuſe : *Beati qui non viderunt, & crediderunt.* Ce n'eſt point proprement la vûe des miracles, qui donne à un eſprit cette paix & cette tranquillité dont nous parlons. C'eſt la ſimple ſoumiſſion à la foi. Les Apôtres avoient vû tous les miracles que Jeſus-Chriſt avoit opérés pendant ſa vie ; & cependant ils n'en furent pas moins troublés au tems de ſa paſſion. Après ſa réſurrection même, quoiqu'il leur eût tant de fois apparu, leurs eſprits n'étoient pas encore bien raſſûrés ; & le Sauveur en montant au ciel, fut obligé de leur reprocher leur incrédulité. Ce qui les confirma, ce fut ce don de foi & de ſoumiſſion que le Saint-Eſprit leur apporta du ciel, lorſqu'il deſcendit viſiblement ſur eux. Or ſans avoir vû, je puis avoir cet eſprit de ſoumiſſion auſſi bien que les Apôtres, & même encore plus que les Apôtres, parce qu'il y a bien plus de ſoumiſſion à croire ſans avoir vû, qu'à croire quand on a vû. Ainſi je puis être dans l'exercice de ma foi, encore plus heureux que les Apôtres. Ah ! mes chers Auditeurs, quel repos pour nous ſi nous étions bien perſuadés de ce principe ! Quelle paix ſi nous avions ſacrifié à Dieu toutes ces vaines curioſités dont nous nous occupons ; cette demangeaiſon de ſçavoir & d'approfondir certains points que Dieu a voulu nous tenir cachés, & où nous n'entrons jamais que

pour nous rendre malheureux; cette force d'esprit prétendue dont nous nous flattons, & dont nous voulons acquérir l'estime aux dépens de notre foi, parce que nous ne pouvons peut-être pas l'acquérir par une autre voie; cette liberté présomptueuse de parler de tout, de disputer sur tout, qui va peu-à-peu à éteindre la religion dans nos cœurs? Car voilà ce qui nous perd. C'est ce qui a perdu tous ces esprits superbes, qui ont voulu se donner l'essor & s'élever trop haut. Ils se sont épuisés à raisonner, mais en vain. Après s'être bien tourmentés, ils ont été contraints d'avouer que la religion n'étoit point l'ouvrage de l'homme, & ils se sont repentis cent fois d'avoir commencé à y toucher. Luther le disoit lui-même, & quand on lui demandoit son avis sur quelque article de la religion, il étoit le premier, comme son histoire nous l'apprend, à conseiller de ne pas suivre son exemple & de se tenir à la grande régle de la soumission. Soumission à la foi, nécessaire pour avoir la paix de l'esprit; & soumission à la loi, nécessaire pour avoir la paix du cœur: c'est la seconde partie.

II. PARTIE.

IL est impossible de résister à Dieu & d'avoir la paix; mais il est aussi comme impossible de n'avoir pas la paix, quand on est parfaitement soumis à Dieu. Deux vérités de la

foi, & dont la premiere eſt conçûe dans les
Job. 9. propres termes de l'Ecriture : *Quis reſtitit ei, & pacem habuit* ? Où eſt l'homme qui ait eu la témérité de ſe ſoulever contre Dieu, & au même-tems l'avantage de trouver la paix ? C'eſt le défi que Job faiſoit aux pécheurs, prétendant qu'il n'y en avoit point d'exemple. Quand le Saint Eſprit ne nous l'auroit pas dit, la raiſon ſeule jointe à l'expérience, ſuffiroit pour nous en convaincre. Car, comme dit S. Auguſtin, Dieu étant le ſouverain bien de l'homme, la béatitude de l'homme, la fin derniére de l'homme & par conſéquent le centre du cœur de l'homme, il eſt impoſſible que le cœur de l'homme ait jamais du repos qu'autant qu'il eſt uni à Dieu. Or cette union du cœur de l'homme avec Dieu, ne ſe peut faire dans cette vie, que par un aſſujettiſſement volontaire à la loi de Dieu. Quand un élément eſt hors de ſon centre, fût-il d'ailleurs dans le lieu le plus agréable, il n'y demeure qu'avec des violences extrêmes ; & quandune partie du corps humain eſt hors de ſa place, quoi que vous faſſiez pour la ſoulager, elle y reſſent des douleurs éternelles. Or telle eſt, Chrétiens, la ſituation du cœur de l'homme, quand il eſt ſéparé de Dieu par le péché. Dieu étoit ſon centre, & il l'a quitté. Sa place, diſons mieux, ſon devoir étoit d'être ſoumis à Dieu, & il a voulu s'élever

contre Dieu. Avec cela, quoiqu'il ait tous les plaisirs du monde, il n'y aura jamais de tranquillité ni de paix pour lui. Et c'est ce que saint Augustin concluoit si bien, par ces admirables paroles, que vous avez cent fois entendues, quand il disoit à Dieu: *Fecisti nos, Domine, ad te: & irrequietum est cor nostrum, donec requiescat in te.* C'est pour vous-même, Seigneur, que vous nous avez faits ce que nous sommes: car nous ne sommes que pour vous, comme vous n'êtes que pour vous-même; & en cela nous pouvons dire que nous avons une fin aussi noble que vous-même. Or cette fin est quelque chose de si essentiel & pour vous & pour nous, que tout Dieu que vous êtes, vous n'avez pû nous faire pour un autre que pour vous, puisque vous cesseriez d'être Dieu, si nous pouvions être pour un autre que pour vous, qui êtes notre Dieu: *Fecisti nos Domine, ad te.* Voilà un grand principe, Chrétiens, & que s'ensuit-il de là? Ce que S. Augustin ajoute: *Et irrequietum est cor nostrum, donec requiescat in te.* Nous sommes faits pour vous: notre cœur est donc nécessairement dans l'inquiétude & dans le trouble dès qu'il ne se repose pas en vous. Et comment se repose-t-il en Dieu? par une obéissance fidelle à la loi de Dieu. Le pécheur veut vivre dans l'indépendance, & dès-là il se précipite dans un

Augustin.

abîme de malheurs ; dès-là toutes les créatures s'arment, pour ainſi dire, contre lui ; dès-là les proſpérités mêmes, qui ſont pour les autres des dons de Dieu, ſe tournent pour lui en châtimens ; dès-là l'affliction de l'eſprit & l'amertume du cœur le vont chercher, & le trouvent, fût-il au comble du bonheur humain, en ſorte qu'il peut bien
Pſ. 118. dire comme David, *Tribulatio & anguſtia invenerunt me :* dès-là ſa raiſon devient ſon ennemie, ſa foi le condamne, ſa religion l'effraye, ſa conſcience le déchire, ſon péché lui eſt un ſupplice inévitable qui le ſuit par tout. Quand il n'y auroit point d'autre miſére que de n'être plus dans l'ordre établi de Dieu, que de n'avoir plus de part à la protection de Dieu ; que d'être exclus du nombre des ſerviteurs de Dieu, des amis de Dieu, des enfans de Dieu ; que de pouvoir faire cette triſte réfléxion, & de la faire ſouvent malgré ſoi, Je ſuis l'objet de la haine de Dieu, je ſuis actuellement expoſé aux coups de Dieu : cela ſeul vivement conçu, n'eſt-il pas capable de faire dans l'ame du pécheur une eſpéce d'enfer ?

Or cela, mes Freres, reprend ſaint Auguſtin, eſt de la juſtice & de la loi éternelle de la providence. Car vous l'avez ainſi ordonné, Seigneur, & l'arrêt s'exécute tous les jours, que tout eſprit qui ſe révolte contre

vous, sans sortir hors de lui-même, soit déja lui même son tourment : *Justisti, Domine, & sic est, ut omnis animus inordinatus pœna sit ipse sibi.* Vérité que le Saint-Esprit a voulu nous faire comprendre, mais par un trait de la plus sublime & de la plus divine éloquence : c'est au livre de la Sagesse, où Salomon parlant des pécheurs, disoit à Dieu : *Non enim impossibilis erat omnipotens manus tua immittere illis multitudinem ursorum aut novi generis irâ plenas ignotas bestias.* Car il vous étoit aisé, Seigneur, de leur envoyer des monstres pour les dévorer, & votre main toute-puissante pouvoit former des créatures d'une nouvelle espéce, pour les exterminer & pour être les instrumens & comme les ministres de votre colére. Mais parce qu'en châtiant les hommes vous ne cherchez point précisément à faire éclater votre grandeur toute-puissante, & qu'il vous suffit de leur faire sentir les effets de votre justice souveraine ; vous vous contentez de les punir par cela même qui fait leur crime, & vous n'avez qu'à les abandonner à eux-mêmes, pour en tirer une pleine vengeance : *Sed & sine his uno spiritu poterant occidi, persecutionem passi ab ipsis factis suis.* Voilà, Chrétiens, l'idée que le Saint-Esprit nous donne de l'état des pécheurs ; voilà comment il nous les repré-

Augusti.

Sap. 11.

Ibidem.

ſente : comme des hommes livrés à eux-mêmes, comme des hommes perſécutés par eux-mêmes : comme des hommes révoltés contre eux-mêmes, après qu'ils ſe ſont révoltés contre Dieu : *Perſecutionem paſſi ab ipſis factis ſuis.* En effet, le remords du péché a toujours été la plus immédiate & la plus infaillible peine du péché : *Prima illa & maxima peccati pœna, eſt peccaſſe.* C'eſt ainſi qu'en parloit un Payen, & la raiſon même lui inſpiroit ce ſentiment.

Mais il n'y a qu'à conſulter l'expérience pour en être encore plus ſenſiblement convaincus. Car voyons-nous que les pécheurs du ſiécle jouiſſent d'une véritable paix? Peut-être en ont-ils les apparences : mais en ont-ils le fonds? Qu'eſt-ce que leur vie? concevez-le bien : un eſclavage où ils gémiſſent ſous la tyrannie de leurs paſſions & des vices qui les dominent; une dépendance perpétuelle du monde & de ſes loix; un aſſujettiſſement ſervile à la créature, c'eſt-à-dire, au caprice, à la vanité, à la légéreté, à l'infidélité même; un engagement à ſouffrir beaucoup, pour ſe damner & pour ſe perdre. Car ne croyez pas qu'en ſecouant le joug de Dieu, ils en ſoient plus libres. Pour une ſervitude honorable à laquelle ils renoncent, ils ſe réduiſent dans la ſervitude la plus honteuſe; & pour les croix ſalutaires dont ils ne veu-

lent point, ils en ont d'inutiles à porter, mais bien plus dures & plus pesantes, qui les accablent. Qu'est-ce que leur vie ? une suite de désordres, qui les rendent également criminels & malheureux : parce que c'est, par exemple, une ambition qu'ils ne peuvent satisfaire ; une avarice qui ne dit jamais, c'est assez ; une délicatesse & un amour propre, qui leur fait sentir jusqu'aux plus légéres atteintes du mal, une jalousie qui les dévore, une haine qui les envenime, une colére qui les transporte : parce qu'ils désirent toujours ce qu'ils n'ont pas, & qu'ils ne se contentent jamais de ce qu'ils ont : qu'ils prennent ombrage de l'un, qu'ils forment des intrigues contre l'autre, qu'ils rompent avec celui-ci, qu'ils sont pleins d'animosité contre celui-là, qu'à peine eux-mêmes ils peuvent se supporter : tant le péché leur attire de chagrins, de dégoûts, de mortifications, de traverses. *Contritio & infelicitas in viis eorum, & viam pacis non cognoverunt.* Il n'y a, dit le Prophéte Royal, que malheur & qu'affliction dans leurs voies. Et comment auroient-ils la paix, puisque bien loin d'y parvenir, ils ne sçavent pas même par quel chemin on y arrive, & qu'ils ne la connoissent pas ? *Psal.* 13[illegible]

Mais enfin, direz-vous, ces pécheurs du siécle ont souvent tout ce qui fait les hommes heureux dans cette vie : on les voit ri-

ches, puiſſans, élevés, le monde les honore, & il ſemble que le monde n'eſt fait que pour eux. Hé bien, mon cher Auditeur, je veux qu'ils ſoient tels que vous vous les figurez. Peut-être en faudroit-il beaucoup rabbattre : mais qu'ils ſoient ce que vous penſez, & encore plus, s'il eſt poſſible : j'y conſens. Vous dites que c'eſt là ce qui fait les hommes heureux dans cette vie ; & moi je prétends que ce qui fait le bonheur des hommes dans cette vie, n'eſt rien préciſément de tout cela. Vous dites qu'avec la moindre partie de ce qu'ils ont, vous ſeriez content ; & moi je ſoutiens, que quand vous en auriez cent fois davantage, vous ne le ſeriez pas, ſi vous n'y ajoûtiez quelque choſe de plus ; & ce ſurplus que vous y ajoûteriez, pourroit ſans tout cela vous rendre heureux. Voilà des principes bien oppoſés. Mais pour vous convaincre de ce que j'avance, & pour vous faire au même-tems reconnoître l'erreur où vous êtes, je m'en tiens encore à l'expérience. Car l'expérience nous fait voir tous les jours des hommes contens ſans tout cela, & des hommes malheureux avec tout cela ; ou plutôt un nombre infini de malheureux avec tout cela, & beaucoup de contens ſans tout cela. Expérience dont les Payens eux-mêmes ſont convenus, & ſur laquelle leur Philoſophie a triomphé ; mais

dont je tire, moi qui n'ai point d'autre philoſophie que celle de l'Evangile, des concluſions chrétiennes, qui m'édifient & qui me conſolent. Car il m'eſt évident par-là qu'il n'y a donc rien ſur la terre qui puiſſe remplir mon cœur ; qu'il y a quelque choſe de plus grand que tout ce que je vois, qui doit faire mon ſouverain bien ; & que c'eſt uniquement, ou dans la poſſeſſion, ou dans la pourſuite de ce ſouverain bien que je dois chercher la paix. Or ces maximes éternelles dont j'étois déja perſuadé dans la ſpéculation, me deviennent ſenſibles dans l'uſage du monde, & dans la connoiſſance que j'en ai. Combien de riches, par exemple, qui malgré leur bonne fortune s'eſtiment malheureux, & qui le ſont en effet ? Mais ils paſſent pour heureux dans l'opinion du monde. Ah, mes Freres, reprend ſaint Chryſoſtome, c'eſt encore là le ſurcroît de leur miſére, de ce qu'étant malheureux dans leur idée, ils paſſent pour heureux dans celle d'autrui : c'eſt-à-dire, de ce qu'étant malheureux véritablement, ils ne laiſſent pas d'être heureux en apparence. Car ce qui fait leur bonheur ou leur malheur, n'eſt pas l'opinion & l'idée d'autrui, mais leur propre opinion & leur propre idée : & quand tous les hommes du monde conſpireroient à les béatifier, cela n'empêche pas qu'ils ne ſe conſument de chagrins, & qu'aſſujettis, com-

me ils sont, à la loi du péché, ils ne se crucifient eux-mêmes. Or voyant cela, dit S. Ambroise, que puis-je juger, sinon qu'il y a une providence, mais une providence de miséricorde aussi bien que de justice, qui ne permet pas que les pécheurs goûtent le repos qu'ils s'étoient faussement promis ? Car enfin cet avare & ce voluptueux en sont des preuves invincibles : j'estime l'un content, & il ne l'est pas ; je crois l'autre à son aise, & il souffre plus que moi. Ainsi ils détruisent le jugement que j'en fais, par leur propre jugement, ou si vous voulez, ils réfutent mon erreur par leur expérience véritable : ce sont les paroles de saint Ambroise. *Hæc videns nega, si potes, divini judicii remunerationem ; nam ille tuo affectu beatus est, & suo miser ; tibi dives videtur, sibi pauper est, & sic tuum judicium suo refellit.* Il n'y a qu'une chose qui semble contraire à ce que je dis, & c'est que les pécheurs eux mêmes prétendent qu'ils ont la paix : car ils le prétendent quelquefois. Mais prenez garde : s'il vous plaît : outre qu'ils le prétendent rarement, outre qu'ils ne le prétendent pas constamment ; outre que quand ils le prétendent, c'est lorsqu'ils sont moins en état d'en bien juger, parce que c'est communément dans l'ardeur du crime, & dans l'aveuglement actuel du péché ; outre cela, j'ose dire qu'ils ne le prétendent jamais, que leur

Ambros.

cœur,

cœur par un témoignage secret, ne leur faſſent ſentir la fauſſeté de leur prétention. C'eſt de quoi le Saint-Eſprit m'aſſûre par le Prophéte Jérémie : *Dicentes, Pax, pax,* Jerem. 6. *& non erat pax.* Ils ſe vantent d'avoir la paix, & ils ſe répondent intérieurement à eux-mêmes, qu'ils ne l'ont pas. Ils voudroient bien ſe perſuader que c'eſt une vraie paix : mais ils ſont forcés de reconnoître que ce n'eſt qu'une paix chimérique : *Pax, pax, & non erat pax.* Du reſte, quand ils auroient la paix de la maniére qu'ils l'entendent, ne ſeroit-ce pas une paix plus funeſte pour eux que tous les troubles, puiſque ce ſeroit la paix dans le péché ? Car la paix dans le péché, ſi dans le péché toutefois il y en a, c'eſt ce qui met le comble à l'endurciſſement, & ce qui rend, ſans un miracle de la grace, la pénitence comme impoſſible.

Où trouver donc la paix du cœur ? je vous l'ai dit, mes chers Auditeurs, dans l'aſſujettiſſement à la loi de Dieu. Hors delà ne l'eſpérons pas. *Pax multa diligentibus* Pſal. *legem tuam.* Oui, mon Dieu, diſoit David, 118. c'eſt pour ceux qui aiment votre loi, qu'il y a une paix intérieure ; & il n'eſt pas juſte, ni même poſſible, qu'il y en ait pour d'autres que pour eux, parce que votre loi étant, comme elle l'eſt, le principe de l'ordre, elle eſt eſſentiellement le principe de la paix. Paix

inébranlable du côté de Dieu, inébranlable du côté du prochain, & inébranlable de notre part même.

Paix inebranlable du côté de Dieu. Car que peut-il m'arriver qui puisse troubler ma paix avec Dieu, quand je me soumets à sa loi ? S'il m'envoye des afflictions, je les reçois comme des épreuves qu'il veut faire de ma fidélité : s'il me suscite des persécutions, je le bénis, & au lieu de me plaindre, je m'en fais, comme Chrétien, des sujets de joie : s'il m'ôte les forces & la santé, ne pouvant plus agir pour lui, je me console d'être au moins en état de souffrir pour lui : s'il me survient des pertes, je le remercie de ce que ne pouvant plus l'honorer de mes biens, je puis encore le glorifier par ma pauvreté : si ma réputation est attaquée, je me réjouis d'avoir dequoi lui faire un sacrifice de charité & de patience : si rien de ce que j'entreprends ne me réussit, je l'adore, sûr que ce qu'il en ordonne, est meilleur pour moi que le succès le plus favorable. En un mot, je ne veux plus que ce qu'il veut, & de la maniére qu'il le veut, & dans les circonstances qu'il le veut : ce qu'il ne veut pas, je me fais un plaisir & un mérite de ne le pas vouloir ; ce qu'il me défend, je me le défends à moi-même ; en toutes choses sa volonté devient la mienne : & comme sa volonté est

dans une éternelle paix ; en y conformant la mienne, je jouis de la paix de Dieu, ou plutôt Dieu lui-même, selon la parole de saint Paul, est ma paix ; *Ipse enim est pax nostra.* Ephes. 2.

Paix inébranlable du côté du prochain. Car soumis que je suis, & obéissant à la loi de mon Dieu, il n'y a plus rien en moi de tout ce qui altére la paix parmi les hommes ; c'est-à-dire, il n'y a plus en moi de ces ressentimens, plus de ces envies, plus de ces soupçons, plus de ces haines, plus de ces enflûres de cœur, plus de ces fiertés, plus de ces aigreurs qui sont comme des semences de division & de discorde : je conserve la paix avec tout le monde, même avec ceux qui ne veulent pas la conserver, *Cum his qui oderunt pacem, eram pacificus* ; je ne blesse personne, je ne juge de personne, je ne veux me venger de personne, parce que la loi de Dieu, à laquelle je me suis inviolablement attaché, m'interdit toute vengeance, tout jugement, toute injure que je pourrois faire aux autres, & qui les pourroit soulever contre moi. Psal. 118.

Paix inébranlable de ma part même : comment ? parce que cette soumission à la loi de Dieu, tient toutes mes passions dans le calme, ou du moins toutes mes passions sujettes à ma raison ; & dès qu'elles sont

une fois sujettes à ma raison, elles ne troublent plus mon cœur : la colére ne m'emporte plus, la tristesse ne m'accable plus : j'obéis à Dieu, & quand j'obéis à Dieu, toutes mes passions m'obéissent ; Dieu régne en moi, & par une suite naturelle, il me fait régner moi-même sur moi-même. Voilà, Chrétiens, le bienheureux état des justes ou des pécheurs mêmes, quand ils ont trouvé la paix de Dieu, en se reconciliant avec Dieu. Je ne parle pas seulement d'un saint Paul, qui defioit toutes les créatures de le troubler dans la possession de cette paix. Je ne parle pas des martyrs, qui par un miracle de la grace, au milieu des supplices goûtoient sensiblement cette paix. Je parle de tous les Chrétiens, qui dans la pratique des vertus sont fidéles à Dieu, & perséverent dans son amour. Oui, mes chers Auditeurs, voilà votre état, quand vous marchez dans la voie de l'innocence & de la pénitence ; voilà l'avantage qui vous revient, quand vous tenez ferme dans l'observance de cette divine loi, dont je puis bien dire ce que
Sap. 7. Salomon disoit autrefois de la Sagesse : *Venerunt mihi omnia bona pariter cum illâ.* S'il vous reste encore dans la vie des difficultés & des peines, ce n'est point parce que vous êtes soumis à cette loi, mais au contraire parce que vous ne l'êtes pas. Ces

chagrins & ces peines ne viennent pas de votre ſoumiſſion, mais du défaut de ſoumiſſion. Car ſi votre ſoumiſſion étoit parfaite, dès-là ces peines & ces chagrins ceſſeroient. Voilà l'état, ô mon Dieu, le dirai-je? où quoiqu'indigne de vos miſéricordes, il me ſemble que je me ſuis quelquefois trouvé moi-même, & où je me trouve encore quand je me tourne vers vous. Quoique je ne puiſſe ſçavoir avec aſſurance ſi je ſuis en grace, & digne d'amour, permettez-moi néanmoins, Seigneur, de faire ici cette confeſſion publique. Je ne ſçai ſi vous êtes content de moi, & je reconnois même que vous avez bien des ſujets de ne l'être pas: mais pour moi, mon Dieu, je dois confeſſer à votre gloire que je ſuis content de vous, & que je le ſuis parfaitement. Il vous importe peu que je le ſois, ou non: mais après tout c'eſt le témoignage le plus glorieux que je puiſſe vous rendre. Car dire que je ſuis content de vous, c'eſt dire que vous êtes mon Dieu, puiſqu'il n'y a qu'un Dieu qui me puiſſe contenter. Or ſi tout imparfait que je ſuis, je ne laiſſe pas de me trouver dans cette diſpoſition, que ſera-ce de ces ames ſaintes & ferventes qui vous ſervent avec une entiére fidelité? Et ſi dans cette vie on peut gouter une telle paix, qu'eſt-ce que la paix qu'on goute dans le ciel en

vous poſſédant ? Ah ! Chretiens, animons aujourd'hui notre langueur ; excitons-la par ce motif. Il eſt intéreſſé : mais Dieu veut bien que nous nous en ſervions, & que nous agiſſions par intérêt, quand notre intérêt eſt joint avec le ſien. Attachons-nous donc à Dieu ; cherchons notre paix en Dieu, puiſqu'elle n'eſt nulle part ailleurs. Nous ne l'éprouvons que trop ; & ce qui eſt à craindre pour nous, c'eſt que notre expérience ne faſſe notre condamnation. Puiſque le monde ne peut nous donner la paix, & que cette paix n'eſt point dans le monde, ne nous obſtinons pas à l'y vouloir trouver. Cherchons-la où elle eſt, & où Dieu l'a miſe. Or il ne l'a miſe que dans lui-même, & il n'a pû la mettre ailleurs. Cherchons-la dans une parfaite ſoumiſſion à la foi & à la loi. Si nous ſuivons cette double régle, nous aurons tout à la fois la paix de l'eſprit & la paix du cœur. *Quicumque hanc regulam ſecuti fuerint, pax ſuper illos.* Et non ſeulement nous aurons la paix, mais l'abondance de la paix en cette vie, & la félicité éternelle dans l'autre, où nous conduiſe, &c.

Galat. 6.

VOici les deux Lettres dont on a parlé dans la Préface. Ce ſont deux témoignages d'un trop grand poids, & trop avantageux au Pere Bourdaloue, pour ne les pas conſerver. On avoit eu d'abord deſſein de les mettre à la tête du premier volume, & c'étoit, ce ſemble, leur place ; mais comme il y avoit déja plus de matiére dans ce volume que dans les autres, on n'a pas crû qu'il fût à propos de le groſſir davantage.

LETTRE DE MONSIEUR ***
à une perſonne de ſes proches.

LA perte que nous avons faite d'un ami qui nous aimoit, & que nous aimions tendrement eſt ſi grande pour nous, qu'il n'y a qu'une entiére ſoumiſſion aux ordres de la providence qui nous en puiſſe conſoler.

Une longue habitude avoit formé entre nous une parfaite union ; la connoiſſance & l'uſage de ſon mérite l'avoit augmentée ; l'utilité de ſes conſeils, ſa prudence, l'étendue de ſes lumiéres, ſon deſintéreſſement, ſon attention & ſa fidélité pour ſes amis, m'avoient engagé à n'avoir rien de caché pour lui. Il ſe trouvera peu d'exemples d'un ami, dont on puiſſe dire ce que je dis de celui-ci Pendant quarante-cinq années que j'ai été en commerce avec lui, mon cœur ni mon eſprit n'ont rien eu pour lui de ſecret. Il a connu toutes mes foibleſſes & mes vertus : il n'a rien ignoré des affaires les plus importantes qui ſont venues juſqu'à moi : nous nous ſommes ſouvent délaſſés de nos travaux par les mémes amuſemens ; & jamais je ne me ſuis repenti de la confiance que j'avois en lui.

A peine étois-je en âge de connoître les hommes, que je connus le Pere Bourdaloue. J'y remarquai d'abord un génie ſupérieur aux autres. Dès qu'il s'appliquoit à quelque choſe, il laiſſoit ceux qui avoient le méme objet, bien loin derriére lui. L'eſtime que j'avois conçue pour ſa perſonne, augmenta par le commerce que j'avois avec le monde ; parce que je ne trouvois point dans la plûpart de ceux que je fréquentois, la méme élévation d'eſprit, la méme égalité de ſentimens, la meme grandeur d'ame

soutenue d'un naturel bon, facile, sans art & sans affectation.

Dès qu'il revint à Paris, il eut d'abord toute la réputation qu'il a eue jusqu'à sa mort. Les applaudissemens qu'eurent ses Sermons, le concours infini des Auditeurs, l'empressement des Grands à partager son amitié, tout ce qui est capable de gâter & de corrompre le cœur, fit en lui un effet tout contraire. Il connut le monde, & c'est le seul fruit qu'il voulut retirer du commerce des hommes. Il se servit de cette connoissance pour exciter les hommes à la vertu. Il crut profiter assez de la considération qu'on avoit pour lui, s'il faisoit connoître par ses discours à ceux qui venoient l'entendre, ce que c'étoit que le monde ; & s'il leur apprenoit, que ce qu'ils désirent avec plus d'ardeur, est peu de chose, & qu'ils s'écartent presque toujours du véritable bien, pour chercher & pour suivre ce qui n'est qu'une simple idée & ce qui n'a qu'une apparence sans fonds.

Sa sublime éloquence venoit sur tout de la connoissance parfaite qu'il avoit du monde. Il bannit de la Chaire ces pensées frivoles, plus propres pour des discours académiques, que pour instruire les peuples. Il en retrancha aussi ces longues dissertations de Théologie, qui ennuyent les Auditeurs, & qui ne servent qu'à remplir le vuide des Sermons. Il établit les vérités de la religion solidement, & jamais personne n'a sçû comme lui, tirer de ces vérités des conséquences utiles aux Auditeurs, & si naturelles, que chacun de ceux qui l'entendoient pouvoit s'appliquer ce qu'il disoit.

Quoiqu'il ne recherchât pas toujours dans ses discours l'exactitude des expressions, il ne lui en échappoit aucune qu'on pût trouver basse, & peu digne du sujet qu'il traitoit. S'il s'engageoit dans quelque description, ou qu'il descendit dans quelque détail, il ne tomboit point dans ces sortes de discours,

qui ne conviennent ni aux Prédicateurs ni aux Auditeurs : qualité rare dans ceux qui parlent en public, & qui vient d'une profonde méditation & d'une juste connoissance des matiéres qu'on traite.

Mais pourquoi vous parler de la grande réputation que le Pere Bourdaloue s'est acquise dans la prédication ? c'est un talent que tous ceux qui l'ont le moins connu, n'ignorent pas. Parlons plutôt de ses vertus, que nous nous flattons d'avoir plus senti que ceux qui ne l'ont pas pratiqué aussi souvent que nous.

Il est plus rare de trouver des hommes grands dans le commerce intime & particulier, que d'en trouver de grands, lorsqu'ils représentent, ou qu'ils sont, pour ainsi dire, montés sur le théatre. Car lorsque les hommes sont en quelque fonction publique, tout ce qui s'offre à leurs yeux les excite, & les instruit de ce qu'ils doivent être : mais lorsqu'ils sont rendus à eux-mêmes ; lorsque tous les objets qui les tenoient attentifs, sont écartés, qu'il est rare de les trouver aussi grands dans le repos, qu'il nous ont paru grands dans l'action ! C'est cependant en cela que consiste la véritable grandeur : car je n'appelle grand que ce qui se soutient par soi-même, & qui n'a pas besoin d'ornemens empruntés. J'ai bien vû des hommes grands dans l'opinion commune : mais je n'en ai point connu d'aussi grands dans le particulier, que dans le public ; ou plutôt, je n'en ai guéres connu, qui ne perdissent dans un commerce long & familier, beaucoup de l'estime qu'on avoit pour eux.

Le Pere Bourdaloue n'étoit pas de ce nombre. Jamais personne n'a plus gagné que lui, à être vû tel qu'il étoit. Ses moindres qualités ont été celles qui l'ont fait honorer & respecter du public.

Il étoit naturellement vif & vrai ; il ne pouvoit souffrir le déguisement & l'artifice ; il aimoit le com-

merce de ſes amis, mais un commerce aiſé, ſans étude & ſans contrainte. Néanmoins combien de fois l'avons-nous vû forcer ſon naturel, & vivre familiérement avec des gens d'un caractére fort oppoſé au ſien ?

Toute ſa vivacité ne lui laiſſoit jamais échapper la moindre impatience, quand il s'agiſſoit d'une affaire importante. Souvent même il perdoit un tems auſſi cher que le ſien, pour remplir des devoirs d'une pure amitié & d'une reconnoiſſance fondée uniquement ſur les ſentimens d'eſtime qu'on avoit pour lui.

Quoiqu'il ait eu la confiance de tout ce qu'il y a de plus élevé dans la France, on ne peut pas dire qu'il l'ait jamais déſirée. Il ſe dévouoit de la même maniére à tous ceux que la providence lui envoyoit, ſans rechercher les Grands, & ſans mépriſer les petits : parlant à chacun ſelon ſon caractére, & ne s'appliquant qu'à perfectionner l'ouvrage qu'il avoit en ſes mains.

Il avoit eu l'eſtime d'un grand Miniſtre dès ſes premiéres années ; il l'a conſervée tant que ce Miniſtre a vécu. En a-t-il retiré quelque utilité pour lui ? S'eſt-il ſervi de ſon crédit pour ſe mêler dans les intrigues de la Cour, ou pour élever ſes parens, qui par leur naiſſance & par leur mérite étoient en état de recevoir les graces qu'il pouvoit faire tomber ſur eux ?

Un autre Miniſtre voulut attirer auprès de lui le Pere Bourdaloue ; il le connut, il l'aima, il lui confia ſes proſpérités & ſes chagrins. Ce commerce ne diminua rien de l'eſtime & de la confiance du premier. Quoiqu'ils euſſent l'un & l'autre des intérets différens, tous deux le regardoient également comme un ami fidéle. Il répondoit à leur amitié par un ſincére attachement, ſans ſe mêler d'aucune affaire, ſans même vouloir négocier entre eux, par-

ce qu'il ne croyoit pas que le tems en fût encore venu. Content de leur dire à chacun ſes ſentimens ſur ce qu'ils lui propoſoient, il faiſoit des vœux au ciel pour ces deux grands hommes, dont l'union étoit ſi néceſſaire à la France.

Il a gardé la même conduite à l'égard de toux ceux qu'il a fréquentés : & des familles qu'il voyoit ordinairement, & qui quelquefois étoient diviſées entre elles, nous n'en avons connu aucunes, où malgré leur diviſion il n'ait été également honoré & aimé de ceux qui les compoſoient.

Ce n'étoit point par orgueil, ni par gloire, qu'il vouloit qu'on le déſirât, & qu'il n'alloit jamais au-devant des nouvelles habitudes : c'étoit par la crainte d'entrer dans d'autres affaires que celles de ſa profeſſion. Il donnoit ſes conſeils à ceux qui les lui demandoient : il n'étoit pas jaloux qu'on les ſuivit, excepté ſur ce qui regardoit la conſcience : c'étoit uniquement ſur ce point qu'il ſe rendoit inflexible : il falloit lui obéir, ou le quitter. En toute autre matiére, il ſe contentoit de dire ſon ſentiment, de l'appuyer de raiſons ſolides : mais il ne vouloit point par prudence ſe charger d'aucune négociation.

Avec quelle ſageſſe ſçavoit-il diſtinguer les conſeils qui pouvoient regarder la conſcience, de ceux qui n'étoient que pour les affaires du monde? L'avez-vous jamais vû, comme d'autres Directeurs, faire de toutes les actions, des points de conſcience, vouloir gouverner par tout, ſous pretexte de conduire les ames à la perfection ; ſe rendre néceſſaire entre le mari & la femme, entre le pere & les enfans, entre le maître & les domeſtiques, & s'ériger un tribunal ſouverain, pour ſçavoir & pour ordonner juſqu'aux moindres choſes qui ſe font dans une maiſon ?

Le Pere Bourdaloue étoit auſſi très-éloigné de ceux qui condamnent tout ſans rien examiner. Il

vouloit réfléchir long-tems, avant que de donner ses décisions. Il présumoit toujours le bien, & ne croyoit le mal, que lorsqu'il en étoit pleinement convaincu. Il n'effrayoit point les hommes par sa présence, ni par ses discours: il les ramenoit au contraire par sa prudence, & par une certaine insinuation à laquelle il étoit difficile de résister.

Sévére & implacable contre le péché, il étoit doux & compatissant pour le pécheur. Loin d'affecter une austérité rebutante, & dont bien des gens de sa profession se font un mérite, il prevenoit par un air honnête & affable. Austére pour lui-même, exact à observer ses devoirs, il étoit indulgent pour les autres, sans rien perdre de la sévérité évangélique & sans donner dans aucun relâchement. Ses maniéres ont plus attiré d'ames dans la voie du Seigneur, que celles de bien d'autres, qui s'imaginent que la vraie dévotion consiste autant dans l'extérieur que dans l'intérieur.

Instruisoit-il à contre-tems ceux qui conversoient avec lui? les reprenoit-il à tout propos? en un mot, étoit-il Prédicateur à toute heure & en tous lieux? Il prenoit les tems propres pour dire à chacun ce qui lui convenoit. Il ne laissoit jamais échapper ces momens heureux que lui donnoit la providence; & il avoit un talent admirable, pour ne rien souffrir dans une conversation qui fût contre les bonnes mœurs, sans offenser néanmoins les personnes avec qui il se trouvoit. Il savoit se conformer à toutes les compagnies, sans rien perdre de son caractére, & sans que ce caractére éloignât de lui ceux qui par leur conduite y paroissoient les plus opposés.

Sa principale application dans les conseils qu'il donnoit, étoit à prendre garde si ce qu'il conseilloit pour un bien à celui qui le consultoit, n'étoit point nuisible à d'autres; si sous ombre de faire une bonne œuvre, on ne cherchoit point à contenter une

ſecrette paſſion de haine ou de vengeance. Il conſidéroit comme un très-grand mal, tout ce qui troubloit le repos des familles; parce qu'outre le mal que fait la premiére action qui le trouble, elle eſt la ſource d'une infinité de mauvaiſes actions.

Il vouloit que chacun vécût & ſe ſanctifiât dans ſa profeſſion, perſuadé que Dieu nous donne des graces proportionnées à notre état, & que c'eſt notre faute ſi nous n'en faiſons pas un bon uſage. Il regardoit la charité comme le fondement de la morale chrétienne: tout ce qui la bleſſoit, ou qui la pouvoit altérer le moins du monde, lui paroiſſoit un crime.

Je ne finirois point, ſi je voulois vous marquer en détail toutes les actions de ce grand homme: ſon amour pour ſon état, ſon zéle pour le ſalut des ames, tout ce qu'il a fait dans la ſeule vûe de faire du bien. Il étoit auſſi appliqué auprès d'un homme de la lie du peuple, qu'auprès des Têtes couronnées.

Souvenez-vous combien de fois nous l'avons vû donner tous ſes ſoins à un domeſtique, à un homme de la campagne, & quitter pour cela une bonne & agréable compagnie. Et comment la quittoit-il? Etoit-ce en annonçant ce qu'il alloit faire? lui ſeul ſçavoit le bien qu'il faiſoit: jamais perſonne ne s'eſt fait moins que lui, un mérite de ſa vertu.

N'eſpérons pas retrouver jamais tout ce que nous avons perdu dans noſtre illuſtre ami: mais apres avoir donné quelque tems pour pleurer ſa perte, diſons-nous ce qu'il nous diroit lui-méme ſi nous pouvions l'entendre. Ce n'eſt point par des larmes que nous devons honorer ſa mémoire: imitons ſes vertus, ſi nous voulons marquer le reſpect & la vénération que nous avons pour lui. Rempliſſons nos devoirs, comme nous lui avons vû remplir les ſiens: jugeons favorablement de notre prochain: édifions-le par nos exemples: tenons-nous dans l'état où

Dieu nous a mis : conſervons la paix & l'union entre nos proches, même entre nos domeſtiques : rendons-nous aimables à ceux qui nous approchent : tâchons à gagner leur confiance par une conduite déſintéreſſée : ne nous laiſſons point entraîner à notre pente naturelle : réflechiſſons beaucoup avant que d'agir : recherchons avec plus d'empreſſement ce qui convient aux perſonnes avec qui nous avons à vivre, que ce que nous pouvons déſirer pour nous : préférons notre prochain à ce qui nous peut plaire : mais faiſons tout cela ſans aucun faſte, ſans aucun déſir de nous ſinguliriſer ; nous ſuivrons ainſi les inſtructions de notre illuſtre ami ; nous le ferons revivre en nous, & profitant des exemples qu'il nous a donnés, nous eſpérerons le rejoindre un jour dans le ciel.

LETTRE DU P. MARTINEAU de la Compagnie de JESUS, *Confeſſeur de Monſeigneur le Duc de Bourgogne.*

MON RE'VE'REND PERE. Cette Lettre apprendra à Votre Révérence la perte que la Maiſon Profeſſe fit hier à cinq heures du matin dans la perſonne du Pere Louis Bourdaloue, qu'une fiévre accompagnée d'une violente inflammation de poitrine, nous a enlevé en moins de deux jours. Car il eut encore Dimanche dernier, fête de la Pentecôte, le bonheur de dire la Meſſe à ſon ordinaire.

Nous pouvons dire que cette courte & fâcheuſe maladie a été l'effet de ſon zéle. Il avoit depuis quelque tems un aſſez gros rhume ; & cependant il prêcha il n'y a pas plus de dix jours, & il s'eſt ſi peu ménagé dans la ſuite, qu'il ſemble même avoir redoublé ſon aſſiduité auprès des malades & au confeſſional. Ainſi il a eu la conſolation de mourir, comme il ſouhaitoit, les armes à la main, & avant que les années d'un âge plus avancé le miſſent hors de combat.

Vous pouvez juger, mon Révérend Pere, de la grandeur de notre affliction par l'avantage que cette Maiſon avoit de poſſéder un homme en qui ſe trouvoient dans un éminent dégré toutes les qualités qui peuvent rendre utiles à l'Egliſe les perſonnes de ſa profeſſion : un génie facile & élevé, un eſprit vif & pénétrant, une exacte connoiſſance de tout ce qu'il devoit ſçavoir, une droiture de raiſon qui le faiſoit toujours tendre au vrai, une application conſtante à remplir ſes devoirs, une piété qui n'avoit rien que de ſolide.

Ces qualités avoient paru en lui dès ſes premières années, dans les claſſes, où ſelon nos uſages il a été, ſoit en qualité d'écolier de Théologie, ſoit en qualité de Profeſſeur de Grammaire, de Rhéthorique, de Philoſophie, & de Théologie morale. Mais le tems marqué par la providence pour le mettre ſur le Chandelier par les deux plus importantes fonctions du miniſtére évangélique, étant venu, elles parurent avec un éclat que rien n'a pû effacer, & dont on conſervera long-tems le ſouvenir.

Nul n'ignore juſqu'où il a porté l'éloquence de la Chaire. S'il avoit reçû tous les talens propres pour y réuſſir, il les a cultivés par un travail ſi conſtant, il les a employés avec un ſi grand ſuccès pendant l'eſpace de quarante ans, que la France le regarde comme le premier Prédicateur de ſon ſiécle. Ce qu'on peut dire de lui ſur ce point de plus ſingulier, c'eſt que comme il parloit toujours avec beaucoup de juſteſſe & de ſolidité, il ſçavoit rendre la Religion reſpectable aux libertins mêmes, les vérités chrétiennes conſervant dans ſa bouche toute leur dignité & toute leur force.

En effet, ſans faire ſon capital de la politeſſe qui ne lui manquoit aſſurément pas, il donnoit à ſes diſcours une beauté majeſtueuſe, une douceur forte & pénétrante, un tour noble & inſinuant, une grandeur naturelle & à la portée de tout le monde. Ainſi également gouté des grands & du peuple, des ſçavans & des ſimples, il ſe rendoit maître du cœur & de l'eſprit de ſes Auditeurs, pour les ſoumettre à la vérité qu'il leur annonçoit. Auſſi avoit-il ſouvent la conſolation de cueillir lui-même la moiſſon qu'il avoit préparée, en jettant le bon grain de la parole de Dieu dans le champ du Pere de famille. Car combien a-t-on vû de perſonnes du grand monde même, aveuglés par l'enchantement du ſiécle, & endurcis par une longue ſuite de crimes, venir mettre en-

tre ſes mains leurs cœurs ébranlés par la crainte ; & briſés par la componction qu'il leur avoit inſpirée ?

Il n'a pas moins réuſſi dans la conduite des ames. Evitant toute affectation & toute ſingularité, il les menoit par les routes les plus ſûres à la perfection propre de leur état ; & appliqué à connoître la diſpoſition particuliére que la grace produiſoit en elles, il ſçavoit parfaitement s'en ſervir pour avancer l'ouvrage de leur ſanctification. La ſolide piété de tant de perſonnes de toutes ſortes de conditions qui l'ont eu pour directeur, ſoit dans le ſiécle, ſoit dans les maiſons Religieuſes, en eſt une preuve bien ſenſible.

Mais ce don ſi excellent de conduire les ames par les voies de la juſtice, éclatoit particuliérement quand il aſſiſtoit les malades. Rien de plus capable de les inſtruire & de les ſoutenir, que ce qu'il leur diſoit dans ces triſtes momens, où l'homme livré à la douleur & enveloppé des ombres de la mort, ne trouve que de foibles ſecours dans ſa propre raiſon. On étoit ſi convaincu que le Pere Bourdaloue avoit grace pour cela, que depuis pluſieurs années il étoit très-ſouvent appellé auprès des mourans : à quoi il répondoit de ſon côté avec tous les empreſſemens de la charité chrétienne, paſſant quelquefois de la Chaire au lit des malades, ſans ſe donner un moment de repos.

De ſi importantes fonctions exercées avec tant de diſtinction, lui avoient attiré une conſidération ſi univerſelle, que ce qu'il y a de plus élevé dans le Royaume, l'honoroit de ſon eſtime, & ſe faiſoit même honneur, ſi je l'oſe dire, d'avoir quelque liaiſon avec lui. A peine a-t-on ſçû ſa maladie, que les perſonnes du premier rang, ſoit de la Cour, ou de la Ville, ont envoyé avec des marques d'une inquiétude véritable ſçavoir de ſes nouvelles ; & dès qu'on a été informé de ſa mort, tout le monde a pris part

à notre affliction, & s'en eſt fait comme un devoir de reconnoiſſance, pour tout le bien qu'il a plu à Dieu d'opérer par lui, à l'avantage du public, durant le cours de tant d'années. Pour ceux qui lui avoient donné leur confiance, je ne ſçais ſi rien ſera capable de les conſoler. Comme ils le connoiſſoient encore mieux que les autres, l'entretenant plus ſouvent, recevant de lui des conſeils très-ſalutaires, le trouvant toujours prêt à les ſecourir dans le beſoin, & ne le quittant jamais ſans une nouvelle conviction de ſon mérite, ils ont dû auſſi reſſentir plus vivement la grandeur de cette perte.

Mais ce qui doit, mon Révérend Pere, nous rendre plus précieuſe la mémoire du Pere Bourdaloue, ce ſont les vertus ſolides qu'il a ſçû joindre ſelon l'eſprit de nos régles, aux grands talens dont Dieu l'avoit pourvû. Le zéle de la gloire de Dieu étoit l'ame de tout ce qu'il faiſoit dans l'étendue de ſes emplois; la ſienne ne le touchoit point. Loin de s'applaudir lui-même par une vanité dont il eſt ſi difficile de ſe défendre dans les grands ſuccès, les applaudiſſemens qu'on lui donnoit le faiſoient ſouffrir; & toujours renfermé dans la plus exacte modeſtie ſur ce qui le regardoit, il étoit prodigue de louanges à l'égard de ceux en qui l'on voyoit quelque mérite. Je ſçais d'une perſonne pour qui il avoit beaucoup de conſidération, que lui ayant un jour demandé s'il n'avoit point de complaiſance parmi tant de choſes capables d'en inſpirer il lui répondit que depuis long-tems Dieu lui avoit fait la grace de connoître le néant de tout ce qui brille le plus aux yeux des hommes, & qu'il lui faiſoit encore celle de n'en être point touché. Il a dit à une autre, qu'il étoit ſi parfaitement convaincu de ſon incapacité pour tout bien, que malgré tous ſes ſuccès, il avoit beaucoup plus à ſe défendre du découragement que de la préſomption.

Il n'étoit pas plus sensible à tous les agrémens qu'il pouvoit trouver dans le commerce que son ministére l'obligeoit d'avoir avec le monde. Comme il servoit le prochain sans intérêt, c'étoit aussi sans attachement : en voici une preuve qui ne peut manquer de vous édifier.

Il y a plusieurs années qu'il pressa les Supérieurs de lui permettre de passer le reste de ses jours à travailler loin de Paris dans une de nos maisons de Retraite ; & cette tentative n'ayant pas réussi, il en fit une il y a trois ans auprès de notre très-Révérend Pere Général, pour obtenir la permission de se retirer au Collége de la Fléche, afin de s'occuper uniquement de sa propre sanctification. Mais Dieu qui vouloit se servir de lui pour en sanctifier bien d'autres, ne permit pas qu'il réussît mieux cette seconde fois que la premiére. On peut dire néanmoins que le Pere Bourdaloue a eu ce qu'il souhaitoit le plus en cela. Car redoublant son attention sur lui-méme, il a sçû se procurer dans l'embarras où il étoit retenu par la providence, les mêmes accroissemens de vertu qu'il se proposoit dans le saint repos après lequel il soupiroit.

Au reste cette attention sur soi-même l'a accompagné pendant toute sa vie ; & c'est par ce moyen qu'il a accompli si parfaitement l'avis de l'Apôtre à Tite son disciple : *Soyez en toutes choses un exemple de bonnes œuvres dans ce qui regarde la doctrine, l'intégrité, la sagesse. Que ce que vous dites soit saint & irréprehensible, afin que quiconque est declaré contre nous, demeure confus, n'ayant rien à nous reprocher.* Vous le reconnoissez assurement dans ces paroles, mon Révérend Pere, pour peu que vous rappelliez dans votre esprit ce que vous avez vû vous-méme si souvent. Je ne parle pas ici de ses discours publics, où de l'aveu de tout le monde il ne lui est rien échappé que la critique la plus exacte pût ju-

rement censurer. Je parle de sa conduite ordinaire ; que la médisance s'est vûe contrainte de respecter sous un habit qu'elle a coutume d'épargner si peu.

Au milieu des affaires dont la dissipation paroit le plus inséparable, il ne perdoit point la possession de son ame, selon l'expression de l'Ecriture. Tellement qu'obligé de se communiquer au dehors pour répondre à la confiance qu'on avoit en lui, il ne s'éloignoit jamais des bienséances de son état ; & que recherché de toutes sortes de personnes, il traitoit avec chacun d'eux d'une maniere proportionnée au rang où la providence les avoit mis. Ainsi il étoit respectueux envers les Grands, sans perdre la liberté de son ministére ; & sans en avilir la dignité, il étoit facile & affable aux petits. Le fond de cette prudence n'étoit point un rafinement de politique : car il étoit l'homme du monde le plus solide & le plus vrai ; il n'y avoit rien de frivole en tout ce qu'il faisoit, rien de contraire à son caractére, & nulle considération n'altéroit sa franchise & sa sincérité. C'étoit la droiture, le bon sens & la foi, qui lui faisoient découvrir dans chaque chose ce que Dieu y a mis pour servir de régle à notre conduite.

C'étoit par de semblables principes que tous lui étoient égaux à l'égard du salut des ames : les gens de la plus basse condition trouvant en lui les memes secours pour leur sanctification, que les personnes de la premiere qualité. Il y en a qui lui ayant marqué que sa haute réputation les empêchoit de s'adresser à lui au tribunal de la Pénitence, ont été convaincus par ses maniéres simples & prévenantes, qu'il ne bornoit pas son ministére aux gens distingués par leur naissance & par leurs emplois. Il se comportoit de méme quand il s'agissoit de prêcher : car il le faisoit aussi volontiers dans les hôpitaux, dans les prisons, dans les villages, qu'à la Cour ou dans les plus grandes villes du Royaume. Le dé-

sir de rendre service au prochain, lui fit toujours négliger ces ménagemens de vogue & de santé, qu'on craint ordinairement d'user en se prodiguant au public : ce que Dieu a tellement béni, que par un rare exemple on l'a vû prêcher dans un âge avancé avec la même vigueur & le même succès, que dans ses plus belles années.

Comme c'est la piété envers Dieu qui donne le prix à toutes les vertus, je dois après ce que je viens de dire, vous faire voir jusqu'où elle a été dans le Pere Bourdaloue. Il étoit très-religieux observateur des saintes pratiques que la régle nous prescrit, pour entretenir en nous l'esprit d'une véritable dévotion. Les premiers jours de chaque année, il les consacroit à la retraite ; & afin de conserver la ferveur qu'il y avoit prise, il donnoit chaque jour un tems considérable à la priére. L'office divin avoit pour lui un attrait particulier. Il avoit commencé à le réciter régulièrement, long-tems avant que d'y être obligé par les ordres sacrés ; & l'obligation qu'il en eut dans la suite, ne servit qu'à lui faire remplir ce devoir avec un sensible redoublement de ferveur. Pour ce qui est du sacrifice de nos Autels, pénétré de la grandeur d'une fonction si sublime, il s'étoit fait une régle de le célébrer tous les jours, comme si chacun eût été le dernier de sa vie. Ainsi, ni l'accoutumance qui attiédit ordinairement le cœur, ni la multitude des affaires qui le dissipe, ne l'empêchoient point de puiser avec abondance dans cette source de graces. D'où il arrivoit, que plein des sentimens que produit dans une ame bien disposée la participation des divins mystéres, il parloit dans l'occasion des choses de Dieu d'une maniére également vive & touchante.

Enfin tout ce qui concerne le culte divin, lui étoit précieux. Les moindres cérémonies de l'Eglise n'avoient rien que de grand pour lui. A l'exemple du Prophéte, il aimoit la beauté de la maison du Sei-

gneur ; & le zéle qu'il avoit pour elle, lui faiſoit prendre un ſoin particulier de la décoration des Autels. Sur combien d'autres choſes la modeſtie du Pere Bourdaloue a-t-elle jetté un voile qu'il n'eſt pas poſſible de lever ? Car content de plaire aux yeux de Dieu ſcrutateur des cœurs, il cachoit à ceux des hommes tout ce que la loi de l'édification ne l'obligeoit pas de faire paroître. Une dévotion d'appareil n'étoit point de ſon goût, & l'on ne pouvoit être plus ennemi de l'oſtentation.

Je m'apperçois, mon Révérend Pere, que cette Lettre paſſe de beaucoup les bornes ordinaires. Il faut donc la finir, pour vous apprendre en peu de mots quelle a été la fin d'une ſi belle vie. Le Pere Bourdaloue a vû les approches de la mort avec une tranquillité qui étoit beaucoup moins l'effet de la force naturelle de ſon eſprit, que de celle de ſa foi & de l'eſpérance chrétienne qui le ſoutenoit. Il l'a acceptée comme l'exécution de la ſentence portée par la juſtice divine contre l'homme pécheur ; & il l'a regardée en même tems comme le commencement des miſéricordes éternelles ſur lui : ſentimens qu'il a exprimés en des termes ſi énergiques, que l'impreſſion en demeurera long-tems gravée dans le cœur de ceux qui les ont entendus. « Je vois bien (ce ſont à » peu près ſes propres paroles) je vois bien que je ne » puis guérir ſans miracle ; mais qui ſuis-je, pour que » Dieu daigne faire un miracle en ma faveur ? ..... » L'unique choſe que je demande, c'eſt que ſa ſainte » volonté s'accompliſſe aux dépens de ma vie, s'il » l'ordonne ainſi ..... Qu'il détruiſe ce corps de pé- » ché, j'y conſens de grand cœur ; qu'il me ſépare de » ce monde, où je n'ai été que trop long-tems, & » qu'il m'unifſe pour jamais à lui. »

Il demanda lundi matin les derniers Sacremens de l'Egliſe, beaucoup moins par une néceſſité preſſante, autant qu'on en pouvoit juger alors, que par

le désir de les recevoir avec plus d'attention & de préfence d'esprit. Aussi les reçut-il d'une maniére si édifiante, que tous en furent infiniment touchés.

Tant d'illustres amis, que son mérite lui avoit faits, seront peut-être bien aises de sçavoir qu'il ne les a pas oubliés dans ces derniers momens. Il pria de les assurer que si Dieu lui faisoit miséricorde, ainsi qu'il espéroit, il se souviendroit d'eux devant lui, & qu'il regardoit leur séparation comme une partie du sacrifice qu'il faisoit de sa vie au souverain domaine de Dieu.

J'ajoûterai, mon Révérend Pere, qu'après m'avoir entretenu en particulier sur quelques affaires avec tout le bon esprit que vous lui avez connu, il me demanda ma bénédiction d'une maniére qui me fit comprendre que le véritable mérite n'est pas incompatible avec la simplicité qu'inspire l'Evangile; ni avec cette foi, qui découvre à l'humble Religieux la personne de Jesus-Christ, dans celle du Supérieur, quelque méprisable qu'il puisse être. Au reste ce n'est pas la premiére preuve qu'il m'en a donnée; car je ne dois pas omettre ici, que pendant toute sa vie il a aimé la dépendance; qu'il l'a pratiquée avec exactitude, & qu'il l'a préférée à des emplois qui devoient l'en tirer, & qu'on l'a pressé plusieurs fois d'accepter.

Bien des raisons doivent le faire regretter dans la Compagnie. Mais la plus touchante de toutes, est le tendre & sincére attachement qu'il avoit pour elle. On ne peut dire combien il l'estimoit, & jusqu'à quel point cette estime le rendoit sensible à ses avantages & à ses disgraces. En vain s'est-il trouvé des gens qui pour dissimuler l'honneur qu'il lui faisoit, ont voulu plus d'une fois persuader le contraire au monde. C'est dans ces occasions qu'on voyoit son zéle pour elle prendre une nouvelle vivacité. Avec quelle force d'expression ne protestoit-il pas alors, qu'il

qu'il lui devoit tout, & que l'une des plus grandes graces que Dieu lui eût faite, étant de l'y avoir appellé, il eût été le plus injuste de tous les hommes, s'il eût eu la moindre indifférence pour elle ?

Le Pere Bourdaloue étoit né à Bourges le 20. d'Août de l'année 1632. & l'année 1648. il entra dans la Compagnie le 10. de Novembre. Ainsi il a vécu 72. ans, dont il a passé 56. ans dans la Compagnie. Bénissons Dieu de la fidélité qu'il lui a donnée pour fournir avec tant de distinction une si longue carriére, & prions-le en même tems de lui avancer la possession du bonheur éternel, s'il n'en jouit pas encore. J'ai l'honneur d'être avec beaucoup de respect, &c.....

A Paris ce 14. de Mai 1704.

TABLE DES SERMONS,

AVEC

l'Abrégé de chaque Sermon.

Le premier chiffre marque la page où commence l'article que l'on abrége ; & le second, la page où ce même article finit.

Sermon pour le Dimanche de la cinquiéme Semaine, sur la Parole de Dieu, pag. 1.

DIVISION. Si la parole de Dieu ne produit plus présentement les mêmes fruits qu'elle produisoit autrefois, ce n'est ni à cette sainte parole qu'il faut s'en prendre, ni aux Prédicateurs qui la débitent, mais aux Chrétiens qui l'écoutent, & qui lui opposent trois obstacles bien ordinaires; sçavoir le dégoût de la parole de Dieu, l'abus de la parole Dieu, & une résistance volontaire à la parole de Dieu. Surquoi je fais trois propositions ; & je dis, que le dégoût de la parole de Dieu est un des plus terribles châtimens que doive craindre un Chrétien, 1. Partie. Que l'abus de la parole de Dieu est un des désordres les plus essentiels que puisse commettre un Chrétien, 2. Partie. Enfin que la resistance à la parole de

Dieu eſt une des plus prochaines diſpoſitions à l'endurciſſement & à la réprobation d'un Chrétien, 3. Partie. p. 1. 8.

I. PARTIE. Le dégoût de la parole de Dieu eſt un des plus terribles châtimens que doive craindre un Chrétien. C'eſt par ſa parole que Dieu a ſanctifié le monde, & c'eſt par ſa parole encore qu'il le veut ſanctifier. D'où il s'enſuit qu'un des plus grands malheurs pour nous eſt de tomber dans le dégoût de cette divine parole. p. 9. 10.

Ceci ſuffiroit pour établir ma premiére propoſition : mais je vais plus loin. Car que fait ce dégoût de la ſainte parole ? 1. il nous en éloigne, 2. il nous rend incapables d'en profiter. Double châtiment de Dieu. p. 10. 12.

1. Ce dégoût nous éloigne de la parole de Dieu, premier châtiment. Figure des Juifs qui ſe dégoûtérent de la manne, & qui ne la recueilloient plus qu'avec dédain ; effet de la vengeance du Seigneur, ſelon la remarque d'Origéne & de ſaint Jérôme. Application à la parole de Dieu. p. 12. 14.

2. Ce dégoût nous rend incapables de profiter de la parole de Dieu, autre châtiment. Pour profiter de cette ſainte parole, il faut que Dieu y ajoute l'onction de ſa grace : & quand Dieu voit le mépris que nous faiſons de ſa parole, il nous laiſſe dans notre indifférence, ſans ſe faire ſentir intérieurement à nous. p. 14. 16.

Vous me direz que ce dégoût n'eſt point préciſément un dégoût de la parole de Dieu, mais de la parole de Dieu mal annoncée. Et moi je réponds : S'il étoit vrai, comme vous le prétendez, qu'il n'y eût plus de Prédicateurs capables de vous bien annoncer la parole de Dieu, cela même ne ſeroit-il pas une punition viſible du ciel ? Cependant nous n'en ſommes pas là : & j'ajoute que le châtiment ne conſiſte pas en ce qu'il n'y ait point de Prédicateurs, mais

en ce qu'il n'y en ait point selon votre goût dépravé ; car c'est à votre égard comme s'il n'y en avoit point du tout. Le comble du malheur est que vous ne comprenez pas là-dessus votre malheur. p. 16. 21.

II. PARTIE. L'abus de la parole de Dieu est un des désordres les plus essentiels que puisse commettre un Chrétien. A quoi l'Apôtre saint Paul réduisoit-il l'abus de la communion ? à ne pas faire un juste discernement du corps de Jesus-Christ, & à manger cette viande céleste comme une viande commune : *Non dijudicans corpus Domini.* J'applique ceci à mon sujet. Nous commettons mille abus dans l'usage de la parole de Dieu : mais l'abus capital est que nous ne faisons pas le discernement nécessaire de cette adorable parole : c'est-à-dire, que nous ne l'écoutons pas comme parole de Dieu, mais comme parole des hommes ; & voilà ce que j'appelle un désordre. 1. désordre par rapport à Dieu. 2. désordre par rapport à nous-mêmes. p. 21. 24.

1. Désordre par rapport à Dieu. Quand vous ne faites pas un juste discernement du corps de Jesus-Christ, vous le profanez ; & par la même regle je dis que vous profanez la parole de Dieu, quand vous ne sçavez pas la discerner de la parole de l'homme. Ainsi nous l'enseigne saint Augustin. p. 24. 28.

2. Désordre par rapport à nous-mêmes. Comment ? c'est qu'en abusant de la parole de Dieu & en la profanant, nous nous la rendons inutile. La parole de Dieu reçue comme parole de l'homme, ne peut produire que des effets proportionnés à la vertu de la parole de l'homme. Or la parole de l'homme n'est d'elle-même pour le salut qu'un vain instrument. Dans cette ville de Lycaonie où saint Barnabé & saint Paul furent écoutés avec tant d'applaudissement, qu'on vouloit leur offrir de l'encens, leur

prédications ne firent aucun fruit : pourquoi ? parce qu'on écoutoit ces deux Apôtres & qu'on les admiroit comme hommes. Ainſi tant de mondains admirent quelquefois le Prédicateur, mais ne ſe convertiſſent pas. C'eſt ce que faiſoient les Juifs, lorſque le Prophéte Ezéchiel leur annonçoit les calamités dont Dieu devoit bientôt les affliger. *Audiunt verba tua, & non faciunt ea.* p. 28. 32.

Auſſi eſt-il de l'honneur de Dieu, que la converſion des ames, qui eſt le grand ouvrage de ſa grace, ne ſoit pas attribuée à la parole des hommes, ni même à la ſienne confondue avec celle des hommes. Pour vous punir, il ne vous laiſſera de ſa parole que ce qu'elle a de ſpécieux & d'agréable : mais ce qu'elle a de ſolide & d'avantageux, il le donnera à ces ames choiſies qui ne cherchent dans ſa parole que ſa parole même. Et qui ſommes-nous en effet, mes Freres, pour mériter que vous vous occupiez de nous ? Ce n'eſt pas que vous ne puſſiez choiſir tel Prédicateur préférablement à l'autre. Mais ſur cela voici deux avis importans que vous devez ſuivre. 1. Entre les miniſtres de Jeſus-Chriſt ne préférez pas tellement l'un, que vous mépriſiez les autres ; car ils ſont tous envoyés de Dieu. 2. N'ayez égard dans le choix que vous faites, qu'à votre avancement ſpirituel & à votre perfection. p. 32. 36.

III. Partie. La réſiſtance à la parole de Dieu eſt une des plus prochaines diſpoſitions à l'endurciſſement & à la réprobation d'un Chrétien. Il y a des choſes qui ne peuvent être inutiles, ſans devenir préjudiciables, & telle eſt la parole de Dieu. C'eſt ainſi que la parole de Dieu a toujours ſon effet : ou effet de miſéricorde, ou effet de juſtice : *Non revertetur ad me vacuum.* Or quels ſont ces effets de juſtice attachés pour nous à la parole de Dieu, quand nous lui réſiſtons ? 1. Endurciſſement du pécheur. 2. condamnation du pécheur. p. 36. 39.

1. Endurciſſement du pécheur. Exemple de Pharaon : il réſiſta à la parole de Dieu en réſiſtant à la parole de Moyſe ; & Dieu lui endurcit le cœur, ou plutôt il s'endurcit lui-même le cœur par ſon opiniâtre réſiſtance. p. 39. 42.

2. Condamnation du pécheur. Car plus le talent qu'on lui avoit mis dans les mains étoit précieux, plus eſt-il criminel de n'en avoir fait nul uſage. Dieu lui en demandera compte dans ſon jugement dernier, & deux ſortes de perſonnes s'éleveront contre lui : Auditeurs qui auront honoré la divine parole, & Prédicateurs qui la lui auront annoncée. p. 42. 45.

Sermon pour le Jeudi de la cinquiéme Semaine ſur l'amour de Dieu, page 46.

DIVISION. L'amour de Dieu qui nous eſt commandé, doit avoir trois caractéres : l'un par rapport à Dieu, l'autre par rapport à la loi de Dieu, le troiſiéme par rapport au Chriſtianiſme où nous ſommes engagés par la vocation de Dieu. Par rapport à Dieu, amour de préférence, 1. Partie. Par rapport à la loi de Dieu, amour de plénitude, 2. Partie. Par rapport au Chriſtianiſme, amour de perfection. 3. Partie. p. 46. 50.

I PARTIE. Amour de préférence, c'eſt-à-dire, amour en vertu duquel je préfére Dieu à toute créature. Dieu ne me commande pas de l'aimer d'un amour tendre & ſenſible, ni d'un amour contraint & forcé, ni même d'un amour fervent juſqu'à certain dégré : mais il exige de moi que je l'aime par préférence à tout ce qui n'eſt pas Dieu ; en ſorte que je ſois prêt à tout quitter & à tout ſacrifier pour lui. Cet amour n'eſt-il pas bien raiſonnable ? un Roi veut être ſervi en Roi ; pourquoi Dieu ne ſera-t-il pas aimé en Dieu ? Or il ne peut être aimé en Dieu, s'il n'eſt aimé préférablement à toutes les créatures,

puiſqu'il n'eſt Dieu que parce qu'il eſt au-deſſus de toutes les créatures. p. 50. 53.

Ainſi l'aimoit ſaint Paul, quand il s'écrioit : *Qui me ſeparera de la charité de Jeſus-Chriſt ?* Application de ces paroles aux différentes occaſions où nous pouvons nous trouver, & où nous devons dire comme ſaint Paul & dans le même ſens : *Je ſuis certain que ni la mort, ni la vie, ni la grandeur, ni l'abaiſſement, ni les principautés, ni les puiſſances, ni toute autre créature ne pourra jamais me détacher de mon Dieu.* Tel étoit auſſi le ſentiment de S. Auguſtin. p. 53. 58.

Faiſons une ſuppoſition. Imaginez-vous la choſe du monde pour laquelle vous avez plus de paſſion : c'eſt votre honneur. Suppoſons qu'on vous l'ait ôté. Sur cela je vous demande ſi vous aimez aſſez Dieu, pour croire que vous vouluſſiez alors lui faire un ſacrifice de votre reſſentiment. Sans cette diſpoſition il n'y a point de vrai amour de Dieu. Amour de préférence, c'eſt ce qui condamnera au jugement de Dieu tant d'ames, qui pour s'être attachées à de fragiles créatures, les ont aimées juſqu'à oublier l'eſſentielle obligation que leur impoſoit la charité dûe au Créateur. p. 58. 60.

II. PARTIE. Amour de plénitude par rapport à la loi de Dieu, c'eſt-à-dire, amour qui nous doit faire obſerver toute la loi de Dieu : & voilà le myſtére de cette grande parole de l'Apôtre : *Plenitudo legis eſt dilectio.* L'eſſence de la charité ne ſouffre point de partage, non plus que la ſubſtance de la foi. Doutez d'un ſeul article, plus de foi : & violez un ſeul précepte, plus d'amour de Dieu. p. 60. 63.

C'eſt donc dans l'amour de Dieu que ſont réunis comme dans leur centre tous les commandemens de la loi, parce que cet amour en vertu de ce qu'il contient, & de ce que nous appellons ſa plénitude, eſt une défenſe générale de tout ce qui répugne à l'ordre

à un commandement universel de tout ce qui est conforme à la raison. p. 63. 64.

Sur quoi saint Augustin fait une réflexion bien judicieuse, en comparant deux passages de l'Evangile, l'un où Jesus-Christ dit, *Si vous gardez mes commandemens, vous serez dans l'exercice actuel de mon amour;* & l'autre où il dit, *Si vous m'aimez, gardez mes commandemens.* Est-ce donc par la charité que la loi s'accomplit, demande saint Augustin? ou bien est-ce par l'accomplissement de la loi que la charité se pratique? L'un & l'autre répond ce Pere, se vérifie parfaitement. Car quiconque aime Dieu de bonne foi, a déja rempli tous les préceptes dans la disposition de son cœur; & quand il vient à les accomplir dans l'exécution, il ratifie seulement & il confirme par ses œuvres ce qu'il a déja fait par ses sentimens. D'où il s'ensuit qu'un homme qui manque à un point de la loi, quoiqu'il observe tous les autres, n'a pas plus de charité, j'entends de cette charité divine & surnaturelle qui nous sauve, que s'il manquoit à toute la loi. Et voilà le sens de cette parole de saint Jacques : *Quiconque péche contre un seul précepte est aussi coupable*, c'est-à-dire, perd aussi immanquablement la grace & la charité, *que s'il péchoit contre tous.* p. 64. 68.

Faut-il conclurre de-là, que quand on a une fois violé un précepte & perdu la charité, on peut donc impunément les violer tous? ce seroit raisonner en impie. Quelqu'indivisible que soit la charité, il est toujours vrai, reprend saint Augustin, que plus vous violez de commandemens, plus vous vous rendez Dieu ennemi, & plus vous vous exposez à ses vengeances. p. 68. 70.

III. Partie. Amour de perfection par rapport au Christianisme. Ceci se réduit à deux points. 1. Dans le Christianisme le précepte de l'amour de Dieu impose à l'homme des obligations beaucoup

plus grandes que dans l'ancienne loi. 2. Par conſéquent l'acte d'amour de Dieu doit être dans nous beaucoup plus héroïque qu'il ne devoit l'être dans un Juif ou dans un Gentil, avant que la loi de grace eût été publiée. p. 70. 71.

1. Dans le Chriſtianiſme le précepte de l'amour de Dieu impoſe à l'homme des obligations beaucoup plus grandes, que dans l'ancienne loi : pourquoi cela ? parce que la loi nouvelle à quoi il nous oblige, eſt beaucoup plus ſainte que la loi de Moyſe. Voilà ce que Tertullien appelloit le poids du Baptême, & voilà pourquoi il s'étonnoit que les Catéchumènes euſſent tant d'empreſſement pour être incorporés dans l'Egliſe de Jeſus-Chriſt. Il raiſonnoit mal dans la conſéquence qu'il tiroit : mais ſon principe étoit toujours vrai, que le Baptême eſt pour nous un engagement pénible & onéreux : *Pondus baptiſmi.* 1. p. 71. 77.

2. Concluons donc que l'amour de Dieu doit être beaucoup plus généreux & plus fort dans un Chrétien, puiſqu'il doit avoir une vertu proportionnée à ces ſaintes & rigoureuſes obligations que le Baptême nous impoſe. p. 77. 79.

Je vais plus avant, & je dis même avec Guillaume de Paris, que l'acte d'amour de Dieu doit embraſſer tous les conſeils ſous condition : en ſorte que s'il étoit néceſſaire pour marquer à Dieu mon amour, de pratiquer ce qu'il y a dans les conſeils de plus mortifiant & de plus humiliant, je fuſſe diſpoſé à tout entreprendre & à tout ſouffrir. D'où vient que Tertullien appelle la foi, *Fidem martyrii debitricem* : Expreſſion qui convient également à la charité. Ainſi quand les martyrs verſoient leur ſang, ils étoient loués ſimplement dans l'Egliſe pour avoir fait leur devoir, & non pas plus que leur devoir. p. 79. 82.

Or, dites-moi, Chrétiens : s'il s'agiſſoit mainte-

nant ou de renoncer notre Dieu ou de mourir pour lui, trouveroit-il encore dans nous des martyrs ? Si nous ne ſommes diſpoſés de cœur à mourir pour ſa cauſe, nous ne l'aimons pas. Quelques-uns prétendent qu'il eſt dangereux de faire ces ſuppoſitions ; & moi je ſoutiens que ces ſuppoſitions ainſi faites ſont d'une utilité infinie. 1. Pour nous donner une haute idée de Dieu. 2. Pour nous inſpirer, quand il eſt queſtion de lui obéir, des ſentimens nobles & généreux. 3. Pour nous humilier quand nous manquons à certains devoirs aiſés & communs. Mais ces ſuppoſitions peuvent porter au déſeſpoir. Oui, elles peuvent porter au déſeſpoir : mais qui ? ceux qui comptent ſur leurs forces, & non point ceux qui s'appuyent ſur les forces de la grace. p. 82. 84.

Je conçois maintenant quel eſt le mérite de la charité divine. Mais ſi tout ce que j'ai dit eſt néceſſaire pour aimer Dieu, quel eſt celui qui aime Dieu ? p. 84. 86.

Sermon pour le Mercredi de la cinquiéme Semaine, ſur l'état du Péché & l'état de la Grace. page 87.

DIVISION. Rien n'eſt plus important pour nous, que de nous enrichir pour le ciel. D'où je forme ces deux propoſitions. Etat du péché état ſouverainement malheureux, parce qu'alors, quoi que faſſe le pécheur, ſon péché en détruit devant Dieu tout le mérite, 1. Partie. Etat de la grace état ſouverainement heureux, parce qu'alors pour peu que faſſe le juſte, la grace qui le ſanctifie, en reléve devant Dieu le mérite, 2. Partie. p. 87. 91.

1. PARTIE. Etat du péché état ſouverainement malheureux, parce qu'alors, quoi que faſſe le

pécheur, ſon péché en détruit devant Dieu tout le mérite. Sur quoi j'avoue d'abord que je ne puis aſſez admirer la profondeur & la ſévérité des jugemens de Dieu. Car enfin, je ne ſuis pas ſurpris que les actions les plus éclatantes ſelon le monde, ſoient ſouvent les plus indignes des récompenſes de Dieu, parce qu'elles ſont ſouvent les plus vicieuſes dans leur fonds. Je ne ſuis pas ſurpris que certaines vertus morales ne ſoient comptées pour rien devant Dieu, parce que ce ſont des vertus purement humaines. Je conçois même comment des actions chrétiennes, au moins en apparence, ſont cependant rejettées de Dieu, parce qu'elles ſe trouvent corrompues dans l'intention & dans le motif. Mais que des actions vraiement religieuſes & ſaintes dans toutes leurs circonſtances, hors qu'elles n'ont pas été faites dans l'état de la grace, ſoient éternellement & abſolument perdues, c'eſt ce qui me fait trembler & ce qui m'apprend combien le péché eſt un mal à craindre. p. 91. 96.

Or l'arrêt néanmoins en eſt porté dans l'Ecriture, & l'Apôtre lui-même l'a prononcé, en diſant aux Corinthiens : Quoi que je faſſe, & quoi que mon zéle m'inſpire, ſi je ne ſuis pas en grace avec Dieu & ſi je n'ai pas la charité ; c'eſt en vain que je travaille. Voyons-en les raiſons. J'en trouve ſur tout deux. p. 96. 98.

Premiére raiſon, tirée de l'état ou de la diſpoſition habituelle du pécheur. Car l'état du péché eſt un état de mort. Or dans un état de mort comment faire des actions de vie ? & ſi ce ne ſont pas des actions de vie, comment mériteroient-elles la plus excellente de toutes les vies qui eſt la vie de la gloire ? p. 98. 101.

Approfondiſſons encore cette penſée. Selon tous les Peres & les Théologiens, le péché anéantit l'homme en quelque maniére, & le réduit, par une eſpece

de deſtruction, à n'être plus rien dans l'ordre de la grace. Or d'un rien on ne doit rien attendre. p. 101. 103.

Seconde raiſon, fondée ſur la nature du mérite. Nos actions ne ſont méritoires pour l'éternité, qu'autant qu'elles ſont conſacrées & comme diviniſées par Jeſus-Chriſt. Or pour cela il faut que nous ſoyons unis à Jeſus-Chriſt par la charité. Otez cette communication, nous devenons, ſelon la figure du Prophéte & de l'Evangile, comme des ſarmens inutiles. p. 103. 108.

Cependant devez-vous conclurre de-là, que dans l'état du péché, il ne faut donc plus ſe mettre en peine de bien faire, ni de bien vivre, puiſque les œuvres les plus ſaintes ne ſont de nulle valeur? Raiſonnement impie. Au contraire, 1. Il y a des œuvres d'obligation que vous ne pouvez omettre dans l'état meme du péché, ſans vous rendre coupables d'un nouveau péché. 2. Vous devez tâcher, non ſeulement par ces œuvres d'obligation, mais par des œuvres de ſurérogation, à toucher la miſéricorde de Dieu & à fléchir ſa juſtice. En uſe-t-on autrement dans le monde, ſur tout à la Cour? p. 108. 111.

II. PARTIE. Etat de la grace état ſouverainement heureux, parce qu'alors pour peu que faſſe le juſte, la grace qui le ſanctifie, en releve devant Dieu le mérite. Il y a une eſpéce d'émulation entre la miſéricorde de Dieu & ſa juſtice: en ſorte qu'autant qu'il eſt ſévere à l'égard du pécheur, autant eſt-il miſéricordieux à l'égard du juſte. Ramaſſez tout juſques aux fragmens, diſoit Jeſus-Chriſt. Quels ſont ces fragmens, demande S. Grégoire Pape? ce ſont mille petits mérites que nous négligeons, & que nous pouvons recueillir. Avec peu, reprend S. Bernard, on gagne beaucoup auprès de Dieu. Ce que nous faiſons n'eſt rien, & ce qu'il nous

promet comprend tout. Cent pour un, voilà le traité qu'il fait avec nous. p. 111. 114.

Aussi le Fils de Dieu dans l'Evangile s'engage à nous donner son Royaume : pourquoi ? pour un verre d'eau. Où donc est notre prudence, si nous ne profitons pas d'une telle libéralité ? Le laboureur ne néglige pas son grain sous prétexte que c'est peu de chose : mais il le cultive, parce qu'il sçait que ce grain, tout petit qu'il est, contient toute l'espérance de l'avenir. p. 114. 117.

Du reste ne cessons point d'admirer le pouvoir de la grace sanctifiante. Car dans cet état, il n'est pas même nécessaire que nos œuvres soient saintes par elles-mêmes : c'est assez, quoiqu'elles soient indifférentes de leur nature, que la charité les dirige & que la grace les anime. Vous me demandez sur quoi tout ceci est fondé ? sur trois belles qualités qui conviennent au juste, & qui le distinguent devant Dieu. 1. Qualité d'ami de Dieu, 2. Qualité de ministre de Dieu. 3. Qualité de membre incorporé à Jesus-Christ qui est l'homme-Dieu. p. 117. 118.

1. Qualité d'ami de Dieu. D'un ami tout est bien reçû. *Vous avez blessé mon cœur*, dit l'époux à l'ame fidéle ; & par où l'avez-vous blessé ? *par l'éclat d'un de vos yeux, & par un cheveu de votre tête.* p. 118. 120.

2. Qualité de ministre de Dieu, parce que le juste agissant comme juste, agit pour Dieu & au nom de Dieu. Or quand les Saints agissoient au nom de Dieu, que n'ont-ils pas fait avec les plus foibles instrumens ? p. 120.

3. Qualité de membre incorporé à Jesus-Christ qui est l'homme-Dieu. Car du moment que nous sommes en grace avec Dieu, nous ne faisons plus qu'un corps avec Jesus-Christ. Par conséquent c'est Jesus-Christ qui agit en nous. Or si c'est Jesus-

Christ qui agit en nous, de quel prix doivent être toutes nos actions ? p. 120. 122.

Que ne fait-on pas pour s'enrichir & pour s'aggrandir dans le monde ? Ayons au moins le même soin pour amasser des richesses spirituelles & pour nous aggrandir devant Dieu. p. 122. 125.

Sermon pour le Jeudi de la cinquiéme Semaine, sur la Conversion de Magdelaine, pag. 126.

DIVISION. Les péchés de Magdelaine lui furent-ils remis, parce qu'elle aima beaucoup ; ou aima-t-elle beaucoup, parce que ses péchés lui avoient été remis ? L'un & l'autre est vrai, & exprimé dans l'Evangile de ce jour. En deux mots : ses péchés lui furent remis, parce qu'elle aima beaucoup d'un amour pénitent, 1. Partie. Elle aima beaucoup d'un amour reconnoissant, parce que ses péchés lui avoient été remis, 2. Partie. p. 126. 131.

I. PARTIE. Les péchés de Magdelaine lui furent remis, parce qu'elle aima beaucoup d'un amour pénitent. Je distingue dans elle quatre choses que l'Evangeliste nous fait remarquer : son péché, la source de son péché, la matiére de son péché, & le scandale de son péché. Or l'amour qu'elle conçut pour Jesus-Christ, cet amour pénitent, 1. expia son péché, 2. purifia la source de son péché, 3. consacra à Dieu la matiére de son péché, 4. répara le scandale de son péché. p. 131. 134.

1. Son amour expia son péché. Le péché de Magdelaine fut le libertinage de ses mœurs : ou pour nous servir de termes moins odieux, disons que son péché fut son amour propre & son orgueil. Or l'amour pénitent de Magdelaine substitua à cet amour

propre une sainte haine d'elle-même, & à cet orgueil une profonde humilité. p. 134. 137.

Elle aima, *Dilexit :* & par une conséquence nécessaire, elle commença à se haïr. Car aimant son Dieu, ce Dieu de pureté & de sainteté, & ne voyant dans elle que corruption & que désordre, comment auroit-elle pû ne se pas haïr elle-même ? Elle aima, *Dilexit ;* & du moment qu'elle aima, elle cessa d'avoir ces soins excessifs d'une fragile beauté dont elle s'étoit toujours occupée. Voyez-la aux pieds de Jesus-Christ, les cheveux épars, le visage abattu, les yeux baignés de larmes. Elle aima, *Dilexit ;* & parce qu'elle aima, elle voulut faire à Dieu une réparation solemnelle des attentats de son orgueil. Prosternée aux pieds du Sauveur, elle se souvint combien elle avoit été jalouse d'avoir elle-même des adorateurs dans le monde. Voilà sur quoi elle se confondit mille fois. Elle aima, *Dilexit ;* & toutes ses injustices furent expiées, tous ses crimes lui furent pardonnés. D'où nous devons conclurre quelle est l'efficace & le mérite de l'amour de Dieu. p. 138. 144.

2. Son amour purifia la source de son péché. Cette source étoit son cœur, un cœur sensible & tendre. Or elle tourna toute cette sensibilité & cette tendresse vers Dieu. p. 144. 146.

3. Son amour consacra la matiére de son péché. J'appelle la matiére de son péché, tout ce qui servoit à ses plaisirs & à son luxe. Elle avoit aimé les parfums, & tout ce qui flatte les sens : mais il ne m'appartient plus, dit-elle, de chercher les délices de la vie. Touchée de ce sentiment, elle apporte avec elle un parfum précieux, elle le répand sur les pieds de Jesus-Christ, elle les essuye avec ses cheveux. Je ne m'arrêterai point ici, Femmes mondaines, à vous marquer tout ce qu'il y a à retrancher dans l'extérieur de vos personnes, & tout ce qu'il

faudroit sacrifier à Dieu. Dans un mot je comprends tout : aimez comme a aimé Magdelaine ; & quand le feu de l'amour de Dieu sera bien allumé dans vos cœurs, vous verrez alors tous les sacrifices que vous avez à faire, & tous ces sacrifices ne vous coûteront plus rien. p. 146. 151.

4. Son amour répara le scandale de son péché. Elle aima, *Dilexit ;* & autant qu'elle s'étoit déclarée pour le monde, autant voulut-elle se déclarer pour Jesus-Christ. C'est pour cela qu'elle le vint trouver dans la maison de Simon le Pharisien, & au milieu d'une nombreuse assemblée. Quoi qu'on en puisse dire, je ne me persuaderai jamais qu'une ame soit bien convertie & bien pénitente, tandis qu'elle aura honte du service de Dieu, & qu'elle ne tâchera pas à ramener par son exemple dans les voies de Dieu tant de pécheurs qu'elle a égarés. p. 151. 154.

II. Partie. Magdelaine aima beaucoup d'un amour reconnoissant, parce que ses péchés lui avoient été remis. Dans les ames lâches la vûe des péchés remis ne produit, ou qu'une fausse sécurité, ou qu'une oisive tranquillité. Mais que fit Magdelaine ? Parce que ses péchés lui avoient été pardonnés, 1. elle se dévoua, par un attachement inviolable, au Fils de Dieu, tandis qu'il vécut sur la terre. 2. Elle lui marqua une fidélité héroïque dans le tems de sa passion & de sa mort, 3. Elle demeura avec une invincible persévérance auprès de son tombeau. 4. Elle le chercha avec toute la ferveur d'une épouse, & d'une épouse passionnée quand elle le crut ressuscité. Quatre effets de sa reconnoissance. p. 154. 159.

1. Magdeleine convertie n'eut plus désormais d'attachement que pour Jesus-Christ. Elle le suivoit, dit saint Luc, dans ses voyages ; elle employoit ses biens pour lui : *Et ministrabat ei de facultatibus suis.* Elle se tenoit à ses pieds, écoutant sa parole & la méditant ; *Sedens secus pedes Domini, audiebat*

verbum illius. Ainſi en uſe une ame vraiement pénitente. Se tenir auprès de ſon Sauveur, converſer avec lui, le nourrir dans la perſonne des pauvres, le recevoir ſouvent chez elle & dans elle par la communion, voilà déſormais ſa vie & à quoi elle ſe borne. p. 159. 163.

2. Magdelaine convertie marqua à Jeſus-Chriſt une fidélité héroïque dans le tems de ſa paſſion & de ſa mort. Ses diſciples l'abandonnerent: mais Magdelaine ſans rien craindre demeura au pied de la croix, c'eſt dans cette conſtance que paroit la vraie fidelité. Car n'être fidéle à Dieu qu'autant qu'il nous fait trouver de goût dans ſon ſervice, c'eſt ne payer le plus grand de tous les bienfaits qui eſt la grace de la converſion, que d'une reconnoiſſance apparente. p. 163. 167.

3. Magdelaine convertie demeura avec une invincible perſévérance auprès du tombeau de Jeſus-Chriſt. Là, combien de fois ſe fit-elle pour ſa propre inſtruction, ces divines leçons que l'Apôtre dans la ſuite devoit faire aux fidéles pour leur ſanctification: *Vous êtes morts, & votre vie eſt cachée avec Jeſus-Chriſt en Dieu. Vous êtes enſevelis avec Jeſus-Chriſt.* Mort ſpirituelle à quoi elle ſe condamna: mais affreuſe mort pour tant de femmes qui voudroient vivre à Dieu, ſans mourir au monde & à elles-mémes. p. 167. 170.

4. Magdelaine chercha Jeſus-Chriſt reſſuſcité avec toute la ferveur de l'amour le plus généreux & le plus ardent. Avec quelle généroſité s'offrit-elle à l'enlever elle-méme, ſi elle étoit aſſez heureuſe pour le trouver: *Et ego eum tollam.* Des que Jeſus-Chriſt ſe fit connoitre à elle, quel fut le raviſſement de ſon ame? Sainte ferveur que nous voyons encore dans les plus grands pécheurs, lorſque de bonne foi revenus à Dieu ils conſidérent dans quel abime ils s'étoient plongés & par quelle miſéricorde la grace les a ſauvés. p. 170. 172.

Quoi qu'il en ſoit, voilà, Pécheurs, l'avantage que vous pouvez tirer de vos péchés mêmes. Ils vous ont ſéparés de Dieu; mais du moment qu'ils vous ſont pardonnés, ils peuvent ſervir à vous attacher plus étroitement à Dieu, & à vous élever même au-deſſus de bien des juſtes. p. 172. 173.

Sermon pour le Vendredi de la cinquiéme Semaine, ſur le Jugement téméraire. pag. 174.

DIVISION. Nos jugemens au déſavantage du prochain ſont communément téméraires, & par défaut d'autorité, & par défaut de connoiſſance, & par défaut d'intégrité. Défaut d'autorité, parce que Dieu ne nous a donné ſur le prochain nulle juriſdiction : 1. Partie. Défaut de connoiſſance, parce que nous ne pouvons pénétrer dans le cœur du prochain, ni le bien connoître : 2. Partie. Défaut d'intégrité, parce que ce ſont nos paſſions qui nous préoccupent, & que notre intérêt propre eſt le plus ordinaire motif de nos jugemens : 3. Partie. p. 174. 177.

I. PARTIE. Jugemens téméraires par défaut d'autorité, parce que nous n'avons ſur le prochain nulle juriſdiction. Il n'y a que Dieu, qui eſſentiellement & par lui-même, ait une légitime autorité pour juger les hommes. Juger donc le prochain, c'eſt attenter ſur les droits de Dieu, & faire de notre chef ce que Jeſus Chriſt ne fera que comme délégué de ſon Pere céleſte p. 177. 179.

Qui êtes-vous, diſoit le grand Apôtre, pour juger & pour condamner le ſerviteur d'autrui? S'il tombe ou s'il demeure ferme, ce n'eſt point à vous d'en connoître, mais à celui dont il dépend & qui comme maître eſt ſon juge : *Domino ſuo ſtat aut*

radit. Explication de ce passage selon saint Chrysostome. p 179. 180.

C'est pour cela même que dans les divisions qui naissoient entre les Chrétiens, l'Apôtre en leur défendant de juger, leur en apportoit cette raison, *Omnes enim stabimus ante tribunal Christi.* C'est qu'il y a un tribunal où nous devons tous comparoitre, qui est le tribunal de Jesus-Christ. p. 180. 182.

Vous me direz, que le Sauveur du monde nous a promis dans la personne de ses Apôtres de nous faire asseoir avec lui sur le tribunal de sa justice, pour juger non seulement les hommes, mais selon le témoignage de saint Paul, les Anges mêmes. Il est vrai, répond saint Augustin, nous serons assis avec Jesus-Christ pour juger ; mais ne prevenons donc pas ce souverain juge, & attendons le tems où il nous communiquera son pouvoir pour l'exercer, & où il l'exercera lui-même. p. 182. 185.

Mais nous voulons juger dès maintenant. Désordre spécialement condamnable, lorsque nous nous attaquons aux puissances mêmes. *Nolite tangere Christos meos, & in Prophetis meis nolite malignari.* Désordre essentiellement opposé à cette subordination, dont Dieu est l'auteur, & par conséquent le conservateur & le vengeur. Désordre qui ruine & qui anéantit l'obéissance des inférieurs. p. 185. 186.

Et ne me dites point, qu'en condamnant les actions de ceux que Dieu a constitués en dignité, vous ne laissez pas d'honorer leur ministère. Car Dieu en nous défendant de les juger, *Diis non detrahes*, n'a point fait cette précision, parce qu'il prévoyoit que le mépris de la personne seroit toujours suivi du mépris de la dignité. Exemple de Conitantin ; exemple de Marie sœur de Moyse. p. 186. 191.

II. Partie. Jugemens téméraires par défaut de connoissance. Car 1. on juge sur de simples apparences ; 2. on juge des intentions par les actions ;

3. on juge sur le rapport d'autrui ; 4. on prend de vains soupçons pour des démonstrations & des convictions. Tout cela autant de sources de faux jugemens que nous formons les uns contre les autres. p. 191. 192.

1. On juge sur de simples apparences, & rien de plus trompeur que les apparences. Dieu juge les hommes, dit saint Augustin, mais pour les juger, que fait-il ? il pénétre jusques dans le fond de leurs cœurs. Jugeons comme lui, ou plutôt, puisque nous ne pouvons avoir dans cette vie les mêmes connoissances que lui, ne jugeons point. p. 192. 194.

2. On juge des intentions par les actions. Mais la même action ne peut-elle pas être faite par cent motifs différens, & ces différens motifs n'en doivent-ils pas fonder autant de jugemens tout opposés ? Pourquoi vous qui me jugez, de deux intentions que je puis avoir, l'une bonne, l'autre mauvaise, m'imputerez-vous la mauvaise à l'exclusion de la bonne ? p. 194. 197.

3. On juge sur le rapport d'autrui : mais instruisons-nous encore là-dessus par l'exemple de Dieu même. Comment jugea-t-il Sodome & Gomorrhe ? Leur péché, dit-il, crie vengeance au ciel, & j'apprends qu'ils ont mis le comble à leur iniquité. Mais je ne m'en tiendrai pas là : j'irai moi-même, & je verrai comme témoin si tout ce qu'on en rapporte, est vrai : *Descendam & videbo.* Précaution sur tout nécessaire aux Grands & aux Princes. p. 197. 200.

4. On prend de vains soupçons & des conjectures pour des évidences & des démonstrations. Vous n'avez pû, dites-vous, ne pas voir ce qui étoit visible ; non, mais si vous n'aviez pas tant aimé à le voir, vous auriez découvert l'illusion ; & ce que vous croyez avoir vû, vous l'auriez vû tout autrement.

Tant de fois peut-être on a jugé de vous sur ce qu'on a cru voir, & sur ce que vous prétendez qu'on n'a jamais vû. Priere de saint Augustin : *Domine, noverim me, noverim te.* p. 200. 203.

III. Partie. Jugemens téméraires par défaut d'intégrité. Nous jugeons par prévention, par aversion, par chagrin, par intérêt, & par mille autres motifs qui corrompent la raison la plus saine & la plus droite. p. 203. 204.

Arrêtons-nous à l'intérêt qui les comprend tous. Tel fut le principe de tous les faux jugemens des Pharisiens contre le Fils de Dieu. Nous sçavons, disoient-ils, que cet homme est un pécheur : *Nos scimus quia hic homo peccator est.* Pourquoi le sçavoient-ils ? parce qu'ils vouloient, & qu'il étoit de leur intérêt que cela fût. Idée bien naturelle des jugemens du monde. p. 204. 206.

Qu'un homme soit dans nos intérêts, dès-là nous nous persuadons qu'il vaut beaucoup. Mais qu'il soit notre ennemi, ses vertus mêmes les plus éclatantes prendront dans notre imagination la teinture & la couleur des vices. Sur tout, si c'est l'envie qui nous empoisonne le cœur. p. 206. 208.

Aussi quelque probité qu'ait un juge, quelque irreprochable que paroisse un témoin, on n'a nul égard ni au jugement de l'un, ni au témoignage de l'autre, dès qu'on y découvre quelque intérêt. Il faudroit donc pour bien juger du prochain, être défait de toute préoccupation. Mais qui peut communément se promettre d'être disposé de la sorte ; & n'est-il pas plus sûr de s'en tenir à cette loi de l'Evangile : *Nolite judicare*, ne jugez point ? Il est vrai que l'Apôtre parlant de l'homme spirituel, semble en avoir renfermé le caractére dans ces deux qualités, l'une de juger tout, & l'autre de n'être jugé de personne. Mais on a abusé de ses paroles, & on les a mal entendues. Voulons-nous être soli-

dement ſpirituels? laiſſons juger de nous ſans nous plaindre; mais nous, ne jugeons point, ou jugeons toujours favorablement. p. 208. 212.

Sermon pour le Dimanche des Rameaux, ſur la Communion Paſchale. page 213.

DIVISION. Deux ſortes de perſonnes reçoivent le Fils de Dieu dans Jéruſalem, ſes diſciples & les Phariſiens. Ses diſciples le reçoivent avec honneur, & les Phariſiens dans la réſolution de le perdre. Dans le triomphe dont les diſciples honorent ce divin maître, je trouve l'idée d'une ſainte & parfaite communion : 1. Partie. Mais dans la maniére dont ce même Dieu eſt reçu des Phariſiens, je trouve l'idée d'une communion indigne & ſacrilége : 2. Partie. Pour les juſtes, il vient comme un Roi débonnaire & bienfaiſant. Pour les impies engagés & obſtinés dans le crime, il vient comme un ennemi terrible & redoutable. p. 213. 217.

I. PARTIE. Idée d'une bonne communion dans le triomphe dont les diſciples honorent le Fils de Dieu. Il y a dans ce triomphe quatre circonſtances à remarquer. 1. Ce ſont les diſciples qui reçoivent ainſi Jeſus-Chriſt. 2. Ils vont au-devant de lui. 3. Ils portent dans leurs mains des branches de palmiers & d'oliviers. 4. Ils ſe dépouillent de leurs vêtemens, & les mettent ſous les piés de leur maître. Belle figure de la communion des juſtes. p. 217. 219.

1. Ce ſont les diſciples de Jeſus-Chriſt qui le reçoivent en triomphe; & pour le bien recevoir dans la communion, il faut être ſon diſciple, & l'être en effet & dans la pratique. Il s'eſt lui-même déclaré qu'il ne vouloit faire la Pâque qu'avec ſes diſciples.

Tel eſt l'ordre que le grand Apôtre a lui-même intimé à toute l'Egliſe par ces courtes paroles : *Probet autem ſeipſum homo :* Que l'homme s'éprouve. Sans cela il ne nous eſt pas permis de faire la Pâque, & nous n'y devons pas penſer. Je me trompe, nous y devons penſer ; & ſi pour n'y avoir pas penſé, & ne nous y être pas diſpoſés, nous manquons à recevoir Jeſus-Chriſt dans cette fête ſolemnelle, nous commettons un nouveau crime. p. 219. 223.

2. Les diſciples vont au-devant de Jeſus-Chriſt ; & c'eſt ainſi que nous devons anticiper ſa venue par une ſainte préparation. Je m'explique. Car attendre comme tant de mondains à vous préparer que vous ſoyez au jour précis où vous devez garder le précepte & y ſatisfaire, n'eſt-ce pas mépriſer votre Dieu, & vous expoſer vous-même à un ſcandale preſque inévitable ? En effet ſi moi, par exemple, qui vous écoute au ſacré tribunal, je ne vous trouve pas prêt, que ferai-je alors ? vous accorderai-je la grace de l'abſolution ? ce ſeroit trahir mon miniſtére. Vous la refuſerai-je ? il n'y aura donc point de Pâque pour vous. Si dès le commencement du Carême vous aviez eu recours à un Confeſſeur, & que vous lui euſſiez découvert votre état, on auroit mis ordre à tout : & n'eſt-ce pas pour cela que le Carême eſt inſtitué ? p. 223. 232.

3. Les diſciples vont au-devant de Jeſus-Chriſt avec des branches de palmiers & d'oliviers. La palme eſt le ſymbole des victoires que nous devons remporter ſur le péché, ſur le monde, ſur nous-mêmes : & l'olive, le ſigne de la paix que nous devons faire avec Dieu. p. 232. 234.

4. Les diſciples ſe dépouillent de leurs habits, & les étendent dans le chemin, par où Jeſus-Chriſt devoit paſſer. Cérémonie qui vous apprend, Meſdames, à vous défaire de tout ce qui s'appelle ſuper-

fluité mondaine ; ſur-tout de cette ſuperfluité d'ajuſtemens & de parures. p. 235. 237.

Que fera Jeſus-Chriſt de ſa part ? Il viendra dans nous comme un Roi triomphant : *Ecce Rex tuus.* p. 237. 238.

Il y viendra, non-ſeulement en Roi triomphant, mais en Roi débonnaire & bienfaiſant, *manſuetus.* p. 238. 240.

C'eſt pour nous qu'il viendra, c'eſt pour nous combler de ſes graces, *Venit tibi.* Quand il fut entré dans Jéruſalem, tout ce qu'il y avoit de malades, d'aveugles, de paralytiques, parut devant lui, & il les guérit. Ainſi guérira-t-il toutes nos infirmités ſpirituelles. p. 240. 243.

II. PARTIE. Idée d'une communion ſacrilége dans la maniere dont Jeſus-Chriſt fut reçû des Phariſiens & de leurs partiſans. 1. Ils ne le reçoivent que par reſpect humain : *Timebant verò plebem.* 2. Dès que le fils de Dieu paroit dans Jéruſalem, ils conſpirent & forment des deſſeins contre lui, *Collegerunt concilium adversùs Jeſum.* 3. Ils contrediſent ſes miracles, & ils s'aveuglent pour ne les pas reconnoitre : *Videntes autem mirabilia quæ fecit, indignati ſunt.* Mais comment eſt-ce auſſi que Jeſus-Chriſt vient à eux ? comme un ennemi redoutable. Que de rapports avec la communion des pécheurs ! p. 243. 246.

1. Les Phariſiens ne reçoivent le Fils de Dieu que par reſpect humain & par politique : & c'eſt ce que font encore certains pécheurs endurcis, qui veulent ſeulement garder les apparences & ſauver les dehors de la religion. *Timebant verò plebem.* p. 246. 247.

2. De-là ces hommes perdus de conſcience & impies conjurent contre Jeſus-Chriſt dans le cœur, au même tems qu'ils reçoivent ſon ſacrement : de même que les Phariſiens conſpirérent contre lui en le recevant dans Jéruſalem. On forme des projets pour

pour satisfaire ses passions brutales, & le jour même de la communion devient un jour d'excès & de débauche. p. 247. 248.

3. Par un dernier trait de ressemblance avec les Pharisiens ils traitent d'illusions tous les miracles de Jesus-Christ, je veux dire, tous les effets de grace qu'opére la communion quand elle est bien faite. Je n'ai donc point de peine à comprendre pourquoi Jesus-Christ pleure sur eux comme il pleura sur Jérusalem. p. 248. 249.

Mais si cela est, ne vaudroit-il pas mieux ne point communier du tout, que de communier indignement? Autre désordre. L'un ne vaut pas mieux que l'autre; car l'un & l'autre est un mal: mais entre l'un & l'autre, il y a un milieu, qui est de communier, & de bien communier. p. 249. 252.

Sermon pour le Lundi de la Semaine Sainte, sur le retardement de la pénitence. pag. 253.

DIVISION. Trois choses sont d'une nécessité absolue pour se convertir à Dieu: le tems, la grace & la volonté. Or le pécheur qui différe sa conversion, ne peut se répondre dans l'avenir, ni du tems de le pénitence, 1. Partie: ni de la grace de la pénitence, 2. Partie: ni de la volonté de faire pénitence, 3. Partie. p. 253. 256.

I. PARTIE. Témérité du pécheur qui différe sa conversion, & qui s'assure pour cela du tems, & du tems de la pénitence. Rien n'est moins dans la disposition de l'homme, que le tems futur. S'assurer donc de ce qui n'est nullement en notre pouvoir, n'est-ce pas une folie? Des trois différences qui partagent le tems, c'est-à-dire, du passé, du présent & de l'avenir, il n'y a proprement que le

préſent qui ſoit à nous, & ſur quoi nous puiſſions compter. Il n'y a donc auſſi que le préſent, où nous puiſſions nous promettre de nous convertir. C'étoit la belle & importante leçon que faiſoit l'Apôtre aux Hébreux p. 256. 261.

Ainſi le pécheur qui remet ſa converſion, outre l'injure qu'il fait à Dieu, trahit ſes propres intérêts, & ſe contredit lui-même, puiſqu'il ne veut pas ſe convertir dans le tems où il le peut, qui eſt l'heure préſente, & qu'il le veut pour un tems où il ne ſçait s'il le pourra. Car tout eſt incertain dans le futur. Vous me répondrez, dit ſaint Auguſtin, que Dieu a promis au pécheur pénitent la rémiſſion de ſon péché : j'en conviens ; mais a-t-il promis au pécheur qui différe, le lendemain pour faire pénitence ? Il n'y a donc rien de certain dans le futur, que ſon incertitude même. Il n'y a rien de certain, ſinon que nous y ſerons ſurpris. Le Sauveur du monde nous l'a dit en termes formels : *Qua hora non putatis.* Combien l'eſpérance du lendemain a-t-elle perdu d'ames ? Et quand je l'aurois, ſera-ce un tems de pénitence & de converſion ? Car tout tems n'eſt pas un tems de pénitence. p. 261. 269.

Souvenons-nous qu'il y a des tems & des momens que le Pere céleſte s'eſt réſervés, & dont il ne nous appartient pas de diſpoſer. Souvenons-nous que comme il ne lui a pas plû d'envoyer en tout tems un Rédempteur & un Meſſie pour le ſalut du monde, il ne lui plaît pas de convertir en particulier chaque pécheur dans tous les tems. Souvenons-nous de ce que dit le Sauveur des hommes en pleurant ſur Jéruſalem : Parce que tu n'as pas connu la viſite du Seigneur, parce que tu n'as pas profité de ce jour marqué pour toi, *in hac die tua*, tu ſeras abandonnée. Or nous le connoiſſons, Chrétiens, ce tems de la viſite de notre Dieu, & c'eſt celui-ci. p. 269. 272.

II. PARTIE. Témérité du pécheur qui différe sa conversion, parce qu'il se répond de la grace. Dieu est fidéle ; & parce qu'il est fidéle, nous pouvons compter sur lui & sur sa grace. Mais se promettre cette grace pour se maintenir dans l'habitude du péché, 1. c'est vouloir que Dieu soit fidele à celui qui le mépriſe : 2. c'est vouloir qu'il soit fidéle aux dépens de tous ses interets, & le combattre par le plus aimable de ses attributs qui est sa miséricorde : 3. c'est vouloir que sa fidélité le rende, tout Dieu qu'il est, prévaricateur & fauteur de notre iniquité. p. 272. 273.

1. C'est vouloir que Dieu soit fidéle à celui qui le mépriſe. N'est-ce pas le mépriſer que de réſiſter actuellement à sa grace ? mais malheur à vous qui mépriſez, dit le Seigneur, parce que vous serez mépriſé. Nous voulons nous convertir quand nous serons rebutés du monde, ou que le monde sera rebuté de nous. Nous voulons nous convertir quand la néceſſité & une crainte servile nous y forcera. Est-ce traiter Dieu en Dieu ? p. 273. 277.

2. C'est combattre Dieu par ses propres armes, & se servir du plus aimable de ses attributs, qui est sa miséricorde, contre lui-même. Si le pécheur ne comptoit pas sur la miséricorde de Dieu, il ne tarderoit pas à se convertir. D'où vient donc qu'il remet ? C'est qu'il se repoſe sur l'idée d'un Dieu patient & toujours prêt à donner sa grace. p. 277. 280.

3. C'est vouloir rendre Dieu prévaricateur & fauteur de notre iniquité. Car il le seroit évidemment s'il supportoit les pécheurs avec cette patience qui tient de l'inſenſibilité, & ſi malgré leur rebellion sa grace leur étoit toujours promiſe. Et voilà sur quoi Tertullien se fondoit pour appuyer ses sentimens, quoiqu'erronnés touchant la pénitence. Or tout cela ne doit-il pas engager Dieu à refuſer sa grace au

pécheur, qui d'une année à l'autre uſe toujours de nouveaux délais pour retarder ſa converſion ? p. 280. 281.

III. Partie. Témérité du pécheur qui différe ſa converſion, parce qu'il ſe répond de ſa volonté. De toutes les choſes du monde, celle dont nous pouvons le moins nous répondre, c'eſt notre volonté propre. Mais ſi ma volonté dépend de moi, n'en puis-je pas diſpoſer ? Oui, reprend ſaint Bernard, & c'eſt juſtement pour cela même que je dois craindre. Car ſi Dieu m'avoit ôté ce pouvoir & qu'il ſe fût abſolument rendu maître de ma volonté, je ſerois en aſſurance. p. 281. 282.

Le pécheur ſe flatte qu'après quelques années il aura aſſez d'empire ſur ſon cœur pour le dégager de l'eſclavage du péché, & il reconnoit que dès maintenant il lui eſt preſqu'impoſſible d'en ſortir : contradiction évidente. Si vous êtes trop foible maintenant pour rompre vos engagemens criminels, comment les romprez-vous quand vous vous ſerez toujours affoibli davantage ? p. 282. 283.

Ce qui nous donne encore plus lieu de nous défier de cette pénitence de l'avenir, c'eſt que ces pécheurs qui différent, remettent communément leur converſion juſqu'à la fin de la vie, & ſouvent juſques au jour même de la mort. Or eſt-on en état alors de faire une bonne pénitence ? p. 283. 285.

Attachons-nous plutôt au ſalutaire conſeil de l'Apôtre, & au commandement qu'il nous fait de ne pas recevoir en vain le don de Dieu, qui nous eſt aujourd'hui préſenté. Le tems eſt favorable, la grace abondante, la diſpoſition même de nos eſprits & de nos cœurs avantageuſe. Allons donc, & ménageons des momens ſi précieux. p. 285. 287.

Sermon pour le Vendredi Saint, sur la Passion de Jesus-Christ. page 288.

DIVISION. Il ne s'agit point ici de pleurer la mort de Jesus-Christ : mais il s'agit d'y reconnoître le dessein de Dieu, ou plutôt l'ouvrage de Dieu. En deux mots, vous n'avez peut-être jusques à présent considéré la mort du Sauveur, que comme le mystére de son humilité & de sa foiblesse ; & moi je vais vous montrer que c'est dans ce mystére qu'il a fait paroître toute l'étendue de sa puissance : 1. Partie. Le monde jusques à présent n'a regardé ce mystére que comme une folie ; & moi je vais vous faire voir que c'est dans ce mystére que Dieu a fait éclater plus hautement sa sagesse : 2. Partie. p. 288. 293

I. PARTIE. C'est dans le mystére de sa croix que Jesus-Christ a fait paroître toute la puissance d'un Dieu. Car si Jesus-Christ est mort, il est mort en Dieu. 1. Un homme qui meurt après avoir prédit lui-même clairement & expressément toutes les circonstances de sa mort : 2. un homme qui meurt en faisant actuellement des miracles, pour montrer qu'il n'y a rien que de surhumain & de divin dans sa mort : 3. un homme dont la mort bien considérée est elle-même le plus grand de tous les miracles : 4. un homme qui par l'infamie de sa mort parvient à la plus haute gloire, & qui expirant sur la croix triomphe par sa croix même de l'infidélité du monde : n'est-ce pas un homme qui meurt en Dieu, ou si vous voulez, en homme-Dieu ? Or c'est ainsi que Jesus-Christ est mort. p. 293. 296.

1. Jesus-Christ est mort après avoir prédit toutes les circonstances de sa mort. A l'entendre parler de sa passion long-tems avant sa passion même, on

diroit qu'il en parle comme d'un événement déjà arrivé : tant il eſt exact à en marquer juſques aux moindres particularités. Il y avoit déja des ſiécles entiers que les Prophétes avoient prédit cette mort & toutes ſes circonſtances : cependant la preuve étoit encore bien plus ſenſible & plus convainquante dans la prédiction immédiate qu'en faiſoit Jeſus-Chriſt lui-méme. Auſſi tout ce qu'il avoit marqué des livres de Moyſe & des Prophétes, comme ſe rapportant à lui, s'exécuta-t-il bientôt apres, & à la lettre, dans la ſanglante cataſtrophe de ſa paſſion & de ſa mort. p. 296, 301.

2. Jeſus-Chriſt eſt mort en faiſant des miracles. Il fait trembler la terre, il ouvre les ſépulchres, il reſſuſcite les morts, il déchire le voile du temple, il obſcurcit le ſoleil. Preuves de la vérité de ces miracles. Il n'y eut qu'un ſeul miracle que Jeſus-Chriſt ne voulut pas faire dans ſa paſſion : c'étoit de ſe ſauver lui-méme. Mais pourquoi ne le fit-il pas ? parce que ce ſeul miracle eût détruit tous les autres, & arreté le grand ouvrage qu'il avoit entrepris. Je dis plus ; & Jeſus-Chriſt dans la conjoncture où je le conſidére, pouvant, comme il eſt indubitable, ſe ſauver lui-méme & ne le voulant pas, n'a-t-il pas fait quelque choſe de plus grand & plus au-deſſus de l'homme, que s'il l'eût en effet voulu ? Enfin cette douceur envers ſes ennemis, cette charité héroique, cette paix & cette tranquillité qu'il fit paroitre dans ſa paſſion ; tous ces miracles de patience, dans un homme d'ailleurs d'une conduite irreprochable & pleine de ſageſſe, n'étoient-ils pas plus miraculeux, que s'il eût penſé à ſe tirer des mains de ſes bourreaux, & qu'il ſe fût détaché de la croix ? p. 301. 308.

3. La mort de Jeſus-Chriſt a été elle-méme le plus grand de tous les miracles ? parce qu'au lieu que les autres hommes meurent par foibleſſe, il eſt mort

par un effet de son absolue puissance. Comment cela? 1. C'est qu'étant exempt de tout péché & même absolument impeccable, il étoit naturellement immortel; 2 c'est qu'en vertu de son sacerdoce étant par excellence le souverain Pontife de la loi nouvelle, il n'y avoit que lui qui pût ni qui dût offrir à Dieu le sacrifice de la Rédemption du monde, & immoler la victime qui y étoit destinée. Ce fut donc lui-même qui se sacrifia; & c'est en ce sens qu'il disoit: *Nemo tollit animam meam à me, sed ego pono eam à me ipso.* Aussi mourut-il en poussant un grand cri vers le ciel: ce qui montre qu'il ne mouroit pas par défaillance de nature, & ce qui fit conclurre au Centenier qu'il étoit Dieu. Il est vrai que ce Dieu mourant a eu ses langueurs & ses foiblesses; mais ses foiblesses mêmes & ses langueurs étoient autant de miracles. S'il sue dans le jardin, c'est d'une sueur de sang; si quelques momens après sa mort on lui perce le côté, il en sort du sang & de l'eau. p. 308. 318.

4. Jesus-Christ par l'infamie de sa mort, est parvenu à la plus haute gloire; & expirant sur la croix, il a triomphé par sa croix même de l'infidélité du monde. Au seul nom de Jesus crucifié, tout fléchit le genou, comme Dieu l'avoit révélé à saint Paul dans un tems où tout sembloit s'opposer à un effet si merveilleux. Nous avons peine à comprendre l'obstination & l'aveuglement des Pharisiens après tant de miracles qu'ils avoient vûs: nous en voyons actuellement un encore plus grand, je veux dire le triomphe de la croix; & notre foi malgré ce miracle est toujours languissante & chancelante. Pour bien profiter de ce mystére, tremblons & pleurons dans l'esprit d'une salutaire componction, au lieu de trembler & de pleurer par le sentiment d'une dévotion passagére & superficielle. Il faut que Jesus-Christ mourant fasse un miracle en nous, & c'est le

miracle de notre conversion. p. 313. 319.

II. PARTIE. C'est dans le mystére de la croix que Dieu a fait éclater plus hautement sa sagesse. Il falloit deux choses : 1. satisfaire Dieu offensé : 2. réformer l'homme perverti & corrompu. Or pour parvenir à ces deux fins, point de moyen plus efficace & plus infaillible que la croix du Sauveur. p. 319. 321.

1. Point de moyen plus efficace & plus infaillible que la croix de Jesus-Christ pour satisfaire Dieu offensé. Dieu ne pouvoit être satisfait que par un homme-Dieu ; & qu'a-t-il fait cet homme-Dieu, ou plutôt que n'a-t-il pas fait ? En quoi consistoit l'offense de Dieu ? en ce que l'homme avoit affecté d'être semblable à Dieu, *Eritis sicut dii* ; & moi, dit l'homme-Dieu, pour satisfaire mon Pere, je m'abbaisserai au-dessous de tous les hommes, *Ego autem sum vermis & non homo.* L'homme s'étoit révolté contre Dieu, & moi, dit l'homme-Dieu, je me ferai obéissant jusques à la mort, & jusques à la mort de la croix ; *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis.* L'homme par une intempérance criminelle avoit mangé du fruit défendu : & moi, dit l'homme-Dieu, je me ferai un homme de douleurs, *Virum dolorum.* Pouvons-nous concevoir une réparation plus authentique ? p. 321. 325.

Ce n'est pas assez. Car j'ajoute que ce Sauveur des hommes nous a fait parfaitement comprendre trois choses auxquelles se doit rapporter toute la sagesse de l'homme, & dont la connoissance étoit pour vous & pour moi essentiellement attachée au mystére de Jesus-Christ mourant sur la croix ; sçavoir, 1. ce que c'est que Dieu ; 2. ce que c'est que le péché ; 3. ce que c'est que le salut. Or un mystére qui me donne de si hautes idées de Dieu, qui m'inspire une horreur infinie pour le péché, & qui me fait priser mon salut préférablement à tous les autres

biens, ne doit-il pas être un myſtére de ſageſſe? p. 325. 328.

2. Point de moyen plus efficace & plus infaillible que la croix de Jeſus-Chriſt pour réformer l'homme perverti & corrompu par le péché. Il y a trois ſources du péché, ſelon ſaint Jean : la concupiſcence des yeux, la concupiſcence de la chair, & l'orgueil de la vie. Trois concupiſcences dont voici les remédes, que le Fils de Dieu nous a apportés du ciel, & qu'il nous préſente dans ſa paſſion : le dépouillement de toutes choſes & la nudité où il meurt, contre l'amour des richeſſes qui eſt la concupiſcence des yeux ; ſes humiliations contre l'ambition, qui eſt l'orgueil de la vie ; ſes ſouffrances contre la ſenſualité, qui eſt la concupiſcence de la chair. p. 328. 331.

Mais pourquoi falloit-il que Jeſus-Chriſt ſans être ſujet à nos maux, en éprouvât les remédes dans ſa perſonne ? Il le falloit pour nous les adoucir & pour nous en perſuader l'uſage. p 331 332.

Mais pourquoi corriger des excès par d'autres excès? les excès de l'homme par les excés d'un Dieu ? Et moi je dis : quelle ſageſſe d'avoir corrigé des excès de malice par des excès de perfection, des excès d'iniquité par des excès de ſainteté, des excès d'ingratitude par des excès d'amour ? p. 332. 334.

En voilà trop pour confondre un jour notre raiſon dans le jugement de Dieu ; & n'eſt-il pas déja commencé pour nous ce jugement ? Car dès aujourd'hui ce Sauveur mourant s'eſt mis en poſſeſſion de juger le monde : *Nunc judicium eſt mundi.* Sa croix ſera produite contre nous à la fin des ſiécles : *Tunc parebit ſignum filii hominis.* Penſée terrible pour un mondain ; c'eſt la croix de Jeſus-Chriſt qui me jugera. Au contraire, penſée conſolante pour une ame fidéle & juſte. p. 334. 336.

Sermon pour la Fête de Pâques, sur la Résurrection de Jesus-Christ. pag. 337.

DIVISION. Comme Jesus-Christ est ressuscité, disoit l'Apôtre, nous devons entrer nous-mêmes dans une vie nouvelle. Cette vie nouvelle doit donc avoir les deux caractéres de la résurrection du Fils de Dieu, que l'Evangile nous a marqués. Le Seigneur est vraiement ressuscité, *Surrexit Dominus verè;* & il s'est fait voir a Pierre, *& apparuit Simoni.* Ainsi être converti, premier caractére de de notre résurrection spirituelle : 1. Partie. Paroître converti, second caractére de notre résurrection spirituelle : 2. Partie. p. 337. 343.

I. PARTIE. Etre converti comme Jesus-Christ est ressuscité. Jesus-Christ est vraiement ressuscité, & après sa résurrection il n'a plus vécu en homme mortel, mais en homme tout céleste. De même il faut, 1. que nous soyons vraiement convertis : 2. qu'après notre conversion nous ne vivions plus en hommes charnels & mondains, mais d'une vie toute spirituelle & toute sainte. p. 343. 344.

1. Jesus-Christ est vraiement ressuscité : principe inconteſtable, & dont le Sauveur du monde avant toutes choſes prit soin de bien convaincre ses Apôtres, voulant que cette résurrection véritable nous servit d'exemple Car c'est ainsi que nous devons être vraiement convertis. Or ne pourrois-je pas bien dire de notre résurrection spirituelle & de notre conversion, ce que saint Paul disoit de la résurrection future de nos corps : *Mes Freres, voici un important secret que je vous déclare : nous ressusciterons tous, mais nous ne serons pas tous changés.* Ce n'est point par-là qu'on ressemble à Jesus-Christ

reſſuſcité : mais par une vraie converſion, c'eſt-à-dire, par une converſion ſincére & ſans déguiſement, par une converſion ſurnaturelle, & dont Dieu ſoit le principe, l'objet & la fin. p. 344. 350.

Converſion ſincére & ſans déguiſement. Ce qui nous perd devant Dieu, & ce qui nous empeche de reſſuſciter en eſprit, comme Jeſus-Chriſt eſt reſſuſcité ſelon la chair, c'eſt communément un levain de péché que nous fomentons dans nous, & dont nous ne travaillons pas à nous défaire. C'eſt pourquoi S Paul nous avertit que nous devons célébrer cette fête, non avec le vieux levain, avec un levain de diſſimulation & de malice, *Non in fermento veteri, neque in fermento malitiæ & nequitiæ :* mais dans un eſprit de ſincérité & de vérité ; *Sed in azymis ſinceritatis & veritatis.* p. 350. 352.

Converſion ſurnaturelle & dans la vûe de Dieu. Autrement qu'eſt-ce devant Dieu que notre converſion, ſi ce ſont des motifs humains qui l'animent ? Loin de moi, diſoit l'Apôtre, cette fauſſe juſtice, que je pourrois trouver dans moi, & qui ſeroit de moi & non de Dieu. p. 352. 355.

2. Jeſus-Chriſt après ſa réſurrection n'a plus vécu en homme mortel, mais en homme tout céleſte. Il avoit un corps, & ce corps revétu de gloire ſembloit être de la nature & de la condition des eſprits. Ce qui faiſoit dire à l'Apôtre : *Quoiqu'auparavant nous ayons connu Jeſus-Chriſt ſelon la chair, maintenant nous ne le connoiſſons plus de la même ſorte ; ni ſelon cette même chair.* Appliquons-nous ces paroles, & concluons que ſi nous ſommes vraiement convertis, il faut qu'on ne nous connoiſſe plus ſelon la chair, ni ſelon les déſirs de la chair, mais comme des hommes tout ſpirituels. Que faut-il donc faire, & comment devons-nous vivre dans le monde ? Saint Paul nous l'apprend : *Quæ ſurſùm ſunt ſapite ;* n'ayez plus de goût que pour les choſes du ciel ;

Quæ sursùm sunt, quærite ; ne cherchez plus que les choses du ciel. p. 355. 359.

II. PARTIE. Paroître converti comme Jesus-Christ paroit ressuscité. Pourquoi Jesus-Christ demeure-t-il encore quarante jours sur la terre après sa résurrection ? pour la faire connoître à ses disciples, & pour les en convaincre. C'est pour cela qu'il se fait voir à eux sous tant de figures différentes. Belle leçon pour nous. Etre & paroître converti, ce sont deux obligations ; & accomplir l'une sans se mettre en devoir de satisfaire à l'autre, ce n'est qu'une justice imparfaite. Je dis plus ; être & paroître converti, ce sont tellement deux obligations différentes, qu'elles sont néanmoins inséparables. Car paroître converti, remarque saint Thomas, est une partie de la conversion même. Ce devoir est fondé : 1. sur l'interêt de Dieu : 2. sur l'interêt du prochain : 3. sur notre propre interêt. p. 359. 363.

1. Obligation de paroître converti fondée sur l'interêt de Dieu qu'on a offensé. Sans cela quelle réparation lui ferez-vous de tant de crimes, & comment lui rendrez-vous la gloire que vous lui avez ravie en les commettant ? Aussi quand saint Pierre après la résurrection du Sauveur, paroissoit dans les Synagogues & dans les places publiques, prêchant le nom de Jesus-Christ, d'où lui venoit sur-tout ce zéle ? du souvenir de son péché. Le Fils de Dieu voulut que ses Apôtres qui l'avoient abandonné dans sa passion, lui servissent ensuite de témoins : *Eritis mihi testes* Voilà ce que vous devez être au milieu du monde, sur-tout à la Cour Bien loin que vos désordres passés affoiblissent votre témoignage, c'est au contraire ce qui le fortifiera & le rendra plus convaincant. p 363. 367.

2. Obligation de paroître converti fondée sur l'intérêt du prochain que vous avez scandalisé. Car,

devez-vous dire, il faut que je répare, par un remède proportionné, les scandales de ma vie : or ce qui a scandalisé mon frere, ce n'est point précisément mon péché, mais ce qui a paru de mon péché. Pourquoi Jesus-Christ a-t-il paru ressuscité ; ou plutôt à qui a-t-il paru ressuscité ? aux uns pour les consoler, aux autres pour les ramener de leur égarement, à ceux-là pour convaincre leur incrédulité, à ceux-ci pour leur reprocher l'endurcissement de leur cœur. C'est ainsi que nous devons paroître convertis, pour la consolation des justes, pour la conversion des pécheurs, pour la conviction des libertins. p. 368. 374.

3. Obligation de paroître converti fondée sur notre intérêt propre. On ne veut pas qu'il paroisse qu'on ait changé de conduite, pourquoi ? parce qu'on sent bien que si ce changement venoit une fois à éclater, on seroit obligé de le soutenir, & que l'honneur même venant au secours du devoir, on ne pourroit plus dans la suite s'en dédire. D'où je conclus que nous devons regarder comme un avantage de paroître convertis, puisque de notre propre aveu le paroître & l'avoir paru est une raison qui nous engage à l'être toujours & à persévérer. Mais si je retombe en effet que dira-t-on ? Ne pensons point à cela, sinon autant que cette pensée nous peut être salutaire pour nous animer ; & du reste prenons confiance, & agissons. p. 375. 378.

COMPLIMENT AU ROI. p. 378. 382.

Sermon pour le Lundi de Pâques, sur la persévérance chrétienne. pag. 383.

DIVISION. Le mystére de Jesus-Christ ressuscité nous engage fortement à la persévérance chrétienne : 1. Partie. La persévérance chrétienne

eſt le titre le plus légitime, & le gage le plus certain pour participer un jour à la gloire de Jeſus-Chriſt reſſuſcité : 2. Partie. p. 383. 386.

I. Partie. Le myſtére de Jeſus-Chriſt reſſuſcité nous engage fortement à la perſévérance chrétienne. Je conſidére quatre choſes dans la réſurrection du Sauveur ; ſçavoir, l'exemple de cette réſurrection, la foi de cette réſurrection, la gloire de cette réſurrection, & le Sacrement de cette réſurrection. Or 1. l'exemple de la réſurrection de Jeſus-Chriſt eſt le vrai modéle de notre perſévérance dans la grace. 2. La foi de la réſurrection de Jeſus-Chriſt eſt le ſolide fondement de notre perſévérance dans la grace. 3. La gloire de la réſurrection de Jeſus-Chriſt eſt un des plus touchans motifs de notre perſévérance dans la grace. 4. Le Sacrement de la réſurrection de Jeſus-Chriſt, de la maniére que je l'expliquerai, eſt comme le ſceau de notre perſévérance dans la grace. p. 386. 388.

1. L'exemple de la réſurrection de Jeſus-Chriſt eſt le vrai modéle de notre perſévérance dans la grace. Car Jeſus-Chriſt reſſuſcité ne meurt plus, dit l'Apôtre, & nous-mêmes nous ne devons plus mourir. Pourquoi la réſurrection du Sauveur eſt-elle la ſeule que Dieu ait choiſie pour nous ſervir de modéle dans notre converſion ? Pourquoi ne nous a-t-il pas propoſé la réſurrection de tant d'autres, par exemple, de Lazare ? C'eſt que la réſurrection de Lazare n'étoit qu'une réſurrection paſſagére, & que notre converſion doit être durable. p. 388. 394.

2. La foi de la réſurrection de Jeſus-Chriſt eſt le ſolide fondement de notre perſévévance dans la grace. Comment cela ? C'eſt que la réſurrection de Jeſus-Chriſt eſt un des principaux fondemens de la foi chrétienne. Or ce qui fait ſubſiſter notre foi, fait ſubſiſter notre converſion, parce que notre converſion, ſelon le Concile de Trente, n'a point d'au-

tre fondement que notre foi. Avant la réſurrection du Sauveur, rien de plus foible que les Apôtres : mais depuis cette réſurrection, ce furent des hommes intrépides & inébranlables. Rappellons un de ces momens où touchés de Dieu nous avons formé de ſi ſaintes réſolutions, & demandons-nous à nous-mêmes : les principes de la foi & les vérités ſur quoi j'établiſſois ma converſion, ont-ils changé ? Pourquoi donc changerois-je moi de conduite ? p. 394. 401.

3. La gloire de la réſurrection de Jeſus-Chriſt eſt un des plus touchans motifs de notre perſévérance dans la grace. La raiſon eſt que cette réſurrection du Sauveur nous met devant les yeux la gloire & l'immortalité bienheureuſe, où nous aſpirons, & qui doit être notre récompenſe éternelle. Auſſi prenez garde, que ce fut cette vûe qui inſpira au ſaint homme Job, tant de conſtance dans les plus rigoureuſes épreuves. *Scio quòd Redemptor meus vivit, & in noviſſimo die de terra ſurrecturus ſum.... Repoſita eſt hæc ſpes mea in ſinu meo.* p. 401. 402.

4. Le Sacrement de la réſurrection de Jeſus-Chriſt eſt comme le ſceau de notre perſévérance dans la grace. J'appelle le Sacrement de ſa réſurrection le Sacrement de ſon corps, que nous avons reçû en célébrant ſa réſurrection glorieuſe. Il prétend par-là ſervir d'aliment à notre ame ; & c'eſt pour cela que le Prêtre en nous faiſant part de cette divine nourriture, nous a dit : *Que le corps de notre Seigneur Jeſus-Chriſt conſerve votre ame pour la vie éternelle.* Ne pourrois-je donc pas bien, ſi vous retourniez à vos premiéres habitudes, vous faire le même reproche que S. Paul faiſoit aux Galates ? *O inſenſati Galatæ, quis vos faſcinavit non obedire veritati ?* p. 402. 407.

II. Partie. La perſévérance chrétienne eſt le titre le plus légitime, & le gage le plus certain, pour participer un jour à la gloire de Jeſus-Chriſt reſſuſcité. 1. La perſévérance repréſente déja dans nous

l'état de cette bienheureuſe réſurrection. 2. Elle nous diſpoſe & nous conduit à cette bienheureuſe réſurrection. 3. Elle nous fait mériter, autant qu'il eſt poſſible, la grace ſpéciale de cette bienheureuſe réſurrection. p. 407. 408.

1. La perſévérance chrétienne repréſente déja dans nous l'état de cette réſurrection glorieuſe, dont nous voyons les prémices dans la perſonne du Sauveur. En quoi conſiſte cet état des corps glorifiés? en ce qu'ils ne ſont plus ſujets à aucune viciſſitude; En ce que leur gloire eſt immortelle. Or rien n'approche plus de cet état que la perſévérance du juſte, ou d'un pécheur converti. C'eſt ce que diſoit S. Cyprien à des Vierges chrétiennes: *Vos reſurrectionis gloriam in hoc ſæculo jam tenetis*: Vous poſſédez par avance dans cette vie, la gloire que nous attendons dans l'autre. Mais ſi vous ne ſoutenez pas ce que vous avez entrepris, il eſt bien à craindre que vous ne ſoyez pas du nombre de ceux, qui ſelon la parole du Prophéte Royal, doivent un jour reſſuſciter dans l'aſſemblée des juſtes. Comment un homme inconſtant & léger, reprend S. Chryſoſtome, ſeroit-il propre au Royaume de Dieu, puiſqu'il ne l'eſt pas méme pour le monde, & pour les affaires du monde? p. 408. 413.

2. La perſévérance chrétienne nous diſpoſe, & nous conduit à la réſurrection bienheureuſe. Car elle nous conduit à la perſévérance finale, qui eſt la derniére diſpoſition à la bienheureuſe immortalité. En effet, par où arrive-t-on à la perſévérance finale, ſinon par la perſévérance commencée, qui eſt celle de la vie? p. 413. 415.

3. La perſévérance chrétienne nous fait mériter, autant qu'il eſt poſſible, la grace ſpéciale de la réſurrection bienheureuſe, pourquoi? parce qu'elle nous fait mériter, autant qu'il eſt poſſible, la grace de la perſévérance finale. Quand je dis mériter, je n'en-

tends pas d'un mérite de juſtice, mais d'un mérite de convenance, & fondé ſur la miſéricorde & la libéralité de Dieu. p. 415. 419.

Je finis par la touchante exhortation de S. Jérôme à un homme du monde, qui commençoit à chanceler dans le deſſein qu'il avoit pris de chercher à Bethléem un azile contre les périls du ſiécle : *Obſecro te, Frater, & moneo parentis affectu, &c.*.... Application des paroles de ce Pere à un pécheur converti. p. 420. 423.

Sermon pour le Dimanche de Quaſimodo, ſur la Paix Chrétienne. pag. 424.

DIVISION. Paix de l'eſprit & paix du cœur, double paix que le Sauveur donne à ſes Apôtres ; & voilà pourquoi il leur dit deux fois dans la même apparition, Que la paix ſoit avec vous. Mais par où arrive-t-on à l'une & à l'autre ; par la ſoumiſſion à la foi, & par l'obéiſſance à la loi. En deux mots, il faut que la foi gouverne notre eſprit, ſi nous voulons qu'il ſoit dans le calme : 1. Partie Il faut que la loi de Dieu regne dans notre cœur, ſi nous voulons qu'il jouiſſe d'un bonheur ſolide : 2. Partie. p. 424. 428.

I. PARTIE. Paix de l'eſprit dans la ſoumiſſion à la foi. Hors de cette ſoumiſſion à la foi, il eſt impoſſible que notre eſprit trouve jamais le repos. Car donnez-moi un homme déterminé à ne croire que ce qu'il lui plaît, ſans déférer à la foi, ſur quoi s'appuyera-t-il ? Ou il vivra dans l'indifférence touchant la religion, ou il ſe fera une religion particuliére ſelon ſes vûes. S'il vit dans une indifférence entiére touchant la religion, c'eſt-à-dire, ſans ſe mettre en peine s'il y a un Dieu & une autre vie, vous voyez aſſez le malheur de cet état. Quelle

paix peut-il goûter, ne sçachant ni ce qu'il est, ni ce qu'il deviendra, & abandonnant au hazard son bonheur & son malheur éternel? S'il se fait une religion de sa raison, je veux dire, selon ses vûes naturelles, il n'y trouvera pas plus de tranquillité: pourquoi? parce qu'un homme sage, pour peu qu'il se connoisse lui-même, doit être convaincu de trois choses touchant sa raison: sçavoir, qu'elle est sujette à l'erreur, qu'elle est naturellement curieuse, & que la plûpart de ses connoissances ne sont tout au plus que des opinions, qui la laissent toujours dans l'incertitude, en lui proposant même la vérité. Or ces trois choses sont absolument incompatibles avec le repos de l'esprit. p. 428. 432.

Si je suis sage, je ne puis établir ma religion sur ma raison, pourquoi? parce que je sçais que ma raison est sujette à mille erreurs, sur-tout en ce qui concerne la religion. Exemple des Payens, des Egyptiens, des Romains, peuples d'ailleurs si polis, qui sont tombés dans les plus prodigieux égaremens sur ce qui regarde le culte de la divinité. Exemple de tant d'hérétiques. De plus, qui ne sçait pas que le caractere de notre esprit, dans la plûpart des jugemens qu'il forme, est un caractere d'incertitude, d'inconstance, d'irrésolution? Autre qualité directement contraire au repos qu'il cherche. Quand il n'y auroit que la curiosité de sçavoir, avec cette insatiable avidité d'acquérir sans cesse de nouvelles connoissances, pourrions-nous espérer de procurer la paix à notre esprit? p. 432. 438.

Il faut donc pour mettre notre esprit en possession de cette bienheureuse paix, où il aspire, quelque chose de stable, qui arrête & qui borne sa curiosité; quelque chose de certain, qui remédie à ses inconstances; quelque chose d'infaillible, qui corrige ses erreurs. Or ce sont les trois caractéres de la foi. Du reste, notre foi n'est ni une foi ignorante, ni

une foi imprudente, ni une foi aveugle en toutes manières. Ce n'eſt point une foi ignorante, puiſqu'avant que de croire, il nous eſt permis de nous éclaircir, ſi la choſe eſt révélée de Dieu, ou ſi elle ne l'eſt pas. Ce n'eſt point une foi imprudente, puiſqu'elle eſt fondée ſur des motifs qui ont convaincu les premiers hommes du monde. Ce n'eſt point une foi aveugle en toutes manières, puiſqu'à l'obſcurité des myſtères qu'elle nous révéle, elle joint une eſpéce d'évidence, & c'eſt l'évidence de la révélation de Dieu. Voilà ce qui a achevé de calmer mon eſprit. p. 438. 443.

Au contraire, ſi je ſors des voies de la foi, je tombe dans un labyrinthe, ou je ne fais que tourner, ſans trouver jamais d'iſſue. Il faut pour y renoncer à cette foi, que je me porte aux plus grandes extrémités : à ne plus reconnoitre de Dieu, à ne plus reconnoitre de Sauveur homme-Dieu, &c. Or pour en venir là & pour y demeurer, quels combats n'y a-t-il pas à ſoutenir, & de quels flots de penſées un eſprit ne doit-il pas être agité ? p. 443. 444.

Dans cette contrariété de ſentimens qui eſt entre vous & moi, dirois-je encore à un libertin, qui de nous deux s'expoſe davantage, & qui de nous deux doit plus craindre ? en croyant ce que je crois, tout ce qui peut m'arriver de plus fâcheux, c'eſt de me priver inutilement & ſans fruit, pendant la vie, de certains plaiſirs défendus par la loi que je profeſſe, & défendus même par la raiſon. Mais vous, ſi ce que vous ne croyez pas ne laiſſe pas d'être vrai, vous vous mettez dans le danger d'une damnation éternelle. p. 444. 445.

Concluons. Heureux ceux qui croyent, & qui n'ont point vû. Notre condition en cela peut être même plus heureuſe que celle des Apôtres. Car ils

avoient vû les miracles de Jesus-Christ, & nous croyons sans les avoir vûs. p. 445. 447.

II. PARTIE. Paix du cœur dans l'obéissance à la loi. 1. On ne peut résister à Dieu, & avoir la paix. 2. Il est aussi comme impossible de n'avoir pas la paix, quand on est soumis à Dieu. p. 447. 448.

1. On ne peut résister à Dieu, & avoir la paix, *Quis restitit ei, & pacem habuit ?* Dieu, dit saint Augustin, étant le souverain bien de l'homme & sa fin derniére, le cœur de l'homme ne peut être en paix, qu'autant qu'il est uni à Dieu. Or il n'est uni à Dieu dans cette vie, que par un assujettissement volontaire à la loi de Dieu. Le pécheur veut vivre dans l'indépendance, & dès-là il se précipite dans un abîme de malheurs. Aussi, disoit le Sage en parlant à Dieu: vous n'avez, Seigneur, pour punir les pécheurs, qu'à les abandonner à eux-mêmes, sans armer contre eux les créatures. p. 448. 452.

Consultons l'expérience. Voyons-nous que les pécheurs du siécle jouissent d'une véritable paix ? Mais ces pécheurs ont souvent tout ce qui fait les hommes heureux dans cette vie ; ils sont riches, puissans, élevés. Je prétends moi que ce n'est point tout cela qui fait le bonheur de l'homme : car ne voyons-nous pas tous les jours des hommes contens sans tout cela, & des hommes malheureux avec tout cela ? Mais ils passent pour heureux dans l'opinion du monde. Ce qui fait le malheur ou le bonheur, ce n'est pas l'opinion & l'idée d'autrui ; mais notre propre idée, notre propre opinion, notre propre sentiment. Mais ils disent qu'ils ont la paix. Ils le disent, j'en conviens ; mais tandis qu'ils le disent de bouche, leur cœur les dément. p. 452. 457.

2. Il est comme impossible de n'avoir pas la paix, quand on est soumis à Dieu. Paix inébranlable du côté de Dieu, paix inébranlable du côté du prochain,

chain, paix inébranlable de notre part même. p. 457. 461.

Voilà le bienheureux état des Juſtes. Tel fut l'état d'un ſaint Paul, & de tant de Martyrs. Tel eſt celui de tant de Chrétiens fidéles à la loi. p. 461. 462.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & feaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Le Pere ***** de la Compagnie de Jesus nous ayant fait exposer qu'il désiroit donner au Public, l'*Avent & le Carême du P. Bourdaloue* de la même Compagnie, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége sur ce nécessaires : Nous avons permis & permettons par ces Présentes audit Pere ***** de faire imprimer ledit Livre, en telle forme, marge, caractére, & autant de fois que bon lui semblera, & de les faire vendre, & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de quinze années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles puissent être, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; & à tous Imprimeurs, Libraires, & autres, d'imprimer, faire imprimer, & contrefaire ledit Livre, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant; [illegible]ens, dommages & intérêts. A

la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Livre sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, & ce en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie ; & qu'avant que de l'exposer en vente, il en sera mis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le sieur PHELYPEAUX, Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des présentes ; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenue pour duement signifiée ; & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Sécretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles, le vingt-huitiéme jour de Mars, l'an de grace mil sept cens cinq, & de notre regne le soixante-deuxiéme. *Signé*, Par le Roy en son Conseil. LE COMTE. *Et scellé du grand Sceau de cire jaune.*

Et à côté eſt écrit : Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris n. 379. p. 540. conformément aux Réglemens, & notamment à l'Arrêt du Conſeil du 13. Août 1703. A Paris ce 5. Mai 1705. *Signé*, P. A. LE MERCIER, Adjoint.

Et au dos : Je ſouſſigné, déclare, que j'ai cédé à M. Rigaud le privilége du Roi que j'ai obtenu de Monſeigneur le Chancelier, pour l'Ouvrage intitulé l'*Avent & le Carême du P. Bourdaloue* de la Compagnie de Jeſus, en date du 28. Mars 1705. ſuivant les conventions faites entre nous. A Paris ce 20. Janvier 1707. *Signé*, ***** de la Compagnie de Jeſus.

Regiſtré ſur le Regiſtre numéro 2. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 177. numéro 378. conformément aux Réglemens, & notamment à l'Arrêt du Conſeil du 13. Août 1703. A Paris ce 6. Mars 1707. *Signé*, GUERIN, Syndic.